This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

848
S73cn
1870

OEUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ÉMILE SOUVESTRE
PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES ANGES DU FOYER	1	vo
AU BORD DU LAC	1	—
AU BOUT DU MONDE	1	—
AU COIN DU FEU	1	—
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	1	—
CHRONIQUES DE LA MER	1	—
LES CLAIRIÈRES	1	—
CONFESSION D'UN OUVRIER	1	—
CONTES ET NOUVELLES	1	—
DANS LA PRAIRIE	1	—
LES DERNIERS BRETONS	2	—
LES DERNIERS PAYSANS	1	—
DEUX MISÈRES	1	—
LES DRAMES PARISIENS	1	—
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1	—
EN BRETAGNE	1	—
EN FAMILLE	1	—
EN QUARANTAINE	1	—
LE FOYER BRETON	2	—
LA GOUTTE D'EAU	1	—
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1	—
L'HOMME ET L'ARGENT	1	—
LOIN DU PAYS	1	—
LA LUNE DE MIEL	1	—
LA MAISON ROUGE	1	—
LE MARI DE LA FERMIÈRE	1	—
LE MAT DE COCAGNE	1	—
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1	—
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1	—
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1	—
LE PASTEUR D'HOMMES	1	—
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1	—
PENDANT LA MOISSON	1	—
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1	—
PIERRE ET JEAN	1	—
PROMENADES MATINALES	1	—
RÉCITS ET SOUVENIRS	1	—
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	1	—
RICHE ET PAUVRE	1	—
LE ROI DU MONDE	1	—
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1	—
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1	—
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1	—
LES SOIRÉES DE MEUDON	1	—
SOUS LA TONNELLE	1	—
SOUS LES FILETS	1	—
SOUS LES OMBRAGES	1	—
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	1	—
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD, la dernière étappe	1	—
SUR LA PELOUSE	1	—
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1	—
TROIS FEMMES	1	—
TROIS MOIS DE VACANCES	1	—
LA VALISE NOIRE	1	—

Clichy. — Impr. M. Loignon. Paul Dupont et Cie, 12, rue du Bac-d'Asnières

Digitized by Google

A

MES TROIS FILLES

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.
Au lecteur 1
Premier récit. Un Intérieur de Diligence. 9
Deuxième récit. Un Secret de Médecin 11
Troisième récit. Les Deux Devises 61
Quatrième récit. Le Poëte et le Paysan 81
Cinquième récit. Le Sculpteur de la Forêt-Noire 99
Sixième récit. Le Parchemin du Docteur Maure 127
Septième récit. Le Trésor. 145
Huitième récit. L'Oncle d'Amérique 165
Neuvième récit. Les Dix Travailleurs de la mère Vert-d'Eau. . . 181
Dixième récit. Les Vieux Portraits 189
Onzième récit. Les Choses Inutiles 201
Douzième récit. Les Désirs. 213
Treizième récit. Un Oncle mal élevé 223
Quatorzième récit. La Grande Loi. 241

Digitized by Google

AU
COIN DU FEU

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870
Droits de reproduction et de traduction réservés

175

Digitized by Google

Digitized by Google

AU LECTEUR

En dehors des enseignements directs qui nous viennent de l'expérience, il en est d'autres dont l'imagination fait tous les frais. L'homme ne s'éclaire point seulement par ce qu'il a vu, mais par ce qu'il a supposé, et les fables ne donnent pas moins de leçons que la réalité.

Les peintures idéales de la vie, désignées, selon les peuples et les époques, par les noms d'apologues, de poëmes, de romans, sont toujours entrées pour une part importante dans l'instruction des races. Au moyen âge, les fabliaux galants et chevaleresques, répétés aux veillées, complétaient l'éducation des gentilshom-

Digitized by Google

mes et des damoiselles ; on y donnait en action la solution de tous les problèmes de sentimentalité ou de chevalerie alors soulevés ; on habituait les esprits, par des exemples imaginaires, à reconnaître ce qu'ils devaient préférer ; on faisait enfin concourir l'élément romanesque à cette éducation domestique des âmes, la seule qui persiste à travers les entraînements de la vie, et constitue l'esprit d'une nation.

De nos jours, où l'imprimerie s'est substituée à la tradition orale et est devenue la véritable institutrice des générations, la presse continue, sous une autre forme et pour d'autres desseins, le rôle des ménestrels du moyen âge ; c'est à elle que la famille demande les récits romanesques qui raccourcissent les heures de loisir. Ces lectures faites sous les tonnelles aux dernières lueurs du soleil couchant, ou au coin du feu pendant les longues soirées d'hiver, sont devenues, en même temps, une habitude et un lien. Grâce à cette nourriture commune, les intelligences grandissent ensemble et acquièrent, pour ainsi dire, le même tempérament. A force de s'associer dans le rêve, on s'accoutume à s'associer dans la réalité.

Ne vous souvient-il plus, mon fils, de ces soirées
Où, l'œil fixé sur vous et nos chaises serrées,

Digitized by Google

Ravis, nous écoutions quelque récit frappant
Que vous lisiez tout haut, en vous interrompant?
Nous sentions s'allumer en nous les mêmes flammes
En prenant en commun ce doux repas des âmes;
Mêmes pleurs, mêmes ris, mêmes pensers!... Alors
Parmi nous s'exhalaient de merveilleux accords,
Et, vibrant dans nos seins à la même secousse,
La lyre intérieure élevait sa voix douce!
Oh! comme l'on s'aimait dans ces soirs d'abandon!
Quand ils n'irritent pas, les pleurs rendent si bon!
Alors, mon fils, nos cœurs n'avaient qu'une racine,
De tous vos sentiments je savais l'origine,
Et, nous tenant la main, dans le monde idéal
Ensemble nous marchions toujours d'un pas égal (1).

Alors même que la différence des natures ne permet point aux lectures communes d'opérer cette fusion, du moins la lumière se fait pour tous; la variété des sensations révèle le caractère de chacun; on peut se pénétrer réciproquement, se mieux connaître, et, par suite, éviter des chocs douloureux.

Mais le choix des livres est difficile! Cette lecture en famille donne à l'œuvre je ne sais quel caractère officiel; c'est un acte de magistrature domestique dont la responsabilité incombe au chef de famille et exige une grande prudence. Puis, l'âme humaine a ses tyrannies et sa pudeur. Tel volume, qui nous charme ou nous émeut quand nous le lisons tout bas, perdra son prix si nous l'entendons lire! Tantôt c'est un parfum

(1) Les Soirées de Famille (*Magasin pittoresque*, année 1836, p. 356).

Digitized by Google

subtil qui ne peut être respiré que dans la solitude, tantôt des sentiments qui nous remuent assez profondément pour que le regard des tiers nous embarrasse, tantôt des images trop vives pour être facilement contemplées à plusieurs. L'intimité domestique a elle-même ses réserves, elle ne permet guère de lire que ce qu'elle permettrait de raconter. La brièveté des loisirs communs exige, en outre, de courts récits ; on aime à se séparer sur une impression complétée, que chacun emporte comme un thème pour ses réflexions. La lecture des longues œuvres est difficilement achevée, ou entraîne à des empiétements sur les devoirs, et alors l'idéal, au lieu d'agrandir le réel, finit par le dévorer.

Quant à la nature même des romans ordinaires, elle s'oppose encore plus aux lectures de famille. Tandis que quelques auteurs refont *Amadis de Gaule* et ne sortent ni des grandes passions, ni des grandes aventures, ni des grands coups d'épée ; que d'autres, attentifs au monde véritable, mais obligés de réveiller à tout prix des curiosités blasées, vont chercher dans l'exception des tableaux qui saisissent ; les plus puissants entrent au cœur même de l'homme et de la société, dont ils nous dévoilent les sombres profondeurs !

Digitized by Google

Pour tous, il y a sans doute une raison d'être ; mais quelque jugement que l'on porte sur leurs créations, au moins faut-il reconnaître qu'elles ne répondent pas au besoin que nous avons constaté plus haut. Au-dessous de ces grands drames, il reste le drame familier ; loin de ces renommées bruyantes qui fatiguent la presse, l'humble réputation qui ne cherche point à franchir le cercle domestique : à celles-là de briller, à celle-ci d'être aimée !

Les récits qui suivent ne sont qu'un essai, mais peut-être donneront-ils l'éveil. Parmi tant de charmants conteurs, dont l'accent se fausse un peu à crier dans la foule, il en est peut-être qui se lasseront enfin de ce tumulte qu'on appelle de la célébrité ; ils viendront s'asseoir sous le toit domestique, et, baissant la voix au ton de la vérité, ils nous feront entendre quelques-uns de ces récits éternellement touchants, parce qu'ils sont éternellement sincères. Alors l'auteur des *Romans de Famille* se taira sans regret pour laisser la parole à de plus dignes et reprendre sa place parmi les auditeurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

AU COIN DU FEU

PREMIER RÉCIT

UN INTÉRIEUR DE DILIGENCE

On se trouvait aux derniers jours du mois de septembre. Après être tombée à torrents toute la journée, la pluie avait enfin cessé; mais une brume épaisse couvrait le ciel, et, bien qu'il fût à peine quatre heures, la nuit semblait déjà venue.

Une lourde diligence, attelée d'un renfort de chevaux, montait avec peine une des pentes difficiles qui séparent

Digitized by Google

Belleville de Lyon, et les postillons marchaient des deux côtés de l'attelage, s'arrêtant de cinquante pas en cinquante pas pour lui permettre de reprendre haleine. Les voyageurs eux-mêmes étaient descendus, sur l'invitation du conducteur, et suivaient à pied, en maudissant les chevaux, la pluie et les mauvais chemins.

Deux d'entre eux, qui venaient les derniers, s'arrêtèrent tout à coup au tournant de la montée. L'un était un homme d'environ cinquante ans, à l'air souriant et doux; l'autre, plus jeune, avait au contraire les traits soucieux. Il promena les yeux sur la campagne à demi ensevelie dans le brouillard, et dit à son compagnon :

— Quel temps et quelle année, cousin Grugel? La Saône était à peine rentrée dans son lit, et voilà que les vallées vont être inondées de nouveau.

— Dieu nous en préserve, Gontran! répondit l'homme au doux visage; l'arc d'alliance peut paraître à chaque instant sur le déluge.

— Oui, reprit l'autre voyageur avec un peu d'ironie, je sais que vous avez la manie de l'espoir, Jacques.

— Comme vous celle du découragement, Darvon.

— Ne suis-je point dans mon droit, quand je regarde comment vont les choses du monde? Où voyez-vous la paix, l'ordre, la prospérité? Je n'entends parler que d'incendies, de contagions, de déluges, de meurtres! Ce qu'épargne la méchanceté des hommes, la méchanceté de la nature l'anéantit; car la matière brute elle-même semble avoir un instinct de destruction; les éléments sont comme les rois, ils ne peuvent rester voisins sans se faire la guerre.

Digitized by Google

—C'est un côté des choses, cousin, le côté triste; mais il y en a un autre dont vous ne parlez jamais. Vos yeux sont toujours attachés sur le volcan qui fume à l'horizon, et ne veulent pas s'abaisser sur les champs de blé mûr qui ondulent à vos pieds. Il y a enfin du bonheur dans le monde!

—Je n'en sais rien, répondit Darvon d'un ton chagrin.

—Mais vous-même, ne vous trouvez-vous point placé, ici-bas, parmi les plus favorisés?

— C'est la vérité, Jacques, et cependant je n'ai pu trouver, dans tous les biens qui m'ont été accordés, la paix et le contentement.

— Que pouvez-vous donc désirer? Vous êtes riche, honoré, vous avez une famille qui vous aime!

— Oui, reprit Gontran; mais ma fortune m'a valu le pénible procès pour lequel je viens de faire un troisième voyage à Mâcon; ma bonne réputation n'a pas empêché mon adversaire de me faire injurier par son avocat; et quant à ma famille...

— Eh bien? demanda Jacques.

— Eh bien! ma sœur, avec laquelle j'avais toujours vécu si affectueusement... je viens de me brouiller avec elle!...

— Ce sera une courte querelle.

— Non, non; je suis las de rétablir, sans profit, de l'ordre dans ses affaires; j'ai trop souffert de son manque de suite et de raison.

— Songez à son excellent cœur, et vous lui pardonnerez.

— Oh! je sais que vous trouverez toujours quelque

Digitized by Google

raison pour que je prenne mes chagrins en patience; vous avez une recette pour chaque blessure de l'âme, et, si je vous poussais un peu, vous me prouveriez que j'ai tort de me plaindre, que tout est bien ici-bas.

— Pardon, reprit Grugel; il y a dans le gouvernement du monde des choses qui me blessent comme vous; mais je ne suis point sûr de pouvoir les bien juger. La vie est un grand mystère dont nous comprenons si peu de chose! Faut-il même vous l'avouer? Il y a des heures où je me persuade que Dieu n'a point affligé les hommes de tant de fléaux sans intention. Heureux et invulnérables, ils se seraient endurcis; chacun eût compté sur sa force individuelle, se fût complu dans son isolement, et eût été sans sympathie pour son semblable. La faiblesse a, au contraire, forcé les hommes à se rapprocher, à se secourir, à s'aimer; la douleur est devenue un lien; c'est à elle que nous devons les plus nobles et les plus doux sentiments : la reconnaissance, le dévouement, la pitié!

— Fort bien, dit Darvon en souriant; ne pouvant soutenir que tout est bien, vous allez me prouver qu'il y a du bien dans le mal.

— Quelquefois, dit Grugel; soyez sûr que le mal lui-même n'est pas absolu. La science emprunte des remèdes au suc des plantes vénéneuses; pourquoi ne pourrait-on point tirer quelque parti des malheurs, des travers et des passions? Croyez-le bien, Darvon, il n'y a pas de *minerai humain* tellement pauvre qu'on n'y puisse trouver quelques parcelles d'or.

— Parbleu! je voudrais savoir alors ce qu'on en trou-

Digitized by Google

verait dans nos compagnons de route! s'écria Gontran. Voyons, cousin, passons à la cornue ce curieux échantillon de notre race, que nous proclamons la race la plus intelligente!

— Il est certain, reprit Jacques en souriant, que le hasard ne nous a point favorisés.

— N'importe, n'importe, reprit Darvon, que sa misanthropie rendait taquin; *dégageons l'or du minerai*, comme vous dites. Et d'abord, combien de grains espérez-vous en trouver dans le marchand de bœufs qui va là devant nous?

Grugel leva la tête et aperçut, à quelques pas, le voyageur que lui désignait son cousin. C'était un gros homme en blouse bleue, qui suivait d'un pas lourd l'accotement de la route, en achevant de ronger un membre de volaille.

— Voilà le septième repas que je lui vois faire depuis ce matin, continua Darvon, et les poches de la voiture sont encore bourrées de ses provisions! Quand il a mangé, il dort, puis remange, puis redort pour recommencer. Ce n'est même pas un imbécile, c'est une machine à digérer! Vous l'avez vu vous-même; impossible d'en tirer une réponse ni un renseignement.

— C'est un soin dont s'acquitte suffisamment notre compagnon à casquette de feutre.

— Ah! parlons de celui-là, et tâchons aussi d'*extraire son or!* Il ne fait partie de notre équipage que depuis ce matin, et le conducteur l'a déjà renvoyé de l'impériale aux voyageurs du coupé, qui l'ont renvoyé à

Digitized by Google

ceux de l'intérieur. Voilà seulement deux heures que nous le possédons, et il nous a raconté son histoire et celle de sa famille jusqu'au cinquième degré. Je sais qu'il s'appelle Pierre Lepré, qu'il fait la commission des denrées coloniales, depuis vingt ans, dans les départements de Saône-et-Loire, de l'Ain, de l'Isère, du Rhône, et qu'il s'est marié trois fois. Encore, s'il ne fallait pas subir ses questions! mais il est aussi curieux que bavard, et quand il a fini sa confession, il veut que vous lui fassiez la vôtre. Si vous réfléchissez, il vous parle; si vous causez, il vous interrompt; sa voix est comme une crecelle toujours en mouvement, et dont le bruit finit par vous donner mal aux nerfs.

— Pauvre Lepré! dit Grugel; c'est pourtant un brave homme au fond.

— Il a un mérite, reprit Darvon, c'est de gêner mademoiselle Athénaïs de Locherais; car nous allions oublier cette aimable compagne de route, qui, après avoir crié qu'il fallait descendre pour alléger la voiture, y est restée seule de peur de se mouiller les pieds.

— Il faut lui pardonner, fit observer Jacques; l'isolement l'a habituée à ne prendre aucun souci des autres : c'est un cœur rétréci...

— Rétréci! répéta Gontran; vous vous trompez, cousin; mademoiselle Athénaïs de Locherais a un immense amour... pour elle-même! Le monde entier semble avoir été créé pour son usage particulier; elle ne comprend point qu'il puisse s'y passer quelque chose qui ne se rapporte point à elle et ne soit point pour elle. C'est une de ces douces créatures qui, lorsqu'on crie à

Digitized by Google

l'assassin dans la rue, se retournent sur l'oreiller en se plaignant d'avoir été réveillées.

Grugel allait répondre; mais ils arrivaient au haut de la colline, la diligence s'était arrêtée, et le conducteur appelait les voyageurs en les pressant de remonter. Il venait, en effet, d'être rejoint par une estafette annonçant que le débordement de la Saône rendait le passage impossible par Villefranche, et l'avertissant de prendre à droite pour passer plus haut le Niseran et gagner Anse par un chemin détourné. La diligence qui les précédait, n'ayant pas pris cette précaution, avait été surprise par les eaux, et l'on parlait de plusieurs personnes noyées. Cette dernière nouvelle ne fut point heureusement communiquée aux voyageurs; mais en apprenant le long détour qu'il fallait faire, tous se récrièrent.

— Il y a une malédiction sur nous, dit Gontran, déjà contrarié de la lenteur du voyage.

— Je prévoyais la chose, monsieur, s'écria avec volubilité Pierre Lepré, auquel les deux postillons venaient d'échapper et qui se rabattait sur ses compagnons de route. On m'avait déjà dit en chemin que l'Ardière et la Vauzanne étaient hors de leur lit; reste même à savoir si nous pourrons passer à Anse, où nous trouverons les eaux de l'Azergues et de la Brevanne. Par où allons-nous prendre, conducteur? Passerons-nous par le bois d'Oingt? je connais le maire, moi... un grand maigre qui fume toujours. Mais à propos! dites donc, est-ce que nous ne nous arrêterons pas avant d'arriver à Anse?

— Impossible, répondit le conducteur brusquement; j'ai déjà huit heures en retard.

Digitized by Google

— Eh bien, mais où souperons-nous alors? s'écria le gros marchand de bœufs.

— Nous ne souperons pas, monsieur.

— Je déclare que je veux prendre un bouillon, interrompit d'une voix aigre mademoiselle Athénaïs de Locherais, qui mit la tête à la portière; je bois toujours un bouillon à cinq heures.

— Nous n'avons rien pris depuis ce matin, s'écrièrent tous les voyageurs.

—Montez, messieurs, reprit vivement le conducteur; une heure de retard peut nous empêcher d'arriver. Il n'y a point à plaisanter avec le débordement, surtout de nuit; je n'ai pas envie d'avoir ma voiture noyée.

— Noyée! s'écria mademoiselle Athénaïs; mais c'est horrible! Il fallait donc prévenir! Conducteur, j'exige que vous quittiez la vallée; vous répondez de moi, conducteur; je me plaindrai aux chefs...

La diligence, en partant, coupa la parole à la vieille fille, qui se laissa retomber dans son coin avec une exclamation lamentable.

Jacques Grugel se crut obligé de lui dire que le détour qu'ils allaient faire les éloignait de la Saône, et écartait ainsi tout danger.

— Mais où aurai-je mon bouillon? demanda la vieille fille un peu rassurée.

— Nous ne nous arrêterons qu'à Anse, reprit Lepré; le conducteur l'a dit, et Dieu sait quels chemins nous allons trouver! Routes départementales, c'est tout dire! Et cependant je connais l'ingénieur, c'est un homme de

Digitized by Google

talent; son fils s'est marié le même jour que mon aînée. Mais nous n'arriverons pas avant demain.

Il y eut un cri général : la plupart des voyageurs n'avaient point mangé depuis le matin, comptant sur le repas qui se faisait habituellement à Villefranche, et Gontran proposait déjà, avec sa vivacité habituelle, de descendre de force au prochain village pour se faire servir un souper, lorsque le marchand de bœufs s'écria :

— Un souper ! j'en ai un à votre service.

— Quoi ! pour tout le monde ? demanda Lepré.

— Pour tout le monde, bourgeois. Je puis vous offrir trois services avec le dessert, et le petit coup de schnick par-dessus le tout.

En parlant ainsi, il tirait des poches de la voiture une demi-douzaine de paquets qu'il se mit à ouvrir en passant sa langue sur ses lèvres : c'étaient des provisions de tout genre, proprement enveloppées et ficelées avec soin.

— Ce sera un vrai festin, dit Lepré, qui avait aidé le marchand de bœufs à inventorier tous les paquets. — Peste ! monsieur... Pardon, comment vous nommez-vous ?

— Baruau.

— Juste ! Monsieur Baruau, comme vous vous nourrissez !

— Pourquoi donc serait-on à son aise, dit le gros homme avec un certain orgueil, si ce n'était pas pour manger du bon ? Au reste, ces messieurs et mademoiselle vont juger de ma cuisine.

Grugel se tourna vers Gontran et lui jeta un regard significatif.

Digitized by Google

— Eh bien ! dit-il à demi-voix et en souriant, voici les *grains d'or* que vous cherchiez.

— Des *grains d'or !* répéta Baruau, qui ne comprenait point ; faites excuse, ce que je vous donne là est un saucisson aux truffes.

— Et ces messieurs veulent dire que pour des gens affamés il vaut de l'or, reprit Pierre Lepré en riant ; c'est une figure, monsieur Baruau. J'ai un fils qui a appris les figures en faisant sa rhétorique ; il m'a expliqué la chose. Mais pardon... Il faudrait d'abord que mademoiselle se servît.

On présenta les provisions à mademoiselle de Locherais qui retourna tous les morceaux, et finit par choisir les plus délicats, qu'elle mangea en se plaignant des privations auxquelles on était exposé en voyage. Pour la consoler, Baruau lui offrit un coup de vieux cognac ; mais mademoiselle de Locherais jeta un cri d'horreur.

— Du cognac à moi ! dit-elle avec indignation ; pour qui me prenez-vous, monsieur ?

— Vous aimeriez mieux du cassis, peut-être ? objecta le marchand de bœufs d'un air bonasse.

— Je ne bois pas plus de cassis que de cognac ! s'écria fièrement mademoiselle Athénaïs ; je ne bois jamais que de l'eau.

Et se tournant vers Grugel :

— Conçoit-on ce rustre ? murmura-t-elle ; m'offrir du cognac ! comme si les épices de ce qu'il nous a fait manger ne suffisaient pas pour brûler le sang ! Je suis sûre d'en être malade.

En achevant ces mots, elle s'arrangea dans son coin

Digitized by Google

de manière à tourner le dos au marchand de bœufs, releva un oreiller qu'elle avait apporté, y appuya sa tête, et s'assoupit.

La diligence continuait à avancer péniblement par des routes ravinées. Quoique humide, l'air était froid, et la nuit n'avait aucune étoile Ranimé par le repas que la prévoyance gastronomique de Baruau lui avait permis de faire, Lepré reprit toute sa loquacité, et, bien que ses compagnons de voyage eussent depuis longtemps cessé de lui répondre, il continua à parler seul, sans s'inquiéter de savoir s'il était écouté.

Ce bruit de paroles, la lenteur de la marche, l'obscurité, le froid, avaient fini par causer à tous les voyageurs un malaise impatient qui s'exprimait à chaque instant par des bâillements, des tressaillements ou des plaintes étouffées. Darvon surtout semblait en proie à une irritation nerveuse qui s'augmentait d'instant en instant. Il avait déjà ouvert et refermé dix fois le store de la portière, appuyé sa tête à droite, à gauche, en arrière, placé ses jambes dans toutes les attitudes que lui permettait l'étroit espace dont il pouvait disposer; enfin, au point du jour, il se trouva à bout de patience.

— Je donnerais dix des jours qui me restent à vivre pour être au terme de ce voyage ! s'écria-t-il.

— Nous voici à Anse, répondit Grugel.

— C'est ma foi vrai, dit Lepré, qui s'était assoupi un instant. Holà ! conducteur, combien de temps restez-vous ici ?

— Cinq minutes

Digitized by Google

— Ouvrez la portière ; je puis aller dire un petit bonjour au maître de poste.

On ouvrit, et Baruau descendit avec Lepré pour renouveler ses provisions. Presque au même instant le buraliste s'approcha en demandant s'il y avait des places.

— Une seule, répondit Grugel.

— Comment ! s'écria mademoiselle de Locherais, qui venait de se réveiller en sursaut, monsieur voudrait-il par hasard faire monter quelqu'un ici ?

— Un voyageur pour Lyon.

— Mais c'est impossible, reprit la vieille fille ; nous sommes déjà affreusement gênés, monsieur ; vos voitures sont trop petites ; je me plaindrai à l'administration.

— Ah ! voici sans doute notre nouveau compagnon, reprit Grugel, qui regardait par la portière. M. Lepré s'en est déjà emparé.

— C'est un militaire ! s'écria mademoiselle de Locherais.

— Un sous-officier de chasseurs.

— Ah Dieu ! Et il va venir ici ! Mais comment n'oblige-t-on pas les soldats à voyager à pied ?

— Par un temps pareil, ce serait chose rude et fatigante, mademoiselle.

— N'est-ce donc pas leur métier ? Ces gens-là ne se fatiguent pas. Les voitures publiques vous exposent à des voisinages odieux !... sans compter que toutes vos habitudes sont dérangées. N'avoir rien de chaud, passer la nuit sans dormir, être pressée, étouffée !... Je ne comprends pas qu'un de ces messieurs ne monte pas sur l'impériale.

Digitized by Google

— Malgré le brouillard?

— Qu'importe, pour des hommes!

— Mademoiselle serait en effet moins gênée, ajouta ironiquement Darvon, et c'est une proposition qu'elle pourra faire à notre nouveau compagnon.

— Moi! parler à un soldat! dit fièrement mademoiselle Athénaïs; je préfère souffrir, monsieur!

— Le voici, interrompit Jacques.

Le sous-officier venait, en effet, de paraître devant la portière, suivi du buraliste avec lequel il se querellait. C'était un jeune homme à la tournure leste, mais dont le parler fanfaron et les manières soldatesques choquèrent Darvon au premier aspect. Il se plaignait du retard de la voiture qu'il attendait depuis la veille, et maltraitait de paroles le commis des messageries, dont les réponses étaient timides et embarrassées. Enfin le conducteur lui ayant déclaré qu'on allait partir, il s'approcha de la portière et regarda dans l'intérieur.

— Magnifique réunion, murmura-t-il, après avoir promené sur les voyageurs un regard impertinent; si le coupé et la rotonde sont aussi bien garnis... Ah çà! conducteur, vous n'avez donc pas de femmes?

— L'insolent! balbutia mademoiselle Athénaïs de Locherais.

— Au reste, reprit le soldat, en campagne on ne doit pas y regarder de si près.

Et il monta.

Gontran se pencha vers Grugel:

— Voici qui complète notre collection de ridicules, dit-il tout bas.

Digitized by Google

— Prenez garde qu'il ne vous entende, répliqua Jacques.

Darvon fit un mouvement d'épaule.

— Les fanfarons m'ont toujours inspiré plus de dégoût que de crainte, dit-il, et celui-ci aurait besoin d'une leçon de politesse.

Cependant Baruau était rentré sans Lepré. Après avoir envoyé chercher ce dernier à l'auberge, et l'avoir attendu quelques moments, la voiture partit sans lui, à la grande joie de mademoiselle de Locherais qui espérait être plus à l'aise. Mais cette joie fut de courte durée; car le sous-officier, qui s'était d'abord placé sur l'autre banquette, vint s'asseoir à ses côtés. La vieille fille mécontente se rangea brusquement et rabattit son voile. Le militaire se tourna vers elle :

— Tiens ! dit-il d'un ton moqueur, madame a peur qu'on la regarde, à ce qu'il paraît ?

— Peut-être, monsieur, dit Athénaïs sèchement.

— Je comprends sa raison, reprit le sous-officier; mais elle peut être calme, je me priverai de ce plaisir.

Et comme il vit le mouvement d'indignation de mademoiselle de Locherais :

— Ce que j'en dis, continua-t-il, est dans l'intérêt de sa santé, et pour lui permettre de respirer à visage découvert, d'autant qu'on manque d'air dans cette boîte; il faudrait baisser la glace.

— Je m'y oppose, reprit vivement mademoiselle de Locherais; mon médecin m'a défendu de m'exposer au vent du matin.

— Et moi le mien m'a défendu d'étouffer, répliqua le

Digitized by Google

jeune homme qui avança la main pour ouvrir le châssis.

Mais la vieille fille s'écria que la fenêtre était de son côté, qu'elle avait droit de la tenir fermée, et elle en appela aux autres voyageurs.

Quelque peu disposé que fût Darvon en faveur de mademoiselle de Locherais, il crut devoir prendre sa défense, et il en résulta, entre lui et le chasseur, une discussion qui se fût envenimée si Grugel n'eût cédé au jeune militaire sa place près de l'autre fenêtre.

Le sous-officier l'accepta de mauvaise grâce, et en conservant une sourde irritation contre Gontran.

Or, le lecteur a déjà pu s'apercevoir que les qualités dominantes de ce dernier n'étaient ni la résignation ni la patience. Les contrariétés du voyage avaient d'ailleurs excité son irascibilité maladive : aussi le dissentiment qui avait déjà éclaté entre lui et le chasseur se renouvela-t-il plusieurs fois avec une aigreur croissante, jusqu'à ce qu'une dernière occasion le fît dégénérer en querelle.

Plusieurs menus bagages avaient été placés par Darvon dans le filet suspendu au plafond de la diligence ; le sous-officier prétendit qu'il en était gêné et exigea leur déplacement. Gontran s'y refusa.

— Vous êtes décidé à les laisser ? s'écria le soldat, après une discussion dans laquelle il s'était animé insensiblement.

— Décidé ! répondit Darvon.

— Eh bien ! je m'en débarrasserai par la portière, reprit le jeune homme en étendant la main vers le filet.

Gontran saisit cette main.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, monsieur,

Digitized by Google

dit-il d'une voix altérée ; depuis que vous êtes ici vous avez tout essayé successivement pour me faire perdre patience : dès votre entrée vous vous êtes posé comme ayant le privilége de l'injure et de la tyrannie ; mais sachez bien que je ne suis point homme à vous le reconnaître.

— Est-ce que c'est une menace, par hasard ? demanda le soldat en jetant sur Gontran un regard dédaigneux.

—Nullement, interrompit Grugel, inquiet de la marche que prenait la discussion ; mon cousin vous fait seulement observer...

— Je n'accepte point d'observations des pékins, interrompit le militaire.

— Et les pékins n'acceptent point vos insolences, répliqua Gontran.

A ce mot d'insolence, le sous-officier tressaillit ; une rougeur rapide traversa ses traits.

— Où vous arrêtez-vous, monsieur ? demanda-t-il à Darvon d'une voix que la colère faisait trembler.

— A Lyon, répondit celui-ci.

— Eh bien ! nous achèverons là de nous expliquer.

— Soit.

Jacques, effrayé, voulut s'entremettre ; mais son cousin et le chasseur l'interrompirent en même temps, et répétèrent que l'on terminerait cette affaire à Lyon.

Au même instant de grands cris se firent entendre, et la diligence fut rejointe par un char à bancs couvert de boue. Mademoiselle de Locherais mit la tête à la portière.

— Ah mon Dieu ! quel malheur ! s'écria-t-elle, c'est M. Pierre Lepré qui nous a rattrapés ; nous allons être au complet.

Digitized by Google

Dès qu'il eut atteint la voiture publique, le commissionnaire de marchandises coloniales sauta du char à bancs, et se présenta à la portière que le conducteur venait d'ouvrir.

— Ah! vous partez ainsi sans attendre les voyageurs! criait-il furieux.

—Je vous ai prévenu trois fois, objecta le conducteur.

— On prévient six fois, monsieur; on prévient douze fois : vous êtes donc bien avare de vos paroles? Qu'est-ce que cela coûte de parler? Je ne pouvais pas quitter le maître de poste, peut-être, pendant qu'il m'expliquait le malheur arrivé à la diligence d'hier; car vous ne savez pas, messieurs, que la diligence qui précédait celle-ci a été noyée.

— Noyée! répétèrent toutes les voix.

— C'est bon, interrompit le conducteur, mais montez.

— Du tout, ce n'est point bon, reprit Pierre Lepré; tout le monde est dans la consternation.

— Je vous en prie, montez tout de suite...

— Et que vont penser nos familles quand elles apprendront ce désastre!

— Vite donc...

— Encore, allais-je obtenir des détails, quand on est venu m'avertir que vous étiez partis sans moi...

— Et nous allons en faire encore autant, dit le conducteur impatienté.

—Par exemple! s'écria Lepré, qui se hâta de monter; j'en ai assez de ce char à bancs; me voilà, conducteur, enlevez!

On accabla de questions le commissionnaire en épi-

Digitized by Google

ceries, et il raconta tout ce qu'il avait appris; puis, s'interrompant selon son habitude, en reconnaissant le jeune sous-officier, il s'écria :

— Eh! c'est monsieur que j'ai eu l'honneur de voir à Anse?

— Moi-même, répondit le chasseur.

— Enchanté de vous retrouver, dit Lepré. Tel que vous me voyez, je suis l'ami né de tous les militaires; j'aurais même servi si on ne m'avait pas trouvé un remplaçant.

Il fut interrompu par mademoiselle Athénaïs, qui venait de s'apercevoir qu'il était mouillé.

— C'est cette damnée brume, dit-il en s'essuyant avec son mouchoir.

— Mais on ne monte pas en voiture dans un pareil état, reprit mademoiselle de Locherais d'un air mécontent; quand on a commencé à recevoir le brouillard, on reste dehors.

— Pour se sécher? demanda Lepré en riant; grand merci! j'en avais assez; puis mon cocher était ivre; il a failli conduire son char à bancs dans la rivière.

— Ah! diable.

— C'eût été à ajouter à la diligence d'hier; à moins pourtant qu'il ne se fût trouvé là quelque brave pour nous repêcher! Ça s'est vu, après tout. Il y a trois ans, lors de la grande inondation, un ouvrier a sauvé seul cinq personnes qui se noyaient dans une voiture près de la Guillotière.

— Nous le savons d'autant mieux, dit Grugel, que mon cousin y avait son meilleur ami.

Digitized by Google

— Vrai! demanda le chasseur.

—Et il ne dut son salut qu'au dévouement de ce jeune homme.

—Oh! tous les détails de cette action sont admirables, reprit Darvon avec chaleur; le cheval effrayé avait emporté la voiture au plus fort du courant; la foule regardait du rivage sans oser porter secours; il n'y avait plus d'espoir pour les cinq personnes qui se trouvaient dans la calèche.

— Bah! interrompit le chasseur, il y en avait peut-être qui savaient nager et qui se seraient tirées d'affaire.

Gontran dédaigna de répondre.

— La voiture commençait à enfoncer, continua-t-il, lorsqu'un ouvrier parut dans une petite barque qu'il manœuvrait avec peine au milieu du Rhône; trois fois elle fut sur le point de couler. Les gens qui regardaient du rivage lui criaient :—N'allez pas plus loin; abordez, vous allez périr. Mais il n'écoutait pas, avançant toujours vers la calèche, qu'il atteignit enfin à force de courage et d'adresse.

— Et de bonheur, acheva le militaire.

— Sans doute, reprit Grugel, qui avait remarqué le mouvement d'impatience de Gontran; mais il n'y a que les gens de cœur à avoir de ces bonheurs-là.

— C'est un beau trait, interrompit mademoiselle Athénaïs de Locherais, et qui a dû profiter à son auteur.

—Pardonnez-moi, madame, dit Darvon, l'ouvrier a sans doute jugé que la véritable récompense de nos généreuses actions était en nous; car, une fois les gens

Digitized by Google

sauvés, il s'est retiré sans vouloir rien recevoir ni rien entendre.

— Pardieu! c'eût été beau de se faire payer! s'écria le sous-officier.

— Et on ne sait point son nom? demanda Lepré.

— Pardon; il se nommait Louis Duroc.

— Hein! vous dites, Louis...

— Duroc.

Lepré se tourna vers le sous-officier.

— Mais c'est votre nom! s'écria-t-il.

— Le nom de monsieur! répétèrent à la fois tous les voyageurs.

— Louis Duroc, dit l'*Africain;* je le lui ai demandé à Anse, pendant que nous causions à l'auberge, et je l'ai vu d'ailleurs sur son porte-manteau.

— Eh bien! après? demanda le chasseur en riant, certainement que c'est mon nom.

— Se peut-il! interrompit Gontran; et vous seriez...

— L'ouvrier en question; oui, messieurs; ça n'a pas besoin de se dire, mais ça n'a pas besoin non plus de se cacher. Je suis entré au service huit jours après la chose, et mon régiment est parti pour Alger, ce qui fait que les bourgeois de la calèche et moi nous nous sommes perdus de vue; mais je compte les revoir pendant mon séjour à Lyon.

— Je vous y conduirai! dit vivement Darvon en lui tendant la main; car je veux que nous soyons amis, monsieur Louis.

— Nous? répéta le militaire, qui regarda Gontran avec hésitation.

Digitized by Google

— Ah! oubliez tout ce qui s'est passé, reprit celui-ci; je suis prêt, s'il le faut, à reconnaître que j'ai eu tort...

— Non, interrompit Duroc, non, parbleu! c'est moi qui ai fait la mauvaise tête, et j'en ai regret, parole d'honneur! Sotte habitude de régiment, voyez-vous! Parce qu'on n'a pas peur, on veut le montrer à toute occasion, à tout venant, et l'on fait le sabreur; mais, au fond, on est bon enfant; ainsi, sans rancune, monsieur.

Il avait pressé cordialement la main de Gontran; Lepré serra également la sienne.

— A la bonne heure! s'écria-t-il; vous êtes un vrai Français... de même que monsieur...; et entre Français, on doit s'entendre. Enchanté d'avoir fait votre connaissance, monsieur Louis Duroc. Mais, à propos, savez-vous que c'est fort heureux que je vous aie obligé à m'apprendre votre nom (que vous ne vouliez pas me dire, par parenthèse)? Sans moi on n'aurait point su ce que vous valiez.

— C'est juste! répliqua Grugel en regardant Darvon; si monsieur eût été moins *causeur*, cette explication n'eût point eu lieu, et, sans elle, le cousin se serait mépris sur le véritable caractère de M. Louis. Vous voyez que le hasard semble avoir pris à tâche d'appuyer ma thèse, et que tout l'honneur de la journée est à moi.

Comme il achevait ces mots, la voiture s'arrêta : ils étaient arrivés.

Les voyageurs trouvèrent, en descendant, la cour des Messageries pleine de parents ou d'amis qui attendaient. Le malheur arrivé la veille était connu, et avait éveillé toutes les angoisses.

Digitized by Google

Au moment où Darvon mettait pied à terre, il entendit prononcer son nom et se détourna : c'était sa sœur à qui l'inquiétude avait fait oublier leur brouillerie, et qui s'élança vers lui avec un cri de joie.

Tous deux s'embrassèrent longtemps sans rien dire, mais les yeux humides de larmes; et quand ils se regardèrent, quand ils se prirent par la main en souriant, ils étaient réconciliés !

Comme ils sortaient ensemble de la cour des Messageries, ils rencontrèrent leurs compagnons de route. Baruau et Lepré les saluèrent; Louis Duroc leur renouvela la promesse de les aller voir; mademoiselle Athénaïs de Locherais passa seule sans les regarder, uniquement occupée de veiller à ses bagages. Jacques Grugel se tourna alors vers Gontran.

— Voici la seule objection à ma doctrine, dit-il en montrant la vieille fille. Tous nos autres compagnons se sont plus ou moins réhabilités à nos yeux : le gourmand en nous procurant un souper, le bavard en nous révélant un secret utile, le querelleur en nous donnant une preuve de sa généreuse bravoure; mais à quoi nous a servi le froid égoïsme de mademoiselle de Locherais?

— A me faire sentir ce que vaut le dévouement et la tendresse, répondit Gontran, qui serra le bras de sa sœur contre sa poitrine; ah ! j'adopte votre système, cousin : à partir d'aujourd'hui, je croirai qu'il y a un bon côté dans toute chose, et qu'il faut seulement savoir chercher *la veine d'or*.

Digitized by Google

DEUXIÈME RÉCIT

UN SECRET DE MÉDECIN

Comme toutes les rues de Versailles, la rue des *Réservoirs* est déserte et silencieuse de bonne heure. Dès que l'ombre du soir commence à descendre, les portes se ferment, les rideaux s'abaissent, et l'on n'aperçoit plus, dans cette large voie destinée aux trains de carrosse et aux trains de chasse de la cour du grand roi,

Digitized by Google

que quelques passants attardés qui regagnent à la hâte leur logis.

Un de ceux-ci venait d'atteindre un pavillon à un seul étage, situé presque à l'extrémité de la rue. Il en ouvrit lui-même la porte au moyen d'une petite clef, et l'on put bientôt apercevoir du dehors une faible lumière qui s'allumait au rez-de-chaussée, et qui se promena quelque temps à l'intérieur, comme pour la dernière inspection du soir.

Qui eût pu la suivre l'eût d'abord vue éclairer un salon meublé avec ce luxe faux et pour ainsi dire regretté qui indique le sacrifice fait aux exigences de la position; puis un cabinet dont le bureau au cuir brillant et aux cartons sans tache prouvait l'inutilité habituelle; enfin un escalier étroit conduisant à une chambre à coucher où elle s'arrêta. Ici l'élégance économique du rez-de-chaussée avait fait place à une indigence visible. Le lit, bas et sans rideaux, était recouvert d'une cotonnade déteinte; quelques chaises de paille, une table et un secrétaire démodé complétaient l'ameublement, dont l'insuffisance, opposée au luxe du rez-de-chaussée, prouvait la dure nécessité, imposée à tous ceux qui commencent, de retrancher sur le nécessaire afin de pouvoir se parer du superflu.

Telle était, en effet, la position de M. Auguste Fournier, alors locataire du pavillon de la rue des *Réservoirs*. Reçu docteur en médecine après de sérieuses études qui avaient absorbé la meilleure partie du petit héritage laissé par son père, il avait dû employer le reste à s'établir assez richement pour ne point repousser la con-

Digitized by Google

fiance. Condamné à une aisance apparente qui masquait de cruelles privations, il attendait le succès sous ce déguisement de prospérité.

Mais depuis près d'une année qu'il habitait Versailles, les yeux fixés sur l'horizon comme sœur Anne, il ne voyait, comme elle, que la poussière du présent et les vertes espérances de l'avenir. Ses ressources s'épuisaient sans lui amener la clientèle toujours rêvée et toujours invisible.

Cependant les besoins de la réussite devenaient chaque mois plus pressants. Le jeune docteur, aiguillonné par l'inquiétude, avait cherché autour de lui des protections et n'avait trouvé que des préoccupations personnelles. On vantait son instruction, son zèle, sa scrupuleuse délicatesse; mais on s'arrêtait là : lui rendre justice exemptait de lui rendre service. En dernier lieu il avait sollicité avec beaucoup de persistance et d'effort, l'emploi de médecin près d'un hospice qu'un legs philanthropique allait permettre d'élever dans le voisinage; malheureusement ceux qui auraient pu l'appuyer n'avaient pas trop de toute leur influence pour eux-mêmes : quelques promesses lui avaient été faites, quelques espérances données : puis chacun était retourné à ses propres affaires, et le jeune médecin venait d'apprendre qu'un concurrent mieux servi l'avait emporté !

Cette dernière déception redoublait la tristesse qui depuis quelque temps assombrissait ses réflexions. Après avoir jeté un coup d'œil découragé sur la nudité de sa chambre à coucher et s'être occupé lui-même de tous ces arrangements domestiques habituellement épargnés

Digitized by Google

aux hommes d'étude, il s'approcha de l'une des fenêtres et appuya pensivement son front contre la vitre humide.

De ce côté s'étendait une cour commune sur laquelle s'ouvraient le pavillon du jeune docteur et une vieille masure lézardée qu'habitait un ancien huissier nommé M. Duret. Ce dernier, connu dans tout le quartier pour son avarice, était propriétaire des deux maisons ainsi que d'un jardin abandonné qu'une grille de bois vermoulu séparait de la cour. Une pauvre fille dont il était parrain, et qu'il avait recueillie tout enfant, tenait son ménage. Il s'était ainsi assuré, sous l'apparence d'une bienfaisante protection, une sorte de domestique sans gages, qui partageait avec reconnaissance sa pauvreté volontaire.

Rose ne s'était, du reste, ni hébétée, ni endurcie dans cette rude condition; loin de là : son âme, chassée du réel qui la blessait, avait, pour ainsi dire, pris sa volée vers les plus hautes régions de l'idéal. Toujours seule, elle avait fécondé cette solitude par la réflexion. Ignorante et sans moyens d'apprendre, elle s'était résignée à relire mille fois les quelques livres que le hasard avait fait tomber entre ses mains et elle en avait extrait tout le suc et tout le parfum !

Cependant, depuis l'arrivée de M. Auguste Fournier, le cercle de ses lectures s'était un peu agrandi. Le jeune homme lui avait prêté quelques classiques égarés dans sa bibliothèque médicale, et ces prêts étaient devenus l'occasion de rapports de voisinage, restreints, du reste, à de courts entretiens.

Depuis plusieurs jours, les inquiétudes personnelles

Digitized by Google

du docteur l'avaient empêché de songer à Rose, lorsqu'il l'aperçut traversant vivement la cour et se dirigeant vers son pavillon. Près d'arriver à la petite porte de derrière, elle leva la tête, reconnut M. Fournier à sa fenêtre, lui fit un signe, et prononça quelques paroles qu'il n'entendit pas.

Le jeune médecin se hâta de descendre pour ouvrir.

Rose, dont les traits fatigués et sans fraîcheur semblaient contredire le nom, était encore plus pâle que d'habitude, et la pauvreté de ses vêtements devenait plus apparente par un désordre qui frappa le jeune médecin.

— Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? demanda-t-il.

Elle paraissait émue, embarrassée, et répondit

— Pardon... j'aurais voulu... Je venais vous demander un service... un grand service.

— Parlez, dit M. Fournier, en quoi puis-je vous être utile ?

— Ce n'est pas à moi, mais à mon parrain. Depuis huit jours il souffre, il s'affaiblit... Ce matin encore il a pu se lever ; mais tout à l'heure, en se recouchant, il s'est évanoui !

— Je vais le voir, interrompit le jeune docteur, qui fit un pas en avant.

Rose le retint du geste.

— Mon Dieu ! excusez-moi, dit-elle en balbutiant... mais mon parrain a toujours refusé d'appeler des médecins.

— Je me présenterai comme voisin.

Digitized by Google

— Et sous quelque prétexte, n'est-ce pas?... M. le docteur pourrait, par exemple, demander le prix de l'écurie et de la petite remise... tous deux lui deviendront nécessaires quand il aura son cabriolet.

Un sentiment d'amertume traversa le cœur du jeune homme. Autrefois, en effet, aux premiers jours d'illusion, il avait laissé voir cette espérance lointaine.

— Soit, dit-il d'un ton bref.

Et, refermant la porte du pavillon, il suivit la jeune fille jusqu'à la masure habitée par le père Duret.

Sa conductrice le pria d'attendre quelques instants à la porte et de n'entrer qu'après elle, afin que son parrain ne pût rien soupçonner.

Il s'arrêta en effet sur le seuil, entendit le malade demander à Rose si le jardin était bien fermé, si elle avait éteint le feu, si le seau n'était point resté au puits; inquiétudes d'avare auxquelles la jeune fille répondit de manière à le tranquilliser. Cependant la voix saccadée et sifflante avait frappé le médecin. Il se décida à franchir les deux marches d'entrée, et entra bruyamment, comme un visiteur qui veut s'annoncer; mais il fut subitement arrêté par l'obscurité.

L'unique pièce qui formait le logement du vieil huissier et dans laquelle il était alors couché, n'avait d'autre lumière que celle du réverbère qui éclairait la rue, et dont la lointaine lueur transformait la nuit de la masure en ténèbres visibles auxquelles le regard avait besoin de s'habituer. Celui du malade reconnut sur-le-champ son jeune locataire. Il se souleva sur son coude :

— Le docteur! s'écria-t-il avec effort; j'espère qu'il

Digitized by Google

ne vient pas pour moi ! Je ne l'ai point demandé ; je me porte bien !

— Aussi n'est-ce pas une visite de médecin, mais de locataire, répondit M. Fournier qui s'approchait du lit à tâtons.

— De locataire ! répéta l'ancien huissier ; c'est donc pour le terme ? Je ne savais pas le terme échu... Alors vous apportez de l'argent... Allume une chandelle, Rose, allume vite !

— Pardon, dit le jeune docteur qui était enfin arrivé au chevet du père Duret, mon terme commence à peine, et je viens seulement savoir si vous pourriez, au besoin, me trouver place pour une voiture et un cheval.

— Ah ! il s'agit des hangars, reprit le vieillard ; bien bien. Veuillez vous asseoir, voisin... Nous n'avons pas besoin de chandelle, Rose, la lanterne suffit ; on cause mieux sans lumière. Donne ma tisane seulement.

La jeune fille lui apporta une tasse grossière qu'il vida avec l'avidité haletante que donne la fièvre.

— Mon remède ordinaire, docteur, répondit le malade, un bouillon de *parelle ;* c'est plus sain que toutes vos drogues, et ça ne coûte que la peine de cueillir la plante.

— Et vous buvez froid ?

— Pour ne pas garder de feu ; le feu me gêne... puis le bois est hors de prix... Quand on tient à nouer les deux bouts, il faut savoir être économe. Je ne veux pas faire comme ce scélérat de Martois avec qui j'ai tout perdu !

Martois était un débiteur de l'ancien huissier, mis

Digitized by Google

autrefois en faillite. Le père Duret avait été remboursé intégralement; mais il n'en répétait pas moins, depuis lors, que Martois l'avait ruiné : c'était pour lui un thème inépuisable, comme la petite vérole pour les vieilles femmes laides, et la révolution pour les nobles sans argent.

M. Fournier eut l'air d'abonder dans le sens du malade, et s'approcha davantage. Ses yeux, qui s'accoutumaient à l'obscurité, commençaient à distinguer le visage du vieillard, marbré de plaques rouges annonçant l'ardeur de la fièvre. Tout en continuant de lui parler, il prit une de ses mains qui était brûlante, écouta sa respiration entrecoupée, et acquit la conviction que son état était plus grave qu'il ne l'avait d'abord supposé. Il voulut y ramener l'attention du père Duret, afin de le décider à quelques remèdes; mais celui-ci s'était engagé dans le détail des avantages que présentait le hangar à louer et ne prenait point garde à autre chose.

Cependant sa voix, qui devenait plus entrecoupée depuis quelques instants, s'arrêta tout à coup. Le jeune médecin se pencha vivement sur lui, et cria à la jeune fille d'apporter une lumière. Pendant qu'elle s'empressait de l'allumer, il souleva la tête du vieillard, seulement évanoui, lui fit respirer des sels qu'il portait toujours sur lui, et ne tarda pas à lui faire reprendre ses sens.

Rose accourut dans ce moment. Le père Duret, qui rouvrait les yeux, avança la main, voulut parler, et ne fit entendre que quelques sons inarticulés; mais comme la jeune fille s'approcha pour tâcher de comprendre, il

Digitized by Google

fit un effort désespéré, redressa la tête, et souffla la chandelle qu'il éteignit!

Cependant le médecin en avait vu assez pour s'assurer que de prompts secours étaient indispensables. Il prit congé du vieil huissier, en lui recommandant le repos et promettant de venir lui reparler de l'affaire en question. Rose le suivit au delà du seuil.

— Eh bien? demanda-t-elle avec anxiété.

— La maladie s'annonce avec des symptômes sérieux, dit Fournier; je vais vous écrire une ordonnance que vous exécuterez rigoureusement.

— Il faudra des remèdes? fit observer la jeune fille avec une sorte d'inquiétude.

— Quelques-uns : il suffira de présenter mon billet, le pharmacien vous les remettra.

Rose parut embarrassée; le jeune homme en devina la cause.

— Ne vous inquiétez pas maintenant du prix, continua-t-il; tout sera fourni en mon nom, et plus tard je réglerai avec le père Duret.

— Oh! merci, monsieur, dit la jeune fille, dont le regard brilla de reconnaissance; mais mon parrain comprendra que ces remèdes doivent être payés un jour, et je crains qu'il ne les refuse. Si monsieur le docteur me permettait de dire qu'ils ont été fournis par lui... gratuitement!... je trouverais plus tard, moyen de tout solder sur le prix de mon travail!...

— Soit! répliqua Fournier qui souffrait de la rougeur et de l'embarras de la pauvre fille; faites pour le mieux; je vous aiderai.

Digitized by Google

Il voulut même, pour rendre son dire plus vraisemblable aux yeux du père Duret, la renvoyer près de son lit, tandis qu'il allait chercher lui-même les remèdes.

Il fallut, pour décider le vieil huissier à les prendre, lui répéter, à plusieurs reprises, que c'était un pur don du voisin. Persuadé enfin que sa guérison ne lui coûterait rien, il se prêta docilement à tout ce qui lui était ordonné.

Mais le mal avait déjà fait de tels progrès que les efforts de la science devaient demeurer inutiles. A travers ses alternatives de fièvre et d'anéantissement, le vieillard déclinait chaque jour, et Fournier vit bientôt qu'il fallait abandonner tout espoir. Il renonça, en conséquence, à des remèdes devenus impuissants, et ouvrit un libre champ aux fantaisies de Duret. Celui-ci en profita pour exprimer mille désirs et former mille projets; mais, au moment de l'exécution, l'avarice venait toujours arrêter le projet et éteindre le désir. Sentant vaguement que les sources de la vie se tarissaient en lui, il exagérait les nécessités de la prévoyance, afin de se faire illusion et de se croire un long avenir!

Quinze jours s'écoulèrent ainsi. Rose continuait à montrer la même patience et la même abnégation. Pliée depuis dix années à ce joug de la pauvreté volontaire, elle l'acceptait sans révolte : elle plaignait son parrain au lieu de l'accuser, et n'avait jamais désiré la richesse que pour l'en faire jouir. Le jeune médecin découvrait, à chaque visite, quelque nouveau trésor dans cette âme, qui tirait tout d'elle-même et ne demandait aux autres que le bonheur de se dévouer pour eux.

Digitized by Google

L'intérêt chaque jour plus grand qu'il prenait à la jeune fille se reportait sur le vieil huissier, seul ami qui lui restât dans le monde. Quelque dure qu'eût été sa protection, Rose lui avait dû l'apparence d'une famille. En ne voulant être que son maître, le père Duret avait été pour elle un appui. Mais qu'allait-elle devenir après sa mort? Elle n'avait rien à attendre de la fortune de son parrain; car celui-ci avait un cousin, Étienne Tricot, riche fermier établi dans les environs, et avec lequel il avait toujours été dans les meilleurs termes. Tricot, qui rendait de temps en temps visite au père Duret, afin de mesurer la distance qui le séparait de son héritage, arriva justement avec sa femme au plus fort de la maladie. C'était un de ces paysans madrés qui se font grossiers pour avoir l'air franc, et parlent bien haut pour faire croire à ce qu'ils disent.

A la vue du cousin mourant, il commença des lamentations auxquelles celui-ci coupa court en déclarant que ce n'était rien, et que dans quelques jours il n'y paraîtrait plus. Tricot le regarda de côté avec une hésitation inquiète.

— Vrai? dit-il; eh bien, foi d'homme! ça me fait tout plein de plaisir... Alors, vous vous sentez mieux?

— Beaucoup, beaucoup! balbutia Duret.

— A la bonne heure! reprit le paysan, qui regardait toujours le malade d'un air incertain; faut pas que les braves gens soient malades... Le médecin est venu, peut-être?

— Il vient tous les jours, répliqua le vieil huissier.

— Et qu'est-ce qu'il a dit?

Digitized by Google

— Qu'il n'y avait rien à faire, que tout irait bien.

— Ah! ah! voyez-vous ça! reprit Tricot déconcerté; au fait, vous êtes bâti à chaux et à sable, cousin; c'est quelque froid que vous avez attrapé; mais le creux est toujours bon.

— Oui, oui, dit Duret, qui tenait à persuader les autres du peu de gravité de son mal, afin de s'en persuader lui-même; il n'y a que les forces qui manquent, mais ça reviendra.

—Et nous vous apportons de quoi pour ça, interrompit Perrine Tricot, en tirant de son panier une oie toute plumée et trois bouteilles pleines. Voici une bête qu'on a engraissée exprès pour vous, cousin... avec un échantillon de notre piqueton de l'année; faut y goûter, ça vous refera l'estomac.

Duret jeta un regard sur les bouteilles et sur l'oie. Séduit par l'idée d'un régal qui ne lui coûtait rien, il appela Rose, lui montra les provisions, et déclara qu'il voulait souper avec le fermier et Perrine. La jeune fille, accoutumée à une soumission passive, et forte d'ailleurs de la liberté entière laissée par M. Fournier, obéit à son parrain sans faire d'objections.

Bientôt le parfum de l'oie rôtie remplit la chambre du malade, dont l'estomac, appauvri par de longues privations, se sentit excité par ces succulents effluves. Il se ranima à l'espoir du festin sans frais, fit dresser la table près de son lit, et trouva dans l'arriéré de ses appétits si longtemps inassouvis, un reste de soif et de faim pour cette bonne chère inattendue. Tricot remplit son verre qu'il vida d'une main tremblante pour le faire remplir

Digitized by Google

de nouveau. Le vin et la nourriture, loin d'accroître son mal, au premier instant, semblèrent exalter ses forces brisées : il se redressa plus ferme ; une demi-ivresse fit briller ses yeux ; il se mit à parler tout haut de ses projets, à serrer les mains du cousin et de la cousine, en répétant que c'étaient ses vrais parents et en leur donnant des conseils sur ce qu'ils devraient faire de son *pauvre héritage*. Tricot et sa femme pleuraient d'attendrissement. Enfin, lorsqu'ils laissèrent le vieil huissier pour quelques courses indispensables dans la ville, ce fut avec promesse de venir prendre congé de lui avant de repartir.

Fournier arriva au moment où ils sortaient. Il vit le malade les suivre d'un regard narquois jusqu'au delà du seuil, achever son verre, puis fair claquer sa langue avec un rire moqueur.

—Eh bien, voisin, il paraît que nous sommes mieux? dit le médecin étonné.

—Mieux... bégaya Duret à moitié ivre ; oui, oui, bien mieux, grâce à leur dîner... Ah ! ah ! ah ! ils font la cour à ma succession avec des oies... et du vin nouveau !... J'accepte tout, moi... Faut toujours accepter, c'est plus poli.

—Ainsi vous croyez que leur générosité est un calcul? demanda Fournier en souriant.

— Un placement, voisin, un placement à mille pour un... Ils croient que je suis leur dupe, parce que je bois le vin et que je mange l'oie... élevée pour moi, comme dit la femme Ah ! ah ! ah ! nous verrons qui rira le dernier.

Digitized by Google

— Auriez-vous donc le projet de tromper leur espérance ?

— Pourquoi pas?... le peu que j'ai m'appartient, je suppose... je peux en disposer comme il me plaira; et dans le cas où je voudrais favoriser une jeune fille...

— Mademoiselle Rose! interrompit vivement le jeune homme; ah! si vous faites cela, père Duret, vous aurez pour vous tous les honnêtes gens.

Le vieil huissier haussa les épaules.

— Bah! les honnêtes gens, balbutia-t-il, que m'importe! Ce qui m'amuse, c'est de tromper le gros... et sa femme.

A cette idée, Duret éclata de rire; mais ce rire convulsif alla s'éteindre dans une suffocation subite qui le fit retomber en arrière. Fournier s'empressa de lui donner tous les soins que réclamait un pareil accident. Il revint à lui, recommença à parler, et retomba bientôt dans un nouveau spasme plus inquiétant que le premier. La surexcitation à laquelle il venait de s'exposer avait usé chez lui les derniers ressorts de la vie, et, par suite, hâté la crise suprême. Le jeune médecin vit avec effroi que ces suffocations de plus en plus rapprochées, se transformaient en agonie. Duret, dégrisé par le mystérieux pressentiment de la mort, cemmençait à s'effrayer.

— Ah! monsieur Fournier, je suis mal... bien mal, dit-il d'une voix entrecoupée... Est-ce qu'il y a du danger?... avertissez-moi, s'il y a du danger... Avant de mourir... j'ai un secret à dire...

— Dites-le toujours, répliqua le jeune homme.

Digitized by Google

— C'est donc vrai! reprit Duret égaré... Il n'y a plus d'espoir... plus aucun... Mon Dieu! il faut renoncer à tout ce que j'ai amassé... avec tant de peine... tout laisser aux autres... tout... tout!

L'avare se tordait les mains avec une rage désespérée.

Fournier s'efforça de le calmer en lui parlant de Rose, alors sortie, mais qui allait rentrer.

— Oui, je veux la voir, murmura Duret (se rattachant, comme tous les agonisants, à ceux qui leur survivent, afin de se reprendre par leur moyen à la vie); pauvre fille!... Ils voudront la dépouiller; mais j'ai fait sa part... elle n'a qu'à chercher...

Il s'arrêta.

— Où cela? demanda Fournier, penché sur le lit.

—Ah! il y a... encore... de l'espoir... soupira Duret... Dites... ce n'est... qu'une faiblesse...

—Où votre filleule doit-elle chercher? répéta le jeune homme, qui voyait les yeux du moribond se vitrer.

— Ouvrez... la fenêtre... bégaya l'huissier; je veux voir... le jour... — Allez au jardin... là-bas... derrière le puits... le chapiteau...

La voix s'éteignit... Le jeune médecin vit les lèvres remuer encore quelque temps, comme si elles eussent essayé des paroles qu'on ne pouvait plus entendre; un frémissement convulsif agita la face, puis tout resta immobile. Maître Duret avait rendu le dernier soupir.

Rose rentra peu après. Sa douleur, en apprenant la mort de son parrain, fut silencieuse, mais sincère. C'était le seul homme qui eût pris garde à son existence; et, ne connaissant encore la pitié humaine que par ce

Digitized by Google

dur bienfaiteur, sa tendresse s'était reportée sur lui, faute d'un plus digne.

Le cousin Tricot et sa femme la trouvèrent agenouillée près du mort, le visage appuyé sur une de ses mains qu'elle baignait de larmes. Ils venaient d'apprendre que la succession de l'huissier était ouverte, et ils accouraient, bien moins pour rendre leurs devoirs au défunt que pour assurer leurs droits sur ses dépouilles. Tous deux commencèrent par prendre possession de la maison en s'emparant des clefs cachées sous le traversin du mort; puis Tricot laissa sa femme à la garde de l'héritage, et courut remplir les formalités nécessaires pour les funérailles. Rose attendit vainement de la paysanne un mot de sympathie ou d'encouragement : on la laissa désolée près du mort, jusqu'au moment où l'on vint enlever sa bière.

La jeune fille eut le courage de suivre le convoi au cimetière; mais lorsqu'elle revint, ses forces étaient brisées et son courage à bout. Arrivée près du seuil, elle hésita à le franchir. Tricot et sa femme, qui étaient déjà rentrés, avaient commencé l'inventaire de ce qui allait leur appartenir : les armoires étaient ouvertes, les meubles en désordre... Rose sentit son cœur se serrer et s'assit sur le banc de pierre dressé près de la porte.

Les mains jointes sur ses genoux et la tête baissée, elle laissait couler ses pleurs silencieusement. Une voix qui la nommait lui fit relever les yeux; elle reconnut M. Fournier.

Celui-ci l'avait aperçue en rentrant, et, touché de son

Digitized by Google

abandon, il venait lui adresser quelques consolations.

Rose ne put d'abord répondre que par des larmes. Le jeune homme lui demanda doucement pourquoi elle restait ainsi dehors, et l'engagea à braver l'impression douloureuse qu'elle devait éprouver en rentrant.

— L'affliction ressemble à nos amers breuvages, dit-il : le mieux est de la boire d'un seul trait ; les pauses et les retards multiplient la douleur en la divisant.

— Pardon, monsieur, dit Rose à demi-voix, ce n'est point par ménagement pour mon chagrin que je reste ici : mais si j'entrais, j'aurais peur de gêner les parents.

— Ils sont donc venus ? demanda le jeune homme.

— Avec M. Leblanc.

— L'ancien notaire condamné pour escroquerie ?

— Prenez garde, il peut vous entendre !

Fournier jeta un regard dans l'intérieur, et vit le cousin Tricot et sa femme occupés à vider les armoires.

— Dieu me pardonne ! ils prennent tout ! s'écria-t-il.

— Ils en ont le droit, répliqua Rose doucement.

— C'est ce qu'il faut savoir, reprit Fournier en franchissant le seuil.

L'ex-notaire qui triait les papiers d'un grand portefeuille trouvé dans l'armoire du défunt, se retourna.

— Arrêtez, monsieur, s'écria le jeune homme ; ce n'est point à vous d'examiner ces titres !

— Pourquoi cela ? demanda M. Leblanc.

— Parce qu'ils peuvent intéresser la succession du mort.

— Eh bien, pardieu ! la succession, c'est-il pas à nous qu'elle revient ? s'écria Tricot.

Digitized by Google

— Qu'en savez-vous ? répliqua Fournier ; le père Duret peut avoir laissé un testament.

— Un testament ! répétèrent le paysan et sa femme, en se regardant avec effroi.

— Monsieur en serait-il dépositaire ? demanda Leblanc d'un ton doucereux.

— Je ne dis point cela, reprit le médecin ; mais le défunt m'a positivement déclaré à cet égard son intention.

— Et monsieur devait sans doute être son légataire ? demanda Leblanc avec la même politessee ironique.

Le médecin rougit.

— Il ne s'agit point de moi, monsieur, répliqua-t-il avec impatience, mais de la filleule du père Duret.

— Ah ! c'est pour Rose ? interrompit Perrine Tricot d'une voix criarde ; le bourgeois est donc son parent, pour prendre comme ça ses intérêts ?

— Je suis son ami, madame.

Les deux Tricot l'interrompirent par un grossier éclat de rire.

— Alors monsieur a sans doute une procuration ? objecta Leblanc.

— J'ai la résolution arrêtée de faire respecter ses droits par tous les moyens en mon pouvoir, dit Fournier, qui évita de répondre directement ; bien qu'étranger à l'étude des lois, je sais, monsieur, qu'elles ordonnent, dans le cas où vous vous trouvez, certaines formalités protectrices dont nul ne peut s'affranchir. Avant d'entrer en possession de l'héritage du mort, il faut savoir à qui il appartient.

Digitized by Google

— Et si nous le prenons provisoirement? fit observer M. Leblanc, qui continuait à parcourir les papiers du portefeuille.

— Alors on pourra vous demander compte de la violation de la loi.

— Au moyen d'un procès, n'est-ce pas? mais un procès coûte cher, monsieur le docteur, et votre protégée aurait, je crois, quelque peine à payer les frais de timbre, de procédure, d'enregistrement!

— C'est-à-dire que vous abusez de sa pauvreté pour attenter à ses droits ! s'écria Fournier indigné.

— Nous en usons seulement pour sauvegarder les nôtres, répondit tranquillement M. Leblanc.

— Eh bien, alors, c'est moi qui exige l'exécution de la loi ! reprit le jeune homme avec énergie. Le défunt a reçu de moi des soins, des remèdes, des secours de tous genres ; comme créancier de la succession, je demande que le paiement de la dette soit garanti, et je réclame pour cela l'apposition des scellés.

Ici les époux Tricot, qui déjà vingt fois avaient voulu s'entremettre, poussèrent les hauts cris... M. Leblanc les apaisa d'un geste.

— Soit, dit-il ; en se tournant, avec un sourire, vers le jeune homme ; monsieur le docteur est alors en mesure de nous prouver la légitimité de sa créance? Il peut nous présenter ses livres pour les visites, des reçus pour les secours, une preuve écrite pour les remèdes?

— Monsieur, dit Fournier embarrassé, un médecin ne prend point de telles précautions avec ses malades ; mais vous pouvez interroger mademoiselle Rose...

Digitized by Google

— Vous avez raison, reprit Leblanc en souriant, vous témoignez pour elle, elle témoignera pour vous ; ce n'est qu'une juste réciprocité. Malheureusement les tribunaux ne se laissent point conduire par les élans de sympathie ou de reconnaissance, et jusqu'à ce que monsieur le docteur ait régulièrement établi ses droits, il voudra bien nous permettre d'exercer ceux que nous tenons de la parenté.

— Oui, s'écria Tricot, dont la colère jusqu'alors réprimée n'avait fait que grossir ; et puisque le bourgeois aime les procès, on lui fournira l'étoffe de quelques petits !

— A lui et à sa protégée ! ajouta Perrine.

— On leur demandera, par exemple, à tous deux, où le cousin Duret a placé ses économies...

— Ce qu'il a fait de son argenterie ; car il en avait, je l'ai vue.

— Et comme ils étaient seuls à la maison quand le cousin a tourné l'œil.

— Faudra bien qu'ils rendent ce qui manque.

— Misérables ! s'écria Fournier hors de lui à ce soupçon infâme, et voulant s'élancer sur Tricot, la main levée.

Rose, qui venait d'entrer, se jeta à sa rencontre.

— Laisse-le, laisse-le ! cria Tricot, qui s'était armé d'une pelle rencontrée par le hasard ; ça fait plaisir de passer au bleu les peaux de bourgeois et d'épousseter la doublure des draps fins ; faut pas le contrarier.

— Et prends garde à toi-même, intrigante ! ajouta

Digitized by Google

Perrine en menaçant du poing la jeune fille ; si tu tombes jamais sous ma coupe, tu en auras les marques!

— Oh ! venez, au nom de Dieu ! murmura Rose, qui s'efforçait d'entraîner le médecin.

Celui-ci hésita un instant ; mais redevenant enfin maître de lui-même, il jeta un regard de mépris à ses insulteurs, et suivit la jeune fille hors de la masure.

Ce fut seulement à la porte du pavillon que tous deux s'arrêtèrent. Rose joignit les mains, et levant vers Fournier ses yeux rougis par les larmes :

— Oh ! pardon, monsieur, dit-elle, de ce que vous avez enduré pour moi ; pardon et merci ! Une pauvre fille comme je suis n'a jamais chance de reconnaître les services qu'on lui rend ; mais du moins soyez sûr que je me les rappellerai aussi longtemps que je dois vivre.

— Et qu'allez-vous devenir maintenant, Rose ? demanda le jeune homme attendri.

— Je ne sais pas encore, monsieur, répondit-elle : aujourd'hui je suis triste, je ne puis penser à rien. Je veux me donner jusqu'à demain pour reprendre courage. La mercière me recevra bien pour cette nuit... et après... eh bien après... Dieu me restera !

Fournier lui prit la main en silence ; elle répondit faiblement à son étreinte, lui dit adieu d'une voix basse, et sortit.

Le cœur du jeune homme était gros d'indignation. Remonté chez lui, il se mit à parcourir sa chambre d'un pas agité. Il se demandait en vain par quel moyen il pourrait secourir cette pauvre abandonnée qui venait de le quitter. Si le père Duret avait véritablement laissé un tes-

Digitized by Google

tament, nul doute que M. Leblanc et les Tricot ne l'eussent supprimé ; mais comment prouver cette suppression ? D'un autre côté, le testament pouvait avoir échappé jusqu'alors aux recherches des intéressés ; car les paroles du mourant permettaient de croire qu'il l'avait caché. Il s'était vanté d'avoir *fait la part de Rose*, il avait recommandé de chercher... Mais là s'étaient arrêtées ses révélations ; la mort ne lui avait point permis d'en dire davantage.

Le jeune homme, échauffé par une sorte de fièvre, se perdait en suppositions. Le soir était venu, et, le front appuyé sur la vitre, comme au commencement de ce récit, il avait vu les cousins du mort et leur conseiller sortir avec les papiers et les objets les plus précieux. Il promenait les yeux, au hasard, sur la masure abandonnée, la cour déserte et le jardin en friche, lorsqu'ils s'arrêtèrent tout à coup, sur un puits en ruine placé à l'extrémité de ce dernier et adossé à un mur qu'ornaient encore les débris d'une corniche. Cette vue lui rappela subitement les derniers mots prononcés par le père Duret : *Au jardin... derrière le puits... le chapiteau...* Ce fut pour lui comme un trait de lumière ! Là devait être le secret du mort !

Animé d'une de ces confiances subites qui ressemblent à l'inspiration, il descendit vivement, traversa la cour, ouvrit, après quelques efforts, la porte du jardin, et arriva près du puits.

La margelle à demi écroulée laissait voir, de loin en loin, de larges crevasses remplies de plâtras brisés, qu'il examina d'abord et s'efforça de sonder ; mais il ne put

Digitized by Google

rien découvrir. L'arrière du puits, sous le fragment de chapiteau qui avait autrefois soutenu la corniche, était précisément le seul endroit qui ne présentât aucun vide; la pierre de taille, solidement calée, avait gardé tout son aplomb. Après avoir tourné deux ou trois fois autour de l'orifice, s'être penché pour examiner le dedans et le dehors, Fournier eut honte de sa crédulité. Comment avait-il pu s'arrêter à cette idée romanesque de dépôt caché dans un vieux mur, et prendre pour une indication les derniers mots balbutiés par un mourant? Il haussa les épaules, jeta vers le puits un dernier regard de désappointement, et reprit le chemin du pavillon.

Cependant, malgré tout, son esprit conservait un doute involontaire. Près de quitter le jardin, il se retourna, et aperçut de nouveau le puits, le mur, le chapiteau!

— C'est pourtant bien le lieu désigné par le père Duret, se dit-il; mais près du mur il n'y a rien; la pierre de la margelle est à sa place.

Ici il s'arrêta brusquement.

— Au fait, pensa-t-il, pourquoi est-elle la seule qui soit restée solidement scellée?

Cette simple réflexion lui fit rebrousser chemin. Il examina de nouveau avec plus d'attention la pierre taillée, s'aperçut qu'elle avait été récemment consolidée par de moindres cailloux, et que l'on avait rempli de terre les interstices. Il s'efforça de l'ébranler en arrachant ces légers points d'appui; réussit à lui faire perdre son aplomb, et enfin à la déplacer. Un vide apparut

Digitized by Google

alors dans la maçonnerie, et il en retira, avec de grands efforts, un coffret cerclé de fer.

Après l'avoir dégagé, comme il le retirait à lui, le coffret glissa à terre et fit entendre un tintement qui en révélait suffisamment le contenu. Fournier, saisi d'une sorte de vertige, remplit de terre et de cailloux la crevasse qui avait servi de cachette, replaça le mieux possible la pierre de la margelle, et, réunissant toutes ses forces, transporta chez lui la précieuse cassette.

Arrivé à sa chambre, il la déposa à terre et essaya de l'ouvrir; mais elle était fermée d'une serrure solide dont il n'avait point la clef. Après plusieurs tentatives inutiles, il s'assit, les regards fixés sur le coffret, et se mit à réfléchir.

Que devait-il faire de ce trésor tombé entre ses mains par hasard? L'idée de se l'approprier ne traversa même point sa pensée; mais à qui devait-il le remettre? La loi lui désignait les Tricot, la justice naturelle et son inclination lui indiquaient Rose! Evidemment ce devait être là cette part faite pour elle par son parrain, ainsi qu'il l'avait déclaré lui-même au moment de mourir. Sa dernière volonté, clairement exprimée, avait été de soustraire son héritage à l'avidité du cousin, afin d'en doter celle qui lui avait tenu lieu de fille. Le temps seul lui avait manqué pour donner à ce désir une forme authentique; peut-être même l'avait-il donnée : car savait-on ce qui s'était passé dans cette prise de possession prématurée du cousin? Le testament du père Duret avait pu être découvert et détruit par maître Leblanc. Une telle violation de droits, très-probable, sinon constatée, ne

Digitized by Google

justifiait-elle pas toutes les représailles? Puisqu'on avait violé la justice pour dépouiller Rose, Rose ne pouvait-elle pas combattre avec les mêmes armes? Les héritiers avaient voulu substituer au partage loyal une sorte de pillage où chacun ferait main basse sur ce qu'il pourrait saisir; on avait droit d'accepter l'exemple donné par eux-mêmes, et de se conduire comme ils s'étaient conduits!

Quelque convaincantes que ces raisons parussent au jeune médecin, il résolut d'attendre jusqu'au lendemain avant de se décider. Quoi qu'il pût se dire, en effet, quelque chose murmurait en lui. Il sentait confusément qu'il substituait sa propre justice à celle de la société et qu'il sortait du domaine de la loi par cette dangereuse porte de la sensation et de la préférence! Malgré lui, son bon sens lui criait que chaque homme n'avait point droit d'arranger le devoir selon ses convenances, de compenser les fautes des autres par ses propres fautes, et de faire, des grandes règles imposées à tous, une sorte d'ordonnance provisoire dont il pouvait à volonté effacer ou modifier les articles.

La nuit se passa ainsi dans des alternatives de décision et de scrupule qui l'empêchèrent de dormir.

Le jour venu, Fournier continuait à délibérer avec lui-même, lorsqu'on frappa timidement à sa porte; il alla ouvrir, et se trouva en face de la jeune fille.

Celle-ci s'excusa, tremblante et les yeux baissés, de le déranger de si bonne heure; Fournier la fit entrer, et l'invita à s'asseoir.

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle en restant debout

Digitized by Google

près de la porte; je venais seulement pour prendre congé.

— Vous partez? interrompit Fournier.

— Pour Paris, où l'on promet de me faire entrer en service.

— Vous?

— Il le faut bien. Ainsi, du moins, je ne serai à la charge de personne, et, à force de zèle, j'espère pouvoir contenter mes maîtres! Seulement, je n'ai point voulu partir sans remercier monsieur le docteur et sans lui faire une prière.

— Quelle prière?

— Les héritiers de mon parrain vous ont refusé ce qui vous était dû! C'est un grand chagrin pour moi qui vous ai demandé tout ce que vous avez fait pour le malade...; et si jamais je puis m'acquitter comme je le dois...

— Ah! ne parlez point de cela, interrompit vivement Fournier.

— Non, dit Rose, car ma bonne volonté est maintenant impuissante; mais..., avant de partir..., je voudrais... j'espère que monsieur le docteur ne me refusera pas le seul souvenir que je puisse lui laisser.

En balbutiant ces mots avec un attendrissement mêlé de honte, la pauvre fille avait tiré de la poche de son tablier un paquet précieusement enveloppé de papier; elle le déroula d'une main tremblante, et présenta au médecin un de ces petits couverts d'argent dont on fait présent aux nouveaux-nés le jour de leur baptême.

— Je les tiens de ma marraine, dit-elle doucement; je vous en prie à mains jointes, monsieur, quelque peu

Digitized by Google

que ce soit, ne me refusez pas... C'est tout ce que j'ai jamais eu à moi depuis que je suis née

Il y avait dans la voix, dans le geste, dans le présent lui-même, une naïveté si touchante, que le jeune homme sentit ses yeux se mouiller. Il saisit les deux mains de Rose entre les siennes :

— Et que diriez-vous, s'écria-t-il, si je vous faisais tout à coup plus riche que vous ne l'avez jamais rêvé ?

— Moi ? répliqua la jeune fille en le regardant stupéfaite.

— Si j'avais ici pour vous un trésor ?

— Un trésor ?

— Regardez ?

Il l'entraîna rapidement dans sa chambre, lui montra le coffret encore posé à terre, et raconta tout ce qui s'était passé.

Rose, qui d'abord avait eu peine à comprendre, ne put supporter une pareille joie ; elle tomba à genoux, en fondant en larmes.

Fournier s'efforça en vain de la calmer ; la transition avait été trop brusque ; la jeune fille était dans le délire ; elle contemplait la cassette, et riait et pleurait à la fois. Mais, regardant tout à coup le jeune homme, elle joignit les mains, et s'écria, avec un élan dans lequel son cœur semblait avoir passé tout entier :

— Ah ! vous serez donc enfin aussi heureux que vous le méritez !

— Moi ? dit Fournier en reculant.

— Vous, vous ! répéta Rose exaltée. Ah ! croyez-vous que je n'aie point remarqué tout ce qui vous manquait

Digitized by Google

ici?... que je n'aie point deviné vos inquiétudes?... Ma pauvreté me pesait moins que la vôtre, car moi je l'avais acceptée; mais vous, il faut que vous ayez votre place. Prenez tout, monsieur; tout est à vous, tout est pour vous!

Et la pauvre fille, baignée de larmes d'amour et de joie, s'efforçait de soulever le coffret pour le remettre aux mains du médecin.

Celui-ci, d'abord étonné, puis attendri, voulut l'arrêter.

— Ah! vous ne pouvez refusez, continua-t-elle plus vivement. N'est-ce pas à vous que je dois cette fortune? Je veux que tout le monde le sache, et, avant tous les autres, ceux qui ont refusé de vous rendre justice!

Fournier s'écria que c'était inutile; mais Rose ne l'écouta point. Elle venait de voir arriver les nouveaux héritiers, et courut pour les appeler.

Le médecin, effrayé, l'arrêta par le bras.

— Voulez-vous donc perdre ce qu'un heureux hasard vous a livré? s'écria-t-il.

— Perdre! répéta la jeune fille sans comprendre.

— N'avez-vous point deviné que ces gens pourraient réclamer la restitution du coffret?

— Comment?

— Vous n'avez aucun titre à sa possession.

Rose tressaillit, et regarda Fournier en face.

— Alors il ne m'appartient pas? dit-elle brusquement

— Tout atteste que votre parrain vous le destinait; seulement la loi veut d'autres preuves.

Digitized by Google

— La loi! ajouta la jeune fille; mais tout le monde doit lui obéir!

— A moins qu'on ne puisse lui opposer la décision de sa propre conscience...

— Non, non, reprit vivement Rose, la conscience peut nous empêcher de profiter de tous nos droits, mais jamais diminuer de nos devoirs; elle doit ajouter des scrupules, et non violer des défenses. Ah! j'avais mal compris; ce dépôt n'est point à moi, et tout ce bonheur n'était qu'un rêve.

En parlant ainsi, elle était devenue très-pâle; mais sa voix ni ses regards ne trahissaient aucune hésitation. Ce cœur simple n'avait point balancé un instant, et la douleur de tant d'espérance perdue n'avait pu fausser sa droiture; seulement, le coup était trop violent après tant d'émotions; la jeune fille chancela et s'assit.

Quant à Fournier, une sorte de réaction venait de s'opérer en lui; l'admiration avait succédé à l'attendrissement. Tous les paradoxes inventés depuis la veille par son esprit tombèrent devant cette droiture naïve, et son âme, gagnée, pour ainsi dire, par la contagion de la loyauté, était subitement revenue à ses nobles instincts.

Sans répondre un seul mot à la jeune fille il alla chercher les héritiers, fit appeler un notaire, et déposa entre ses mains l'opulente cassette.

Une petite clef, que les Tricot avaient trouvée attachée au cou du mort, l'ouvrit sur-le-champ, et laissa voir de vieille argenterie mêlée à plusieurs milliers de pièces d'or!

Digitized by Google

Le paysan et sa femme pleurèrent de joie. Rose et Fournier étaient calmes!

Le notaire compta d'abord les espèces, sous lesquelles il trouva une liasse de billets de banque. Quand tout fut inventorié, la somme montait à près de trois cent mille francs!

Tricot, à demi égaré, s'approcha de la table en chancelant, prit le coffret vide et le secoua : un dernier papier, caché entre le bois et la doublure, tomba à terre.

— Encore quéqu'chose à ajouter au magot! dit le paysan, qui releva la feuille volante et la présenta au notaire.

Celui-ci l'ouvrit, y jeta les yeux, et fit un mouvement de surprise.

— C'est un testament, dit-il.

— Un testament! s'écrièrent toutes les voix.

— Par lequel M. Duret choisit pour légataire universelle mademoiselle Rose Fleuriot, sa filleule.

Quatre cris partirent en même temps, cris de surprise, de joie et de désappointement! Tricot voulut s'élancer sur le papier; mais le notaire se rejeta en arrière. Il fallut user de violence pour se débarrasser des deux époux frustrés, qui sortirent en accablant tous les assistants de menaces et de malédictions.

M. Leblanc, qu'ils coururent consulter, eut beaucoup de peine à leur faire comprendre que leur malheur était sans remède, et que tous les procès ne pourraient les remettre en possession de l'héritage du père Duret.

Quant à Fournier, il ne tarda point à devenir l'heureux mari de Rose, qui ne fut pas seulement pour lui

Digitized by Google

une compagne de bonheur, mais un conseil est un appui. Comprenant que la société, en isolant la femme de cette rude pratique des affaires qui peut à la longue endurcir l'âme, lui a donné la garde des instincts les plus délicats et les plus doux, la jeune épouse continua à être une sorte de conscience invisible toujours placée à la porte de son cœur pour en écarter la faiblesse, l'erreur et les mauvaises passions.

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME RÉCIT

LES DEUX DEVISES

Deux jeunes gens étaient debout dans le bureau des diligences de Cernay, où ils venaient arrêter des places pour Kaysersberg. Tous deux semblaient avoir le même âge (environ vingt-quatre ans); mais leurs physionomies présentaient des différences remarquables.

Le plus petit était brun, pâle, prompt dans ses mouvements et d'une impatience qui trahissait, au premier

Digitized by Google

coup d'œil, son origine méridionale; le second, au contraire, grand, blond et coloré, offrait le type complet de cette race mélangée de l'Alsace, dans laquelle on trouve l'expansion française tempérée par la bonhomie allemande. Tous deux avaient, à leurs pieds, de petites malles dont les adresses avaient été cachetées à la cire. Sur l'une d'elles on lisait :

HENRI FORTIN, *Marseille.*

Et aux quatre coins, sur la cire qui portait l'empreinte du cachet, cette devise : *Mon droit.*

Sur l'autre était écrit : JOSEPH MULZEN, *Strasbourg.*

Et pour légende du cachet : *Caritas.*

Le buraliste venait d'inscrire leurs noms sur le registre, et y ajoutait la désignation sacramentelle : *Avec deux malles,* lorsque Henri demanda le pesage de celles-ci. Le buraliste déclara qu'il aurait lieu à Kaysersberg; mais le jeune homme allégua l'embarras d'une pareille formalité au moment de l'arrivée, en ajoutant qu'il avait le droit de la faire remplir sur-le-champ. Le buraliste, ainsi pressé, s'obstina de son côté; Joseph voulut en vain s'entremettre, en faisant observer à Henri qu'il leur restait à peine le temps nécessaire pour dîner : en vertu de sa devise, le Marseillais ne cédait jamais lorsqu'il croyait avoir raison, et il le croyait toujours. La discussion se prolongea jusqu'au moment où le buraliste, fatigué, se décida à quitter la partie en remontant chez lui. Henri voulut continuer avec le facteur; mais, par bonheur, celui-ci ne parlait qu'allemand. Il fallut donc se résigner à suivre à l'auberge son compagnon, sur lequel il retourna sa mauvaise humeur.

Digitized by Google

— Dieu me pardonne! tu ferais damner un saint! s'écria-t-il dès qu'il se trouva seul avec lui. Comment! tu ne me soutiens même pas contre cet entêté!

— Il me semble, répliqua Joseph en souriant, que c'était plutôt à lui qu'il eût fallu un soutien; tu entassais les arguments comme s'il se fût agi d'un procès qui pût compromettre ta fortune ou ton honneur.

— Il valait mieux, à ton avis, ne pas défendre ton droit?

— Quand le droit ne vaut pas la peine d'être défendu...

— Ah! te voilà! interrompit Henri avec chaleur : tu es toujours prêt à céder, toi; il faut qu'on te marche sur la gorge pour que tu songes à te défendre. Au lieu de regarder le monde comme un champ de bataille, tu le regardes comme un salon où l'on se fait des politesses.

— Non, dit Joseph, mais comme un grand vaisseau dont les passagers se doivent une amitié et une tolérance réciproques. Chaque homme est mon ami jusqu'à ce qu'il se soit déclaré mon ennemi.

— Et moi, je l'estime mon ennemi jusqu'à ce qu'il se soit déclaré mon ami, reprit le Marseillais; c'est une prudence qui m'a toujours réussi, et je t'engage à y avoir recours à Kaysersberg. Nous allons nous trouver là en présence des autres héritiers de notre oncle, qui ne manqueront pas de tirer l'héritage à eux le plus qu'ils pourront; pour ma part, je suis décidé à ne leur faire aucune concession.

Tout en parlant, les deux cousins étaient arrivés à l'auberge du *Cheval-Blanc*. La salle à manger dans

Digitized by Google

laquelle ils entrèrent se trouvait vide ; mais une grande table était dressée à l'une des extrémités, et l'hôtesse venait d'y mettre trois couverts. Henri ordonna d'ajouter celui de Joseph et le sien.

— Je vous fais excuse, monsieur, dit la femme, nous ne pouvons vous servir ici.

— Pourquoi cela? demanda le jeune homme.

— Parce que les personnes dont nous venons de mettre le couvert désirent manger seules.

— Qu'elles mangent dans leur chambre alors, reprit brusquement Henri ; ici, c'est la salle et la table communes ; tout voyageur a droit d'y entrer et de s'y faire servir.

— Que nous importe de dîner dans cette pièce ou dans une autre? demanda Joseph.

— Et qu'importe à ces personnes que nous y soyons? répliqua Henri.

— Elles sont venues avant monsieur, objecta l'hôtesse.

— Alors, ce sont les premiers arrivés qui font la loi dans votre auberge? s'écria Henri.

— Nous connaissons d'ailleurs ces personnes.

— Et vous tenez plus à elles qu'à nous?

— Monsieur doit comprendre que quand il s'agit de pratiques...

— Il faut que les autres voyageurs se soumettent à leurs caprices?

— On vous servira ailleurs.

— Avec les restes de vos trois privilégiés, n'est-ce pas?

Digitized by Google

L'hôtesse parut blessée.

— Si monsieur craint de mal dîner au *Cheval-Blanc*, il y a d'autres auberges à Cernay, dit-elle.

— C'est à quoi je pensais, répliqua rapidement Henri en prenant son chapeau.

Et, sans écouter Joseph, qui voulait le retenir, il s'échappa rapidement et disparut.

Mulzen savait par expérience que le plus sûr était d'abandonner son cousin à ses boutades, et que, dans ces occasions, tout effort pour le ramener ne servait qu'à exalter ses dispositions militantes. Il se décida donc à le laisser chercher fortune ailleurs et à se faire servir sans retard dans une pièce voisine. Mais au moment où il allait y passer, les trois personnes attendues parurent dans le salon. C'étaient une vieille dame avec sa nièce, et un homme d'une cinquantaine d'années, qui paraissait leur servir de protecteur.

L'hôtesse, qui leur racontait ce qui venait de se passer, s'interrompit tout à coup à la vue de Joseph. Celui-ci salua et voulut se retirer; mais le conducteur des deux dames le retint.

— Je suis désolé, monsieur, dit-il avec bonhomie, du débat qui vient d'avoir lieu. En demandant à dîner seuls, nous voulions éviter certains convives dont la conversation et les manières eussent pu effaroucher ces dames, mais non chasser les voyageurs du *Cheval-Blanc*, comme votre ami a paru le croire, et la preuve, c'est que je vous prie de vouloir bien vous asseoir à cette table avec nous.

Joseph voulut s'en défendre en affirmant qu'il n'était

Digitized by Google

nullement blessé d'une précaution qu'il trouvait toute naturelle; mais M. Rosman (c'était le nom donné par les deux dames à leur conducteur) insista d'un ton si ouvert et si bienveillant, qu'il crut devoir lui céder.

La vieille dame, qui semblait avoir peu l'habitude des voyages, s'assit vis-à-vis de lui, avec sa nièce, en poussant un gémissement.

— Vous êtes lasse, Charlotte? demanda M. Rosman.

— Si je suis lasse! s'écria la vieille femme; passer un jour entier dans une voiture qui vous secoue comme une escarpolette! manger hors de ses heures; courir toutes sortes de dangers; car je ne sais pas comment nous n'avons pas versé cent fois : la diligence penchait toujours!... Ah! Seigneur! je voudrais pour une année de ma vie que notre voyage fût fini.

— Heureusement que le marché est impossible! fit observer la jeune fille, qui embrassa sa tante en souriant.

— Oui, oui, vous riez de cela, vous autres, reprit madame Charlotte d'un ton de bouderie demi-affectueuse : les jeunes filles, maintenant, n'ont peur de rien! elles voyagent sur les chemins de fer, en bateau à vapeur; elles iraient en ballon s'il y avait des services établis! C'est la révolution qui les a rendues si hardies. Avant la révolution, les plus braves n'allaient qu'en charrette ou à âne... Encore fallait-il avoir quelque affaire. J'ai souvent entendu dire à ma défunte mère qu'elle n'avait jamais voulu voyager qu'à pied.

—Aussi n'avait-elle point dépassé le chef-lieu de canton, fit observer M. Rosman.

Digitized by Google

— Ça ne l'a pas empêchée d'être une digne et heureuse femme, reprit madame Charlotte; quand l'oiseau a bâti son nid, il y reste. Aujourd'hui, l'habitude d'être toujours sur les grands chemins fait qu'on aime moins son foyer, sa famille; on s'accoutume à s'en passer; on a son chez soi partout. Cela peut être plus avantageux pour la société, mais cela rend chacun moins bon et moins heureux.

— Allons, Charlotte, vous en voulez aux voyages... à cause des cahots, dit M. Rosman gaiement, mais j'espère que votre prévention ne tiendra pas devant ce potage; on n'en fait pas de meilleur à Fontaine, j'en appelle à votre impartialité.

L'entretien continua ainsi sur un ton de douce familiarité. Joseph s'était d'abord renfermé dans un silence discret; mais M. Rosman lui adressa plusieurs fois la parole, et la conversation était devenue générale, quand on avertit que la diligence allait partir. Tous se hâtèrent de solder l'hôtesse et de gagner le bureau.

En y arrivant, Joseph aperçut son cousin qui accourait. Le temps que Mulzen venait de mettre à dîner, Henri l'avait passé à parcourir les auberges de Cernay, sans rien trouver de préparé, et enfin, pressé par le temps, il s'était vu forcé d'acheter quelques fruits et un petit pain qu'il achevait!

Ce repas d'anachorète n'avait point, comme on doit le penser, adouci son humeur. Joseph s'en aperçut et ne lui fit aucune question; on avait d'ailleurs commencé l'appel des voyageurs, et ils se préparaient à prendre leurs places, lorsque le buraliste s'aperçut qu'il avait

Digitized by Google

commis une erreur en les inscrivant, et que la voiture se trouvait au complet.

— Au complet! répéta Henri; mais vous avez reçu nos arrhes.

— Je vais vous les rendre, monsieur, répliqua le commis.

— Du tout, s'écria le jeune homme; dès que vous les avez acceptées, il y a eu contrat entre nous; j'ai droit de partir, et je partirai.

En prononçant ces mots, il saisit la courroie et grimpa sur l'impériale où une place se trouvait vide; le voyageur auquel elle appartenait voulut réclamer; mais Henri persista en déclarant que nul n'avait le droit de le faire descendre, et que si on voulait l'y forcer, il repousserait la violence par la violence. Joseph essaya en vain une transaction; le Marseillais, que le dîner manqué avait aigri, persista dans sa résolution.

— « *Chacun son droit,* » s'écria-t-il; c'est ma devise. La tienne est « *Charité* : » sois donc charitable, si tu veux; moi, je ne prétends être que juste; j'ai payé cette place, elle m'appartient, je la garde.

Le voyageur qu'il remplaçait objecta la priorité de possession; mais Henri, qui était avocat, répondit par des textes de loi. On demeura ainsi quelque temps, échangeant des explications violentes, des récriminations, des menaces. Madame Charlotte, qui entendait tout du coupé, poussait des gémissements d'épouvante, et recommençait ses amplifications contre les voyages en général, et les voitures publiques en particulier. Enfin Joseph, voyant que la discussion s'envenimait de

Digitized by Google

plus en plus, proposa au buraliste de faire atteler un voiturin dans lequel il prendrait place avec le voyageur dépossédé. L'expédient fut accepté par les parties intéressées, et la diligence partit.

On se trouvait au mois de décembre; l'air, déjà humide et froid au moment du départ, devint encore plus glacial à la tombée du jour. Henri, accoutumé à son soleil de Provence, avait beau boutonner jusqu'au menton son paletot de voyage, il frissonnait comme une feuille sous le brouillard noctune. Son visage était bleu ses dents claquaient! bientôt une pluie fine, poussée par le vent, commença à pénétrer ses vêtements. Son voisin, garanti par une ample limousine, eût pu le mettre à l'abri en lui donnant une part de son manteau; mais c'était un gros marchand fort tendre à sa personne et fort indifférent à celle des autres. Lorsqu Henri avait refusé de rendre la place dont il s'était emparé sur la banquette, le gros homme l'avait approuvé en déclarant que « chacun voyageait pour son compte » principe que le jeune homme avait alors trouve parfaitement raisonnable, et dont il subissait maintenant l'application. Cependant, vers le milieu de la route le marchand sortit la tête de son manteau regarda son voisin, et lui dit :

— Vous paraissez avoir froid, monsieur?

— Je suis mouillé jusqu'à la moelle, répliqua Henri, qui pouvait à peine parler.

Le gros voyageur se secoua dans sa limousine, comme pour mieux jouir de son bien-être.

— C'est très-malsain d'être mouillé, dit-il philosophi-

Digitized by Google

quement; une autre fois, je vous engage à avoir un manteau comme le mien : c'est très-chaud, et pas cher.

Ce conseil donné, le gros homme rentra son menton dans son collet et s'assoupit voluptueusement au mouvement de la voiture.

Lorsque celle-ci arriva à Kaysersberg, il était nuit close depuis longtemps. Henri descendit à demi mort de froid, et gagna la cuisine de l'auberge où il voyait briller un grand feu; mais en entrant il aperçut le foyer entouré d'un cercle de voyageurs, parmi lesquels se trouvaient Joseph Mulzen et l'étranger dont il avait pris la place. Le cabriolet fourni par le buraliste les avait conduits par une route de traverse plus courte, et tous deux étaient arrivés depuis une demi-heure.

A la vue du triste état dans lequel se trouvait son cousin, Mulzen se hâta de lui céder sa chaise; quant au voyageur dépossédé à Cernay, il ne put retenir un éclat de rire.

— Parbleu! je dois remercier monsieur de m'avoir chassé de l'impériale, dit-il; car, sans son usurpation, je me trouverais gelé à sa place, au lieu d'être chaudement à la mienne.

Henri était en trop mauvaise position pour répondre: il s'assit devant le feu et tâcha de se réchauffer.

Dès qu'il eut un peu repris ses sens, il demanda une chambre et un lit; mais la foire venait de finir à Kaysesberg, et l'auberge était pleine de gens qui repartaient le lendemain. Joseph et son compagnon, bien qu'ils fussent arrivés plus tôt, n'avaient eux-mêmes trouvé qu'une couchette à laquelle le premier avait

Digitized by Google

généreusement renoncé en faveur du second. Cependant après beaucoup de questions et de recherches, il se trouva un lit vacant dans une des chambres de l'hôtellerie; mais elle était occupée par quelques colporteurs qui refusaient d'y recevoir aucun étranger.

— Ont-ils loué la chambre pour eux seuls? demanda Henri.

— Nullement, répliqua l'aubergiste.

— Ainsi vous avez droit de disposer du lit vacant.

— Sans aucun doute.

— Alors quelle raison donnent-ils pour refuser un nouveau compagnon de chambrée?

— Ils ne donnent point de raison; tous quatre paraissent d'assez mauvais drôles, et personne ne s'est soucié d'avoir une querelle avec eux.

Henri se leva vivement.

— C'est une faiblesse, s'écria-t-il; pour ma part, je ne passerai pas une nuit blanche, parce qu'il convient à quatre inconnus d'accaparer les lits de votre auberge, conduisez-moi à leur chambre; il faudra bien qu'ils entendent raison.

— Prends garde, Henri, fit observer Mulzen, ce sont des gens brutaux et grossiers.

— Et ces vices leur donnent le privilége de nous faire veiller? demanda aigrement le Marseillais; non pardieu! je me coucherai malgré eux.

Il avait repris sa casquette et allait sortir avec l'aubergiste; mais M. Rosman, qui venait chercher un domestique pour emporter ses bagages, avait entendu les

Digitized by Google

mots échangés entre les deux cousins; il s'avança vers eux, et dit de son air libre et riant :

— Je vous vois en peine d'un gîte pour cette nuit, messieurs?

— Je ne le serai pas longtemps, interrompit Henri qui voulut passer outre.

— Un moment, reprit M. Rosman; ces gens vont peut-être répondre à vos raisonnements par des injures, et vous aurez peine à leur faire reconnaître votre droit. Acceptez plutôt un lit chez moi, messieurs; je demeure à quelques pas, et je me ferai un plaisir de vous recevoir.

Henri et Joseph s'inclinèrent en remerciant, mais sur des tons visiblement distincts : celui de Mulzen était reconnaissant et joyeux; celui de son compagnon, contraint, quoique poli. Il n'avait point oublié que M. Rosman était la cause première du maigre dîner qu'il avait fait à Cernay.

— Monsieur a trop d'obligeance, dit-il en adoucissant sa voix; mais je ne voudrais pas lui causer un pareil embarras. Il est bon d'ailleurs que l'on donne une leçon à ces gens, et qu'on leur apprenne à respecter les droits des autres voyageurs.

A ces mots, il salua, et prit le chemin de la chambre occupée par les colporteurs. Joseph, craignant quelque rixe, le suivit; mais soit que les intentions des porte-balles se fussent modifiées, soit que l'air résolu du Marseillais leur imposât, ils s'en tinrent à quelques murmures, malgré lesquels Henri se coucha.

Son cousin, rassuré, se décida alors à redescendre, et

Digitized by Google

suivit M. Rosman qui avait eu la bonté de l'attendre.

En arrivant chez ce dernier, il trouva madame Charlotte et sa fille Louise préparant le thé devant un feu de pommes de pins. Son conducteur dit à demi-voix quelques mots aux deux femmes qui accueillirent le jeune homme avec courtoisie. On le força à prendre place devant la table, tandis que Louise remplissait les tasses. Quant à madame Charlotte, elle n'était point encore revenue du trouble occasionné par le voyage ; elle prétendait sentir, dans son fauteuil, les oscillations de la diligence, et retrouver le bruit des roues dans les frémissements de la bouilloire. Elle s'informa pourtant de ce qu'était evenu le jeune homme qui, à Cernay, avait pris l'impériale d'assaut, et M. Rosman raconta ce qui venait de lui arriver à l'auberge.

— Mais il ne cherche donc partout que guerre et procès ! s'écria madame Charlotte; c'est un homme à fuir comme le feu

— On ne saurait trouver un cœur plus loyal, fit observer Mulzen ; il tient seulement à suivre partout sa devise *Chacun son droit.*

— Tandis que la vôtre est : *Charité,* reprit en souriant la vieille femme. Oh ! j'ai tout entendu à Cernay.

— Vous voyagez ensemble? demanda M. Rosman.

— Nous sommes cousins, répondit Joseph, et nous venons à Kaysersberg pour un testament dont l'ouverture doit avoir lieu demain.

— Un testament ! répéta madame Charlotte étonnée.

— Celui de notre oncle, du docteur Harver.

Les deux femmes et M. Rosman firent un mouvement.

Digitized by Google

— Ah ! vous êtes les parents du docteur ? reprit ce dernier, en regardant le jeune homme ; le hasard ne pouvait alors mieux vous adresser, monsieur ; car j'ai été son ancien compagnon et son meilleur ami.

Cette espèce de reconnaissance servit d'introduction pour parler du mort. Mulzen ne l'avait jamais vu, mais il ressentait pour lui cette affection respectueuse que l'instinct établit entre les membres inconnus d'une même famille. Il causa longtemps du docteur, écouta avec un intérêt ému tout ce qu'on lui raconta de sa vie, de ses derniers instants ; enfin, après un de ces entretiens intimes dans lesquels les âmes s'oublient et se laissent voir l'une à l'autre sans déguisement, il monta à la chambre qui lui était destinée, enchanté de ses hôtes qui se retirèrent également satisfaits.

La fatigue prolongea son sommeil, et lorsqu'il se réveilla le lendemain, il était déjà tard. Il s'habilla à la hâte pour rejoindre son cousin avec lequel il devait se rendre chez le notaire ; mais il trouva ce dernier au salon en compagnie de M. Rosman et de Henri que l'on avait fait chercher. Madame Charlotte et Louise ne tardèrent pas elles-mêmes à paraître. Quand tout le monde fut réuni, M. Rosman se tourna vers les deux jeunes gens, et dit en souriant :

— Personne ici n'est étranger à l'affaire qui vous conduit à Kaysersberg, messieurs ; car ma belle-sœur, madame Charlotte Revel, et sa nièce Louise Armand, dont je suis le tuteur, y viennent comme vous pour assister à l'ouverture du testament de leur frère et oncle le docteur Harver.

Digitized by Google

Les deux jeunes gens saluèrent madame Charlotte et mademoiselle Louise, qui leur rendirent le salut.

— J'ai pensé, continua M. Rosman, que la lecture des dernières dispositions du docteur pouvait se faire chez moi, puisque le hasard y avait réuni toutes les parties intéressées.

Henri répondit par un signe d'assentiment. Chacun s'assit, et le notaire allait briser le cachet du testament, lorsqu'il s'arrêta.

— Ce testament est d'une date déjà ancienne, fit-il observer, et, dans les derniers mois de sa vie, M. Harver m'avait exprimé plusieurs fois l'intention de le détruire afin de laisser à chacun de ses héritiers la part réglée par les lois. S'il ne l'a point fait, je ne puis l'attribuer qu'à la rapidité de sa mort. J'ai dû déclarer ceci pour la décharge de ma conscience; maintenant je demande à tous les intéressés présents, s'ils ne veulent point accomplir l'intention du docteur, et annuler d'un commun accord le testament, avant qu'aucun d'eux sache s'il le dépouille ou s'il l'enrichit.

Cette proposition inattendue fut suivie d'une pause de quelques instants. Mulzen fut le premier à prendre la parole.

— Pour ma part, dit-il d'un ton modeste, n'ayant aucun droit particulier à la bienveillance du mort, je ne puis regarder comme un sacrifice l'acceptation de l'égalité dans les partages, et j'y accéderai volontiers.

— Je n'y mettrai point d'obstacle pour ce qui me regarde, continua madame Charlotte.

Digitized by Google

— Et moi j'y consentirai, au nom de ma pupille, ajouta M. Rosman.

— Alors, dit le notaire en se tournant vers Henri, il ne reste que monsieur...

Celui-ci parut éprouver quelque embarras.

— Je n'ai, comme mon cousin, dit-il, aucun motif d'espérer une disposition testamentaire qui me favorise; mais par cela même je dois me montrer plus réservé. Quelles qu'aient été les intentions du docteur, son testament seul doit aujourd'hui faire foi; anéantir d'avance ses dispositions, c'est attenter à la fois au droit du testateur et à celui du légataire inconnu.

— N'en parlons plus alors, interrompit le notaire; l'unanimité seule pouvait légitimer ma proposition; restons dans le droit de chacun... comme le demande monsieur, et veuillez écouter.

A ces mots il déchira l'enveloppe, ouvrit le testament, et lut ce qui suit :

« Des quatre héritiers qui peuvent prétendre à ma succession, je n'en connais que deux, ma sœur Charlotte Revel et ma nièce Louise Armand; mais toutes deux n'ont, depuis longtemps, qu'un même intérêt comme elles n'ont qu'un même cœur, et ne forment, en réalité, qu'une seule personne; je n'ai donc véritablement de ce côté que Louise pour héritière. Ma première intention avait été de lui donner ce que je possède; mais parmi mes deux autres neveux, il peut s'en trouver un également digne de tout mon intérêt; reste seulement la difficulté de le distinguer.

« Ne pouvant le faire moi-même, et connaissant l'in-

Digitized by Google

telligence et le tact de ma nièce Louise, je m'en remets à son jugement, et je déclare prendre pour légataire universel celui des deux cousins qu'elle choisira pour mari

« HARVER. »

Il y eut, après cette lecture, un assez long silence. Les deux jeunes gens paraissaient embarrassés, et Louise, confuse, tenait la tête baissée.

— Dieu me pardonne ! le docteur a donné là à ma nièce une tâche difficile ! s'écria madame Charlotte.

— Moins que vous ne le croyez, ma sœur, dit Rosman en souriant. Je connaissais depuis longtemps le testament d'Harver, et j'avais pris en conséquence mes informations ; tout ce que j'ai pu apprendre m'a prouvé que, quel que soit le choix de Louise, elle n'a rien à craindre.

— Alors que mademoiselle décide, reprit le notaire en riant ; dès qu'il y a sûreté, ce n'est plus qu'une affaire d'inspiration.

— Je m'en rapporterai à ma tante, murmura la jeune fille, qui se jeta dans les bras de madame Charlotte.

— A moi ? reprit celle-ci... ; mais c'est fort embarrassant, ma chère, et je ne sais en vérité...

En prononçant ces mots d'un air incertain, son regard avait glissé sur Mulzen ; Henri s'en aperçut.

— Ah ! votre choix est fait, madame, dit-il vivement, et, quoi qu'il puisse me coûter de regrets, je dois l'approuver.

— Mademoiselle, ajouta-t-il en prenant Joseph par la main et le conduisant jusqu'à la eune fille : votre tante

Digitized by Google

a bien vu et bien jugé ; mon cousin vaut mieux que moi.

— Ce que vous faites prouve le contraire, dit madame Charlotte attendrie, mais nous connaissons déjà un peu M. Mulzen; et puis... tenez... vous méritez qu'on vous dise toute la vérité...

— Dites, dites ! interrompit Fortin.

— Eh bien ! sa devise me rassure, tandis que la vôtre me fait peur; il promet l'indulgence, et vous la justice. Hélas ! cher monsieur, la justice peut suffire aux anges, mais pour les hommes il faut de la charité.

— Peut-être avez-vous raison, madame, dit Henri pensif; oui, depuis hier, les faits semblent s'être succédé, à dessein, pour me donner une leçon. La rigoureuse défense de mon droit a toujours tourné contre moi, tandis que la bienveillance de mon cousin a toujours tourné à son profit. Oui, la devise de Joseph vaut mieux que la mienne; car elle est plus près de la loi de Dieu : le Christ n'a pas dit : *A chacun son droit;* mais bien : *Aimez votre prochain comme vous-même.*

Digitized by Google

QUATRIÈME RÉCIT

LE POÈTE ET LE PAYSAN

Un jeune homme côtoyait la forêt qui sépare Sainte-Marie-aux-Mines de Ribauvillé, et, malgré la nuit qui venait, malgré la brume à chaque instant plus épaisse, il marchait lentement sans prendre garde au temps et à l'heure.

Son costume de drap vert, ses guêtres de daim et l'élégant fusil qu'il portait en bandoulière auraient pu le faire regarder comme un Nemrod, si le volume qui sor-

Digitized by Google

tait à demi de sa gibecière n'eût trahi le rêveur pour qui la poursuite du gibier n'est qu'un prétexte de solitude. Dans ce moment même, la nonchalance méditative de sa démarche démentait ses apparences cynégétiques, et prouvait qu'Arnold de Munster songeait moins à observer la piste des bêtes fauves, qu'à suivre, dans leurs détours, toutes les fantaisies de sa pensée.

Depuis quelques instants, celle-ci s'était reportée sur le souvenir de la famille et des amis laissés à Paris. Il se rappelait l'élégant atelier décoré par ses soins de gravures fantastiques, de toiles curieuses, de statuettes étranges; les mélodies allemandes que chantait sa sœur, les vers mélancoliques répétés par lui à la lueur voilée des lampes du soir, et ces longs entretiens où chacun apportait la confidence de ses sensations les plus intimes, où tous les mystères des sentiments étaient tour à tour soumis à la discussion, examinés, traduits en paroles enflammées ou charmantes! Pourquoi avait-il quitté cette société d'élite et ces plaisirs choisis pour venir s'enfermer dans une campagne de l'Alsace? La nécessité des affaires était-elle une excuse suffisante à cette espèce de déchéance? N'eût-il pas mieux valu affronter une perte d'argent que la prosaïque existence de la province? Qu'allait devenir, au milieu des natures vulgaires qui l'entouraient, la nature délicate et choisie du jeune homme?

Tout en s'adressant ces questions et beaucoup d'autres, Arnold de Munster avait continué à marcher sans s'occuper de la route suivie. Il fut enfin arraché à sa méditation par l'impression du brouillard qui se transformait en pluie et commençait à pénétrer sa veste de

Digitized by Google

chasse. Il voulut alors hâter le pas ; mais, en regardant autour de lui, il s'aperçut qu'il s'était perdu dans les détours de la forêt, et chercha en vain à reconnaître la direction qu'il fallait prendre. Un premier essai ne réussit qu'à l'égarer davantage. Le jour disparut, la pluie devint plus épaisse, et il continuait à s'enfoncer au hasard dans des routes inconnues.

Le découragement le gagnait, lorsqu'un bruit de grelots arriva jusqu'à lui à travers les arbres dépouillés. Un attelage, conduit par un gros homme en blouse, venait de paraître sur une route latérale et se dirigeait vers le carrefour qu'il venait d'atteindre.

Arnold s'arrêta pour l'attendre, et lui demanda s'il était loin de Sersberg.

— Sersberg ! répéta le charretier ; j'espère bien que c'est pas là que vous comptez coucher ce soir ?

— Pardonnez-moi, répliqua le jeune homme.

— Au château de Sersberg ? reprit son interlocuteur ; alors, faut que vous connaissiez un chemin de fer ! Il y a six bonnes lieues d'ici la grille ; et, vu le temps et les routes, elles en valent douze.

Le jeune homme se récria. Il était parti le matin du château, et ne pensait pas s'en être autant éloigné ; mais le paysan comprit à ses explications qu'il avait fait fausse route depuis plusieurs heures, et qu'en croyant reprendre le chemin de Sersberg, il avait continué à lui tourner le dos. Il était trop tard pour réparer une pareille erreur : le village le plus voisin était distant d'une lieue, et Arnold n'en connaissait point le chemin ; force lui fut donc d'accepter l'abri offert par son nouveau compagnon,

Digitized by Google

dont la ferme se trouvait heureusement à quelques portées de fusil.

Il régla, en conséquence, son pas sur celui du charretier, et essaya de nouer conversation avec lui ; mais Moser était peu causeur, et paraissait complétement étranger aux sensations habituelles du jeune homme. Quand ce dernier lui montra le magnifique horizon qui s'étendait sous leurs yeux au sortir de la forêt, et qu'empourpraient les dernières lueurs du soleil couchant, le fermier se contenta de faire la grimace.

— Mauvais temps pour demain ! murmura-t-il en ramenant sur ses épaules la limousine qui lui servait de manteau.

— On doit voir d'ici toute la vallée, reprit Arnold, qui cherchait à percer les ténèbres dont les pieds de la colline étaient déjà enveloppés.

— Oui, oui, dit Moser en hochant la tête ; la chienne de côte est assez haute pour ça ? En voilà une invention qui ne profite pas à beaucoup !

— Quelle invention ?

— Eh bien, parbleu ! les montagnes.

— Vous aimeriez mieux la plaine partout ?

— Tiens ! cette question ! s'écria le fermier en riant ; autant me demander si j'aimerais mieux ne pas éreinter mes chevaux.

— C'est juste, dit Arnold avec une ironie quelque peu méprisante ; j'oubliais les chevaux ! Il est clair que Dieu aurait dû surtout y penser lorsqu'il créa le monde.

Dieu, je ne sais pas, reprit Moser tranquillement ; mais pour sûr, les ingénieurs auraient tort de les ou-

Digitized by Google

blier quand ils construisent une route. Le cheval est le meilleur ami du laboureur, monsieur..., sans faire insulte aux bœufs qui ont aussi leur prix.

Arnold regarda le paysan.

— Ainsi vous ne voyez dans ce qui vous entoure que le parti qu'on en peut tirer? demanda-t-il sérieusement; la forêt, la montagne, les nuages, tout cela ne dit rien à votre esprit? vous ne vous êtes jamais arrêté devant le soleil couchant ou à la vue des bois éclairés par les étoiles, comme dans ce moment?

— Moi? s'écria le fermier; ah bien! vous croyez donc que je fais des almanachs? qu'est-ce que j'en tirerais de votre clair d'étoiles, et du soleil couchant? l'important est de gagner de quoi faire ses trois repas et se tenir l'estomac chaud... Monsieur voudrait-il un coup d'*eau de cerise?* ça vient de l'autre côté du Rhin.

— Il tendait une petite bouteille clissée à Arnold, qui refusa de la main. La grossièreté positive du paysan venait de le ramener à ses regrets et à ses dédains. Étaient-ce bien des hommes semblables à lui que ces malheureux, livrés aux seules nécessités du travail, qui vivaient au sein de la création sans la regarder, et dont l'âme ne s'élevait jamais au-dessus des sensations les plus réelles et plus prochaines? Qu'était, pour cette triste moitié du genre humain, le monde de poésie auquel le jeune homme devait ses plus douces jouissances? Menée par le licou de l'instinct, ne semblait-elle pas condamnée à brouter en dehors de l'Éden dont une nature privilégiée lui avait ouvert les portes? Elle avait l'air de vivre de la même existence que lui-même; mais

Digitized by Google

quel abîme entre leurs âmes! Avaient-elles seulement quelques penchants communs? Était-il quelque point de ressemblance qui pût attester leur fraternité originelle? Arnold en doutait à chaque instant davantage. Plus il réfléchissait, plus cette fleur immatérielle de toutes choses, à laquelle nous avons donné le nom de poésie, lui semblait le privilége de quelques classes d'élite, tandis que le reste végétait au hasard dans les limites du prosaïsme.

Ces pensées eurent pour résultat de communiquer à ses manières une sorte de mépris nonchalant pour son conducteur, auquel il cessa d'adresser la parole. Moser ne s'en montra ni surpris ni blessé, et se mit à siffler un air interrompu de loin en loin par quelque bref encouragement à son attelage.

Ils arrivèrent ainsi à la ferme, où le bruit du grelot les annonça. Un jeune garçon et une femme d'âge moyen parurent, en même temps sur le seuil.

— Eh! c'est le père! cria la femme en se tournant vers le fond de la maison, où se firent entendre les voix de plusieurs enfants qui accoururent vers la porte avec des cris joyeux, et qui vinrent se presser autour du paysan.

— Un moment donc, marmaille! interrompit celui-ci de sa grosse voix, tout en fouillant dans le chariot d'où il retira un panier couvert; laissez Fritz dételer.

Mais les enfants continuaient à assiéger le fermier en parlant tous à la fois. Il se baissa pour les embrasser l'un après l'autre; puis se redressant tout à coup :

— Où est Jean? demanda-t-il avec une précipitation qui avait quelque chose d'inquiet.

Digitized by Google

— Ici, père, ici, répondit une petite voix grêle partant de la porte de la ferme; la mère ne veut pas que je sorte par cette pluie.

— Reste, reste, dit Moser, qui jeta les traits sur le dos des chevaux dételés; je vais à toi, *fliot;* rentrez, vous autres, pour ne pas lui donner la tentation de sortir.

Les trois enfants regagnèrent le seuil où le petit Jean se tenait debout près de sa mère.

C'était une pauvre créature si cruellement contrefaite, qu'au premier aspect on n'eût pu dire son âge, ni la nature de son infirmité. Tout son corps déjeté par la maladie formait une ligne tortueuse et pour ainsi dire brisée. Sa tête démesurée rentrait entre deux épaules inégalement arrondies, tandis que son buste était soutenu par deux petites béquilles remplaçant des jambes atrophiées qui n'eussent pu le soutenir.

A l'approche du fermier, il étendit ses bras amaigris avec un sentiment de joie et d'amour qui éclaira la figure sillonnée de Moser. Celui-ci l'enleva dans ses mains robustes en poussant une exclamation de bonheur attendri.

— Et allons donc, ma petite taupe! s'écria-t-il; embrassez le père... à deux bras... bien fort... — Comment a-t-il été depuis hier?

La mère secoua la tête.

— Toujours la toux, dit-elle à demi-voix.

— Ce n'est rien, père, reprit l'enfant de son accent grêle; Louis m'avait traîné trop vite dans ma chaise à roulettes; mais je suis bien, très-bien; je me sens fort comme un homme.

Digitized by Google

Le paysan le déposa à terre avec précaution, l'appuya sur ses petites béquilles qui étaient tombées, et le regarda d'un air de complaisance.

— Ne trouves-tu pas qu'il grandit, femme? dit-il du ton d'un homme qui veut être encouragé. Marche un peu, Jean; marche, garçon! Il marche plus vite et plus fort, ça ira bien, va femme; faut seulement de la patience.

La fermière ne répondit rien, mais son regard se porta vers l'enfant infirme avec un désespoir si profond qu'Arnold en tressaillit; heureusement que Moser n'y prit point garde.

— Allons! ici la couvée, reprit-il en ouvrant le panier qu'il avait retiré du chariot; il y en a pour tout le monde. En rang et avancez les mains.

Le paysan venait d'exhiber trois petits pains blancs dorés par la cuisson: trois cris de joie partirent à la fois, et six mains s'avancèrent pour les saisir; mais toutes s'arrêtèrent comme à un commandement.

— Et Jean? demandèrent les voix enfantines.

— Au diable Jean, reprit gaiement Moser; il n'y a rien pour lui ce soir : Jean aura sa part une autre fois...

Mais l'enfant souriait, et cherchait à se soulever pour regarder dans le panier. Le fermier recula d'un pas, écarta avec précaution le couvercle, et, relevant le bras d'un air solennel, montra aux yeux de tous un pain d'épice garni d'amandes et décoré de dragées blanches et roses!

Ce fut une exclamation générale d'admiration. Jean lui-même ne put retenir un cri de bonheur; une légère rougeur traversa ses traits pâles, et il tendit les mains avec une expression d'avidité joyeuse.

Digitized by Google

— Ah! ça te va, ma petite taupe! s'écria le paysan, dont le visage s'éclaira du plaisir de l'enfant; prends, mon vieux, prends; ce n'est que sucre et miel.

Il plaça le pain d'épice entre les mains du petit bossu qui tremblait de bonheur, il le regarda s'en aller, et, se retournant vers Arnold, lorsque le bruit des béquilles se fut perdu dans la maison :

— C'est mon aîné, dit-il, avec un léger fléchissement dans la voix; le mal l'a un peu déformé; mais c'est fin comme l'ambre, et il ne dépendra que de nous d'en faire un monsieur.

Tout en parlant, il avait traversé la première pièce du rez-de-chaussée, et il introduisit son hôte dans une sorte de salle à manger dont les murs blanchis à la chaux avaient pour seules décorations quelques gravures grossièrement coloriées. En y entrant, Arnold aperçut Jean assis par terre, et entouré de ses frères, entre lesquels il partageait le gâteau donné par son père. Mais chacun se récriait sur son lot, et le voulait moindre; il fallait toute l'éloquence du petit bossu pour les décider à accepter les parts telles qu'il les avait faites. Le jeune chasseur regarda quelque temps ce débat avec un singulier intérêt, et en témoigna son admiration à la fermière lorsque les enfants furent ressortis.

—Il est certain, dit celle-ci avec un sourire et un soupir, qu'il y a des heures où l'on dirait que ça leur profite de voir les infirmités de Jean : entre eux ils cèdent avec peine, mais aucun n'a rien à refuser pour Jean; c'est comme un continuel exercice à la complaisance et au dévouement.

Digitized by Google

— Tiens! la belle vertu! interrompit Moser; qui est-ce qui pourrait refuser quelque chose à un innocent si éprouvé? c'est bête à dire, pour un homme; mais cet enfant-là, voyez-vous, monsieur, me donne toujours envie de pleurer! Souvent, quand je suis aux champs, je me mets tout à coup à penser à lui; je me dis : — Jean est malade; ou bien : — Jean est mort! et alors l'ouvrage a beau être pressé, faut que je trouve un prétexte pour revenir au logis et voir ce qu'il en est. Après ça, il est si faible et si souffrant! si on ne l'aimait pas plus que les autres, il serait trop malheureux.

— Oui, oui, reprit la fermière doucement; la pauvre créature est en même temps notre croix et notre bonheur; j'aime bien tous mes enfants, monsieur; mais quand j'entends le bruit des béquilles de Jean sur le plancher, je suis toujours prise d'un saisissement de joie : c'est un avertissement que la chère créature ne nous a pas encore été retirée par le bon Dieu. Il me semble que Jean porte bonheur à la maison, comme les nids d'hirondelles attachés aux fenêtres : si je n'avais pas à le soigner, je croirais n'avoir plus rien à faire.

Arnold écoutait ces naïves expressions de tendresse avec un intérêt mêlé d'étonnement. La fermière appela une servante pour l'aider à dresser la table; et, sur l'invitation de Moser, le jeune homme s'approcha d'un feu de broussailles que l'on venait de ranimer.

Comme il s'appuyait au manteau fumeux de la cheminée, ses regards tombèrent sur un petit cadre noir qui renfermait une feuille desséchée. Moser s'en aperçut.

— Ah! vous regardez ma relique, dit-il en riant; c'est

Digitized by Google

une feuille du saule pleureur qui pousse là-bas sur le tombeau de l'*ancien!*... Je l'ai eue d'un négociant de Strasbourg qui avait servi dans la *vieille*. Je ne donnerais pas la chose pour cent écus.

— Vous y attachez donc quelque idée particulière? demanda le chasseur.

—Des idées, non, répliqua le paysan; mais moi aussi j'ai fait un congé dans le quatrième des hussards, un vaillant régiment, monsieur, qui a été drôlement arrangé à Montmirail! il n'est resté que huit hommes de notre escadron : aussi, quand le Petit Caporal a passé devant la ligne, il nous a salués... oui, monsieur, salués avec son chapeau! Tonnerre! il y avait de quoi se faire tuer jusqu'au dernier, voyez-vous. Ah! c'était le père du soldat!

Ici le paysan se mit à bourrer sa pipe en regardant le cadre de bois noir et la feuille desséchée. Il y avait évidemment pour lui, dans ce souvenir d'une merveilleuse destinée, tout un roman de jeunesse, d'émotions et de regrets. Il se rappelait les dernières luttes de l'Empire, auxquelles il avait assisté, les revues passées par l'Empereur, alors que sa présence faisait croire encore à la victoire; les succès passagers de la fameuse campagne de France, aussitôt expiés par le désastre de Waterloo; le départ du grand vaincu, et sa longue agonie sur le rocher de Sainte-Hélène! Toutes ces images traversaient successivement l'imagination du fermier, et son front se plissait; son pouce s'appuyait avec plus d'énergie sur la pipe remplie depuis longtemps, et il sifflottait entre ses dents une marche de son ancien régiment.

Digitized by Google

Arnold respecta cette muette préoccupation du vieux soldat, et attendit qu'il reprît lui-même la parole.

L'arrivée du souper l'arracha à sa rêverie; il approcha une chaise pour son hôte, et alla prendre place de l'autre côté de la table.

— Allons! à la soupe, s'écria-t-il brusquement; je n'ai rien pris depuis ce matin qu'une croûte avec deux gorgées d'eau de cerise, je mangerais ce soir un bœuf sans le mâcher.

En même temps, pour prouver son dire, il se mit à vider l'immense écuelle de soupe au lard placée devant lui.

On n'entendit pendant quelques minutes, que le bruit des cuillers, bientôt suivi de celui des couteaux qui découpaient le quartier de porc fumé servi par la fermière. La marche et le grand air avaient donné à Arnold lui-même un appétit qui lui fit oublier toutes ses délicatesses parisiennes : le lard de Moser lui parut avoir une saveur inconnue, et son piqueton je ne sais quelle qualité apéritive qui l'excitait à manger pour mieux boire et à boire pour mieux manger. Le souper allait s'égayant de plus en plus, lorsque le paysan releva la tête, comme frappé d'un souvenir subit.

— Et Farraut? demanda-t-il; je ne l'ai pas vu depuis mon retour...

Le fermière et les enfants se regardèrent sans répondre.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est? reprit Moser, qui remarqua leur embarras; où est le chien? qu'est-il arrivé? Répondrez-vous, Dorothée?

Digitized by Google

— Ne te fâche pas, père, interrompit Jean ; on n'osait point te le dire ; mais Farraut est parti et n'est pas revenu.

— Mille diables ! Il fallait donc avertir ! s'écria le paysan en frappant la table du poing. Et quel chemin a-t-il pris ?

— Le chemin des Garennes.

— Quand cela ?

— Après le déjeuner : nous l'avons vu monter le petit sentier.

— Faut qu'il lui soit arrivé quelque chose, dit Moser en se redressant... Le malheureux animal n'y voit presque plus, et il y a tout du long des sablonnières ! Va chercher ma peau de chèvre et la lanterne, femme : faut que je retrouve Farraut, mort ou vif.

Dorothée sortit sans faire aucune observation sur l'heure ni le mauvais temps, et reparut bientôt avec ce que son mari avait demandé.

— Vous tenez donc bien à ce chien ? demanda Arnold, surpris d'un pareil empressement.

— C'est pas moi, répondit Moser, qui allumait sa pipe ; mais il a rendu service au père de Dorothée. Un jour qu'il revenait de la Poutroye avec le prix de ses bœufs, quatre hommes ont voulu le tuer pour avoir son argent et sans Farraut c'était fait : aussi quand il est mort, il y a deux ans, le bonhomme m'a appelé à son lit pour me demander de soigner le chien comme un de ses enfants... Ç'a été son mot... J'ai promis, et ce serait une honte de ne pas tenir parole aux morts... — Hé ! Fritz, donne-moi mon bâton ferré... — Je voudrais pas, voyez-

Digitized by Google

vous pour une pinte de mon sang qu'il *soye* arrivé quelque chose à Farraut... C'est une bête qui est dans la famille depuis vingt ans... qui nous connaît tous à la voix... et qui rappelle le grand-père... A vous revoir, monsieur, et bonne nuit jusqu'à demain.

Moser s'enveloppa dans sa peau de chèvre, et sortit. On entendit le bruit de son bâton ferré se perdre au milieu des rumeurs du vent, et de la pluie qui continuait à tomber.

Après une assez longue pause, la fermière proposa au chasseur de le conduire au gîte qui lui était destiné; mais Arnold demanda la permission d'attendre le retour du maître de la maison, si ce retour ne tardait pas trop. Il commençait à s'intéresser à l'homme qui lui avait d'abord paru si vulgaire et à l'humble famille dont il avait cru la vie si dépourvue de valeur.

Cependant la veillée se prolongea sans que Moser reparût. Les enfants s'étaient endormis l'un après l'autre, et Jean lui-même, qui avait résisté plus longtemps, dut enfin gagner son lit. Dorothée, inquiète, allait sans cesse du foyer à la porte de la ferme, et revenait de la porte au foyer sans avoir rien aperçu. Arnold essayait de la rassurer, mais son esprit s'exaltait dans l'attente : elle accusait Moser de ne songer ni à sa santé, ni à sa sûreté; d'être toujours prêt à se sacrifier pour les autres, de ne pouvoir se résigner à voir souffrir un homme ou un animal sans tout hasarder pour le soulager; et, à mesure qu'elle multipliait ses plaintes, qui ressemblaient singulièrement à une glorification, ses inquiétudes devenaient plus vives; elle avait mille pressentiments fu-

Digitized by Google

nestes. La veille, le chien avait hurlé pendant toute la nuit; un hibou était venu se percher sur le toit de la ferme; on se trouvait au mercredi, jour habituellement fâcheux dans leur famille. Ses angoisses étaient enfin arrivées à un tel point, que le jeune chasseur lui proposa d'aller à la recherche de son mari, et qu'elle se préparait à éveiller Fritz pour l'accompagner, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre la nuit.

— C'est Moser ! dit la paysanne, qui s'arrêta court.

— Holà ! hé ! ouvre vite, femme, cria le fermier du dehors.

Elle courut tirer le verrou, et Moser parut portant dans ses bras le vieux chien aveugle.

— Le voici, dit-il gaiement; Dieu me sauve ! j'ai bien cru que je ne le retrouverais jamais : la malheureuse bête avait roulé au fond de la grande pierrière.

— Et tu es allé le chercher là? demanda Dorothée effrayée.

— Fallait-il pas le laisser au fond, pour le retrouver noyé demain ? répliqua l'ancien soldat. J'ai glissé le long de la grande berge, et je l'ai emporté dans mes bras comme un enfant : seulement, la lanterne y est restée.

— Mais, malheureux, tu risquais ta vie ! s'écria Dorothée, à qui l'explication de son mari donna le frisson.

Celui-ci fit un mouvement d'épaule.

— Ah bah ! dit-il avec une gaieté insouciante ; quand on ne risque rien on n'a rien ; j'ai retrouvé Farraut, c'est le principal. Si le grand-père nous voit de là-haut, il doit être content.

Digitized by Google

Cette réflexion, faite d'un accent presque indifférent, émut Arnold qui tendit vivement la main au paysan.

— Ce que vous avez fait là est d'un brave cœur, dit-il avec émotion.

— De quoi? parce que j'ai empêché un chien de se noyer? répliqua Moser. Pardieu! chiens et hommes... j'en ai, Dieu merci, retiré plus d'un d'embarras depuis que je suis né; mais j'ai quelquefois eu meilleur temps qu'aujourd'hui. Hé! dis donc femme, il doit rester par là un verre de cognac; apporte un peu ici la bouteille, que je prenne un air de soleil intérieurement : il n'y a rien qui sèche mieux quand on est mouillé.

Dorothée apporta la bouteille au fermier, qui but en portant la santé de son hôte; puis chacun alla se reposer.

Le lendemain, le beau temps était revenu; le ciel, dégagé des nuages (dont plusieurs avaient fondu pendant la nuit), brillait de tout son éclat; et les oiseaux chantaient, en secouant leurs ailes, sur les arbres encore humides.

Lorsqu'il descendit du grenier, où un lit lui avait été préparé, Arnold trouva près de la porte Farraut qui se chauffait au soleil levant, tandis que le petit Jean, assis sur ses béquilles, lui préparait un collier de graines d'églantier. Un peu plus loin, dans la première pièce, le fermier trinquait avec un mendiant qui venait réclamer sa dîme de la semaine; Dorothée tenait sa besace, qu'elle remplissait.

— Allons, vieux Henri, encore un coup, disait le paysan, en remplissant le verre du porte-haillons; pour achever votre tournée il faut prendre du courage.

Digitized by Google

— On en trouve toujours ici, fit observer le mendiant avec un sourire; il n'y a pas beaucoup de maisons dans la paroisse où l'on donne plus; mais il n'y en a aucune où l'on donne d'aussi bon cœur.

— Taisez-vous donc, père Henriot, interrompit Moser; est-ce qu'on parle de ces choses-là? buvez, et laissez le bon Dieu juger les actions de chacun. Vous avez servi aussi, vous; nous sommes de vieux camarades.

Le vieillard se contenta de secouer la tête, et heurta son verre contre celui du fermier; mais on voyait qu'il était plus touché de la cordialité qui présidait à l'aumône que de l'aumône elle-même.

Quand il eut repris son bissac et salué, Moser le regarda s'en aller jusqu'à ce qu'il eût tourné le chemin. Respirant alors bruyamment:

— Encore un pauvre vieux sur le pavé? dit-il en se tournant vers son hôte; vous me croirez si vous voulez, monsieur, mais quand je vois des hommes dont la tête branle, s'en aller ainsi, demandant leur pain de porte en porte, ça me tourne le sang! Je voudrais pouvoir leur mettre le couvert à tous, et trinquer avec eux comme tout à l'heure avec le père Henri. On a beau dire, voyez-vous : pour qu'une vue pareille ne vous casse pas les membres, faut penser qu'il y a là-haut un pays où ceux qui n'ont pas été appelés ici à l'ordinaire recevront double ration et double paye.

— Ah! conservez cette espérance, dit Arnold; elle soutient et console. Je n'oublierai de longtemps les quelques heures passées chez vous, et j'espère que ce ne seront pas les dernières.

Digitized by Google

— A votre aise, dit le vieux soldat; si le lit de là-haut ne vous paraît point trop dur, et si vous digérez notre lard fumé, revenez sans façon, et nous serons toujours vos obligés.

Il secoua la main que le jeune homme avait tendue, lui indiqua le chemin qu'il devait suivre, et ne quitta le seuil que lorsqu'il l'eut vu disparaître au tournant du chemin.

Arnold marcha quelque temps le front baissé; mais, en atteignant le sommet du coteau, il se retourna pour jeter un dernier regard en arrière; et, apercevant la cheminée de la ferme, au-dessus de laquelle s'élevait une légère fumée, il sentit une larme d'attendrissement monter à sa paupière.

— Que Dieu protége toujours ceux qui reposent sous ce toit et celui qui le garde! murmura-t-il à demi-voix; car là où l'orgueil me faisait voir des créatures incapables de comprendre les délicatesses de l'âme, j'ai trouvé des modèles pour moi-même. J'avais jugé le fond sur la forme et cru la poésie absente, parce qu'au lieu de se montrer au dehors, elle se cachait au cœur des choses elles-mêmes; observateur inhabile, je repoussais du pied ce que je croyais des cailloux, sans deviner que, sous ces gangues grossières, se cachaient des diamants.

Digitized by Google

CINQUIÉME RÉCIT

LE SCULPTEUR DE LA FORÊT-NOIRE

Il est impossible de parcourir le duché de Bade sans être frappé du caractère à la fois doux et sauvage de la contrée. Il n'en est aucune autre, peut-être, où les contrastes soient plus heureusement ménagés. Tout a son effet et son harmonie; on dirait un parc immense dont Dieu a été l'architecte, et où il a réuni tous les charmes de la création.

Digitized by Google

Mais c'est surtout à la lisière de la Forêt-Noire que les sites prennent un aspect impressif. Là, les vallées qui s'étendent jusqu'au Rhin se resserrent tout à coup, et finissent par n'être plus qu'une fente de rocher, donnant à peine passage aux petits chevaux des fabricants *d'eau de cerises* (*kirschwasser*). Vues d'une éminence, elles représentent d'immenses triangles dont la base borde le fleuve et dont le sommet se rattache à la montagne par un étroit sentier.

L'herbe de ces vallées, arrosée par des eaux thermales, pousse à la hauteur des blés, toujours verte, ondoyante, et nuancée de plus de fleurs qu'un savant n'en pourrait classer en un jour. On dirait un tapis de velours et de soie étendu au pied de la forêt.

Celle-ci couvre les collines, autour desquelles elle tourne, en formant mille spirales de verdure et s'arrêtant au-dessous des sommets les plus élevés, qui montrent, de loin en loin, leurs têtes chauves et blanchies de neige.

Or, c'était entre deux de ces collines, au fond d'une des gorges étroites où viennent finir les vallées, qu'habitait, il y a quelques années, un jeune homme, appelé Herman Cloffer, dont aujourd'hui les vieillards répètent souvent l'histoire à leurs fils. Nous la donnerons ici, non telle qu'on la raconte dans la montagne, mais telle que le ministre de Badenwiller nous l'a fait connaître, avec tous ses détails et tout son enseignement; car il avait aimé Herman dès son enfance, et avait reçu ses confidences à son lit de mort.

Herman était fils d'un maître d'école. Son père lui

Digitized by Google

avait donné quelque instruction : il savait un peu de latin, jouait du violon, et parlait le français assez facilement ; aussi l'appelait-on dans le pays *maister Cloffer*.

S'étant occupé dès son enfance, comme tous les habitants de la montagne, à tailler le sapin avec son couteau, il avait insensiblement pris goût à ce travail, et était arrivé à sculpter des jouets d'enfants avec une certaine délicatesse ; mais un voyage qu'il fit à Bâle lui permit de voir quelques boiseries gothiques, et ce fut pour lui comme une initiation. Il comprit ce que c'était que l'art, et où la patience humaine pouvait atteindre. Dès lors sa vocation fut décidée ; laissant là les jouets auxquels il s'était auparavant appliqué, il se mit à sculpter sur bois tout ce qui frappait ses yeux, étudiant les moindres détails, achevant pour recommencer, et recommençant pour achever encore ; ne laissant, enfin, rien en arrière, et travaillant avec le fervent amour de l'œuvre et pour elle seule.

Cette consciencieuse application ne tarda pas à amener des résultats. Ses essais, d'abord incorrects et confus, devinrent plus fidèles, plus nets, plus hardis ; les difficultés d'exécution disparurent pour faire place aux difficultés de l'art ; Herman n'eut bientôt plus à chercher la forme, mais le mouvement ; la science était acquise, restait à prouver le génie.

Alors commença pour le jeune homme cette lutte du sentiment qui veut se produire, contre la matière inerte qui résiste, lutte si pleine de joie lorsqu'elle est heureuse et que la création s'accomplit !

On eût dit, du reste, que le bois obéissait à toutes les

Digitized by Google

fantaisies d'Herman; il semblait le pétrir et le mouler au simple contact de sa pensée. Uniquement occupé de son travail, voulant le rendre aussi bien qu'il le rêvait, il s'y confondait tout entier; il l'animait de ses désirs; on y sentait les émotions de sa pensée au tremblement de sa main. Rien dans ce qu'il faisait n'était la conséquence d'une combinaison ou d'un système, mais d'une impression : il avait compris l'art comme l'expression visible d'une âme humaine en face de la création.

Ses sculptures, primitivement confondues avec les grossières esquisses des pâtres de la forêt, finirent par être distinguées. On en demanda de Baden d'abord, puis de Munich, de Vienne, de Berlin. Le marchand, qui avait acheté les premières à vil prix, pressa le jeune homme de lui en livrer de nouvelles, promettant de les lui payer plus cher.

Herman, qui, depuis la mort du maître d'école, était le seul soutien de sa mère, vit avec joie qu'il pourrait lui assurer, par son travail, une vieillesse tranquille. En effet, une aisance inaccoutumée se fit bientôt sentir dans la chaumière : on put ajouter quelques meubles au rustique ménage, renouveler l'habit des dimanches, et, quelquefois, le soir, quand venaient les voisins, leur servir un plat de kneft avec une bouteille de vin du Rhin. Herman alors prenait son violon et accompagnait sa mère qui chantait, d'une voix encore vibrante, les vieux airs de la Souabe, ou quelques ballades de Schiller que le maître d'école lui avait apprises.

Les jours de Cloffer se partageaient ainsi entre le travail et de tranquilles distractions; il laissait Dorothée

Digitized by Google

veiller aux affaires. Dégagée de tout soin matériel, sa vie était une méditation continuelle et féconde; rien ne l'arrachait à son monde idéal, que les plaisirs du voisinage ou les tendresses de la famille. Il pouvait s'abandonner tout entier aux intimes joies de l'invention, causer longuement et familièrement avec son génie. Les deux tiers de son temps étaient livrés à sa seule inspiration, et, retiré dans l'art, comme les saints dans leur pieuse contemplation, il ne sentait aucun des froissements de la vie réelle.

Un soir d'été, qu'il était assis à la porte de sa chaumière, fumant sa pipe d'écume de mer, et tenant sur ses genoux son violon, dont il tirait quelques vagues accords, un cavalier tourna tout à coup le sentier.

C'était un étranger, d'environ quarante ans, dont l'élégance et la tournure annonçaient un homme du monde. Il s'était arrêté à quelques pas de la chaumière de Cloffer, regardant autour de lui avec un lorgnon; enfin, ses yeux s'arrêtèrent sur le jeune homme.

— Ah! voilà ce qu'il me aut, s'écria-t-il en français. Et s'avançant vers lui :

— Pourriez-vous m'indiquer où je trouverai Herman, le sculpteur? baragouina-t-il dans un allemand presque inintelligible.

— C'est moi, dit Cloffer, en se levant.

— Vous! s'écria l'étranger; pardieu! c'est à merveille.

Et, descendant de cheval, il jeta la bride à un domestique en livrée qui l'avait rejoint.

— Je vous cherchais, maister, reprit-il d'un ton dé-

Digitized by Google

gagé; je suis Français... vous avez dû vous en apercevoir à ma manière de parler l'allemand... et de plus collectionneur. J'ai vu vos sculptures, je viens en acheter.

Herman le fit entrer dans sa chaumière.

— C'est donc ici que vous travaillez! demanda le Français; qui promena un regard surpris sur la pièce enfumée.

— Près de cette fenêtre, répondit Cloffer.

Et il montra à l'étranger une longue table sur laquelle étaient dispersées plusieurs sculptures achevées. Dessous, on voyait entassées des billes de sapin dégrossies; ces rares outils étaient accrochés au mur.

— Quoi! vous n'avez point d'autre atelier.

— Non, monsieur.

Le collectionneur porta le lorgnon à son œil droit.

— Miraculeux! murmura-t-il, faire de pareils chefs-d'œuvre dans cette tanière. Mais, maister Herman... c'est ainsi, je crois, que l'on vous nomme..., vous manquez de tout ici: vous n'avez ni excitation, ni conseils...

— Je tâche d'imiter ce que je vois, comme je le sens, répondit simplement Cloffer; voici des chèvres copiées sur nature, un taureau et un enfant...

— Adorables! interrompit l'étranger, qui avait pris les deux sculptures qu'Herman lui présentait; un *flou*, une finesse, *un accent*... Je les achète; votre prix?

Herman l'indiqua.

— C'est convenu, répondit le Français, qui sembla étonné du bon marché; mais savez-vous, mon cher maister, que j'ai remué ciel et terre pour vous trouver? Les marchands qui revendent vos sculptures en Allema-

Digitized by Google

gne ignorent votre nom ou le cachent, et je ne pouvais découvrir le juif qui vous achète de première main. Il m'a fallu avoir recours à notre ambassadeur de Vienne, qui a fait demander des renseignements à la police. Bref, j'ai su votre nom, et comme je passais à Badenwiller, j'ai voulu vous voir.

Herman s'inclina.

— Vous ne soupçonnez point quelle réputation vous avez déjà en Allemagne, reprit l'étranger; on s'arrache vos sculptures; j'en ai vu dans le cabinet de M. de Metternich. Vous ne comptez point, sans doute, rester ici?

— Excusez-moi, monsieur, répondit Herman, je ne songe point à quitter la forêt.

— Comment! mais c'est perdre votre avenir; pensez donc que vous y végéterez toujours.

— Je vis heureux, monsieur.

— Heureux! répéta l'étranger en lorgnant le costume grossier de Cloffer; cela prouve que vous êtes philosophe, mon cher maister : mais vous n'avez pas même ici un atelier. Sculpter à trois pas du foyer où l'on cuit la choucroûte et le lard fumé! il n'y a que vous autres Allemands pour une pareille vie.

— Que gagnerais-je à en changer? demanda Herman.

— De la célébrité d'abord! Jusqu'à présent on connaît vos œuvres et l'on ignore votre nom. Il faut que vous preniez votre rang, mon cher maister; il faut surtout que vous fassiez fortune.

— Faire fortune! répéta Cloffer étonné; et par quel moyen?

— Mais, pardieu! avec vos brimborions, s'écria le

Digitized by Google

Français. Vous ne savez donc pas que maintenant nos artistes vivent comme des fils de famille? Il faut profiter des progrès du siècle, Herman; venir à Paris! Je vous l'ancerai dans une société de journalistes, qui feront de vous un Michel-Ange en miniature; avant deux ans vous aurez un groom et un tilbury.

— Est-ce possible?

— Certain; et puisque le hasard m'a fait vous rencontrer, je veux que vous en profitiez. La lumière ne restera point sous le boisseau; croyez-moi, venez à Paris.

— Je n'y puis songer, murmura le sculpteur en secouant la tête.

— Pourquoi donc?

— J'ai mes habitudes, mes amis, ma mère surtout...

— Vous trouverez à Paris de quoi remplacer tout cela.

— Non, non.

— Réfléchissez, je vous en prie, reprit le Français, qui en cherchant à persuader Cloffer s'était persuadé lui-même; réfléchissez qu'ici vous vivrez toujours comme un paysan. Vous me faites l'effet, voyez-vous, d'un prince élevé à l'écart et qui ignore qu'ailleurs une couronne l'attend; or, c'est cette couronne que je viens vous offrir. On ne vous demande que de renoncer à votre vieil habit, à votre vieux toit, et l'on vous promet le succès, la richesse! Vous avez beau être Allemand, vous aimez, je suppose, les spectacles et le vin de Champagne: vous aurez tout cela, maister, en échange de votre petite bière. Décidez-vous donc, et je vous emmène dans ma chaise de poste.

Herman allait répondre, mais il tressaillit tout à coup

Digitized by Google

et s'arrêta ; ses yeux venaient de rencontrer ceux de Dorothée.

Entrée depuis quelques instants, elle avait écouté, et, bien qu'elle ne comprît point le français, son œil de mère avait deviné, à l'agitation inaccoutumée d'Herman, qu quelque chose d'extraordinaire se passait.

— Que te dit l'étranger? demanda-t-elle en allemand.

— Il me parle de son pays, ma mère, répondit Cloffer.

— Et il te propose d'y aller, peut-être?

Herman fit un signe affirmatif.

— Souviens-toi, dit vivement la vieille, que c'est ici que vivent les gens qui t'aiment.

— Je ne l'oublierai pas, répondit Herman.

— Eh bien? demanda le Français, qui avait vainement cherché à comprendre.

— Je ne veux point quitter ma mère, monsieur, répondit gravement Cloffer.

Et comme l'étranger voulait insister :

— Ma détermination est bien arrêtée, reprit-il d'un accent brusque et ferme ; rien ne m'en fera changer.

Le Français fit un mouvement des épaules.

— Comme vous voudrez, maister, dit-il ; mais vous sacrifiez votre fortune...

Puis il ajouta :

— J'ai laissé à Badenwiller des dames qui se sont trouvées trop fatiguées de la route pour m'accompagner ; elles vous achèteront tout ce que vous avez d'achevé ; ne voulez-vous point le leur apporter vous-même? Nous pourrions encore arriver pour l'heure du dîner.

Cloffer consentit après quelques hésitations.

Digitized by Google

Lorsqu'il revint, il était déjà tard; les étrangers l'avaient retenu à dîner à l'hôtel. Sa mère voulut le questionner; mais il lui répondit brièvement, d'un ton d'impatience contenue.

Le lendemain, il se remit au travail avec tristesse, et fut tout le jour sans parler. Il était aisé de voir que son âme n'avait plus cette sérénité qui s'épanchait autrefois en causeries. Repliée sur elle-même comme un oiseau malade, elle n'égayait plus la maison de ses mouvements ni de ses chants. Dorothée espéra que cette tristesse serait passagère, et ne négligea rien pour la dissiper.

Mais une grande révolution s'était accomplie dans le jeune sculpteur. Tant qu'il n'avait vu que ses amis et ses voisins, il s'était laissé vivre comme eux, sans ambition, bornant ses désirs aux faciles jouissances qu'il connaissait, et ne supposant rien au delà. La vue et les paroles de l'étranger le transformèrent.

Il avait d'abord écouté ses récits comme les contes de fées qui enchantaient son enfance; mais les dames qu'il vit à l'hôtel confirmèrent tout ce qu'avait dit leur compagnon : l'une d'elles avait fait plus, elle s'était offerte en exemple. Pauvre comme Herman peu d'années auparavant, elle devait au chant l'opulence dont il la voyait entourée; et cette opulence, le jeune sculpteur en avait été ébloui!

La pensée qu'il pourrait y arriver à son tour lui donna une sorte de vertige. En vain je ne sais quel sage instinct lui disait tout bas de fuir ces tentations trompeuses; toutes les mauvaises passions, longtemps endormies, s'éveillaient en lui, chantant en chœur, comme les sor-

Digitized by Google

cières de Macbeth : — *Tu seras riche, tu seras célèbre !* et Herman était près de céder à ces enivrantes promesses.

Ce qui le charmait autrefois ne tarda pas à lui devenir indifférent : l'image de Paris s'interposait entre lui et toutes choses ; c'était comme une ombre fatale qui empêchait le soleil de la joie de lui arriver. Il ne travaillait plus qu'avec distraction, commençant mille esquisses, n'en achevant aucune, et trouvant partout le dégoût.

Sa santé finit par se ressentir de ces préoccupations nouvelles, et une fièvre lente commença à le miner sourdement. Jusqu'alors sa mère avait gardé le silence ; mais lorsqu'elle le vit tomber dans cette langueur plus dangereuse que le désespoir, elle ne balança plus.

— Que Dieu pardonne à ces étrangers ce qu'ils ont fait, Herman ! dit-elle ; ils sont venus ici, comme le serpent dans le paradis terrestre, t'engager à manger le fruit de l'arbre de la science... Mais le mal est accompli, mon fils, et tu ne peux rester plus longtemps ; pars, puisque nous n'avons plus ce qui peut te rendre heureux.

Cloffer voulut faire des objections ; mais la vieille femme n'avait parlé qu'après avoir accompli le sacrifice dans son cœur : elle leva tous les obstacles avec cette facilité ingénieuse que Dieu ne donne qu'aux mères et cette abnégation que les femmes nous montrent sans pouvoir nous l'enseigner. Les préparatifs furent achevés en quelques jours. Dorothée blanchit elle-même le linge d'Herman ; elle répara ses vêtements, et veilla à tous les détails de manière à ce qu'il fût longtemps sans souffrir de son absence. Elle lui donna ensuite la meilleure portion de ses épargnes, et lui recommanda, non de

Digitized by Google

les ménager, mais de ne s'imposer aucune privation.

— Ce que je garde ici est à toi comme le reste, ajouta-t-elle; sois heureux si tu peux, je n'ai point d'autre désir.

Herman accepta tous ces soins avec reconnaissance, mais, en même temps, avec une joie qui serrait le cœur de sa mère. Depuis qu'il devait partir pour Paris, la santé lui était revenue; il parlait plus haut, chantait sans cesse, et travaillait avec courage. Il ne voulait point arriver dans la grande ville les mains vides, et il épuisa tout son art sur un groupe d'enfants qu'il devait présenter comme preuve de son savoir-faire.

Enfin le jour du départ arriva : la séparation fut déchirante. Herman déposa deux fois son bâton de voyage en déclarant qu'il ne partirait pas; mais sa mère surmonta sa propre douleur pour lui donner du courage.

La nouveauté des objets et le mouvement du voyage firent bientôt diversion aux souvenirs du jeune homme. A mesure qu'il s'éloignait de son pays, le regret faisait place à la curiosité. A pied, le bâton d'épine à la main et le sac de veau marin aux épaules, il pressait de plus en plus le pas, demandant chaque soir quelle distance le séparait encore de Paris. La route semblait en vain interminable, il ne sentait ni fatigue ni ennui; allégé par l'impatience, il allait devant lui sans s'arrêter et causant tout bas avec ses espérances. Si une voiture élégante passait, emportée par un cheval rapide, il se disait :

— Moi aussi je voyagerai bientôt de même.

Si ses yeux s'arrêtaient sur une maison de campagne à demi enfouie dans les acacias, il murmurait :

— Encore un peu de temps, j'en aurai une pareille.

Digitized by Google

Et il continuait joyeusement, prenant ainsi possession, dans l'avenir, de tout ce qui flattait ses regards ou sollicitait son désir.

Enfin, après vingt jours de voyage, il aperçut devant lui une masse confuse qui barrait l'horizon, et au-dessus de laquelle flottait un dôme de vapeurs : c'était Paris !

L'étranger avait laissé son adresse à Herman, lorsqu'il s'était séparé de lui à Badenwiller, en lui recommandant de s'en servir s'il se décidait jamais à visiter Paris. Le jeune sculpteur se hâta donc, à peine arrivé, de se rendre rue Saint-Lazare, où demeurait M. de Riol.

Celui-ci poussa une exclamation d'étonnement à l'aspect de Cloffer.

— Vous ici, maister ! s'écria-t-il ; la montagne s'est-elle donc écroulée dans votre vallées ? les charbonniers de la forêt ont-ils brûlé votre cabane ? ou bien êtes-vous en fuite pour cause politique ?

— Ma cabane est toujours à sa place, répondit Herman en souriant, et le duc n'a point de sujet plus fidèle que moi.

— Ainsi vous êtes à Paris... volontairement ?

— Volontairement.

— Et qui a donc pu faire ce miracle ?

— Vos paroles, monsieur.

Le Parisien regarda avec surprise le jeune Allemand, qui lui expliqua alors tout ce qui s'était passé.

— De sorte, reprit de Riol quand Herman eut achevé, de sorte, mon cher maister, que vous venez à Paris pour faire fortune ?

— Je viens pour m'y faire connaître.

Digitized by Google

— C'est ce que je veux dire; nous vous aiderons à cela.

— Je compte, en effet, sur vos conseils, sur votre protection.

— Et vous avez raison; mais avant tout je veux vous faire voir nos artistes célèbres, j'en aurai demain ici plusieurs; venez dîner avec nous, et apportez quelque sculpture.

— Soit.

— A demain donc, mais tard; car nous dînons ici à l'heure où vous soupez dans votre Allemagne.

— A demain, sept heures.

— C'est cela.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Herman employa une partie de la journée à chercher un logement et une pension. Il parcourut ensuite les jardins publics, admirant les statues et s'arrêtant en extase devant les monuments.

Le lendemain, il était à l'heure indiquée chez de Riol, qu'il trouva entouré d'une douzaine de jeunes gens auxquels on le présenta.

Il avait apporté son groupe d'enfants, qui excita l'admiration générale; un peintre trouva qu'il y avait dans cette œuvre du Benvenuto et du Goujon réunis, un sculpteur compara Herman au Dominiquin; et un journaliste, qui se trouvait là, vint lui serrer la main, en déclarant qu'il le proclamerait le lendemain, dans son feuilleton, le Canova de la Forêt-Noire.

On se mit ensuite à table, et la conversation roula presque uniquement sur la peinture et la sculpture. Herman fut singulièrement étonné de ce qu'il entendit

Digitized by Google

répéter à cet égard. Tous les convives se plaignaient de la décadence de l'art et du mauvais goût public, qui les forçait à suivre une fausse voie. Si les anciens avaient été si grands, et s'ils étaient, eux, si petits, c'était, disaient-ils, à la différence des temps que l'on devait s'en prendre. Maintenant le génie était incompris, le talent impossible! et tous répétaient en chœur, d'un ton mélancolique, en vidant leurs longs verres où moussait le champagne : — L'art se meurt! l'art est mort!

Quant aux causes de cette décadence, les uns accusaient la civilisation, d'autres le gouvernement constitutionnel, quelques-uns les journaux.

— Il n'y a qu'eux-mêmes qu'ils n'accuseront point, dit le feuilletoniste à demi-voix, en se penchant vers Herman; ils ne songent pas que le goût public se forme, après tout, sur ce qu'on lui donne, et que s'il est devenu mauvais ils doivent s'en prendre à eux seuls, puisque c'était à eux de l'éclairer et de le conduire. Vous croyez peut-être que tous ces beaux parleurs sont de fervents adorateurs de l'art; mais pas un d'eux ne voudrait être un Corrége à la condition de travailler et de mourir comme ce grand peintre. Ce qui tue l'art, c'est qu'on ne vit plus pour lui et avec lui; c'est que tous tant que nous sommes nous avons plus de vanité ou d'ambition que d'enthousiasme, et que nous ne cherchons point le beau, mais l'utile.

Après le dîner on rentra au salon, où le groupe d'Herman fut de nouveau examiné et loué; mais tous regrettèrent que le jeune sculpteur n'eût point choisi un sujet différent. Les enfants n'étaient plus à la mode; il y

Digitized by Google

avait eu, dans ce genre, deux ou trois succès qui défendaient de traiter de pareils sujets. Toute la faveur, pour le moment, était aux sujets moyen âge, et l'on conseilla à Herman de sculpter quelque scène empruntée aux vieilles ballades de son pays.

—Cela vous surprend, reprit le journaliste avec un sourire.

—En effet, dit Cloffer, j'avais cru jusqu'à présent que ce qui donnait de la valeur à l'œuvre, c'était sa perfection.

— C'est une idée de la Forêt-Noire, mon cher maister; ici nous sommes plus avancés. Ce qui donne de la valeur à l'œuvre, ce n'est point son mérite, mais son opportunité. Il y a dix ans qu'un artiste a fait sa réputation en peignant un petit chapeau sur un rocher en forme de fromage : le tableau était ridicule, mais répondait aux préoccupations du jour, et nous n'en demandons point davantage.

—Ainsi ce n'est point son art qu'il faut étudier, c'est le caprice du public?

— Comme vous dites, maister. Les peintres, les sculpteurs, les écrivains, ne sont que des marchands de nouveautés : si la mode prend, leur fortune est faite; sinon, ils en essayent une nouvelle.

— Ah! ce n'était point là ce que j'avais compris, murmura Herman.

Et il retourna à son hôtel découragé.

Cependant M. de Riol fut fidèle à sa promesse : il présenta le jeune Allemand partout; il le mit en relation avec les collectionneurs et les marchands, qui lui firent de nombreuses commandes. Herman n'avait jamais été

Digitized by Google

si riche; mais cette richesse, il la paya de sa liberté. On lui indiqua les sujets qu'il devait traiter, en lui imposant un programme! Ce fut pour lui une sorte de torture aussi douloureuse que nouvelle. Jusqu'alors il avait suivi tous les mouvements de sa fantaisie, traduisant avec le ciseau ses impressions du moment, produisant, sans s'en apercevoir, comme il pensait, comme il voyait, et ne cherchant, dans son œuvre, que la joie d'exprimer complétement ce qu'il avait en lui. Pareil à l'oiseau libre, il s'était accoutumé à voler dans tout le ciel, et voilà que maintenant on ne lui laissait plus qu'un cercle fixe et étroit? Plus d'essai capricieux, plus d'imprévu, plus d'abandon, et, partant, plus de joie! A l'inspiration succédait *la tâche*, et, pour la première fois, il apprenait que le dégoût pouvait se trouver dans le travail.

Un matin que Cloffer était occupé à achever une statuette qui lui avait été demandée, le journaliste qu'il avait rencontré chez de Riol un mois auparavant entra dans sa chambre.

Charles Duvert apportait la Revue dans laquelle venait de paraître l'article promis.

— Je ne sais si vous en serez content, dit-il, mais il a fait sensation.

— Je suis pressé de savoir ce que vous aurez trouvé à dire d'un pauvre découpeur de sapin comme moi, répliqua Herman en ouvrant le journal.

— J'espère vous avoir *bien posé*, fit observer Duvert.

— Je ne puis comprendre par quel moyen.

— Lisez.

Digitized by Google

Cloffer s'approcha de la fenêtre, et se mit à parcourir l'article. C'était une étude fantastique dans laquelle, sous prétexte d'analyser le talent de l'artiste inconnu, on faisait de sa vie un roman plein de circonstances merveilleuses, et aussi nouvelles pour Herman lui-même que pour le public. Charles Duvert s'aperçut de l'étonnement du jeune Allemand.

— J'en étais sûr! s'écria-t-il en riant; voilà une biographie, maister, à laquelle vous ne vous attendiez point; j'ai fait de vous un héros à la manière d'Hoffmann.

— En effet, dit Herman blessé, et je ne puis deviner la cause...

— La cause, mon grand homme, c'est la sottise du public, qui n'aime que les contes de fées! Un artiste dont la vie ressemblerait à celle de tout le monde ne piquerait point la curiosité; il faut que l'on puisse raconter son histoire. Si j'étais à recommencer mes débuts, voyez-vous, je m'annoncerais comme un Gaspard Hauser ou comme un sauvage de l'Orénoque, plutôt que de me donner pour le fils de mon père. Rappelez-vous le succès de Paganini; eh bien, de cette foule qui se pressait à sa suite, un tiers à peine accourait pour l'entendre; le reste venait voir l'homme dont les bizarres aventures avaient rempli les feuilletons, et dont le génie était, dit-on, le résultat d'un pacte avec Satan.

— Ainsi, reprit Herman étonné, le mensonge est la première condition de la gloire?

— Non, mais de la célébrité, maister. La gloire est une chercheuse qui n'a point besoin de tout ce bruit, et qui va prendre le grand homme dans son coin obscur

Digitized by Google

ou même dans sa tombe. Elle eut passé quelque jour par votre Forêt-Noire, demain peut-être, peut-être dans cent ans, et elle eût inscrit votre nom sur ses grandes tables ; mais ici il s'agit seulement de succès et de fortune. Nous faisons de l'art comme on fait des affaires, et la première condition pour tout marchand est d'avoir une enseigne qui puisse attirer l'acheteur. Vous verrez sous peu l'effet de mon article.

Dans ce moment le portier de l'hôtel entra, en annonçant que M. Lorieux demandait à voir le jeune sculpteur.

— Lorieux ! répéta Duvert ; qu'est-ce que je disais ? Il a lu le journal, et vient vous faire quelque commande.

— Vous pensez ?

— J'en suis sûr. Mais tenez-vous bien, maister : plus il paiera cher, plus il croira à votre talent.

Le marchand fut introduit. Il venait, en effet, *proposer une affaire* à Herman ; mais la vue de la chambre dans laquelle le jeune sculpteur travaillait et son ameublement modeste sembla le frapper. Il regarda assez froidement des figurines que celui-ci lui présenta. Duvert s'en aperçut.

— Je suis fâché que vous montriez tout cela ici, maister, dit-il à Herman ; le jour est mauvais, et l'on ne peut juger de la finesse du travail. Si monsieur veut passer à mon atelier...

— Ah ! le maister a un atelier ? demanda le marchand.

— On le lui prépare ; aussi le trouvez-vous campé dans un chenil. Mais il aura, sous peu de jours, le plus

Digitized by Google

beau logement de sculpteur qui soit à Paris; une véritable galerie italienne, donnant sur un jardin; trois mille francs de loyer! Nos artistes vivent aujourd'hui comme de grands seigneurs.

— Et c'est nous qui sommes leurs banquiers, fit observer le marchand avec un gros rire.

— Dites leurs prêteurs, monsieur, leurs intendants... En vous passant par les mains, leur œuvres vous enrichissent. Mais pardon... vous savez qu'on vous attend, maister; terminez vite avec monsieur, je vous prie.

Tout cela avait été dit d'un ton si leste et si assuré, que Cloffer en était demeuré étourdi. Le marchand, dont ces confidences avaient complétement changé les manières, s'empressa de faire à Herman des propositions que celui-ci accepta, et se retira avec de grandes démonstrations de politesse.

A peine eut-il disparu que Duvert se laissa tomber sur une chaise en éclatant de rire.

— Pour Dieu! que signifie cette plaisanterie, et que venez-vous de lui dire? demanda Cloffer.

— Ce n'est point une plaisanterie, répondit le journaliste, car si vous n'avez point encore l'atelier dont je lui ai parlé, il faut que vous l'ayez.

— Comment?

— N'avez-vous donc point vu l'impression que votre chambre d'hôtel garni a produite sur cet honnête trafiquant? En vous voyant si mal logé, il a été au moment de ne point vous faire de proposition.

— Mais qu'importe mon logement, puisqu'il voyait les œuvres!

Digitized by Google

— Mon Dieu! maister, vous êtes aussi par trop Allemand. Ne comprenez-vous donc point que pour juger l'œuvre il faut plus de science et de goût que n'en a cet homme? Qu'importe d'ailleurs à M. Lorieux le mérite? ce qu'il veut, c'est un sculpteur en vogue, dont il puisse bien vendre les productions; et l'opulence de l'artiste est la meilleure preuve de son succès. Vous oubliez toujours, Herman, que vous n'êtes plus dans la Forêt-Noire, travaillant selon votre fantaisie, mais à Paris, où vous travaillez pour le goût des autres.

— Hélas! vous avez raison, dit Cloffer en soupirant.

— C'est un apprentissage à faire, reprit Duvert. Vous ne pouvez non plus continuer à vivre dans la solitude; il faut que l'on vous voie dans le monde; une soirée dans certains salons servira plus qu'un chef-d'œuvre à votre réputation.

— Ainsi, dit Herman, ce n'est pas assez d'avoir perdu la liberté de mes inspirations, il faut encore renoncer à la liberté de vivre selon mes goûts?

— Il faut réussir, reprit Duvert, tout est là. Désormais vous ne devez avoir qu'une pensée et qu'un but : faire parler de vous.

Cloffer s'efforça de suivre les conseils de Duvert, et il ne tarda point à en reconnaître la justesse. Sa réputation grandit en quelques mois au delà de toute espérance, et le prix de ses œuvres s'éleva d'autant.

L'article de Duvert avait été accepté comme notice biographique; on répétait partout le nom du jeune Allemand en racontant les circonstances romanesques de sa vie; on le montrait de loin aux premières représenta-

Digitized by Google

tions des théâtres; on donnait des détails sur ses opinions et sur ses habitudes.

Herman se laissa aller à ce doux flot de la mode qui l'élevait sans qu'il eût, pour ainsi dire, besoin de s'aider lui-même. Tous les instincts orgueilleux qui étaient demeurés jusqu'alors endormis dans son âme s'éveillèrent insensiblement. On parlait si haut de son génie qu'il finit par y croire et par accepter l'admiration générale comme un hommage qui lui était dû.

Malheureusement sa réussite avait excité, comme toujours, d'ardentes jalousies. Jusqu'alors il n'avait connu que les douceurs du succès; il ne tarda pas à en sentir l'amertume.

Un article inséré dans un journal ennemi de celui auquel travaillait Duvert commença l'attaque par un examen des œuvres d'Herman. Celles qu'il avait produites depuis son séjour à Paris manquaient, pour la plupart, de cette naïveté qui rendait les premières si précieuses. Enchaîné dans son inspiration, obéissant à la nécessité du gain, sans cesse distrait par les exigences du monde, il avait travaillé rapidement et sans amour. On le lui reprocha avec un regret hypocrite; on montra, l'un après l'autre, les défauts de ces créations hâtives, en flétrissant du nom d'avidité le sentiment qui les avait fait produire.

Ces accusations frappèrent Herman au cœur; ses ennemis l'apprirent sans doute, et les renouvelèrent chaque mois, chaque semaine, chaque jour. Bientôt le jeune sculpteur ne put jeter les yeux sur certaine feuille sans y trouver son nom flétri de quelque sanglante épi-

Digitized by Google

gramme. On lui prêtait des discours ou des actions ridicules; on exposait la caricature de sa personne à la risée publique.

Herman, qu'une telle persécution mettait hors de lui, voulut se venger; Duvert lui objecta tranquillement que c'était *un des côtés du succès*. Pourquoi s'étonnait-il que les mêmes moyens employés par ses amis pour le rendre célèbre le fussent par ses ennemis pour le rendre ridicule? C'était là une suite inévitable de la réputation; mais Herman était trop peu accoutumé à ces mœurs qui mettent l'œuvre et la personne de l'artiste à la merci de la critique, pour accepter une telle consolation. Il sentait d'ailleurs, au fond des railleries dont on le poursuivait, un reproche exagéré, mais juste. La jalousie avait rendu ses ennemis clairvoyants, et ils frappaient bien au point malade de son cœur.

Cloffer se débattit en vain quelque temps contre ces attaques de moucherons qui le perçaient de tous côtés; en vain il s'efforça d'oublier la persécution à laquelle il était en butte; cette âme, accoutumée au repos que donne l'obscurité, avait été trop profondément troublée; il tomba dans une sombre tristesse qui amena une maladie à laquelle il faillit succomber. Il fallut toute l'habileté des médecins et plusieurs mois de convalescence pour le ramener à la vie. De Riol le décida à un voyage d'Italie qui acheva de le remettre.

A son retour, il avait enfin recouvré ses forces, et la longue oisiveté à laquelle il s'était vu forcément condamné lui avait donné un ardent désir de travailler; mais lorsqu'il se présenta chez les marchands, ceux-ci

Digitized by Google

le reconnurent à peine. Il était arrivé de Florence un pétrisseur de terre cuite, et la vogue s'était tournée de ce côté.

Herman alla voir Duvert, à qui il fit part de ce changement. Le journaliste haussa les épaules.

— Que voulez-vous, maister, dit-il, le succès est comme la fortune, il faut le prendre aux cheveux; six mois d'absence suffisent pour faire oublier un homme; vous avez eu tort de partir.

— Ma santé l'exigeait.

— Un homme en vogue, maister, n'a pas le droit de se mal porter; notre société est une mêlée, et quiconque sort des rangs, ne fût-ce que pour une heure, trouve au retour sa place prise.

— Mais ne puis-je reconquérir ma position?

Duvert secoua la tête.

— Votre personne et votre nom sont connus; votre talent a perdu sa nouveauté; vous ne pouvez compter désormais sur cet intérêt curieux qui, dans le monde, tient lieu d'admiration; on parle déjà de vous comme d'un mort.

— Mais c'est horrible! s'écria Herman. Quoi! un an a suffi pour m'enlever...

— Ce qu'un an avait suffi pour vous donner, acheva Duvert... Pourquoi en être surpris? La vogue s'en va comme elle est venue.

— Mais que devenir alors?

— Cherchez, mon cher maister; vous pouvez vous faire peintre, poëte ou comédien; ce sera une transformation, et peut-être l'intérêt public vous reviendra-t-il.

Digitized by Google

Herman ne répondit rien et quitta le journaliste. Il ne pouvait croire encore que celui-ci n'eût point exagéré. Mais il reconnut bien vite la vérité de tout ce qu'il lui avait dit.

Après s'être accoutumé aux enivrements du triomphe, il fallut repasser par toutes ces sollicitations pénibles du début, retrouver les repoussements dont on avait perdu l'habitude, accepter enfin toutes les douleurs et toutes les hontes de l'oubli.

Ces épreuves étaient au-dessus des forces d'Herman. Il lutta quelque temps; mais enfin un jour, après un nouveau refus plus sensible que les autres, il courut à son atelier, fit appeler un marchand, vendit tout, paya ce qu'il devait, et, reprenant le bâton d'épines qu'il avait suspendu au-dessus de la porte comme un trophée :

— C'est assez d'humiliations, murmura-t-il; retournons à la forêt.

Il sortit de Paris par la même barrière qu'il avait franchie quatre années auparavant pour y arriver; mais, hélas! toutes les espérances qu'il portait alors en lui s'étaient évanouies; venu heureux, jeune et fort, il s'en allait désespéré, vieilli et mortellement atteint!

La route fut pénible pour Herman. Amolli par la vie parisienne, il avait perdu l'habitude des longues marches au soleil; il ne sentait plus en lui cette force joyeuse qui aime à se dépenser sous le ciel; et, plusieurs fois, il fut obligé de s'arrêter afin de prendre du repos. Il profita d'une de ses haltes pour avertir sa mère de son retour.

On devine le bonheur de Dorothée en recevant cette

Digitized by Google

lettre, qui ne précéda Herman que de quelques heures. Mais sa joie fut bientôt tempérée par la vue du changement qui s'était opéré dans son fils. Elle comprit aisément, à sa pâleur et à la mélancolie distraite de son regard, que ses projets avaient échoué, et que son retour était moins dû à la tendresse qu'au désespoir. Elle ne lui adressa pourtant aucune question. Il lui avait dit, en se jetant dans ses bras :

— Me voici, ma mère, et je ne vous quitterai plus!

C'était assez; elle s'occupa de tout faire pour que son fils pût retrouver près d'elle la sérénité qu'il avait perdue.

Rassemblant donc autour d'Herman, avec l'ingénieuse adresse d'une femme et d'une mère, tout ce qu'il aimait autrefois, elle lui fit tapisser une chambre séparée dans la chaumière, invita ses vieux amis à le visiter, et obtint des jeunes filles du voisinage de faire les veillées près de son foyer. Tous les jours étaient devenus ainsi des jours de fête chez Dorothée. Mais Herman ne s'en aperçut pas! Qu'était-ce que tout cela près du monde qu'il avait traversé? Il entendait toujours ce tumulte élégant au milieu duquel son nom avait retenti autrefois; il comparait l'obscurité dans laquelle il était retombé à l'éclat qui l'avait un instant entouré! Cette âme avait perdu sa simplicité en même temps que son calme, et, désabusée des fausses joies du monde, ne pouvait plus retourner aux joies faciles de la famille.

Dorothée finit par s'apercevoir que tous ses efforts étaient inutiles. Herman devenait chaque jour plus triste, plus souffrant. Bientôt le mal fit de tels progrès

Digitized by Google

qu'il ne put quitter la chaumière. La pauvre mère effrayée courut chercher un médecin.

Celui-ci examina le jeune homme avec attention, l'interrogea, lui prescrivit le repos, la distraction, et se retira. Dorothée courut après lui :

— Vous ne dites rien, monsieur? balbutia-t-elle en regardant le docteur avec angoisse.

Il parut embarrassé.

— La vérité! au nom du ciel, reprit la mère éperdue.

— La vérité? balbutia le médecin.

— Je la veux.

— Eh bien!... Je vais prévenir le pasteur.

Dorothée jeta un cri et se laissa tomber à genoux.

Le pasteur vint le lendemain sous prétexte de commander à Herman quelques travaux; mais le jeune homme sourit tristement : sentant les progrès du mal, il avait compris ce qui amenait le prêtre. Il lui ouvrit son cœur et lui raconta tout ce que nous avons dit. Lorsqu'il eut achevé, celui-ci voulut hasarder une consolation; mais Herman l'interrompit.

— Ma douleur est guérie, monsieur, dit-il d'un accent pénétré. Près de mourir, la vérité m'est enfin apparue; tout ce qui est arrivé était juste. J'ai voulu changer les immatérielles jouissances de l'art contre les avantages de la fortune et les vanités de la célébrité; j'ai sacrifié mes affections et mon tranquille bonheur à un délire ambitieux; tôt ou tard je devais subir la peine de mes erreurs. Puisse-t-elle seulement servir de leçon. Si quelque autre, tenté par de vaines promesses, voulait

Digitized by Google

quitter nos vallées pour les grandes villes. racontez-lui mon histoire, monsieur; dites-lui ce que coûte le succès, sans rendre plus heureux ni meilleur; répétez-lui enfin de cultiver son cœur et son intelligence non pour le profit, mais pour le devoir; car la joie ici-bas n'est qu'aux âmes simples.

Digitized by Google

SIXIÈME RÉCIT

LE PARCHEMIN DU DOCTEUR MAURE

Un voyageur a dit, en parlant des *posadas* espagnoles, que « c'étaient des espèces d'abri où certains hommes intitulés aubergistes vous fournissaient, pour une nuit, la fumée et la vermine ! » Un autre a ajouté que dans les hôtelleries de la patrie du Cid « ce n'étaient point les hôtes qui nourrissaient leurs voyageurs, mais les voya-

Digitized by Google

geurs qui nourrissaient leurs hôtes! » Enfin, un écrivain contemporain vient d'imprimer que les étrangers qui parcouraient les provinces orientales de la Péninsule ibérique devaient apporter leurs lits, sous peine de coucher dans des draps cousus à demeure sur des matelas de laine en suint, et changés seulement tous les printemps!

Quoi qu'il en soit de ces *observations* qui demanderaient à être vérifiées, toujours est-il que les *posadas* de nos jours l'emportent de beaucoup sur celles que l'on rencontrait en Espagne il y a deux siècles. A cette époque, ce n'étaient, en effet, que des espèces de caravansérails fréquentés par des muletiers, qui y trouvaient une litière pour eux et leur monture. Les plus *confortables* avaient seules, outre l'écurie et la salle commune, un grenier partagé en plusieurs compartiments décorés du nom de chambres, et auxquelles on arrivait par une échelle.

Or, c'était dans une de ces *chambres* que venait d'entrer Don José de Fuez d'Alcantra, docteur reçu à Salamanque, hidalgo en sa qualité d'Asturien, mais ne possédant au monde que l'habit qu'il portait, une vingtaine de *reales* (1), et une passable opinion de son mérite.

Bien qu'il n'eût guère plus de trente ans, il avait déjà essayé de plusieurs métiers sans y trouver l'opulence (qui, selon son avis, lui eût convenu aussi bien qu'à nul autre), et il revenait en Léon avec l'espoir de se faire employer par le comte don Alonzo Mendos, qui possé-

(1) 5 fr. 45 c.

Digitized by Google

dait, entre Toro et Zamora, un magnifique domaine déjà visité par notre docteur. Malheureusement les premières questions qu'il adressa à l'aubergiste lui firent connaître la mort du comte, et il était encore sous le poids de la surprise et du désappointement que lui avait causés cette nouvelle, au moment où s'ouvre notre récit.

— Don Alonzo mort! répétait-il avec stupéfaction.

— Et enterré, ajoutait l'aubergiste; magnifiquement enterré! comme il convenait à un homme de son rang.

— Mais le château est alors occupé par les héritiers?

— Le seul héritier était le neveu du comte, et il a donné ordre à Perrez Cavallos, garde-notes d'Argelles, de mettre en vente le domaine, qui doit être adjugé demain, si je ne me trompe, à un nouveau propriétaire.

José pensa que celui-ci aurait besoin, selon toute apparence, de gens à gages pour régir son nouveau domaine, et qu'il pourrait peut-être lui faire accepter ses services. Il déclara, en conséquence, après un moment de réflexion, qu'il attendrait à la *posada* le jour de l'adjudication.

L'aubergiste l'approuva, en lui assurant qu'il ne pourrait trouver nulle part meilleure cuisine ni meilleur logis; et il appuya son dire en lui faisant remarquer toutes les commodités de la chambre qu'il lui donnait.

Celle-ci était, en effet, d'autant mieux aérée que trois carreaux manquaient à la fenêtre (qui en avait seulement quatre), et l'on jouissait d'une vue de ciel illimitée, le châssis se trouvant placé au haut du toit. Quant à l'ameublement, il ne se composait que d'un bois de

Digitized by Google

lit garni d'une paillasse, d'un escabeau boiteux et d'une table vacillante; mais les interstices existant entre les différentes pièces de la charpente formaient, comme le fit remarquer l'hôtelier, une multitude de compartiments qui remplaçaient avec avantage les armoires et les bahuts.

La plupart de ces recoins étaient même remplis de chiffons souillés, de vases de terre, de fioles de verre, ou, ce qui surprit davantage don José, de livres et de papiers. L'hôtelier lui avoua que tout lui avait été laissé par un vieux docteur qui avait habité plusieurs mois cette chambre, occupé à étudier, à distiller des plantes et à écrire. Mais quelques indices ayant fait soupçonner qu'il devait être d'origine maure, et les derniers décrets du roi ordonnant expressément l'expulsion de tous le descendants de cette race, il s'était vu forcé de partir subitement et d'abandonner tous ses bagages, c'est-à-dire les fioles, les papiers et les livres.

Resté seul, José Fuez d'Alcantra ne put s'empêcher de penser à la longue série de contrariétés et d'accidents qui avait jusqu'alors entravé sa vie.

— J'ai vainement tout essayé, se dit-il; le hasard est sans cesse venu traverser mes espérances et m'a fait l'esclave des événements. Ah! combien est heureux celui qui peut toujours suivre sa fantaisie, dominer les circonstances, et rester roi de sa vie, au lieu de la soumettre à toutes les personnes et à toutes les occasions!

Comme ces réflexions le faisaient tomber dans une sombre tristesse, il chercha à s'en distraire en ouvrant un des livres laissés par le docteur maure; c'était un

Digitized by Google

exposé du système de la nature, écrit en latin. José parcourut quelques pages, puis choisit un autre volume qui traitait des sciences occultes, et enfin un troisième relatif au grand œuvre.

Le choix de ces livres indiquait clairement que le vieux Maure était un alchimiste, peut-être un nécromancien! car, à cette époque, il n'était point rare de trouver des hommes, surtout en Espagne, qui avaient étudié l'art de se *soumettre les puissances invisibles.*

Rendu curieux par ses premières recherches, Don José passa des livres aux manuscrits. Il en parcourut plusieurs qui paraissaient ne contenir que des instructions générales sur la transmutation des métaux; mais enfin il trouva enfermé dans un étui de plomb un rouleau de parchemin dont les premières lignes le frappèrent : c'étaient des recettes magiques servant à accomplir certains prodiges, tels que de se rendre invisible, de se transformer à volonté, de franchir en un instant les plus grandes distances! enfin il arriva à un paragraphe qui avait pour titre :

Moyen de faire que votre désir devienne loi souveraine et s'accomplisse à l'instant!

Le jeune docteur fit un bond de joie.

— Par la vraie croix! s'écria-t-il, si le moyen réussit, je n'en demande point davantage. Obtenir que *notre désir devienne loi souveraine!* n'est-ce point là le dernier terme de la félicité terrestre? Voyons seulement si l'on peut atteindre ce but sans compromettre son âme.

Il lut la recette indiquée dans le manuscrit et n'y trouva rien de contraire à la foi. Il suffisait, pour ac-

Digitized by Google

quérir le don promis, de prononcer, avant de s'endormir, certaine prière, et de boire le contenu d'un petit flacon caché au fond de l'étui de plomb.

José chercha ce flacon, le déboucha, et vit qu'il renfermait quelques gouttes d'une liqueur noire et odorante. Il hésite un instant, non qu'il doutât de la puissance de la formule et du philtre, ses opinions à cet égard étaient celles de son époque; mais il voulait être sûr de ne point se tromper. Il relut donc, sur le rouleau, les lignes déjà déchiffrées, et, de plus, le *post-scriptum* qu'il n'avait point remarqué d'abord. Ce *post-scriptum* ne renfermait que ces mots :

« *Notre impuissance est une barrière providentielle opposée par Dieu à notre folie.* »

— Bon, bon, murmura-t-il, le vieux docteur aimait, comme ceux de sa race, à farcir toute chose des lieux communs de morale; mais, pour le moment, je n'ai que faire de ses sentences, et je préfère essayer sa recette.

A ces mots, il porta le flacon à ses lèvres, et prononça la longue formule qui était indiquée. Il l'avait à peine achevée que ses yeux se fermèrent et qu'il s'endormit.

. . . . . .

Don José ne savait pas depuis combien de temps durait ce sommeil, lorsqu'il lui sembla que le jour pénétrait par sa lucarne. Il se souleva avec effort et demeura quelque temps dans cet état de demi-lucidité qui précède le réveil. Enfin ses idées s'éclaircirent; la vue du rouleau de parchemin et du flacon vide lui rappela ce qui était arrivé la veille; mais comme il ne vit rien de

Digitized by Google

changé, soit en lui, soit autour de lui, il crut que la recette du docteur maure n'avait point agi.

— Allons, dit-il en soupirant, c'était encore une illusion; je me réveille dans mon grenier avec mon unique pourpoint et ma bourse vide! Cependant Dieu sait si, en m'endormant, j'ai désiré la trouver remplie!...

Il n'acheva pas : ses regards venaient de rencontrer la poutre à laquelle il avait accroché ses habits et de s'arrêter sur sa bourse de cuir, qui pendait de la poche de son haut-de-chausses, toute gonflée d'écus d'or!

Il se redressa en tressaillant, se frotta les yeux, avança la main pour saisir la bourse et la vida sur son lit!... C'étaient bien des écus d'or!... plus d'écus d'or qu'il n'avait jamais possédé à la fois de maravédis! Le philtre venait de produire son effet; il avait désormais le pouvoir de réaliser tous ses désirs!

Voulant faire, à l'instant même, une seconde expérience, il désira que son grenier se transformât en une chambre somptueuse, et ses habits râpés, en un costume tout neuf de velours noir doublé de satin! Son souhait fut immédiatement accompli. Il demanda ensuite un déjeuner d'archevêque, servi par de petits nègres vêtus de rouge. Le déjeuner couvrit une table subitement apparue, et les petits nègres entrèrent avec les vins et le chocolat! Il continua ainsi pendant quelque temps à essayer, sous toutes les formes, son nouveau pouvoir. Enfin, lorsqu'il eut acquis la certitude que son désir était bien réellement devenu *loi souveraine*, il s'élança hors de l'auberge dans une ivresse de joie impossible à rendre.

Digitized by Google

Il était donc vrai que ce rouleau de parchemin l'avait fait, en quelques heures, plus riche que les riches, plus puissant que les puissants! IL POUVAIT CE QU'IL VOULAIT! que de choses comprises dans ces mots, et comme en les répétant il se sentait grandir dans sa propre estime! Qu'étaient auprès de lui, les rois, les empereurs, le pape lui-même! Tous étaient retenus par les règles établies, par les lois du possible; tandis que lui, son domaine n'avait de limite que sa fantaisie! Quel bonheur que le parchemin du docteur maure ne fut point tombé aux mains d'un homme ignorant, avide, emporté par les passions mauvaises, mais entre celles d'un hidalgo raisonnable dans ses souhaits, maître de ses passions, et reçu docteur à l'Université de Salamanque! Aussi l'humanité pouvait se rassurer! Don José Fuez d'Alcantra se respectait trop pour abuser de son pouvoir illimité. En l'accordant, la Providence l'avait estimé ce qu'il valait, et il était bien décidé à la justifier par sa conduite.

Il résolut d'en donner une première preuve en modérant lui-même son ambition. A sa place, tout autre eût désiré être roi, avec un palais, des courtisans, une armée! mais Don José était ennemi des grandeurs. Il décida qu'il se contenterait d'acheter le domaine d'Alonzo Mendos, et de vivre là avec quelques millions, le titre de comte et les priviléges de grand d'Espagne, comme un sincère et modeste philosophe.

Il s'achemina en conséquence, sans retard, vers le village d'Argelles, où la vente du château devait avoir lieu.

Digitized by Google

La route qu'il avait prise conduisait également à Toro, et elle était couverte de paysannes, de muletiers et de marchands qui s'y rendaient. Tout en avançant, Don José regardait à droite ou à gauche, et faisait, sur chacun, de petites expériences de son pouvoir. A la jeune fille, qui accourait accorte et riante, il souhaitait une heureuse rencontre ; au vieillard marchant à peine, une place dans la voiture qui passait ; au pauvre mendiant, une pièce d'or surgissant tout à coup à ses pieds, et tout s'accomplissait sur-le-champ ! Encouragé par le succès, Don José passait du rôle d'ange gardien à celui d'archange. Après avoir secouru, il voulait faire justice. Ainsi il châtiait le soldat à l'air fanfaron par un coup de vent qui emportait son feutre à la rivière ; le marchand prodigue de coups de fouet, en effarouchant ses mules et les dispersant dans la campagne ; le *titulado*, qui lui semblait regarder trop dédaigneusement les piétons du haut de son carrosse, en brisant brusquement sa roue orgueilleuse ! Pour tout cela, Don José obéissait à sa première impression, distribuant la récompense ou le châtiment, selon qu'un *air* venait à lui agréer ou à lui déplaire, et rendant la justice d'inspiration !

Il arriva ainsi en vue du château de Mendos, dont les bois magnifiques bordaient la route. Voulant éviter le soleil qui commençait à devenir plus ardent, il prit une avenue qu'il connaissait, et par laquelle on pouvait également gagner le village.

On se trouvait aux plus beaux jours de l'été ; les haies étaient couvertes de fleurs et la forêt retentissait de mille chants d'oiseaux. Des bûcherons, campés dans

Digitized by Google

des huttes de feuillage, débitaient le bois abattu et le transformaient en différents ustensiles de ménage. Don José décida que lorsque cette terre serait à lui, il régulariserait cette exploitation d'après certaines idées qui lui étaient particulières. Il traça même au crayon, sur le coin de son parchemin, le plan d'un hameau forestier qui devait unir l'aisance au pittoresque. En atteignant les prairies, il trouva également que les irrigations pourraient être mieux entendues, et calcula l'augmentation qui devait en résulter. Il fut plus content des vignes, à l'occasion desquelles il se rappela un grand nombre de vers d'Horace et de passages des Écritures saintes, qui conduisirent naturellement à ce problème fort controversé, de savoir si le premier vin fabriqué par Noé était blanc ou rouge. Quant aux champs de grains, il décida qu'il les transformerait en pâturages pour les troupeaux, et qu'il défricherait des bruyères pour en faire des champs de grains.

Il en était là de ses projets de nouveau propriétaire, lorsqu'une voix brève et impérieuse lui demanda qui lui avait permis de traverser le domaine de Mendos.

Il se détourna et aperçut un jeune homme dont le costume annonçait le rang élevé. Il montait un cheval andalous merveilleusement beau et richement équipé.

Don José ayant mis à l'examiner le temps qu'il eût fallu employer à lui répondre, le jeune seigneur répéta sa question d'un accent d'impatience. Le docteur de Salamanque sourit de cet air placide et confiant que donne la puissance.

— Est-il donc besoin de permission pour visiter un domaine sans maître? demanda-t-il.

Digitized by Google

— Qui vous a dit que celui-ci n'en eût pas? répliqua le cavalier.

— Ceux qui m'ont appris que Perez, garde-notes à Argelles, était chargé de le vendre aujourd'hui même.

— Alors, vous le visitez comme acheteur?

— Comme acheteur.

— Et savez-vous ce qu'on en demande?

— Je compte m'en informer tout à l'heure.

— L'estimation a été de quatre cent mille écus d'or.

— Le domaine vaut davantage.

Le gentilhomme éclata de rire.

— Sur mon âme! voilà un acquéreur opulent! s'écria-t-il d'un ton railleur, et qui voyage bien modestement pour sa fortune.

— J'ai l'habitude d'aller à pied, répondit don José avec une bonhomie princière.

— C'est trop d'humilité, reprit le jeune homme, et votre seigneurie serait, en vérité, plus commodément sur mon alezan.

— Le pensez-vous? demanda don José, pris d'une subite fantaisie.

— Tellement que je suis tenté de mettre pied à terre pour vous offrir ma monture, continua le cavalier de plus en plus railleur.

— Il est facile de vous satisfaire, reprit le docteur; et puisqu'il en est ainsi, je *désire* que vous soyez à terre.

A l'instant même l'alezan se cabra et jeta brusquement le jeune seigneur sur l'herbe.

— Vous avez effrayé mon cheval! s'écria celui-ci en se relevant pâle de colère.

Digitized by Google

— J'ai aidé à l'accomplissement de vos intentions, répliqua don José, qui avait pris la bride de l'alezan et se préparait à le monter.

Le jeune homme s'avança vers lui le fouet levé.

— Arrière! drôle! ou je te coupe le visage! s'écria-t-il alors de lui.

Le sang monta au front de don José.

— Le señor oublie qu'il parle à un hidalgo, dit-il fièrement, et que je porte comme lui une épée.

— Alors, voyons comment tu sais t'en servir, reprit le cavalier, qui dégaina la sienne et s'avança sur le docteur.

En toute autre occasion, ce dernier eût essayé les moyens de conciliation; mais la menace du jeune étranger avait remué sa bile, et la certitude de n'avoir rien à craindre lui donna un courage inaccoutumé. Il pensa, d'ailleurs, que son adversaire avait besoin d'une leçon, et lui *désira* une blessure susceptible de le faire réfléchir sur les inconvénients de l'emportement. Ce désir fut immédiatement suivi de son effet; le jeune seigneur laissa tomber son épée en jetant une exclamation de douleur et de dépit. Don José, qui était sûr d'avoir désiré la blessure légère, ne s'en inquiéta point davantage, et voulant compléter la leçon en jouant jusqu'au bout son rôle, s'excusa gravement près du cavalier de ce qui était arrivé, ajouta qu'il ne lui en gardait nulle rancune, et que, pour le lui prouver, il acceptait son offre précédente.

En parlant ainsi, il enfourcha l'alezan, salua le gentilhomme, et prit, au trot, le chemin du village.

Digitized by Google

Ce qui venait de se passer avait ajouté une petite pointe de fatuité à la bonne opinion que don José avait de lui-même. Il avait mystifié et blessé un homme; il était également content de sa bravoure et de son esprit. Il savait maintenant, d'une manière certaine, que rien ne pouvait faire obstacle à sa volonté; qu'il lui était permis de briser toute opposition, d'humilier tout orgueil, et il était déjà tellement habitué à cette pensée, qu'il ne s'en étonnait plus. La seule chose qui l'étonnât était l'idée de résistance chez les autres. Il ne pouvait la supporter; il la regardait comme une révolte contre des droits légitimes! aussi, en traversant le village, faillit-il assommer un muletier qui ne se rangeait point assez vite. L'instinct de tyrannie grandissait dans cette âme comme une marée montante.

Il se présenta chez l'homme d'affaires chargé de la vente du château, bien moins en acquéreur qui s'informe des conditions, qu'en maître qui vient prendre possession de ce qui lui appartient. Malheureusement Perez lui déclara, dès les premiers mots, que le château de Mendos n'était plus à vendre.

On devine le désappointement du docteur. Ce domaine pour lequel il avait d'avance médité tant d'améliorations, combiné tant de changements, lui échapperait subitement! Il en serait pour ses frais d'imagination et pour ses réminiscences d'Horace, lui, l'homme dont *la volonté devenait loi souveraine!* C'était impossible! l'idée seule d'une pareille opposition à ses désirs l'indigna, et ce fut avec une hauteur presque irritée qu'il demanda au garde-notes pourquoi le domaine n'était plus à vendre.

Digitized by Google

— Parce que don Henriquez, le neveu de M. le comte, vient de faire deux héritages, répondit celui-ci, et que le rétablissement de sa fortune l'a décidé à garder la terre de Mendos.

— Quoi! reprit don José, quel que soit le prix qu'on lui offre...

— Il refusera.

— Vous êtes sûr?

— Lui-même me le disait encore ce matin.

— Il est donc ici?

— Il vient de partir à cheval pour le château.

Don José comprit que c'était son cavalier inconnu, et ne put retenir une exclamation. L'homme d'affaires y répondit par quelques compliments de condoléance auxquels il ajouta que don Henriquez tenait surtout à conserver le château pour profiter de la prochaine chasse d'automne.

— Parbleu! pensa don José avec humeur, *j'aurais* dû le blesser assez grièvement pour qu'il perdît l'espoir d'en jouir.

Et il ajouta tout haut qu'un tel motif ne pouvait empêcher don Henriquez d'accepter certaines propositions.

— La terre lui plaît, fit observer le garde-notes, et je dois dire qu'elle réunit pour cela tous les avantages. D'abord, une position admirable!...

— Je la connais, répondit don José brusquement.

— Des bois, des champs, des jardins...

— Je les ai vus, interrompit de nouveau le docteur dont cette description augmentait la convoitise.

— A la bonne heure, reprit Perez; mais ce que le señor

Digitized by Google

n'a point vu peut-être, c'est l'intérieur du château depuis les embellissements effectués par feu M. le comte. Il y a d'abord une galerie de tableaux peints par nos meilleurs maîtres.

— Des tableaux! répéta don José; j'ai toujours ador les tableaux..., quoique je préfère encore les statues...

— Le château en est peuplé.

— Il serait possible!

— Sans parler d'une bibliothèque...

— Il y a une bibliothèque! s'écria le docteur.

— De trente mille volumes!

Don José fit un geste de désespoir.

— Et un pareil trésor serait perdu! reprit-il; cet arsenal de la science resterait aux mains d'un ignorant! car ce don Henriquez doit être un ignorant.

Le garde-notes plia les épaules.

— Eh! eh! dit-il en baissant la voix, sa seigneurie sait ce que c'est qu'un jeune homme de noble famille, riche et ami du plaisir.

— J'en étais sûr, interrompit José, c'est un mauvais sujet!

— Il a du bon, beaucoup de bon. Il est seulement un peu vif, ce qui lui a fait avoir déjà plusieurs affaires avec d'autres gentilshommes.

— C'est cela! un querelleur, un duelliste, continua le docteur; j'aurais dû m'en douter!

Et il ajouta plus bas :

— Et surtout lui ôter les moyens de continuer, en le privant de la main qui tient l'épée! c'était justice.

— L'âge corrigera ces emportements, reprit Perez, et

Digitized by Google

aussi, je l'espère, l'humeur prodigue de sa seigneurie. Malgré sa richesse, elle est toujours au dépourvu; elle a déjà exigé des fermiers de son oncle tous les arrérages.

— Et ils ont payé?

— A grand'peine, car les dernières récoltes ont été mauvaises.

— Mais c'est de la cruauté! s'écria don José, sincèrement indigné. Quoi! presser de pauvres gens qui manquent de tout, quand on a une fortune de prince; un château avec des tableaux, des statues, une bibliothèque de trente mille volumes! Mais un pareil homme est un véritable fléau, et *il serait à désirer*, dans l'intérêt de tout le monde, qu'on en délivrât l'Espagne...

Il fut interrompu par un bruit de pas et de voix retentissant sur l'escalier, et par l'apparition d'un serviteur qui se précipita dans la chambre tout effaré.

— Qu'y a-t-il? demanda le garde-notes.

— Un malheur! un grand malheur! s'écria le domestique; don Henriquez vient de se battre!

— Encore!

— Et il a été blessé.

— Dangereusement?

— Non; mais comme il a voulu poursuivre son adversaire qui s'échappait sur son cheval, il s'est laissé choir de manière à aggraver sa blessure, et il s'est évanoui sur la route.

— Et c'est là qu'on vient de le retrouver?

— C'est-à-dire qu'un voiturier qui passait sans le voir l'a arraché à sa défaillance en lui écrasant la main droite.

Digitized by Google

— Dieu!

— On l'a pourtant relevé pour le conduire ici.

— Alors il est sauvé.

— Hélas! en passant tout à l'heure dans la cour, sous l'échafaudage des maçons, une pierre s'est détachée et vient de le frapper mortellement.

Don José recula comme un homme subitement éclairé d'une affreuse lumière. Tout ce qui venait d'arriver était son ouvrage. Il avait d'abord souhaité à don Henriquez une blessure plus grave qui lui rendît la chasse impossible; puis la perte de la main qui tenait l'épée, puis la mort, dans l'intérêt de tous; et trois accidents successifs avaient immédiatement répondu à ses trois vœux! Ainsi, après avoir torturé et estropié un homme, il venait de le tuer! Cette pensée lui traversa le cœur comme un trait. Il voulut la repousser en criant que c'était impossible; mais, dans ce moment même, la porte s'ouvrit, et quatre valets parurent, soutenant le cadavre immobile et sanglant du jeune seigneur!

Don José ne put supporter ce spectacle; une révolution violente s'opéra en lui : tout ce qui l'entourait disparut...

...Et il se retrouva sur sa paillasse, dans le grenier de l'auberge, en face de la fenêtre par laquelle commençaient à glisser les rayons du soleil.

Le premier sentiment du docteur de Salamanque fut la joie d'avoir échappé à son horrible vision; puis le souvenir de ce qui s'était passé la veille lui revint, et il comprit tout.

La potion prise sur la foi du docteur maure était un

Digitized by Google

de ces narcotiques puissants qui, en exaltant nos facultés pendant le sommeil, transforment en songes les préoccupations habituelles de notre esprit; tout ce qu'il avait pris pour une réalité n'était qu'un rêve!

Don José y réfléchit longtemps en silence; puis reprenant le rouleau de parchemin qui était resté à son chevet, il le parcourut de nouveau, s'arrêta à la sentence qu'il avait dédaignée la veille, la relut plusieurs fois, et secouant enfin la tête d'un air pénétré :

— Ceci est une leçon salutaire, dit-il, et dont je profiterai si je suis sage. J'avais cru que, pour être heureux, il suffisait de *pouvoir ce qu'on voulait*, sans songer que la volonté de l'homme, quand elle n'a plus de frein, passe de l'orgueil à l'extravagance, de l'extravagance à la tyrannie, et de la tyrannie à la cruauté. Hélas! le docteur maure avait raison : *Notre impuissance est une barrière providentielle opposée par Dieu à notre folie.*

Ce rêve profita assez à don José (devenu José tout court) pour lui faire accepter dans la suite plus patiemment son humble fortune, et il mourut longtemps après, second majordome du château dont il avait espéré un instant devenir le seigneur.

Digitized by Google

SEPTIÈME RÉCIT

LE TRÉSOR

Une jeune fille et un vieillard étaient assis dans une petite mansarde dont l'ameublement plus que modeste, mais soigneusement entretenu, accusait les efforts d'une indigence qui ne s'est point abandonnée elle-même. L'ordre, le goût et la propreté donnaient au pauvre intérieur une sorte d'élégance. Chaque objet était rangé à sa place ; les briques du parquet étaient lavées avec soin,

Digitized by Google

la tapisserie fanée était pure de toute souillure, et la fenêtre garnie de petits rideaux de grosse mousseline sur laquelle de nombreuses reprises formaient une sorte de broderie. Quelques pots de fleurs communes ornaient le devant de cette fenêtre entr'ouverte, et parfumaient la mansarde de leurs douces senteurs.

Le soleil allait se coucher : une lueur pourprée illuminait l'humble demeure, effleurant le charmant visage de la jeune fille, et se jouant dans les cheveux blancs du vieillard.

Celui-ci se tenait à demi renversé dans un fauteuil de jonc qu'une industrieuse sollicitude avait garni de coussins bourrés d'étoupes et recouverts d'indienne dépareillée. Une vieille chaufferette transformée en tabouret soutenait ses pieds mutilés, et le seul bras qui lui restât était appuyé sur un petit guéridon où l'on apercevait une pipe d'écume de mer et un sac à tabac brodé en perles coloriées.

Le vieux soldat avait un de ces visages hardis et sillonnés, dont la franchise tempère la rudesse. Une moustache grise voilait le demi-sourire qui entr'ouvrait ses lèvres, tandis que son regard restait comme oublié sur la jeune fille.

Cette dernière pouvait avoir vingt ans; c'était une brune aux traits caressants mais mobiles, dont les sentiments se traduisaient par des expressions subites et rapides. Son visage limpide ressemblait à ces belles eaux qui laissent voir jusqu'au fond tout ce qu'elles renferment.

Elle tenait à la main un journal et faisait la lecture

Digitized by Google

au vieil invalide; tout à coup elle s'interrompit et prêta l'oreille.

— Qu'y a-t-il? demanda le vieillard.

— Rien! répliqua la jeune fille, dont le visage exprima le désappointement.

— Tu as cru entendre Charles? reprit le soldat.

— Il est vrai, dit la lectrice en rougissant un peu; sa journée doit être finie, et c'est l'heure où il rentre...

— Quand il rentre, acheva Vincent d'un ton chagrin.

Suzanne ouvrit les lèvres pour justifier son cousin; mais son jugement protesta sans doute contre cette intention, car elle s'arrêta embarrassée, puis tomba dans la rêverie.

L'invalide passa la main qui lui restait sur sa moustache, et se mit à la tordre avec impatience; c'était son geste habituel dans ses accès de mécontentement.

— Notre conscrit bat une mauvaise marche, reprit-il enfin; il revient ici maussade, il se dérange de son travail pour courir les guinguettes et les fêtes de barrières; tout cela finira mal pour lui et pour nous.

— Ne dites pas cela, mon oncle, vous lui porteriez malheur, reprit la jeune fille d'un ton pénétré. C'est un mauvais moment à passer, j'espère. Depuis quelque temps mon cousin s'est fait des idées!... Il n'a plus de courage au travail...

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'il n'a rien, dit-il, à en attendre. Il croit tous les efforts de l'ouvrier inutiles pour son avenir, et assure que le mieux est de vivre au jour le jour, sans prévoyance et sans espoir.

Digitized by Google

— Ah! c'est là son système? reprit le vieillard dont le front s'était plissé; eh bien! il n'a pas l'honneur de l'avoir inventé. Nous avions aussi au régiment des raisonneurs qui s'exemptaient de partir, sous prétexte que la route était trop longue, et qui traînaient dans les dépots, tandis que leurs compagnies entraient à Madrid, à Berlin et à Vienne. Ton cousin, vois-tu, ne sait pas qu'à force de mettre un pied devant l'autre les plus petites jambes peuvent faire le voyage de Rome.

— Ah! si vous lui faisiez comprendre cela! dit Suzanne, avec une ardeur inquiète. J'ai bien essayé de le convertir en comptant ce qu'un bon relieur comme lui pouvait économiser; mais quand j'arrivais à la somme, il haussait les épaules et disait que les femmes n'entendent rien au calcul.

— Et alors, toi, tu te désespérais, pauvre fille, continua Vincent avec un sourire attendri; je vois maintenant pourquoi tu as si souvent les yeux rouges...

— Mon oncle, je vous assure...

— Ce qui fait que tu oublies d'arroser tes giroflées, et que tu ne chantes plus.

— Mon oncle...

Suzanne, confuse, tenait les yeux baissés et roulait le coin du journal. L'invalide posa la main sur sa tête nue.

— Allons, ne va-t-elle pas croire que je la gronde? reprit-il d'un ton de brusquerie amicale; n'est-il pas tout simple que tu t'intéresses à Charles, qui est maintenant ton cousin, et qui un jour, j'espère...

La jeune fille fit un mouvement.

Digitized by Google

— Eh bien ! non, ne parlons plus de ça, dit l'invalide en s'interrompant; j'oublie toujours qu'avec vous autres il faut ignorer ce que l'on sait ! N'en parlons plus, te dis-je, et revenons à ce vaurien pour lequel tu as de l'amitié... C'est le mot reçu, n'est-ce pas... et qui en a également pour toi.

Suzanne secoua la tête.

— C'est-à-dire qu'il en avait autrefois, dit-elle; mais depuis quelque temps... si vous saviez comme il est froid, comme il a l'air ennuyé.

— Oui, reprit Vincent pensif; quand on a goûté aux amusements qui font du bruit, les plaisirs du ménage paraissent fades; c'est comme un petit vin du cru après le schnick; on connait ça, ma fille; beaucoup d'entre nous ont passé par là !

— Mais ils se sont guéris, fit observer Suzanne; ainsi Charles peut guérir également. Il suffira peut-être que vous lui parliez mon oncle...

Le vieillard fit un geste d'incrédulité.

— Ces infirmités-là ne se traitent point par des paroles, répliqua-t-il, mais par des actes; on n'improvise pas plus un homme raisonnable qu'un bon soldat : il faut de l'expérience, l'épreuve de la fatigue et le baptême du canon ! Ton cousin, vois-tu, manque de volonté, parce qu'il ne voit point de but; il faudrait lui en montrer un qui lui refît le courage; mais ce n'est point une petite affaire. J'y penserai.

— Cette fois, c'est bien lui ! interrompit la jeune fille qui avait reconnu, dans l'escalier, le pas précipité de son cousin.

Digitized by Google

— Alors, silence dans les rangs ! dit l'invalide; n'ayons pas l'air de songer au particulier, et reprends ta lecture.

Suzanne obéit, mais le tremblement de sa voix aurait facilement révélé son émotion à un observateur attentif. Tandis que ses yeux suivaient les lignes imprimées, et que sa bouche prononçait machinalement les mots, son oreille et sa pensée étaient tout entières à son cousin, qui venait d'ouvrir la porte et qui avait déposé sa casquette sur la table placée au milieu de la mansarde.

Autorisé au silence par la non-interruption de la lecture, le jeune ouvrier ne salua ni son oncle ni sa cousine, et, s'approchant de la fenêtre, il s'y appuya, les deux bras croisés.

Suzanne continua sans comprendre ce qu'elle disait.

Elle en était à cette mosaïque de nouvelles séparées et souvent contradictoires, groupées sous le titre commun de *faits divers*. Charles, qui avait d'abord paru distrait, finit par prêter attention comme malgré lui. La jeune fille, après plusieurs annonces de vols, d'incendies et d'accidents, arriva à l'article suivant :

« Un pauvre colporteur de Besançon, nommé Pierre » Lefèvre, voulant, à tout prix, faire fortune, conçut la » pensée de partir pour l'Inde, qu'il avait entendu citer » comme le pays de l'or et des diamants. Il vendit donc » le peu qu'il possédait, gagna Bordeaux et s'embarqua » en qualité d'aide de cuisine sur un navire américain. » Dix-huit ans s'écoulèrent sans qu'on eût entendu par» ler de Pierre Lefèvre; enfin ses parents viennent de » recevoir une lettre qui annonce son prochain retour; » elle leur fait savoir que l'ex-colporteur, après des fati-

Digitized by Google

» gues inexprimables et des retours de fortune inouïs,
» arrive en France borgne et manchot, mais propriétaire
» d'une fortune que l'on évalue à deux millions. »

Charles, qui avait écouté l'article avec une attention croissante, ne put retenir une exclamation.

— Deux millions ! répéta-t-il émerveillé.

— Ça pourra lui servir à acheter un œil de verre et un bras mécanique, fit observer le vieux soldat ironiquement.

— En voilà du bonheur ! reprit l'ouvrier qui n'avait point écouté la réflexion de son oncle.

— Et qu'il ne s'est pas procuré à crédit, ajouta l'invalide.

— Dix-huit années de *fatigues inexprimables !* répéta Suzanne en appuyant sur les expressions du journal.

— Qu'importe, quand il y a la fortune au bout? répliqua Charles avec vivacité ; ce qui est difficile, ce n'est ni d'entreprendre une mauvaise route, ni de supporter le mauvais temps pour atteindre un bon gîte, mais de marcher pour n'arriver nulle part.

— Ainsi, reprit la jeune fille dont les regards s'étaient levés timidement sur son cousin, ainsi vous enviez le sort du colporteur ; vous donneriez toutes vos années de jeunesse, un de vos yeux, une de vos mains...

— Pour deux millions, interrompit Charles ; très-certainement ! Vous n'avez qu'à me trouver un acheteur à ce prix, Suzanne, et je vous assure une dot pour épingles.

La jeune fille détourna la tête sans répondre ; son cœur s'était serré et une larme gonfla ses paupières. Vincent

Digitized by Google

se tut également; mais il s'était remis à tordre sa moustache d'un air morose.

Il y eut un long silence : chacun des trois acteurs de cette scène poursuivait en lui-même sa pensée.

Le bruit de l'horloge qui sonnait huit heures arracha Suzanne à sa préoccupation. Elle se leva vivement et se mit à préparer le couvert pour le repas du soir.

Il fut triste et court. Charles, qui avait passé le dernier tiers de la journée à la guinguette avec ses amis, ne voulut rien manger, et Suzanne avait perdu l'appétit. Vincent fit seul honneur au frugal souper; car les épreuves de la guerre l'avaient accoutumé à maintenir les priviléges de l'estomac au milieu de toutes les émotions; mais il fut vite rassasié, et regagna son fauteuil bourré, près de la fenêtre.

Après avoir tout rangé, Suzanne, qui éprouvait le besoin d'être seule, prit une lumière, embrassa l'invalide et se retira dans le petit cabinet qu'elle occupait au-dessus. Vincent et le jeune ouvrier se trouvèrent tête à tête.

Celui-ci allait également souhaiter le bonsoir à son oncle, lorsque le vieux soldat lui fit signe de tirer le verrou de la porte et de s'approcher.

— J'ai à te parler, lui dit-il sérieusement.

Charles, qui prévoyait des reproches, demeura debout devant le vieillard; mais ce dernier lui fit signe de s'asseoir.

— As-tu bien pensé à tes paroles de tout à l'heure, dit-il, en regardant fixement son neveu? serais-tu véritablement capable d'un long effort pour arriver à la fortune?

Digitized by Google

— Moi ! en pouvez-vous douter, mon oncle? répondit Charles, surpris de la question.

— Ainsi tu consentirais à prendre patience, à travailler sans interruption, à changer tes habitudes?

— Si cela pouvait me profiter à quelque chose... Mais pourquoi une pareille demande?

— Tu vas le savoir, dit l'invalide qui ouvrit le tiroir d'une petite commode, dans lequel il serrait les vieux journaux prêtés par un des locataires.

Il chercha quelque temps parmi les feuilles imprimées, en prit une, l'ouvrit, et montra à Charles un article marqué avec l'ongle.

Le jeune ouvrier lut à demi-voix.

« Des démarches viennent d'être faites près du gou-
» vernement espagnol, au sujet d'un dépôt enfoui sur
» les bords du Duero, après la bataille de Salamanque.
» Il paraîtrait que pendant cette fameuse retraite une
» compagnie appartenant à la première division, et qui
» était chargée de la garde de plusieurs caissons, fut sé-
» parée du corps d'armée et cernée par un parti telle-
» ment supérieur, que tout essai de résistance devenait
» impossible. L'officier qui la commandait, voyant qu'il
» n'y avait plus aucun espoir de se faire jour à travers
» les ennemis, profita de la nuit pour faire enfouir les
» caissons par quelques-uns des soldats en qui il avait
» le plus de confiance; puis, sûr que personne ne pour-
» rait les découvrir, il ordonna à sa petite troupe de se
» disperser, afin que chacun tentât de s'échapper isolé-
» ment à travers les lignes ennemies. Quelques-uns réus-
» sirent, en effet, à regagner la division; mais l'officier

Digitized by Google

» et les hommes qui connaissaient le lieu où les caissons
» avaient été enterrés périrent tous dans cette fuite.

» Or, on assure que ces caissons renfermaient l'argent
» du corps d'armée, c'est-à-dire une somme d'environ
» trois millions. »

Charles s'arrêta et regarda l'invalide, les yeux étincelants.

—Auriez-vous fait partie de cette compagnie? s'écria-t-il.

— J'en faisais partie, répliqua Vincent.

— Vous connaissez l'existence de ce dépôt?

— J'étais un de ceux que le capitaine chargea de le faire, et le seul d'entre eux qui ait échappé aux balles de l'ennemi.

— Alors vous pourriez donner des indications, aider à le retrouver? reprit Charles plus vivement.

— D'autant plus facilement, que le capitaine nous avait fait prendre pour point de reconnaissance l'alignement de deux collines et d'un rocher; je reconnaîtrais l'endroit aussi sûrement que la place du lit dans cette chambre.

Charles se leva d'un bond.

— Mais alors votre fortune est faite, s'écria-t-il avec exaltation; pourquoi n'avoir point parlé? le gouvernement français eût accepté toutes vos propositions.

— Peut-être, dit Vincent; mais en tout cas elles auraient été inutiles.

— Comment?

— L'Espagne a refusé l'autorisation sollicitée; vois plutôt.

Il tendait au jeune ouvrier un second journal qui an-

Digitized by Google

nonçait, en effet, que la demande relative à la recherche du dépôt enfoui par les Français, en 1812, sur les bords du Duero, avait été rejetée par le gouvernement de Madrid.

— Mais quel besoin de permission? objecta Charles; où est la nécessité de tenter officiellement une recherche que l'on peut faire sans éclat et sans bruit? Une fois sur les lieux, et le terrain acheté, qui empêcherait de le fouiller, qui soupçonnerait la découverte?

— J'y ai pensé bien des fois depuis trente ans, reprit le soldat; mais où prendre la somme nécessaire pour le voyage et l'achat?

— Ne peut-on s'adresser à de plus riches que nous, es mettre dans le secret?

— Mais le moyen de les faire croire, ou de prévenir un abus de confiance dans le cas où ils uraient cru? et si le hasard empêche la réussite! S'il arrive, comme dans la fable que tu lisais l'autre jour à ta cousine, qu'au moment du partage le lion garde la proie entière! Il faudra donc, outre la fatigue du voyage et les incertitudes du succès, braver les tourments d'un procès! A quoi bon? dis-moi. Ce qu'il me reste de temps à vivre mérite-t-il tant de soucis? Au diable les millions qu'il faut aller chercher! J'ai deux cents francs de retraite; grâce à la petite, cela suffit, avec ma croix, pour la ration quotidienne et le tabac; je me moque du reste comme d'un peloton de Cosaques.

— Ainsi vous laisserez échapper cette occasion, reprit Charles avec une animation fébrile; vous refuserez la richesse?

— Pour moi, parfaitement, répliqua le vieillard; mais pour toi, c'est autre chose. J'ai vu tout à l'heure que tu

Digitized by Google

étais ambitieux, que rien ne te coûterait pour passer dans la compagnie des millionnaires ; eh bien ! ramasse la somme nécessaire à notre voyage, et je pars avec toi.

— Se peut-il ? vous !

— Gagne deux mille francs ; à ce prix je te donne un trésor ; ça va-t-il ?

— Ça va, mon oncle ! s'écria Charles avec exaltation.

Puis, se reprenant, il ajouta effrayé.

— Mais comment réunir tant d'argent ? Je ne pourrai jamais.

— Travaille avec courage et apporte-moi régulièrement ta paye de chaque semaine, je te promets que tu arriveras.

— Songez, mon oncle, que les économies d'un ouvrier sont peu de chose !

— Ça me regarde.

— Combien faudra-t-il d'années ?

— Tu en offrais tout à l'heure dix-huit, avec un œil et un bras pour appoint.

— Ah ! si j'étais sûr !

— D'acquérir un trésor ? Je te le jure sur les cendres du petit Caporal.

C'était le grand serment du soldat ; Charles dut regarder la chose comme sérieuse. Vincent l'encouragea de nouveau en répétant qu'il avait son avenir en main, et le jeune homme se coucha résolu à tous les efforts.

Mais la confidence de son oncle avait éveillé chez lui de trop magnifiques espérances pour qu'il pût dormir. Il passa la nuit dans une sorte de fièvre, calculant les moyens de gagner plus tôt la somme dont il avait besoin,

Digitized by Google

réglant l'emploi de sa richesse future, et traversant l'une après l'autre, comme des réalités, toutes les chimères qu'il s'était plu jusqu'alors à rêver.

Lorsque Suzanne descendit le lendemain, il était déjà parti pour son travail.

Vincent, qui vit l'étonnement de la jeune fille, hocha la tête en souriant, mais ne dit rien; il avait recommandé le secret au jeune ouvrier, et voulait le garder lui-même. Il fallait voir, d'ailleurs, ce que Charles mettrait de persistance dans ses nouvelles résolutions.

Les premiers mois furent les plus pénibles. Le jeune relieur avait pris des habitudes avec lesquelles il s'efforçait en vain de rompre; la continuité du travail lui était insupportable. Il fallait renoncer à cette mobilité capricieuse qui jusqu'alors avait seule réglé ses actions, surmonter la fatigue et le dégoût, résister aux instances de ses anciens amis de plaisir ! Ce fut d'abord une tâche difficile. Bien des fois son courage faiblit; il fut sur le point de retomber dans ses anciens désordes; mais l'importance du but à atteindre le ranimait. En apportant à l'invalide sa paye, qui augmentait de semaine en semaine, il éprouvait toujours comme un redoublement l'espérance qui retrempait son courage; c'était un pas bien petit vers le but, mais c'était un pas !

Chaque jour, d'ailleurs, l'effort devenait plus aisé. L'homme ressemble à un vaisseau dont les passions sont les voiles ! livrez-les aux vents du monde, et l'homme se précipitera, emporté à travers tous les courants et tous les récifs; mais faites les carguer par le bon sens, la navigation deviendra moins dangereuse; jetez enfin à la

Digitized by Google

place choisie l'ancre de l'habitude, et vous n'aurez plus rien à craindre.

Ainsi arriva-t-il au jeune ouvrier. A mesure que sa vie devenait plus régulière, ses goûts prenaient une nouvelle direction. L'assiduité au travail pendant tout le jour lui rendait le repos du soir plus doux; l'abandon des compagnies bruyantes donnait un charme tout nouveau à celle de son oncle et de sa cousine. Cette dernière avait repris sa familiarité amicale. Uniquement occupée de Vincent et de Charles, elle réussissait à transformer chaque réunion en fête, dont son cœur faisait tous les frais. C'était, chaque jour, quelque nouvelle suprise, quelque charmante attention qui resserrait l'affection par les liens de l'attendrissement et de la joie. Charles était tout étonné de trouver à sa cousine des qualités et des grâces qu'il n'avait jamais pris le temps de remarquer. Elle lui devenait insensiblement plus nécessaire. Sans qu'il y prît garde, le but de sa vie se déplaçait; l'espoir du trésor promis par Vincent n'était plus son seul mobile; à chaque action il pensait à Suzanne; il voulait mériter son approbation, lui devenir plus cher. L'âme humaine est une sorte de daguerréotype moral; entourez-la d'images d'ordre, de dévouement, de courage; illuminez-la par le soleil de la tendresse, chaque image se décalquera d'elle-même et restera à jamais imprimée. La vie que menait Charles éteignait, peu à peu, ses ardentes ambitions; il voyait le bonheur plus simple, plus prochain; son paradis n'était plus une féerie des *Mille et une Nuits*, mais un petit espace peuplé d'attachements qu'il pouvait enfermer dans ses deux bras.

Digitized by Google

Tout cela s'était fait pourtant sans qu'il se l'expliquât, sans qu'il y prît garde. Le jeune ouvrier se laissait aller au courant de sa nature, sans chercher à étudier chaque flot qui le portait en arrière ou en avant. Sa transformation, visible pour ceux qui vivaient avec lui, était restée un secret pour lui-même ; il ne se savait point changé, il se sentait seulement plus tranquille, plus heureux. La seule nouveauté qu'il aperçût dans ses sentiments était son amour pour Suzanne ; désormais il la mêlait à tous ses projets, et ne pouvait voir la vie qu'avec elle.

Cet élément de bonheur, introduit dans son avenir, avait modifié tous les autres. Les millions, au lieu d'être l'objet principal, n'étaient plus que des moyens, il les regardait comme une addition importante, mais accessoire à ses espérances ; aussi voulut-il savoir avec certitude si son amour était partagé.

Il se promenait un soir dans la petite mansarde, pendant que Vincent et sa cousine causaient près du poêle. Tous deux parlaient du premier maître de Charles, qui, après trente années d'une vie honnête et laborieuse, venait de mettre en vente son fonds de relieur, afin de se retirer en province avec sa vieille femme.

— En voilà deux époux qui ont su faire leur paradis sur terre, disait le vieux soldat ; toujours d'accord, toujours de bonne humeur, toujours au travail !

— Oui, répondit Suzanne avec conviction ; les plus riches peuvent envier leur sort.

Charles, qui était arrivé devant la jeune fille, s'arrêta brusquement.

Digitized by Google

— Ainsi vous voulez que votre mari vous aime, Suzanne ? demanda-t-il en la regardant.

— Mais certainement... si je puis..., répondit la jeune fille, qui sourit et rougit un peu.

— Vous le pouvez, reprit Charles plus vivement, et, pour cela, vous n'avez qu'à dire un mot.

— Quel mot, mon cousin ? bégaya Suzanne plus troublée.

— Que vous consentez à devenir ma femme ! répliqua le jeune ouvrier.

Et comme il vit le mouvement de suprise et de confusion de sa cousine :

— Oh ! ne vous troublez pas pour cela, Suzanne, continua-t-il avec une tendresse respectueuse ; il y a déjà longtemps que je voulais vous faire cette question... J'attendais toujours, pour un motif que mon oncle connaît : mais vous voyez que cela m'est sorti du cœur malgré moi... Et maintenant, soyez franche comme moi ; ne cachez rien de ce que vous sentez en vous-même ; l'oncle est là qui nous écoute, et qui nous reprendra si nous disons mal.

Le jeune homme s'était approché de sa cousine, dont il tenait une main pressée dans les siennes ; sa voix était tremblante, ses yeux mouillés. Suzanne, palpitante de oie, restait le front baissé, et le vieux soldat les regardait tous deux avec un sourire demi-attendri, demi-narqu ois.

Enfin il prit la jeune fille, et la poussant doucement vers Charles :

— Allons, parle donc, sournoise ! dit-il gaiement.

— Suzanne, un mot, un seul mot, de grâce ! reprit

Digitized by Google

l'ouvrier, qui continuait à tenir la main de sa cousine : voulez-vous m'accepter pour mari ?..

Elle cacha son visage sur l'épaule du jeune homme avec un *oui* inarticulé.

— Eh ! allons donc ! cria Vincent, en frappant sur ses genoux ; cela a bien de la peine à sortir... Vos mains, voyons, vos mains, et qu'on m'embrasse. Je vous laisse ce soir pour les confidences : demain nous parlerons d'affaires.

Dès le lendemain, en effet, il prit son neveu à part, lui annonça que la somme nécessaire à leur voyage était complète, et qu'ils pouvaient maintenant partir pour l'Espagne quand ils le voudraient.

Cette nouvelle, qui eût dû ravir Charles, lui causa un saisissement douloureux. Il fallait donc quitter Suzanne au moment même où ils commençaient à échanger les confidences de leur affection ; courir toutes les chances d'un voyage long, difficile, incertain, quand il eût été si doux de rester ! Le jeune homme maudit presque les millions qu'il fallait aller chercher si loin. Depuis que l'intérêt de sa vie avait changé, ses désirs de richesse s'étaient singulièrement amortis. A quoi bon désormais tant d'or pour acheter le bonheur ? il l'avait trouvé !

Cependant il ne dit rien à son oncle, et déclara qu'il était prêt.

Le vieux soldat se chargea des préparatifs ; il sortit pour cela plusieurs jours de suite, en compagnie de Suzanne ; enfin il annonça à Charles qu'il ne restait plus qu'à arrêter leurs places. La jeune fille étant absente, il pria son neveu de le suivre pour ce dernier objet, et,

Digitized by Google

comme les fatigues éprouvées depuis quelques jours avaient rendu ses blessures douloureuses, il monta en fiacre avec lui.

Vincent avait eu soin de se procurer, dans une de ses sorties, les journaux qui avaient parlé du fameux dépôt fait aux bords du Duero; lorsqu'il se trouva seul avec Charles, il les lui remit, en le priant de vérifier s'ils ne renfermaient aucun renseignement qui pût leur être de quelque utilité.

Le jeune homme vit d'abord les détails qu'il connaissait déjà, puis l'annonce du refus du gouvernement espagnol, enfin, des explications sur quelques recherches infructueuses essayées par des négociants de Barcelone. Il croyait les documents épuisés, lorsque ses regards tombèrent sur une lettre signée par un certain Pierre Dufour.

— Pierre Dufour, répéta Vincent; c'était le nom du fourrier de la compagnie.

— C'est, en effet, le titre qu'il prend, répondit Charles.

— Dieu me sauve ! je croyais le brave garçon dans l'autre monde. Voyons ce qu'il peut dire, lui qui était le confident du capitaine...

Au lieu de répondre, Charles poussa un cri. Il venait de parcourir la lettre et avait changé de visage.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc? demanda tranquillement Vincent.

— Ce qu'il y a ! répéta le jeune ouvrier; il y a que si ce Dufour dit vrai, le voyage est inutile.

— Pourquoi?

Digitized by Google

— Parce que les caissons n'étaient point chargés d'argent, mais de poudre !

Vincent regarda son neveu et éclata de rire.

— Ah ! c'était de la poudre, s'écria-t-il ; c'est donc pour ça qu'avant de les enterrer on en a tiré des cartouches.

— Vous le saviez ! interrompit Charles.

— Puisque je l'ai vu ! répondit le vieillard avec bonhomie.

— Mais alors... vous m'avez trompé, s'écria l'ouvrier, vous ne pouviez croire à l'existence des millions enfouis, et votre promesse était une raillerie ?

— C'était une vérité, répliqua le soldat sérieusement ; je t'ai promis un trésor, tu l'auras ; seulement, nous n'irons point le chercher en Espagne.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu vas le savoir.

La voiture venait de s'arrêter devant une boutique ; les deux voyageurs descendirent et y entrèrent. Charles reconnut l'atelier de reliure de son ancien maître, mais restauré, repeint et garni de tous les instruments nécessaires. Il allait demander l'explication de ce qu'il voyait, lorsque ses yeux tombèrent sur le nom du propriétaire gravé en lettres d'or au-dessus du comptoir ; c'était son propre nom ! Au même instant, la porte de l'arrière-boutique s'ouvrit ; il aperçut un foyer qui brillait joyeusement, une table servie, et Suzanne qui, en souriant, lui faisait signe d'entrer.

Vincent se pencha alors vers lui, et saisissant sa main :

— Voilà le trésor que je t'avais promis, dit-il ; un bon

Digitized by Google

état qui te fera vivre, et une bonne femme qui te rendra heureux. Tout ce que tu vois ici a été gagné par toi et t'appartient. Ne t'afflige pas si je t'ai trompé : tu ne voulais point *boire* le bonheur, j'ai fait comme les nourrices, qui frottent de miel la coupe repoussée par le nourrisson. Maintenant que tu sais où est la vie heureuse et que tu y as goûté, j'espère que tu ne la refuseras plus.

Digitized by Google

HUITIÈME RÉCIT

L'ONCLE D'AMÉRIQUE

Bien qu'au commencement de ce siècle Dieppe eût déjà beaucoup perdu de son importance, ses expéditions maritimes avaient encore une grandeur que le commerce restreint de nos jours ne peut faire soupçonner. Le temps des fortunes fabuleuses n'était point tellement passé qu'on ne vît, de temps en temps, revenir des pays lointains quelques-uns de ces millionnaires inattendus dont

Digitized by Google

le théâtre a tant abusé, et l'on pouvait encore, sans trop de naïveté, croire à la réalité des *oncles d'Amérique*. En effet, on montrait alors à Dieppe plus d'un négociant dont les navires remplissaient le port, et qu'on avait vu partir, quelques vingt ans auparavant, en simple jaquette de matelot. Ces exemples étaient un encouragement pour les forts et une éternelle espérance pour les déshérités. Ils rendaient l'invraisemblable possible et l'impossible vraisemblable. Les malheureux se consolaient de la réalité en espérant un miracle.

Ce miracle semblait près de s'accomplir pour une pauvre famille du petit village d'Omonville, situé à quatre lieues de Dieppe.

La veuve Mauvaire avait subi de rudes épreuves. Son fils aîné, le véritable soutien de la famille, était mort dans un naufrage, laissant quatre enfants à la charge de la vieille femme. Ce malheur avait arrêté et peut-être rompu le mariage de sa fille Clémence, en même temps qu'il dérangeait les projets de son fils Martin, qui avait dû quitter ses études tardives pour venir reprendre sa part des travaux de la ferme.

Mais au milieu de l'inquiétude et de l'abattement de la pauvre famille, une espérance rayonna tout à coup ! Une lettre écrite de Dieppe annonça le retour d'un beau-frère de la veuve, parti depuis vingt ans. L'oncle Bruno revenait *avec quelques curiosités du Nouveau-Monde*, ainsi qu'il le disait lui-même, et dans la résolution de s'établir à Dieppe.

Sa lettre faisait, depuis la veille, l'objet de toutes les préoccupations. Bien qu'elle ne renfermât rien de précis,

Digitized by Google

le fils Martin, qui avait de la lecture, y reconnut le style d'un homme trop libre et de trop bonne humeur pour ne pas s'être enrichi. Évidemment le marin revenait avec quelques tonnes d'écus, dont il ne refuserait pas de faire part à sa famille.

Une fois en route, l'imagination marche vite. Chacun ajouta ses suppositions à celles de Martin ; Julienne elle-même, la filleule recueillie par la veuve, et qui habitait la ferme, moins comme servante que comme parente d'adoption, Julienne se mit à chercher ce que l'oncle d'Amérique pourrait lui donner.

— Je lui demanderai un caraco de drap et une croix d'or, dit-elle après une nouvelle lecture de la lettre que Martin venait de faire tout haut.

— Ah ! dit la veuve en soupirant, si mon pauvre Didier vivait, voilà qu'il eût trouvé un protecteur.

— Il y a toujours ses enfants, marraine, fit observer la jeune fille, sans compter mam'selle Clémence, qui ne refuserait pas une dot.

— Pourquoi faire ? dit Clémence, en secouant tristement la tête.

— Pourquoi ? répéta Julienne ; mais pour que les parents de M. Marc n'aient plus rien à dire. Ils ont eu beau embarquer leur fils, à cette fin d'empêcher le mariage ; si l'oncle Bruno le veut, allez ! le futur sera bientôt de retour.

— Reste à savoir s'il a envie de revenir, objecta la jeune fille à demi-voix.

— Eh bien ! si ce n'est pas lui, tu en trouveras un autre, dit Martin, qui ne voyait que le mariage de sa

Digitized by Google

sœur, tandis que celle-ci voyait surtout le mari; avec un oncle d'Amérique, on trouve toujours une bonne alliance. Qui sait même s'il n'a pas avec lui quelque compagnon de fortune, quelque millionnaire dont il voudra se faire un neveu?

— Oh! j'espère bien que non! s'écria Clémence effrayée; rien ne presse pour mon mariage.

— Ce qui presse, c'est de trouver une place pour ton frère, reprit la veuve d'un ton chagrin.

— Monsieur le comte me fait toujours espérer la recette de ses fermes, objecta Martin.

— Mais il ne se décide pas, reprit la vieille femme; en attendant, le temps se passe et le blé se mange. Les grands seigneurs ne savent pas ça; leur esprit est au plaisir, et, quand ils se rappellent le morceau de pain qu'ils vous ont promis, vous êtes déjà mort de famine.

— Nous n'aurons plus ça à craindre avec l'amitié de l'oncle Bruno, dit Martin; il n'y a pas à se tromper; sa lettre dit : « J'arriverai demain à Omonville, avec *tout ce que je possède.* » Ce qui signifie qu'il ne compte pas nous oublier.

— Il doit être en route, interrompit la veuve, il peut arriver à chaque instant. Avez-vous bien tout préparé, Clémence?

La jeune fille se leva et montra le buffet garni avec une abondance inaccoutumée. Près d'un gigot de mouton qu'on venait de retirer du four se dressait un énorme quartier de lard fumé, flanqué de deux assiettes de fouasses de froment et d'une terrine de crème douce. Plusieurs pots de maître-cidre complétaient ce menu,

Digitized by Google

qui fit pousser aux enfants des cris d'admiration et de convoitise. Julienne parla, en outre, d'un potage aux pommes et d'une tartine au beurre qui *migeotait* près du feu.

La veuve choisit alors dans son armoire à linge une nappe et des serviettes jaunies par le manque d'usage. La jeune servante prit dans le vaisselier les assiettes les moins ébréchées et commença à mettre le couvert, en plaçant au haut bout de la table l'unique cuiller d'argent que possédât la famille.

On achevait ces préparatifs, lorsqu'un des enfants qui faisait le guet au dehors se précipita dans la maison en criant :

— Le voici ! le voici !

— Qui cela? demanda-t-on de toutes parts.

— Eh bien ! parbleu ! l'oncle Bruno, répondit une voix forte et joviale.

La famille entière se retourna. Un matelot venait de s'arrêter sur le seuil et restait encadré dans la baie de la porte subitement ouverte ; il tenait sur le poing droit un perroquet vert, et de la main gauche un singe de moyenne espèce.

Les petits enfants épouvantés se sauvèrent dans le giron de la grand'mère, qui ne put elle-même retenir un cri. Martin, Clémence et la servante regardaient stupéfiés.

— Comment ! est-ce qu'on a peur de ma ménagerie? reprit Bruno en riant. Allons, braves gens, remettez-vous le cœur, et qu'on s'embrasse ; je viens de faire trois mille lieues pour ça !

Digitized by Google

Martin se hasarda le premier; puis vinrent Clémence, la veuve et les plus grands de ses petits-fils; mais rien ne put décider la petite-fille ni le cadet à s'approcher.

Bruno s'en dédommagea en embrassant Julienne.

— Par ma foi! j'ai cru que je n'arriverais jamais, reprit-il; savez-vous maman Mauvaire, qu'il y a une bonne bordée à courir de Dieppe à votre satanée maison?

Martin remarqua alors les chaussures du marin qui étaient couvertes de poussière.

—Est-ce que l'oncle Bruno est venu à pied? demanda-t-il tout surpris.

— Pardieu! voudrais-tu que je fusse venu en canot à travers vos champs de blé? répondit le matelot gaiement.

Martin se tourna vers la porte :

— Mais... les bagages?... hasarda-t-il.

— Mes bagages, je les ai sur moi, dit Bruno. Un marin, mon petit, ça n'a besoin pour garde-robe que d'une pipe et d'un bonnet de nuit.

La veuve et les enfants se regardèrent.

— Pardon, objecta le garçon; mais, d'après la lettre de l'oncle, j'avais cru...

— Quoi donc? que j'arrivais avec un vaisseau à trois ponts?

— Non, reprit Martin, qui s'efforça de rire agréablement; mais avec vos malles... pour un long séjour; car vous nous aviez fait espérer que vous resteriez longtemps.

— Moi?

Digitized by Google

— La preuve, c'est que vous nous avez dit venir avec *tout ce que vous possédiez.*

— Eh bien, le voilà, tout ce que je possède! s'écria Bruno : mon singe et mon porroquet.

— Quoi! c'est tout? s'écria la famille d'une seule voix.

— Avec mon coffre de matelot, où il y a pas mal de bas sans pieds et de chemises dépouillées de manches! Mais on n'en est pas plus triste pour ça, les enfants. Tant que la conscience et l'estomac sont en bon état, le reste n'est qu'une farce! Faites excuse, belle-sœur; je vois là du cidre, et vos quatre lieues de chemin de terre m'ont desséché le gosier. Houp! Rochambeau, salue les parents.

Le singe fit trois gambades, puis alla s'asseoir un peu plus loin, en se grattant le museau.

Le marin, qui avait gagné la table, se servit à boire.

La famille paraissait consternée. En voyant le couvert mis, Bruno s'était assis sans façon et avait déclaré qu'il mourait de faim. Bon gré, mal gré, il fallut servir la soupe aux pommes et le lard fumé qui avait été aperçu; mais la veuve Mauvaire referma le buffet sur le reste.

Le matelot que Martin continuait à interroger, raconta alors comment il avait parcouru vingt ans les mers de l'Inde sous divers pavillons, sans autres gains que sa paye, aussitôt dépensée que reçue. Enfin, au bout d'une heure, il parut évident que l'oncle Bruno n'avait pour fortune que beaucoup de bonne humeur et un excellent appétit.

Le désappointement fut général, mais se traduisit se-

Digitized by Google

lon le caractère de chacun. Tandis qu'il n'éveillait chez Clémence que de la surprise mêlée d'un peu de tristesse, chez Martin c'était un dépit humilié, et chez la veuve du regret et de la colère. Ce changement de dispositions ne tarda pas à s'exprimer. Le singe ayant effrayé la petite fille en la poursuivant, sa grand'mère exigea qu'il fût relégué dans une écurie abandonnée; et le perroquet s'étant permis de becqueter dans l'assiette du matelot, Martin le déclara impossible à supporter. Clémence ne dit rien, mais elle sortit avec Juliette pour vaquer aux soins du ménage, tandis que la veuve allait reprendre son rouet hors du seuil.

Resté seul avec son neveu, qui cherchait à donner l'apparence de la distraction à son air maussade, l'oncle Bruno reposa tranquillement le verre qu'il avait vidé à petits coups, sifflota un instant; puis s'appuyant des deux coudes sur la table, il regarda Martin en face.

— Sais-tu bien, garçon, dit-il tranquillement, que le vent me paraît être un peu au nord-est dans la maison? Vous avez tous des mines qui font froid au cœur, et personne ne m'a encore adressé ici le plus petit mot d'amitié? C'est pas comme ça qu'on reçoit un parent qu'on n'a pas vu depuis vingt ans!

Martin répondit assez brusquement que l'accueil était ce qu'il pouvait être, et qu'il ne dépendait pas d'eux de lui faire meilleure chère.

— Mais il dépend de vous de faire meilleur visage, répliqua Bruno, et, Dieu me damne! vous m'avez reçu comme un grain blanc. Au reste, c'est assez causé sur l'article, mon petit, j'aime pas les querelles de ménage.

Digitized by Google

Rappelle-toi bien seulement que vous vous repentirez un jour de la chose; je ne te dis que ça!

Ayant ainsi parlé, le matelot se coupa une nouvelle tranche de lard et se remit à manger.

Martin, frappé de ces paroles, eut un soupçon.

— L'oncle Bruno n'aurait point cet air d'assurance, pensa-t-il, s'il ne possédait, comme il le prétend, qu'un singe et un perroquet! Nous avons été dupes d'une ruse; il a voulu nous éprouver, et l'espèce de menace qu'il vient de me faire l'a trahi; vite, tâchons de réparer notre sottise et de le ramener à nous!

Il courut aussitôt à sa mère et à sa sœur pour leur faire part de sa découverte. Toutes deux se hâtèrent de rentrer : les visages qui étaient partis renfrognés revenaient épanouis et souriants. La veuve s'excusa de ce que les nécessités du ménage l'eussent forcée à quitter le cher beau-frère, et s'étonna de ne pas voir la table mieux servie.

— Eh bien! où est donc le gâteau? s'écria-t-elle; où sont les fouasses et la crème que j'avais mises à part pour Bruno? Julienne, à quoi pensez-vous, ma chère? Et vous, Clémence, voyez s'il ne reste pas des noisettes dans le petit buffet; ça aiguise les dents et ça aide à boire le *piot*.

La jeune fille obéit, et, quand tout fut sur la table, elle vint s'asseoir souriante vis-à-vis du matelot. Celui-ci la regarda avec complaisance.

— Eh bien! à la bonne heure! dit-il; voilà une figure de vraie parente; je retrouve la fille de mon pauvre Georges!

Digitized by Google

Et, lui passant la main sous le menton :

— Du reste, c'est pas d'aujourd'hui que je te connais, petiote, ajouta-t-il; il y a longtemps qu'on me parle de toi.

— Qui cela? demanda la jeune fille étonnée.

Avant que le matelot eût répondu, une voix haute et brève fit entendre le nom de Clémence! Celle-ci se retourna stupéfaite et ne vit personne.

— Ah! ah! tu ne sais pas qui t'appelle! dit le matelot en riant.

— Clémence! Clémence! redit la même voix.

— C'est le perroquet! s'écria Martin.

— Le perroquet! répéta la jeune fille, et qui donc lui a appris mon nom?

— Quelqu'un qui ne l'a pas oublié, répliqua Bruno en clignant de l'œil.

— Vous, mon oncle?

— Non, fillette, mais un jeune matelot né natif d'Omonville.

— Marc!

— Je crois bien que c'est son nom!

— Vous l'avez donc vu, mon oncle?

— Un peu, par la raison que je suis revenu sur le navire où il était embarqué.

— Il est de retour?

— Avec une part de voyage qui lui permettra, dit-il, de se mettre en ménage sans avoir besoin de ses parents pour lui pendre la crémaillère.

— Et il vous a parlé...

— De toi, dit le marin, qui acheva la pensée de sa

Digitized by Google

nièce, assez souvent pour que Jako ait retenu le nom, comme tu vois.

Clémence devint rouge de plaisir, et la veuve elle-même ne put retenir un geste de satisfaction. Le mariage projeté entre sa fille et Marc lui avait toujours souri, et elle s'était sérieusement affligée des obstacles apportés, dans ces derniers temps, par la famille du jeune homme. Bruno lui apprit que celui-ci n'avait été retenu à Dieppe que par les formalités nécessaires à son débarquement, et qu'il arriverait probablement le lendemain, plus amoureux que jamais.

Cette nouvelle réjouit tout le monde, mais particulièrement Clémence, qui embrassa son oncle avec un véritable transport de reconnaissance. Bruno la retint un instant, la tête sur son épaule.

— Allons, nous voilà bons amis à la vie, à la mort, pas vrai? dit-il en riant; aussi, pour que tu ne t'ennuies pas trop à attendre le matelot, je te donne mon perroquet; ça te parlera de lui.

Clémence embrassa de nouveau son oncle avec mille remercîments, et tendit les mains à l'oiseau, dont elle n'avait plus peur; il s'élança sur son bras en criant : — Bonjour, Clémence!

Tout le monde éclata de rire, et la jeune fille ravie l'emporta en le baisant.

— Vous venez de faire une heureuse, frère Bruno, dit la veuve, qui la suivit des yeux.

— Je voudrais bien que ce ne fût pas la seule, répondit le marin, en redevenant sérieux; vous aussi, belle-sœur, j'aurais quelque chose à vous offrir; mais j'ai

Digitized by Google

peur de vous remuer un triste souvenir dans le cœur.

—Il s'agit de mon fils Didier! s'écria la vieille femme, avec cette lucide promptitude des mères.

— Vous l'avez dit, reprit Bruno. Quand il a fait naufrage, là-bas, nous étions malheureusement séparés... Si le bon Dieu nous eût mis sur le même navire, qui sait? je nage à rendre des points aux marsouins, moi; j'aurais peut-être pu lui donner un coup d'épaule, comme à l'affaire de Tréport.

— En effet, vous lui aviez une fois sauvé la vie! s'écria la veuve, subitement rappelée à un lointain souvenir; je n'aurais jamais dû l'oublier, beau-frère.

Elle avait tendu une main au matelot; celui-ci la serra dans les siennes.

— Bah! c'est rien, dit-il avec bonhomie, un simple service de voisinage; mais dans l'Inde il n'y avait pas moyen : quand notre navire est arrivé, celui de Didier était à la côte depuis quinze jours. Tout ce que j'ai pu faire, ça été de savoir où on l'avait enterré, et d'y planter une croix de bambou.

— Vous avez fait cela! s'écria la mère baignée de larmes; oh! merci, Bruno; merci, frère!

— C'est pas tout, reprit le matelot, qui s'attendrissait malgré lui : j'ai su que des gueux de Lascars avaient vendu les nippes des noyés; si bien qu'à force de chercher j'ai retrouvé la montre du neveu, je l'ai rachetée avec tout ce que j'avais vaillant, et je vous la rapporte, belle-sœur, la voilà.

En parlant ainsi, il montrait à la vieille femme une grosse montre d'argent suspendue à un bout de filin gou-

Digitized by Google

dronné. La veuve la saisit en poussant un cri, et la baisa à plusieurs reprises. Toutes les femmes pleuraient; Martin lui-même paraissait très-ému; quant à Bruno, il toussait et essayait de boire pour combattre son attendrissement.

Lorsque la veuve Mauvaire put retrouver la parole, elle serra dans ses bras le digne matelot et le remercia avec chaleur. Toute sa mauvaise humeur avait disparu; elle ne pensait plus aux idées qui l'avaient préoccupée jusqu'alors; elle était tout entière à la reconnaissance du don précieux qui lui rappelait un fils si cruellement disparu.

La conversation avec Bruno devint plus libre et plus amicale. Ses explications ne permirent bientôt plus de se tromper sur sa véritable position: l'oncle d'Amérique revenait bien aussi pauvre qu'il était parti. En déclarant à son neveu que lui et les siens se repentiraient de leur froideur, il n'avait pensé qu'aux regrets qu'ils devaient éprouver, tôt ou tard, d'avoir méconnu un bon parent; tout le reste était une induction de Martin.

Bien que cette découverte détruisît définitivement les espérances de la mère et de la fille, elle ne changea rien à leurs manières. Toutes deux, gagnées de cœur à l'oncle Bruno, lui conservèrent par choix la bienveillance qu'elles lui avaient d'abord témoignée par intérêt, et l'entourèrent, à l'envi, des prévenances les plus affectueuses.

Le matelot, pour lequel on avait épuisé toutes les réserves de l'humble ménage, venait enfin de quitter la table, lorsque Martin, sorti depuis un instant, rentra

Digitized by Google

tout à coup, en demandant à Bruno s'il voulait vendre son singe.

— Rochambeau? répondit le marin, non pas, *fistot*; je l'ai élevé, il m'obéit; c'est mon serviteur et mon compagnon; je ne le donnerais pas pour dix fois ce qu'il vaut. Mais qui donc veut l'acheter?

— C'est M. le comte, dit le jeune homme; il vient de passer, il a vu l'animal, et en a été si content qu'il m'a prié de faire moi-même le prix et de le lui amener.

— Eh bien! tu lui diras qu'on le garde, répondit Bruno en bourrant sa pipe.

Martin fit un geste de contrariété.

— C'est jouer de malheur! dit-il; M. le comte s'était justement rappelé ses promesses; il m'avait dit de lui avoir le singe, et qu'il prendrait avec moi ses arrangements pour cette place de receveur.

— Ah! Jésus! ton sort était fait! s'écria la veuve avec un accent affligé.

Bruno se fit expliquer l'affaire.

— Ainsi, dit-il, après un moment de réflexion, tu espérais, en procurant Rochambeau au comte, obtenir l'emploi que tu désires?

— J'en étais sûr, répliqua Martin.

— Eh bien! s'écria brusquement le marin, je ne vends pas l'animal, mais je te le donne! Offre-le à ton seigneur, et il faudra bien qu'il reconnaisse ta politesse.

Ce fut un concert général de remercîments auxquels le marin ne put couper court qu'en envoyant son neveu au château avec Rochambeau. Martin fut très-bien reçu par le comte, qui causa quelque temps avec lui, s'assura

Digitized by Google

qu'il pouvait remplir l'emploi demandé et le lui accorda.

On comprend la joie de la famille lorsqu'il revint avec cette nouvelle. La veuve, voulant expier ses torts, avoua alors au marin les espérances intéressées qu'avait fait naître son retour. Bruno éclata de rire.

— Par mon baptême, s'écria-t-il, je vous ai joué un bon tour! Vous espériez des millions, et je ne vous ai apporté que deux bêtes inutiles.

— Vous vous trompez, mon oncle, dit doucement Clémence : vous nous avez apporté trois trésors sans prix ; car, grâce à vous, ma mère a maintenant un souvenir, mon frère du travail, et moi... moi, j'ai l'espérance!

Digitized by Google

Digitized by Google

NEUVIÈME RÉCIT

LES DIX TRAVAILLEURS DE LA MÈRE VERT-D'EAU

Les soirées d'hiver sont commencées à la ferme de Guillaume. Après le travail du jour, toute la famille se réunit autour du foyer, et quelques voisins viennent s'y joindre; car, dans ces solitaires vallées des Vosges, les habitations sont clair-semées, et le voisinage établit une sorte de parenté.

C'est là, autour du feu de pommes de pin, que les in-

Digitized by Google

timités s'établissent ou redoublent. La douce chaleur du foyer, la joie de la réunion, l'entraînement de la parole, amènent les confidences; les cœurs s'ouvrent sans y prendre garde, les esprits se marient dans mille projets; on met en commun cette vie du dedans sans laquelle l'autre n'est qu'une apparence, mais qui ne se révèle qu'à ses heures.

Quelquefois le cousin *Prudence* vient lui-même partager la veillée, malgré la distance, et alors c'est fête à la ferme; car le cousin est le plus habile conteur de la montagne. Il sait non-seulement tout ce que les pères ont raconté, mais ce que disent les livres. Il connaît l'origine de tous les vieux logis et l'histoire de toutes les vieilles familles; il a appris les noms des grandes pierres couvertes de mousse qui se dressent sur les hauteurs comme des colonnes ou comme des autels; il est enfin la tradition du pays et sa science.

Il en est, de plus, la sagesse! Il a appris à lire dans les cœurs, et il est rare qu'il n'y découvre pas la cause du mal qui les tourmente. D'autres connaissent des remèdes pour les infirmités du corps; le vieux paysan en connaît, lui, pour les infirmités de l'âme, et c'est pourquoi la voix populaire lui a donné le nom respecté de bonhomme *Prudence*.

C'est la première fois, depuis la nouvelle année, qu'il paraît à la veillée, et tout le monde à sa vue s'est récrié de joie. On lui a donné la meilleure place près du foyer, on a fait cercle autour de lui; Guillaume a pris sa pipe et vient de s'asseoir vis-à-vis.

Le bonhomme *Prudence* s'est tour à tour informé de

Digitized by Google

tous les gens et de toutes les choses. Il a voulu savoir où en étaient les semailles, si le dernier poulain prenait les forces, et comment allait la basse-cour. La jeune fermière a répondu à tout sans trop d'empressement, comme si son esprit était ailleurs; car la belle Martha pense souvent au grand village où elle a été élevée! Elle regrette les danses sous les ormes, les longues promenades le long des blés avec les jeunes filles qui riaient en cueillant des fleurs dans les haies, les longues causeries du four et de la fontaine. Aussi bien souvent Martha reste-t-elle les bras pendants et sa jolie tête penchée, tandis que son esprit voyage dans le passé.

Ce soir encore, tandis que les autres femmes travaillent, la fermière est assise devant son rouet, qui ne tourne point; la quenouille reste chargée de lin à sa ceinture, et ses doigts distraits jouent avec le brin de fil pendant sur ses genoux.

Le bonhomme *Prudence* a tout observé du coin de l'œil, mais sans rien dire; car il sait que les conseils sont comme les médecines amères que l'on donne aux enfants: pour les faire accepter, il faut choisir le moyen et le moment.

Cependant la famille et les voisins l'entourent:

— Bonhomme *Prudence*, une histoire! une histoire!

Le paysan sourit, et jette un regard de côté vers Martha, toujours inoccupée.

— C'est-à-dire qu'il faut payer ici sa bienvenue, dit-il, eh bien! il sera fait à votre volonté, mes braves gens. La dernière fois, je vous ai parlé des vieux temps où les armées des païens ravageaient nos montagnes; c'était un

Digitized by Google

récit fait pour les hommes. Aujourd'hui je parlerai (sans vous déplaire) pour les femmes et les petits enfants. Il faut que chacun ait son tour. Nous nous étions occupés de César; nous allons passer, pour l'heure, à la mère *Vert-d'Eau*.

Tout le monde poussa un grand éclat de rire; on s'arrangea vite, Guillaume ralluma sa pipe, et le bonhomme *Prudence* reprit :

« Ce conte-ci, mes mignons, n'est point de ceux qu'on laisse aux nourrices, et vous pourriez le lire dans l'almanach avec les vraies histoires; car l'aventure est arrivée à notre grand'mère Charlotte, que Guillaume a connue, et qui était une femme de merveilleuse vaillance.

» La grand'mère Charlotte avait été jeune aussi dans son temps, ce qu'on avait peine à croire quand on voyait ses mèches grises et son nez crochu toujours en conversation avec son menton; mais ceux de son âge disaient qu'aucune jeune fille n'avait eu meilleur visage, ni l'humeur plus inclinée à la gaieté.

» Par malheur, Charlotte était restée seule, avec son père, à la tête d'une grosse ferme plus arrentée de dettes que de revenus; si bien que l'ouvrage succédait à l'ouvrage, et que la pauvre fille, qui n'était point faite à tant de soucis, tombait souvent en désespérance, et se mettait à ne rien faire pour mieux chercher le moyen de faire tout.

» Un jour donc qu'elle était assise devant la porte, les deux mains sous son tablier comme une dame qui a des engelures, elle commença à se dire tout bas :

» — Dieu me pardonne, la tâche qui m'a été faite n'est

Digitized by Google

point d'une chrétienne! et c'est grand'pitié que je sois seule tourmentée, à mon âge, de tant de soins! Quand je serais plus diligente que le soleil, plus leste que l'eau et plus forte que le feu, je ne pourrais suffire à tout le travail du logis. Ah! pourquoi la bonne fée *Vert-d'Eau* n'est-elle plus de ce monde, ou que ne l'a-t-on invitée à mon baptême? Si elle pouvait m'entendre et si elle voulait me secourir, peut-être sortirions-nous, moi de mon souci, et mon père de sa mal-aisance.

» — Sois donc satisfaite, me voilà! interrompit une voix.

» Et Charlotte aperçut devant elle la mère *Vert-d'Eau* qui la regardait, appuyée sur son petit bâton de houx.

» Au premier instant, la jeune fille eut peur, car la fée portait un habillement peu en usage dans le pays : elle était vêtue tout entière d'une peau de grenouille dont la tête lui servait de capuchon, et elle-même était si laide, si vieille et si ridée qu'avec un million de dot elle n'eût pu trouver un épouseur.

» Cependant Charlotte se remit assez vite pour demander à la fée *Vert-d'Eau*, d'une voix un peu tremblante, mais très-polie, ce qu'elle pouvait faire pour son service?

» — C'est moi qui viens me mettre au tien, répliqua la vieille; j'ai entendu ta plainte, et je t'apporte de quoi sortir d'embarras.

» — Ah! parlez-vous sérieusement, bonne mère? s'écria Charlotte, qui se familiarisa tout de suite; venez-vous pour me donner un morceau de votre baguette avec lequel je pourrai rendre tout mon travail facile?

Digitized by Google

» — Mieux que cela, répondit la mère *Vert-d'Eau;* je t'amène dix petits ouvriers qui exécuteront tout ce que tu voudras bien leur ordonner.

» — Où sont-ils? s'écria la jeune fille.

» — Tu vas les voir.

» La vieille entr'ouvrit son manteau et en laissa sortir dix nains de grandeur inégale.

» Les deux premiers étaient très-courts, mais larges et robustes.

» — Ceux-ci, dit-elle, sont les plus vigoureux; ils t'aideront à tous les travaux et te donneront en force ce qui leur manque en dextérité. Ceux que tu vois et qui les suivent sont plus grands, plus adroits; ils savent traire, tirer le lin de la quenouille, et vaqueront à tous les ouvrages de la maison. Leurs frères, dont tu peux remarquer la haute taille, sont surtout habiles à manier l'aiguille, comme le prouve le petit dé de cuivre dont je les ai coiffés. En voici deux autres, moins savants, qui ont une bague pour ceinture, et qui ne pourront guère qu'aider au travail général, ainsi que les derniers, dont il faudra estimer surtout la bonne volonté. Tous les dix te paraissent, je parie, bien peu de chose; mais tu vas les voir à l'œuvre, et tu en jugeras.

» A ces mots, la vieille fit un signe, et les dix nains s'élancèrent. Charlotte les vit exécuter successivement les travaux les plus rudes et les plus délicats, se plier à tout, suffire à tout, préparer tout. Émerveillée, elle poussa un grand cri de joie, et, étendant les bras vers la fée :

» — Ah! mère *Vert-d'Eau*, s'écria-t-elle, prêtez-moi

Digitized by Google

ces dix vaillants travailleurs, et je ne demande plus rien à celui qui a créé le monde!

» — Je fais mieux, répliqua la fée, je te les donne; seulement, comme tu ne pourrais les transporter partout avec toi sans qu'on t'accusât de sorcellerie, je vais ordonner à chacun d'eux de se faire petit et de se cacher dans tes dix doigts.

» Quand ceci fut accompli :

» — Tu sais maintenant quel trésor tu possèdes, reprit la mère *Vert-d'Eau;* tout va dépendre de l'usage que tu en feras. Si tu ne sais point gouverner tes petits serviteurs, si tu les laisses s'engourdir dans l'oisiveté, tu n'en tireras aucun avantage; mais donne-leur une bonne direction, de peur qu'ils ne s'endorment, ne laisse jamais tes doigts en repos, et le travail dont tu étais effrayée se trouvera fait comme par enchantement.

» La fée avait dit vrai, et notre grand'mère, qui suivit ses conseils, vint non-seulement à bout de rétablir les affaires de la ferme, mais elle sut gagner une dot avec laquelle elle se maria heureusement, et qui l'aida à élever huit enfants dans l'aisance et l'honnêteté. Depuis, c'est une tradition parmi nous qu'elle a transmis les travailleurs de la mère *Vert-d'Eau* à toutes les femmes de la famille, et que, pour peu que celles-ci se remuent, les petits ouvriers se mettent en action et nous font profiter grandement. Aussi avons-nous coutume de dire, parmi nous, que c'est dans le mouvement des dix doigts de la ménagère qu'est toute la prospérité, toute la joie et tout le bien-vivre de la maison. »

En prononçant ces derniers mots, le bonhomme *Pru-*

Digitized by Google

dence s'était retourné vers Martha. La jeune femme devint rouge, baissa les yeux et redressa sa quenouille.

Guillaume et son cousin echangèrent un regard.

Toute la famille silencieuse réfléchissait à l'histoire du conteur. Chacun cherchait à en pénétrer le sens tout entier et se donnait sa leçon à lui-même; mais la belle fermière avait déjà compris celle qui lui était adressée, car la gaieté était revenue sur son visage, le rouet tournait rapidement, et le lin disparaissait de la quenouille.

Digitized by Google

DIXIÈME RÉCIT

LES VIEUX PORTRAITS

Alors j'étais jeune encore, et, tout entier aux ardentes préoccupations du présent, je n'avais que mépris pour le passé. Fier, comme tous ceux de mon âge, d'une force que la vie n'avait point éprouvée, je ne doutais de rien, je me savais gré d'être né à notre époque; je m'admirais dans mes contemporains. Lorsque je tournais les yeux en arrière, je ne voyais que préjugés, superstitions ou

Digitized by Google

servilité; ma génération me semblait ouvrir, en réalité, l'histoire, et porter le monde comme Atlas.

De là mes dédains superbes pour tout ce qui n'était pas de notre temps. Je me raillais des anciennes modes, les vieux usages me faisaient hausser les épaules, je fuyais les cheveux blancs! Orphelin presque dès le berceau, j'avais grandi au milieu de compagnons de mon âge, sans parents et sans amis dont l'affection pût me réconcilier avec la vieillesse : aussi me déplaisait-elle également dans les personnes et dans les choses ; quand elle ne me faisait point rire, elle me faisait peur.

Mon existence était joyeuse, bien que difficile. Entraîné dans l'activité fiévreuse de la société moderne, je prenais plaisir à m'y essayer. Je ressemblais au jeune nageur qui aime à lutter contre les flots; mais par instant la lassitude venait, et j'aurais voulu un coin de rivage où m'asseoir, un rayon de soleil pour me réchauffer. Enfermé dans les limites d'une étroite médiocrité, j'aurais souhaité ces ailes d'or qui font franchir tous les espaces ; obligé de m'occuper surtout de moi pour vivre, j'aurais voulu avoir le loisir de songer aux autres pour les servir.

Un événement inattendu vint m'arracher à mes travaux et à mes rêves. J'appris la mort d'un arrière-cousin de province dont je n'avais jamais entendu parler, et qui me laissait un héritage. La lettre du notaire réclamait ma présence comme indispensable pour hâter l'entrée en possession. Il fallut donc se décider à prendre la diligence de Bourgogne, qui devait me conduire au village naguère habité par le défunt.

Digitized by Google

Le voyage se fit assez bien. Un beau soleil d'automne illuminait la campagne, les bois étaient couronnés de leurs dernières feuilles, et l'on entendait de tous côtés les grelots des attelages rentrant la moisson, ou les chants des paysans conduisant la charrue. A tout prendre je ne fus pas trop mécontent de la province jusqu'à mon arrivée à ***. Mais là, on m'apprit qu'il fallait quitter la diligence et rejoindre à pied le village où j'étais attendu. C'étaient deux lieues à faire par des chemins de traverse qu'avaient détrempés les pluies précédentes! Le jour commençait à baisser, et une froide brume d'octobre rampait déjà au fond de la vallée. Je me mis en route d'assez mauvaise humeur, donnant au diable les pays où l'on ne trouvait point de fiacres, et louvoyant de mon mieux parmi les ornières.

Malheureusement les indications qui m'avaient été données au relais étaient insuffisantes; tous ces sentiers à travers les vignes avaient pour moi le même aspect; je m'égarai plusieurs fois, et il faisait déjà nuit lorsque j'atteignis le village. Il fallut aller de porte en porte pour découvrir la maison du cousin, et quand j'y arrivai enfin, crotté et transi, je ne trouvai personne!

Un passant m'apprit que dame Félicité (c'était la gouvernante) priait à l'église. Il fallut attendre son retour en me promenant devant la cour, les mains dans mes poches, et le nez enfoncé dans le collet de mon paletot.

Cette faction à la porte de ma propre maison eût été plaisante sans la fatigue et la brume qui se transformait insensiblement en une pluie fine. J'étais à bout de patience quand parut enfin une vieille servante à l'air

Digitized by Google

demi-bourgeois, que son livre d'heures me fit reconnaître.

A la vue d'un étranger debout près du seuil, elle s'était arrêtée, et me demanda ce que je cherchais.

— Madame Félicité, répliquai-je en grelottant.

— Vous voulez dire mademoiselle, reprit la vieille d'une voix aigrelette; c'est moi; que désire monsieur?

— D'abord, que vous m'ouvriez cette porte, m'écriai-je, puis que vous me fournissiez les moyens de me sécher.

Et, pour prévenir toute nouvelle objection, je me nommai.

J'espérais qu'à ce nom la vieille gouvernante allait se confondre en excuses; mais, à mon grand étonnement, elle me regarda avec une sorte d'hostilité défiante.

— Ah! c'est monsieur qui hérite! reprit-elle d'une voix lente; alors je vais prévenir le notaire.

— Au diable! interrompis-je impatienté; il s'agit d'abord de se mettre à l'abri; entrons, dame Félicité.

— Faites excuse, on m'a donné la garde du logis, reprit-elle résolûment; je veux mettre à couvert ma responsabilité; que monsieur reste là; maître Boisseau décidera lui-même ce que je dois faire.

Et sans attendre ma réponse, elle tourna les talons et disparut par une ruelle.

Je recommençai à faire les cent pas devant mon héritage. Au bout d'une demi-heure, Félicité reparut avec un petit homme en lunettes, qui se fit connaître pour maître Boisseau, et à qui je remis la lettre qu'il m'avait écrite et les pièces constatant mon identité. Après en

Digitized by Google

avoir pris connaissance à la lueur d'une lanterne, il voulut bien reconnaître que j'étais *la personne en question*, et ordonna de me laisser entrer.

Pendant toutes ces formalités, j'avais continué à battre la semelle contre le seuil et à maudire tout bas les tabellions de village. Lorsqu'enfin la porte fut ouverte, je déclarai brusquement à M. Boisseau que j'irais chez lui le lendemain pour tout régler, et je me précipitai dans le noir corridor sans l'inviter à me suivre.

La vieille servante parut bientôt avec sa lanterne, et me conduisit à un vieux salon meublé de quatre chaises de paille, d'un fauteuil de siamoise, et n'ayant pour ornement que deux plâtres de Paul et Virginie, posés sur la cheminée entre quatre coloquintes jaspées.

La difficulté que j'avais eue à me faire reconnaître, jointe à la route et au brouillard, m'avait mal disposé ; je ne cherchai point à cacher ma mauvaise humeur ; j'ordonnai brusquement à la gouvernante de me faire du feu et de me préparer à souper, tandis que je prenais connaissance du reste de la maison.

M'armant donc d'un vieux flambeau désargenté, où se dressait une petite chandelle ornée d'une bobèche de papier, je me mis à parcourir l'habitation du cousin décédé.

Tout répondait au salon dans lequel j'avais été reçu. Les tapisseries déteintes étaient tachetées, çà et là, de pièces plus neuves qui leur donnaient un air de guenilles ravaudées ; les meubles, de forme antique et d'un travail grossier, ne garnissaient qu'imparfaitement des appartements mal fermés ; soin, élégance, commodité, tout

Digitized by Google

faisait défaut dans ce vieux logis; j'y trouvai un témoignage éloquent de la barbarie de nos pères, et une nouvelle preuve que le bon sens et le bon goût ne commençaient véritablement qu'à notre génération.

La chambre à coucher surtout était curieuse. Le lit, en forme de cercueil, était enfermé dans quatre rideaux de serge verte troués par les mites; sur une table, dont le tiroir manquait, étaient posés un pot à eau ébréché et une cuvette de couleur différente; enfin, le long du mur, pendaient de vieux portraits de famille capables de donner des crises de nerfs à un connaisseur. Peints à diverses époques, ils représentaient des personnages de différentes professions, parmi lesquels je remarquai un ecclésiastique, un marchand, un juge, un officier, et enfin un gros homme *demi-bourgeois, demi-manant,* que dame Félicité me déclara être son feu maître.

L'honnête gouvernante m'avait rejoint pour m'avertir que le souper était servi; je la suivis au salon.

L'aspect du couvert me frappa. Le linge, retiré d'une armoire de réserve pour me faire honneur, était diapré de raies jaunâtres; les assiettes de terre de pipe paraissaient illustrées de crasseuses arabesques qui constataient l'emploi de la fourchette et des couteaux; les verres, sans base, ne ressemblaient pas mal aux godets de nos vieux quinquets; enfin deux salières boiteuses offraient au convive, pour assaisonnement, du sel de cuisine et du poivre concassé.

Dame Félicité me servit une soupe maigre où le beurre avait été oublié, et les débris d'une poule couveuse à laquelle sa sollicitude maternelle n'avait laissé que la peau

Digitized by Google

et les os. La gouvernante me déclara que c'était l'ordinaire de son défunt maître; mais, par hospitalité, elle ajouta, pour moi, trois pommes en train de pourrir, et un morceau de fromage couvert d'une mousse verdâtre!

— Je voulus goûter au vin; c'était une piquette trouble, fabriquée avec des vendanges de rebut.

Plus mécontent que jamais de mon voyage, je me décidai à gagner mon lit. La vieille servante m'éclaira jusqu'à la chambre à coucher. Son grand lit funèbre, ses vieux portraits enfumés me furent encore plus désagréables que la première fois. Je me tournai brusquement vers ma conductrice, en lu demandant s'il y avait un commissaire-priseur à ***.

— Un commissaire-priseur ! répéta-t-elle, nous ne connaissons pas ça !

— On ne fait donc jamais de ventes publiques ?

— Pardonnez-moi.

— Et comment s'y prendre, alors?

— Le bedeau tambourine la chose à tous les carrefours de la commune.

— Eh bien ! faites prévenir dès demain le bedeau, et qu'il annonce la vente de tout ce qui se trouve ici.

— De tout ! Quoi, monsieur ne garde rien ?

— Rien.

— Pas même les peintures ?

— Pas même les peintures.

— Ah ! monsieur, vous n'y pensez pas ; ce sont des portraits de famille !

— Je vous dis que je vends tout. Bonsoir.

Digitized by Google

Et je pris la chandelle à dame Félicité, qui sortit en levant les mains au ciel.

— Et que veut-elle que je fasse de ces toiles barbouillées? Ah! oui, je vous vendrai, grotesques images, ne fût-ce que par haine des temps que vous représentez! Ce triste intérieur est le vôtre, ces habitudes d'inélégance et de parcimonie sont celles que vous avez léguées; cette vie dépouillée de tous les charmes de notre civilisation moderne est votre vie perpétuée par la tradition! Hors d'ici, barbares! Nous ne sommes point de la même race, et il n'y a rien de commun entre nous.

Tout en me parlant ainsi à moi-même, je m'étais mis au lit; mais la fatigue et la mauvaise humeur éloignèrent le sommeil. Je pris le volume d'histoire que j'avais apporté pour me distraire pendant la route, puis l'inventaire de la succession que le notaire m'avait remis.

Ici m'attendait une surprise plus agréable que les autres. Le chiffre total s'élevait à une somme que j'avais été loin de supposer, et qui me faisait presque riche. Cette découverte inattendue amoindrit singulièrement mon dépit et commença à rendre plus facile la digestion de mon mauvais souper. Je me mis à examiner l'inventaire en détail jusqu'à ce que les chiffres commençassent à flotter devant mes paupières à demi fermées; enfin je perdis conscience de ce qui m'entourait.

Bientôt il me sembla qu'un bruit de pas se faisait entendre à mon chevet; je rouvris les yeux et j'aperçus une douzaine de personnages groupés près de mon lit. Tous portaient des costumes anciens et différents, dans lesquels je reconnus, avec surprise, ceux des vieux por-

Digitized by Google

traits qui garnissaient la chambre à coucher. Je les cherchai aussitôt à la muraille pour faire la comparaison. Leurs cadres seuls y restaient suspendus ! c'étaient bien les antiques images de la famille auxquelles un miracle venait de donner la vie !

A leur tête paraissait un vieillard que je n'avais point remarqué dans la collection. Mon regard s'arrêta sur lui avec une curiosité particulière qu'il parut comprendre.

— Tu chercherais en vain mon image parmi ces portraits, me dit-il ; de mon temps aucun pinceau n'aurait pris la peine de reproduire les traits d'un serf comme moi ! mais j'avais compris les misères de ma condition, et, à force de travail, je réussis à acheter mon affranchissement. C'est grâce à lui qu'un de mes descendants, que tu vois ici, a pu s'instruire et devenir prêtre.

Celui qu'il avait désigné s'avança alors.

— Les pauvres et les opprimés avaient besoin d'appui, dit-il doucement ; soutenu par le nom du Christ, j'ai tâché de leur en servir ; j'ai aidé à instruire le peuple, à lui faire aimer le bien, à le fortifier par la probité, l'espoir, la patience, tandis que notre famille s'élevait lentement à mon ombre et prenait place parmi les honnêtes marchands de la province.

Un troisième interlocuteur éleva alors la voix.

— Cette place transmise par nos pères, moi je l'ai agrandie, dit-il avec une certaine importance ; nommé syndic de ma corporation, j'ai obtenu pour elle de nouvelles immunités ; nous nous sommes réunis pour défendre le fruit du travail contre la violence, et j'ai été

Digitized by Google

un des fondateurs de cette bourgeoisie qui a associé les intérêts généraux sous le nom de communes.

— Et moi, reprit son voisin, qu'à sa toge et à sa mine austère on pouvait reconnaître pour magistrat, j'ai contribué à faire prévaloir la loi sur le caprice, et l'équité sur le crédit. Les plus puissants ont dû se soumettre à la décision de juges désarmés ; la force a plié devant le droit.

— Sans compter qu'elle s'est déclarée son auxiliaire ! a ajouté un officier au teint cuivré par le soleil ; les descendants du serf d'autrefois ont fini par ceindre l'épée et par devenir les défenseurs de la patrie et de la loi ! Dès que l'une et l'autre ont appartenu à la nation entière, la nation entière a versé son sang pour les défendre ; en devenant tous soldats, nous sommes tous passés gentilshommes !

— Oui, reprit un dernier interlocuteur, dans lequel je reconnus le portrait du cousin ; mes aînés avaient conquis pour nos descendants la justice et la liberté ; restait à leur procurer des ressources ; j'ai accepté ce rôle de fourmi. Grâce à mes labeurs et à mes économies, j'ai lentement amélioré le petit bien légué par nos pères, j'ai grossi les épargnes, j'ai agrandi le domaine ; je laisserai après moi six fois plus que je n'avais reçu, et grâce à la probité défiante de dame Félicité, tout arrivera intact à mon héritier. Je lui aurai ainsi assuré du loisir pour cultiver son intelligence, de la liberté pour faire le bien ; enfin le bonheur de ne point s'occuper de lui seul, mais de pouvoir dévouer sa vie aux autres. S'il est digne d'une pareille faveur, il saura en profiter ; il gardera au fond

Digitized by Google

de son cœur un peu de reconnaissance pour l'homme qui lui a préparé cette belle tâche; loin de railler, il le bénira, et il saura sanctifier ce que le vieux cousin a économisé sur lui-même en le prodiguant généreusement pour les autres.

Ces derniers mots avaient été prononcés d'un accent si vif et si bien senti, que je tressaillis malgré moi, et... je me réveillai!

La lumière allait s'éteindre, les vieux portraits étaient à leur place, l'inventaire et le livre d'histoire avaient roulé aux pieds du lit : ma vision n'était qu'un rêve!

Un rêve, ou plutôt la voix du bon sens et de la conscience. Ces vieux portraits étaient bien véritablement les symboles du passé; chacun d'eux me rappelait les services rendus par un siècle et par une classe. Ils marquaient, pour ainsi dire, les pas du temps sur la route du progrès. Pour qui savait les comprendre, il y avait là une glorification de l'œuvre accomplie par les ancêtres.

Frappé d'une subite lumière, je tendis la main vers les toiles à demi effacées, comme si elles eussent pu me voir et m'entendre.

— Ah! pardon! m'écriai-je; pardon, vieux soldats des âges; je comprends maintenant le respect qui vous est dû! Toutes les moissons récoltées aujourd'hui et dont je tirais vanité, ont été semées par vos mains; le présent n'est que la conséquence du passé, et la tradition l'instrument du progrès. Pardon, ô vous qui n'avez connu l'arbre de la science que tout petit, mais qui l'avez arrosé de vos sueurs et de votre sang; je comprends

Digitized by Google

maintenant que mon orgueil était de l'ingratitude, et je vous réserverai désormais une place pieuse dans mes souvenirs.

Et vous aussi, vestiges d'un temps que nous ne comprenons plus, rusticité de nos pères, vieux usages oubliés, vous n'exciterez désormais ni mes rires ni ma colère, car je saurai que vous êtes les ruines encore visibles d'une civilisation qui a rempli sa tâche.

Digitized by Google

ONZIÈME RÉCIT

LES CHOSES INUTILES

— La diligence de Paris! cria un garçon d'auberge, en ouvrant la porte de la salle à manger du *Grand-Pélican*, à Colmar.

Un voyageur de moyen âge, qui achevait de déjeuner, se leva précipitamment à cette annonce et courut à l'entrée de l'hôtel, où la lourde voiture venait de s'arrêter.

Dans le même instant, un jeune homme mettait la tête

Digitized by Google

à la portière du coupé. Tous deux se reconnurent et poussèrent une exclamation de joie.

— Mon père!

— Camille!

A ces deux cris jetés en même temps, la portière fut rapidement ouverte; le nouvel arrivant franchit d'un bond le marchepied, et vint tomber dans les bras du plus vieux voyageur qui le tint longtemps pressé contre sa poitrine.

Le père et le fils se revoyaient pour la première fois, après une séparation de huit années que ce dernier avait dû passer à Londres chez un oncle de sa mère. La mort de ce parent, dont il se trouvait héritier, lui permettait enfin de rejoindre la maison paternelle qu'il avait quittée presque enfant, et où il revenait majeur.

Après le premier attendrissement et les premières questions, M. Isidor Berton proposa à Camille de repartir sur-le-champ pour la campagne qu'il habitait près de Ribeauvillé; celui-ci, pressé de revoir le logis où il était né, accepta; le cabriolet fut attelé, et tous deux se remirent en route.

Il y a dans ces premières entrevues, à la suite d'une longue absence, un certain embarras curieux qui entrecoupe l'entretien de silences involontaires. Désaccoutumés l'un de l'autre, on s'étudie, on s'observe, on s'efforce de découvrir les changements que le temps a dû apporter aux idées comme aux personnes; on recherche le passé dans le présent avec une sorte d'incertitude inquiète. M. Berton surtout était anxieux de connaître le jeune homme qui lui revenait à la place de l'enfant

Digitized by Google

qu'il avait vu partir. Pareil au médecin qui examine un malade, il l'interrogeait lentement, observait chacune de ses impressions, et analysait ses moindres paroles.

Tout en continuant son étude, il finit pourtant par se laisser emporter au courant de la conversation, et se mit à lui parler de ses propres goûts et de ses occupations depuis son départ

Le propriétaire de Ribeauvillé n'était ni un savant ni un artiste; mais, impuissant à produire, il aimait ce qu'avaient produit les autres; c'était un miroir qui, sans rien créer, reflétait la création! aucun élan de l'intelligence ne lui était indifférent, aucune émotion étrangère. Il s'intéressait à toutes les découvertes, s'associait à toutes les tentatives, encourageait tous les efforts. Pour lui, vivre n'était point seulement entretenir l'étincelle que Dieu a mise en chacun de nous, mais l'accroître et l'enflammer aux autres étincelles. Grâce aux loisirs que lui faisait un riche patrimoine, son activité avait pu se développer librement, en dehors des préoccupations du besoin. N'étant enchaîné sur aucune route, il les avait parcourues toutes à la suite des travailleurs, soutenant leur courage par ses récompenses ou ses sympathies. L'Alsace l'avait vu à la tête de chaque entreprise formée au profit des lettres, des sciences ou des arts, et les musées de Strasbourg avaient été enrichis par ses présents.

Dans ce moment encore, il faisait exécuter des fouilles dispendieuses aux flancs d'une colline, où quelques vestiges de poteries antiques avaient été découverts. Il montra, ne passant, à son fils, *la butte romaine*, et lui

Digitized by Google

raconta comment, pour l'acquérir de son possesseur, il avait donné, en échange, un arpent de ses meilleurs prés.

Camille parut surpris.

— Tu trouves que je suis bien fou, n'est-ce pas? demanda M. Berton qui l'observait.

— Pardon, mon père, dit le jeune homme, je m'étonne seulement du marché.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il me semble qu'en toute chose on doit avoir égard à l'utilité, et que cette colline aride ne peut valoir un arpent de prés.

— Je vois que tu n'es pas archéologue.

— Il est vrai; je n'ai jamais bien compris ce que prouvent de vieilles poteries, et quel intérêt on peut prendre à des générations éteintes.

M. Berton regarda son fils, mais ne répondit rien. Jaloux de le connaître à fond, il ne voulait pas effaroucher sa confiance par un débat. Il y eut quelques instants d'un silence qui fut tout à coup interrompu par le cri de Camille. Il venait d'apercevoir au loin, parmi les arbres le manoir dont il avait reconnu la grande tourelle.

— Ah! oui, c'est mon observatoire, dit son père en souriant; car je ne suis pas seulement antiquaire, mon pauvre ami, je me suis fait, de plus, astronome.

— Vous, mon père!

— J'ai transformé notre tourelle en cabinet de travail, et j'y ai braqué un télescope avec lequel j'examine ce qui se passe dans les astres.

— Et vous trouvez plaisir à vous occuper de choses

Digitized by Google

qui sont hors de votre portée, auxquelles vous ne pouvez rien changer, et qui ne vous rapportent rien?

— Cela emploie le temps, dit M. Berton, qui continuait à éviter une discussion sérieuse. Du reste, tu en verras bien d'autres. L'ancienne basse-cour a été transformée en volière, et le verger en jardin botanique.

— Tous ces changements ont dû vous coûter fort chers

— Et ne me rapportent rien.

— C'est-à-dire alors que vous les condamnez vous-même.

— Je ne dis pas non; mais nous voici arrivés : descendons.

Le palefrenier accourut pour prendre les rênes, et nos deux voyageurs le laissèrent conduire le cabriolet aux remises, tandis qu'ils entraient au manoir.

Camille trouva le vestibule encombré de vieilles armures, d'échantillons géologiques et d'herbiers relatifs à la flore alsacienne.

— Tu cherches une *patère* pour ton manteau? dit M. Berton, qui le voyait regarder autour de lui avec une sorte de désappointement; cela serait, en effet, plus utile que mes curiosités; mais passons au salon.

Le salon était orné, depuis les plinthes jusqu'aux corniches, de peintures, de dessins rares ou de médailliers. Le propriétaire voulut faire admirer quelques cadres à son fils; celui-ci s'excusa sur son ignorance.

— Au fait, tout cela n'a pas grande importance, dit M. Berton avec bonhomie; nous sommes de grands enfants que les curiosités amusent; mais je vois avec plaisir que tu as pris la vie par le côté pratique.

Digitized by Google

— Je le dois à mon oncle Barker, fit observer Camille avec une modestie un peu théâtrale ; il se plaignait souvent du temps et des trésors dépensés pour les frivoles merveilles de l'art, et cherchait en vain quel profit l'humanité pouvait tirer d'un papier noirci ou d'une toile peinte.

Ils furent interrompus par l'arrivée d'un domestique qui annonçait le dîner et qui remit à M. Berton un livre nouveau arrivé par la poste : c'était l'œuvre impatiemment attendue d'un poëte favori. Il se mit d'abord à la parcourir ; mais s'arrêtant tout à coup et refermant le livre :

— Allons, dit-il, ne vais-je pas retarder ton dîner pour des vers ! L'oncle Barker ne me l'aurait point pardonné.

— J'en ai peur ! répondit Camille en souriant ; car il avait coutume de demander à quoi servent les poëmes.

Le père et le fils se mirent à table, où la conversation continua sur le même sujet. Camille développa librement les opinions qu'il devait à l'oncle Barker ; car ce dernier lui avait appris à être sincère ; seulement cette sincérité provenait moins, chez le vieil économiste, de l'adoration du vrai, que de l'amour de l'utile. Il respectait la ligne droite, non parce qu'elle était droite, mais parce qu'il la savait courte. Pour lui, le mensonge était un faux calcul, le vice un mauvais placement, la passion une dépense exagérée ! En toutes choses l'utilité restait la suprême loi. De là je ne sais quelle aridité même dans les bonnes actions du vieillard ; ses vertus ne paraissaient plus que des problèmes bien résolus.

Digitized by Google

Camille avait adopté la doctrine de son oncle avec l'ardeur que met la jeunesse à accepter l'absolu. Ramenant peu à peu toute chose à cette définitive question : *A quoi cela sert-il?* son raisonnement (qu'il prenait pour sa raison) avait réduit les devoirs sociaux à des propositions mathématiques. Guéri, comme il le disait, de l'*aliénation mentale appelée poésie,* il avait traité la vie à la manière de ce juif qui gratta un tableau du Titien, afin d'avoir une toile nette et qui fût *bonne à quelque chose.*

M. Berton l'écouta développer ses opinions sans montrer ni mécontentement ni impatience. Il opposa quelques objections que le jeune homme réfuta victorieusement, parut frappé de ses raisons, et ne se sépara de lui qu'après avoir déclaré qu'ils en reparleraient.

Le lendemain et les jours suivants, M. Berton ramena, en effet, l'entretien sur le même sujet, cédant de plus en plus comme un homme que gagne la persuasion. Camille, devenu professeur de son père, s'exaltait dans ce rôle singulier, et redoublait d'éloquence en se sentant triompher. Enfin, obligé de s'absenter pour visiter quelques parents établis dans le voisinage, il laissa M. Berton complétement converti.

Son absence dura huit jours : ce temps avait suffi pour faire épanouir les bourgeons et fleurir la campagne. Lorsqu'il revint, le printemps éclatait partout dans sa jeune splendeur. On voyait les hirondelles nager dans le bleu du ciel avec des cris joyeux, les chants des paysannes s'élevant des lavoirs répondaient à ceux des pâtres égarés dans les friches, et la brise attiédie, qui faisait ondoyer les blés verts, secouait sur tous les che-

Digitized by Google

mins les senteurs de l'aubépine, des primevères et de la violette.

Malgré son insensibilité systématique pour toute poésie, Camille ne put échapper complétement à celle de ce réveil de la création. Sans y prendre garde, il se laissa aller aux charmes de la lumière, du chant, des parfums; une émotion involontaire le gagna, et il arriva au manoir dans une sorte d'enivrement.

Il rencontra son père au milieu du parterre qui servait de cour d'entrée. M. Berton était entouré d'ouvriers auxquels il faisait arracher les fleurs et couper les arbustes. Deux lilas, qui ombrageaient les fenêtres du rez-de-chaussée de leurs touffes embaumées, venaient d'être abattus pour faire des fagots.

Le jeune homme ne put retenir un cri de surprise.

— Ah! te voilà, dit M. Berton en l'apercevant; parbleu! tu arrives à propos; viens jouir de ton triomphe.

— Mon triomphe! répéta Camille qui ne comprenait point.

— Ne vois-tu pas que je suis devenu ton disciple? reprit le propriétaire de Ribeauvillé; j'ai beaucoup réfléchi à ce que tu m'as dit, mon cher, et j'ai compris que l'oncle Barker et toi vous aviez raison. Il faut retrancher de la vie les choses inutiles. Or, les fleurs et les arbustes sont dans un jardin ce que sont les poëmes dans une bibliothèque; et, comme tu le disais très-bien, à quoi peut servir un poëme!... à moins que ce ne soit à allumer du feu comme mes lilas. Mais viens, viens, tu verras bien d'autres changements; j'ai mis à profit ton absence, et j'espère que tu seras content de moi.

Digitized by Google

En parlant ainsi, M. Berton passa familièrement un de ses bras sous celui de Camille, et le fit entrer au manoir.

Le vestibule avait été débarrassé des curiosités qui le remplissaient autrefois, et on leur avait substitué des garde-cannes, des crachoirs et des porte-manteaux. Au salon, tous les dessins et toutes les peintures étaient également enlevés; et la muraille complétement nue avait été blanchie à la chaux. Des meubles unis et rectangulaires remplaçaient les siéges à la Louis XIII, les bahuts gothiques et les dressoirs renaissance qu'on y voyait auparavant.

M. Berton jeta à son fils un regard rayonnant.

— Eh bien! dit-il, tu ne m'accuseras pas cette fois de sacrifier aux merveilles frivoles de l'art; notre salon n'a plus que ses quatre murs dont personne ne peut contester l'utilité. Nous aurons là maintenant une place toute trouvée pour suspendre nos graines potagères, accrocher nos fusils ou déposer nos sabots.

Camille voulut hasarder quelques objections, mais son père lui ferma la bouche en lui rappelant l'anathème prononcé contre « le papier noirci et les toiles peintes » qui n'avaient jamais été d'aucun profit pour l'huma- » nité. »

Les changements, du reste, ne s'étaient point arrêtés au salon; la maison entière avait subi la même transformation. Ce qui n'avait pour but que de plaire avait été impitoyablement sacrifié. Tout avait désormais un usage journalier, positif; l'agréable s'était partout effacé devant le nécessaire!

Digitized by Google

M. Berton, qui montrait cette nouvelle organisation avec un certain orgueil, avertit Camille qu'il n'en resterait point là. Son parterre détruit allait être transformé en basse-cour, son jardin botanique en parc à fumiers. La nouvelle destination qu'il devait donner à son observatoire n'était point encore arrêtée ; il balançait entre un moulin à vent et un colombier !

Camille, stupéfait de l'exagération de la réforme, mais arrêté par les principes qu'il avait professés lui-même, s'abstenait d'applaudir, ne pouvant blâmer.

Voulant enfin sortir d'embarras en parlant d'autre chose, il demanda s'il ne lui était point arrivé de lettres d'Angleterre.

— Je crois bien qu'on en a présenté, dit son père, mais comme tu n'as là-bas aucune affaire, j'ai donné ordre de les refuser.

— Que dites-vous? s'écria Camille; j'attendais des nouvelles d'un de mes meilleurs amis qui avait promis de me tenir au courant de la question d'Irlande !

— Bah ! reprit M. Berton avec indifférence; quel plaisir peux-tu trouver à t'occuper de choses qui sont hors de ta portée ? L'Irlande n'est-elle point pour toi ce qu'étaient pour moi les astres? « Ses révolutions ne te » rapportent rien et tu n'y peux rien changer. »

— Mais j'ai l'intérêt de mes sympathies ! objecta le jeune homme.

— Peuvent-elles te servir ou servir à l'Irlande? demanda tranquillement M. Berton; penses-tu que tes prévisions influent sur sa destinée, que tes vœux lui soient de quelque secours?

Digitized by Google

— Je ne dis pas cela?

— La dépense de ports de lettres n'est donc utile à personne? Le reconnaître, c'est la condamner toi-même.

Camille se mordit les lèvres, il était battu par ses propres armes et se trouvait d'autant plus irrité de l'être. Cette rigoureuse application de ses doctrines avait l'air d'un châtiment. Il prit de l'humeur, et, sans attaquer les principes, il se mit à critiquer en détail les changements projetés ou accomplis; mais M. Berton avait tout prévu et trouvait réponse à tout; enfin Camille, à bout d'objections, prétendit que le parterre ne pouvait convenir à sa nouvelle destination, et qu'une basse-cour devait être pavée. Son père se frappa le font.

— Parbleu! tu as raison, s'écria-t-il, j'ai justement pour cela ce qu'il me faut, des dalles de six pieds.

— Où cela? demanda le jeune homme.

— Dans le petit cimetière de la chapelle, il y a les pierres tombales de notre famille qui ne servent à rien...

— Et vous voulez en faire des pavés? s'écria Camille.

— Pourquoi pas? Tiendrais-tu par hasard à de vieilles pierres, et t'intéresserais-tu à des générations éteintes?

— Ah! c'en est trop! s'écria Camille, vous ne parlez pas sérieusement, mon père! vous ne pouvez croire que les instincts, les goûts, les sentiments doivent être soumis à l'arithmétique grossière de l'intérêt; vous ne pouvez vouloir que l'âme humaine devienne un livre en partie double où les chiffres seuls décident. Je comprends tout maintenant: ceci est une leçon.

— Ou plutôt un exemple, dit M. Berton en prenant la

Digitized by Google

main de son fils. J'ai voulu te montrer où conduisent les doctrines de l'oncle Barker, et dans quel dénûment laissait l'abondance des seules choses utiles. N'oublie jamais la sainte parole que tu as entendu répéter dans ton enfance : *L'homme ne vit point seulement de pain*, c'est-à-dire de ce qui est nécessaire à sa vie matérielle! Il lui faut de plus tout ce qui nourrit l'âme; il a besoin de la science, des arts, de la poésie! Ce que vous appelez les choses inutiles sont précisément celles qui donnent du prix aux choses utiles; celles-ci entretiennent la vie, les autres la font aimer. Sans elles le monde moral deviendrait semblable à une campagne sans verdure, sans fleurs et sans oiseaux. Une des sérieuses différences qui distinguent l'homme de la brute est précisément ce besoin d'un superflu immatériel. Il prouve nos aspirations plus élevées, notre penchant vers l'infini, et l'existence de cette portion de nous-mêmes qui cherche sa satisfaction au delà du monde réel, dans les suprêmes joies de l'idéal.

Digitized by Google

DOUZIÈME RÉCIT

LES DÉSIRS

Antoine Lireux, fermier des Jonchères, était debout devant sa maison, dont il examinait la toiture de chaume avec un air soucieux.

— V'là déjà la mousse qui a regarni le faîte, murmurait-il ; la verdure va gagner partout, et les greniers redeviendront humides comme des caves ; mais ceux de la ville trouvent que c'est bien toujours assez bon pour des paysans.

Digitized by Google

— Qu'appelez-vous *ceux de la ville,* mon cher? demanda une voix derrière lui.

Le fermier retourna brusquement la tête, et se trouva en face du propriétaire, M. Favrol, qui arrivait et avait entendu sa réflexion chagrine. Il salua d'un air un peu déconcerté.

— Je ne savais pas not' maître là, dit-il, sans répondre à la question de son interlocuteur.

— Mais vous pensiez à lui, n'est-il pas vrai? répliqua M. Favrol en souriant. Je vois que vous serez toujours le même, mon pauvre Antoine, ne voyant dans les rosiers que les épines et dans la vie que les ennuis.

Lireux hocha la tête.

— Notre maître parle à son aise, dit-il sourdement, lui qui est assez riche pour faire tout ce qui lui plaît.

— Parce qu'il me plaît de ne faire que ce que je puis, fit observer le propriétaire; mais limiter ses souhaits selon ses forces est une règle de conduite qu'on a peut-être oublié de mettre dans votre catéchisme.

— Aurait mieux valu ne pas oublier de mettre dans ma poche un bon contrat de rente, répliqua le paysan. Faut pas non plus reprocher trop fort aux pauvres gens leurs désirs, parce qu'ils n'ont pas moyen de les contenter. Il me semble qu'on peut bien, sans trop fatiguer le bon Dieu, demander un toit qui laisse couler l'eau et n'attire pas la vermine, comme ce chaume maudit.

— C'est-à-dire que vous revenez toujours à votre idée d'avoir une couverture en tuiles?

— Si bien que si j'étais moins gueux je la ferais faire

Digitized by Google

à mes dépens, et j'y gagnerais encore, vu que l'habitation serait plus saine et mes blés mieux gardés.

— Mais vous, mon cher, seriez-vous plus content

— Je ne demanderais rien autre chose au bon Dieu, ni à notre maître.

— Parbleu, j'en aurai le cœur net, dit M. Favrol. Bien que je regarde la dépense comme peu profitable pour vous et comme inutile pour moi, je veux m'assurer s'il y a moyen de vous satisfaire. Vous aurez la couverture de tuiles, maître Antoine, et, dès le retour du beau temps, j'envoie les ouvriers.

Lireux, surpris de cette concession inattendue, remercia son maître avec effusion, et, dès qu'il l'eut quitté, il rentra pour annoncer à sa famille cette bonne nouvelle.

Une partie du jour fut employée par lui à examiner les conséquences de cette transformation de toiture. Outre le nouvel aspect qu'elle donnait à la ferme, il devait en résulter, dans l'aménagement des greniers, de sérieux avantages ; mais Antoine s'aperçut bientôt qu'on pouvait les doubler en exhaussant un peu les murs sur lesquels reposait la charpente. Cette découverte changea complétement le cours de ses idées. Il ne songea plus qu'à cet agrandissement et qu'au profit qu'il en devait tirer. Sans cette modification, la nouvelle toiture n'était qu'un changement dépourvu d'importance ; autant valait laisser les choses comme par le passé !

Voilà donc notre paysan retombé dans ses humeurs noires, et déplorant avec amertume le manque d'argent qui l'arrêtait sans cesse dans l'exécution de tous ses

Digitized by Google

plans. Comme il fut obligé de se rendre, pour le payement de son fermage, chez M. Favrol, celui-ci remarqua son air soucieux et lui en demanda la raison. Après avoir hésité quelque temps, Lireux avoua sa nouvelle préoccupation.

— C'est pas une demande, au moins, que je fais à notre maître, continua-t-il ; c'est bien assez qu'il m'ait promis d'enlever le chaume ; il n'y était pas obligé, et les pauvres gens n'ont droit qu'à ce qui leur est dû.

— Vous pouvez ajouter qu'ils ont cela de commun avec les gens riches, reprit M. Favrol ; mais je vois que vous êtes difficile à guérir de votre mécontentement ; un désir accompli, il en naît un second. Je veux pourtant essayer la cure ; nous exhausserons les murs du grenier.

Pour cette fois, le fermier déclara qu'une pareille promesse comblait tous ses vœux, et regagna gaiement les Jonchères.

Quelques jours après, un entrepreneur envoyé par M. Favrol vint examiner les travaux à exécuter. Antoine lui demanda, dans la conversation, ce que l'on ferait de la vieille charpente.

— Rien, je suppose, dit l'entrepreneur : ce sont des bois pour constructions rustiques, et qui ne sont capables de soutenir que du chaume ; on pourrait, tout au plus, les employer à une grange.

— Précisément la nôtre est trop petite, dit le fermier.

— Et vous avez un emplacement pour une plus grande ?

— Juste à la porte des écuries ; il suffirait de prendre sur le jardinet. Je vas vous montrer ça, venez.

Digitized by Google

Tous deux allèrent visiter le terrain, que l'entrepreneur ne manqua point de trouver admirablement approprié à une nouvelle bâtisse. Il indiqua à Lireux tous les avantages qu'il y aurait à établir là de vastes hangars, en agrandissant un peu les étables et en creusant une fosse pour les fumiers. Antoine adopta le projet avec enthousiasme. C'était le moyen de compléter les améliorations entreprises, de donner à la ferme une supériorité visible sur toutes celles du voisinage, et d'utiliser la vieille charpente que l'on voulait remplacer. Sans ce complément de dépense, les changements entrepris ne donneraient point des résultats proportionnés aux frais, et M. Favrol devait s'y résoudre dans son propre intérêt.

Lireux ajouta seulement qu'il n'osait faire lui-même la demande.

— On me reprocherait encore de n'en avoir jamais assez, dit-il, et on ne comprendrait pas que ce que j'en dis c'est pour la ferme autant que pour moi. Si j'avais de quoi, j'aurais bientôt bâti sans demander à personne; mais les pauvres gens sont obligés de rester sur leurs bonnes idées.

— Ne vous inquiétez de rien, dit l'entrepreneur, qui ne comprenait pas qu'on pût employer de l'argent à autre chose qu'à bâtir; j'en parlerai au bourgeois, et faudra bien qu'il se décide.

Antoine l'encouragea vivement, et le pria de lui faire connaître, le plus tôt possible, la réponse du propriétaire.

Resté seul, il se mit à ruminer les idées du maître

Digitized by Google

maçon, qui étaient déjà devenues les siennes, et à calculer tout ce que ces constructions lui apporteraient de profit. Grâce au hangar, il pourrait substituer le battage d'hiver au battage d'été ; l'accroissement des étables lui permettrait d'augmenter le nombre des bêtes à l'engrais, et la fosse à fumier utiliserait l'écoulement des ménageries. Évidemment, ces travaux, auxquels il n'avait point d'abord pensé, étaient des additions indispensables ; s'il ne les avait point réclamées jusqu'alors, c'était par suite de sa répugnance à se plaindre ; mais M. Favrol ne pourrait les refuser sans dureté et sans injustice.

Cependant plusieurs jours se passèrent, et il n'entendit point parler de l'entrepreneur. Son impatience était devenue de l'angoisse. Il se rendit chez le maître maçon, qui habitait un village assez éloigné, mais il ne put le rencontrer. Il revint plus inquiet. Selon toute apparence, M. Favrol avait refusé ; il ne devait plus compter sur cet accroissement de dépendances ; il fallait continuer à recourir aux expédients, et manquer de s'enrichir faute d'un peu d'argent chez lui ou d'un peu de bonne volonté chez les autres.

Lireux était tout entier au dépit de ces réflexions, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom. C'était l'entrepreneur qui venait de l'apercevoir du haut d'un échafaudage où il surveillait ses ouvriers.

— Eh bien ! l'affaire est faite, père Antoine ! s'écria-t-il.

— Quelle affaire ? demanda le fermier, qui n'osait deviner.

— Parbleu ! celle de la grange et de l'écurie.

Digitized by Google

— Notre maître consent ?

— Nous commencerons tout le mois prochain.

— Venez donc me raconter ça en buvant un petit verre ! s'écria Antoine joyeux ; faut que vous me disiez comment tout s'est passé.

Le maître maçon quitta l'échafaudage et vint rejoindre Lireux à l'auberge. Antoine apprit là que le propriétaire des Jonchères s'était contenté de rire, sans faire aucune objection, et qu'il avait demandé à l'entrepreneur un devis détaillé de tous les changements à effectuer.

Antoine reprit la route de la ferme complétement rassuré. Dès son arrivée, il alla visiter encore l'emplacement destiné aux nouveaux bâtiments, distribuant tout d'avance pour la plus grande commodité du service. L'ancienne entrée devenant impossible dans le nouveau plan, il fallait établir un passage à travers le jardin : c'était une haie à couper et un fossé à combler ! il décida qu'il le ferait à ses frais et sans en parler à M. Favrol. Mais cette disposition enlevait à la culture une partie du petit jardin, déjà réduit par la construction du hangar ; c'était pour lui une perte dont le propriétaire des Jonchères ne pouvait lui refuser le dédommagement. Un terrain sans destination se trouvait justement de l'autre côté de la route ; le père Lireux jugea qu'il pouvait le réclamer à titre de compensation. Il se rendit, en conséquence, chez M. Favrol, sous prétexte de savoir l'époque des réparations annoncées.

— Eh bien ! bonhomme Lireux, dit le propriétaire en l'apercevant, j'espère que vous êtes satisfait ?

— Les pauvres gens n'ont pas droit de se plaindre

Digitized by Google

quand le pain ne leur manque pas, répondit Antoine avec réserve.

— C'est un précepte d'une résignation toute chrétienne, reprit M. Favrol; mais il me semblait, maître Antoine, que vous aviez quelques autres sujets de satisfaction. Ne vous ai-je pas accordé tout ce que vous m'avez demandé, y compris de nouveaux bâtiments de service?

— Je suis bien obligé à notre maître, dit le fermier assez froidement; mais notre maître sait que les laboureurs vivent de la terre, et leur ôter quelques sillons, c'est comme si on leur prenait un morceau de leur pain.

— Et qui prétend donc vous en ôter? demanda M. Favrol.

— Faites excuse, dit Antoine un peu embarrassé, c'est la grange de notre maître et le passage pour y arriver qui mangent une partie du jardin. Je ne suis pas fait pour m'en plaindre; mais si notre maître voulait me permettre de cultiver le petit *brin* de terre qui est vis-à-vis la ferme, ça nous ferait un dédommagement.

— Ah! fort bien! reprit M. Favrol en regardant le fermier; il me semble que ce petit *brin* de terre a environ un arpent!

— Je ne pourrais pas dire, répliqua Lireux d'un air d'innocence, je ne l'ai jamais mesuré; mais c'est quelque chose pour de pauvres gens comme nous, tandis que ce n'est rien pour notre maître.

— Un moment, dit le propriétaire; il faut compter, mon cher. Voici le devis de ce que vous m'avez successivement demandé: il monte à deux mille quatre cent trente francs. Ajoutons l'arpent de terre, ce sera envi-

Digitized by Google

ron trois mille cinq cents francs de désirs satisfaits en moins d'un mois! A ce calcul, il faudrait, pour contenter « un pauvre homme » comme vous, maître Antoine, qu'avant mille livres de rente, c'est-à-dire moitié plus que je ne possède. Encore ne seriez-vous point heureux; car, depuis la promesse faite pour la toiture de votre ferme, vous avez passé d'un souhait à un autre, toujours aussi inquiet et aussi plaintif. Vous le voyez donc, la richesse ne peut rien pour celui qui ne sait pas borner sa joie à ce qu'il a. Les anciens parlaient, dans leur fable, des filles d'un roi qui étaient condamnées, aux enfers, à remplir un tonneau sans fond; voilà précisément ce que vous voulez faire, vieil Antoine. Le bonheur après lequel vous courez vainement depuis votre jeunesse ne se rencontre point où vous croyez; il n'est ni dans la richesse, ni dans la puissance, ni dans rien de ce qui se meut autour de notre vie; Dieu l'a mis plus à notre portée; *il l'a mis en nous-mêmes!*

Digitized by Google

Digitized by Google

TREIZIÈME RÉCIT

UN ONCLE MAL ÉLEVÉ

— C'est lui! c'est Tribert! s'écria madame Fourcard, en apercevant dans la rue un voyageur suivi du commissionnaire qui portait ses malles.

Et, courant à la porte, elle l'ouvrait vivement à l'instant même où le capitaine étendait la main vers la chaîne de la sonnette.

Digitized by Google

Madame Fourcard serra dans ses bras le vieux marin, avec des exclamations et des larmes de joie.

Depuis dix années qu'elle ne l'avait revu, elle chercha avec une sorte d'inquiétude les changements opérés dans toute sa personne. Son front s'était un peu plissé, ses cheveux avaient légèrement blanchi; mais, à tout prendre, le capitaine n'avait pas, comme il le dit lui-même, *subi trop d'avaries dans ses œuvres vives*. Il avait toujours l'œil clair, la bouche souriante, les traits épanouis. Rien qu'à le voir, on se sentait pris pour lui d'une amitié involontaire. C'était une de ces physionomies que l'on accueille, comme le soleil d'hiver, avec un sentiment de bien-être et de bonne volonté.

Quant à madame Fourcard, ces dix années lui avaient été plus pesantes. Les tristesses du veuvage et les inquiétudes de la maternité avaient flétri cette seconde fleur qui embellit l'automne de certaines femmes. On aurait cherché vainement sur son visage les traces fugitives d'une beauté qui avait eu son éclat et ses triomphes. Éprouvée par la vie, elle était devenue bientôt vieille, et elle avait cessé d'être femme pour être plus complétement mère.

Après les premières émotions d'un retour si longtemps différé et si longtemps attendu, madame Fourcard, qui avait conduit son frère dans la chambre préparée pour lui, voulut le quitter afin qu'il pût prendre quelque repos; mais le marin lui parla de son fils, et la mère, arrêtée malgré elle, s'assit pour lui répondre.

Ceci demande une explication qui nous oblige à suspendre un instant notre récit pour retourner en arrière.

Digitized by Google

Privée de son mari qui lui fut subitement enlevé, et restée seule avec un enfant en bas âge, la sœur de Tribert avait reporté toutes ses espérances sur cet enfant. Trouvant dans l'accomplissement de ses devoirs de mère l'unique consolation permise à ses regrets d'épouse, elle résolut de ne jamais se séparer de son fils et de lui donner sa vie entière. Il y a dans le cœur des femmes une sève naturelle qui se communique à toutes les aspirations et les pousse aisément à l'extrême. Jeunes filles, elles rêvent dans celui qui doit un jour leur donner son nom des mérites impossibles; jeunes mères, elles dotent d'avance leurs enfants de toutes les perfections que les vieux contes accordent aux filleuls des fées. Madame Fourcard ne fut point plus sage que les autres : elle décida que son fils Auguste prendrait rang parmi les hommes d'élite qui parsèment de loin en loin la foule, comme les étoiles constellent les cieux; et, pour arriver plus sûrement à ce résultat, elle fit de l'enfant prédestiné le but de toutes ses actions et de toutes ses pensées. Devenu pour elle le centre du monde, Auguste s'habitua à voir chaque chose s'arranger à son profit ou à son plaisir. Tout ce qui entourait la veuve était mis à contribution pour lui; l'estime et l'amitié que l'on accordait à la mère retournaient en complaisances ou en tendresses au fils. Bien venu de tous *par droit d'héritage*, il s'accoutuma à recevoir les plus précieux bienfaits de la vie comme de vulgaires faveurs. Dans son aveuglement, madame Fourcard courait devant lui, écartait toutes les pierres qui auraient pu le faire trébucher, brisait de sa main les épines auxquelles il eût laissé quelques lam-

Digitized by Google

beaux, lui faisant de son corps un pont sur les précipices; et le jeune homme, qui ne remarquait point un dévouement passé en habitude, continuait sa route sans soupçonner ce qui avait été fait pour la lui rendre facile.

Sa mère avait voulu jouer le rôle de la Providence, et était payée, comme elle, par l'inattention et l'oubli.

Elle commençait à le sentir douloureusement, mais sans oser l'avouer aux autres. L'honneur de l'enfant est encore plus celui de la mère elle-même. Comment accuser Auguste de torts de caractère que l'on eût pu prendre pour de l'ingratitude? Nul ne savait comme elle ce qu'il y avait sous ces défauts; les trahir, c'était exposer le jeune homme à un injuste arrêt.

Aussi, lorsque son frère l'interrogea, n'appuya-t-elle que sur les qualités réelles et sérieuses de son fils. Heureuse de prolonger en sa faveur un plaidoyer qui la persuadait elle-même, elle avait oublié la fatigue du voyageur, lorsqu'un bâillement involontaire de ce dernier la lui rappela.

— Allons, je suis folle de vous retenir là après deux nuits de fatigue et d'insomnie, dit-elle en se levant; nous aurons le temps de parler d'Auguste, puisque vous ne nous quittez plus; et, en tout cas, vous le jugerez vous-même. Dormez, mon frère; à votre réveil, j'espère que notre écolier sera de retour.

Elle embrassa de nouveau le marin, qui se jeta tout habillé sur un divan et ne tarda pas à s'y endormir.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le jour était déjà à son déclin, et les rayons du soleil couchant empourpraient les

Digitized by Google

rideaux de l'alcôve. Rafraîchi par le sommeil, mais encore plongé dans cette espèce d'engourdissement voluptueux qui suit le réveil, Tribert se mit à regarder autour de lui et à prendre connaissance de la chambre qui lui était destinée.

Tout y révélait la tendresse attentive de madame Fourcard. Les meubles étaient ceux qui avaient garni la chambre de leur père, et semblaient rappeler au vieux marin son enfance. Une bibliothèque renfermait le petit nombre de livres qu'il avait autrefois rassemblés; des cartes de géographie qui tapissaient les murailles lui montraient les mers parcourues par lui; un petit navire, œuvre de son adolescence et témoignage éloquent de sa vocation maritime, était suspendu au plafond; enfin, au-dessus même du canapé, était dressée une panoplie d'armes curieuses recueillies dans ses voyages et autrefois envoyées à M. Fourcard.

Il examinait l'un après l'autre tous les détails de cet aménagement, qui témoignaient si haut de l'intelligente affection de sa sœur, lorsque la voix de celle-ci se fit entendre dans la pièce voisine; elle était entrecoupée par une autre voix plus jeune et plus haute dans laquelle Tribert reconnut sans peine la voix de son neveu.

La mère semblait faire à ce dernier quelque remontrance à laquelle il répondait avec la brusquerie d'une personne accoutumée à trouver dans son interlocuteur toute sorte de douceur et d'indulgence.

— Je n'irai pas! répétait-il d'un ton d'humeur obstinée trop ordinaire aux enfants qu'a gâtés la patience de leur mère.

Digitized by Google

— Vous n'y songez point, Auguste, reprit madame Fourcard d'un ton d'insistance affectueuse; mademoiselle Lorin compte sur vous pour la conduire à cette soirée. Sans l'arrivée de votre oncle, je vous aurais épargné un pareil ennui; mais je ne puis le quitter ainsi dès le premier jour.

— Eh bien! moi aussi j'ai envie de le voir, dit Auguste brusquement; que mademoiselle Lorin se fasse conduire par son cousin.

— Vous savez bien qu'il est absent.

— Alors, qu'elle reste chez elle.

— Ce que vous dites là est dur, Auguste. Ignorez-vous que cette excellente fille n'a d'autre plaisir que sa partie de boston, et qu'à son âge une habitude est un besoin?

— Que m'importe? dit le jeune garçon, toujours plus maussade; ai-je donc quelque obligation envers mademoiselle Lorin?

— Mais j'en ai, moi, reprit madame Fourcard vivement; elle m'a enseigné le peu que je sais; elle m'a aidée, dans toutes les circonstances difficiles, de ses conseils et de ses encouragements; c'est pour moi comme une sœur aînée, presque comme une mère. Vous le savez, Auguste, et vous devez m'aider à payer ma dette de reconnaissance.

— Dites que vous prenez plaisir à vous créer des devoirs, répliqua le jeune garçon; c'est la manie des femmes de se passer au cou des colliers de servitude et de se souder au pied des chaînes qu'il faut les aider à porter.

Digitized by Google

— Vous oubliez, mon fils, que les plus lourdes ne m'ont point été imposées par mademoiselle Lorin! dit la mère blessée.

— C'est-à-dire alors que c'est par moi! s'écria Auguste aigrement.

— Vous m'obligez à vous rappeler qu'aucun devoir ne m'a semblé pénible quand il s'est agi de vos intérêts.

— Et afin de le mieux prouver, vous me reprochez ce que vous avez fait.

— Auguste! interrompit madame Fourcard avec impatience, il n'y a ni justice ni bon sens dans ce que vous dites là.

— Alors, n'en parlons plus! répliqua-t-il en faisant un mouvement pour sortir.

— Vous irez chercher mademoiselle Lorin?

— Non.

— Rappelez-vous que je l'exige, que je le veux!

— Je n'irai pas! cria l'écolier avec une obstination emportée.

Et, repoussant violemment la porte du salon, il s'élança dans l'escalier, qu'il monta en chantant à pleine voix, comme pour braver le mécontentement de madame Fourcard.

Celle-ci s'était assise toute tremblante; et l'oncle Tribert, en approchant son œil du trou de la serrure, vit qu'elle pleurait.

La scène dont il venait d'être l'invisible témoin lui en avait plus appris sur le fils et la mère que toutes les lettres écrites par cette dernière depuis dix années. Il sa-

Digitized by Google

vait maintenant quel avait été le résultat de ce dévouement sans bornes de madame Fourcard pour son unique enfant. Prévenu dans ses moindres désirs, Auguste s'était accoutumé à les imposer; l'esclavage volontaire de la mère avait amené la tyrannie irrespectueuse du fils.

Le premier mouvement du capitaine se ressentit de ses habitudes navales; il fut sur le point de sortir pour aller prendre son neveu par les oreilles et le ramener faire des excuses à la pauvre mère; heureusement la réflexion l'arrêta. Embarqué à quinze ans, l'oncle Tribert avait peu d'études; mais la pratique de la vie et les méditations des heures de quart lui avaient donné l'expérience de l'âme humaine. Il savait que les mauvaises habitudes sont des vents contraires qu'on ne peut vaincre qu'en louvoyant. Il réprima donc sa première impatience, réfléchit sur la meilleure manœuvre à faire, et ne sortit de sa chambre qu'après s'être décidé et avoir orienté ses voiles pour naviguer sûrement.

Il trouva madame Fourcard à peu près remise de l'émotion causée par la révolte de son fils, d'où il conclut que ce n'était point pour elle une chose nouvelle. L'irritation d'Auguste se montra plus persistante. Mécontent de lui-même, il traduisait, comme tous les caractères mal faits, son repentir en mauvaise humeur. Lorsqu'il descendit pour embrasser son oncle, ce fut avec un certain embarras maussade et plein de roideur. Après l'échange obligé de questions et de réponses qu'entraîne une première entrevue, il alla se jeter sur une causeuse où il commença à se ronger les ongles en silence.

Madame Fourcard, craignant l'impression d'une pa-

Digitized by Google

reille conduite pour l'oncle Tribert, s'efforça d'adoucir l'humeur bourrue du jeune garçon par quelques avances enjouées; mais, comme il arrive ordinairement en pareil cas, sa longanimité ne fit que l'aigrir. Un pardon que nous n'avons point mérité par le repentir est presque une insulte, il ajoute au sentiment de nos torts celui d'une générosité qu'il nous faut subir. Aussi Auguste n'accueillit-il l'indulgence de sa mère que par un redoublement de dépit. Au lieu d'y répondre, il prit un journal qu'il se mit à parcourir en bâillant.

Madame Fourcard, à bout de patience, lui fit observer sèchement que son salon n'était pas un cabinet de lecture.

— J'avais cru que cette gazette était là pour qu'on s'en servît, répliqua le jeune homme avec une brièveté rogue.

— Mais nous y sommes également, reprit la mère, et j'aime à croire que notre compagnie vaut celle du journal.

Auguste s'inclina ironiquement.

— J'ignorais qu'il fallût être seul pour choisir ses distractions, dit-il.

— Vous manquez à votre oncle, monsieur! s'écria madame Fourcard emportée malgré elle.

Le jeune garçon tressaillit et parut un instant déconcerté; mais, tâchant de se remettre :

— Mon oncle ne veut point, sans doute, que nous vivions ici, comme à la cour, esclaves de l'étiquette, dit-il, et, en sa qualité de marin, il doit trop tenir à son indépendance pour gêner celle des autres.

Digitized by Google

— Pardieu, tu m'as compris, mon petit ! s'écria Tribert, qui avait jusqu'alors écouté le débat avec un sourire insouciant. Que chacun vive à sa fantaisie et que les mécontents aillent au diable ! voilà ma doctrine sociale. Lis, chante, danse, parle ou tais-toi : c'est ton affaire, et je m'en soucie comme du grand lama. Fais ce qui te plaît, pourvu que tu me laisses la même liberté.

— Oh ! quant à cela, ne craignez rien, dit Auguste en jetant un regard de triomphe à sa mère ; je ne suis pas de ceux qui veulent faire marcher le monde entier à leur pas, et je laisse, comme on dit, *chacun manger avec sa cuiller*.

— Alors, allons dîner ! interrompit le capitaine ; la voiture m'a donné une faim de requin.

Il prit son neveu par les épaules, et le fit passer avec lui dans la salle à manger.

Madame Fourcard les suivit, aussi surprise que mortifiée. Le ton et les principes de son frère étaient pour elle une nouveauté qui bouleversait tous ses souvenirs.

Mais ce fut bien autre chose quand elle le vit à table, se servant les meilleurs morceaux sans s'occuper de ses voisins, interrompant ou ne répondant pas, donnant des ordres à la servante, critiquant le service, en un mot, s'abandonnant sans réserve à ses moindres caprices. De retour au salon, il choisit le fauteuil le plus commode, étendit ses pieds crottés sur une chauffeuse de velours, et alluma sa pipe.

Madame Fourcard, que l'odeur du tabac incommodait, fut obligée de s'enfuir.

Digitized by Google

Auguste s'était d'abord diverti du sans-gêne de l'oncle Tribert et avait ri de ses boutades; cependant la naïveté de cet égoïsme, amusante un instant, ne tarda pas à lui causer un malaise qui dégénéra en impatience. Il voulut faire sentir au vieux marin que ses manières, de mise peut-être dans la cabine d'un vaisseau, ne convenaient point également aux habitudes d'une maison mieux ordonnée et plus élégante. Il espérait avoir été compris du capitaine, dont la pipe s'était éteinte, et qui, renversé dans son fauteuil, semblait écouter, lorsqu'un ronflement égal et sonore lui fit connaître le résultat de son éloquence.

Le jeune garçon se leva et regagna sa chambre, singulièrement désenchanté de l'oncle Tribert.

Le lendemain, au moment où il se levait, le bruit d'un débat furieux frappa son oreille. Il se hâta de descendre, et trouva le marin aux prises avec la vieille Rose qui avait oublié de cirer ses chaussures.

Le capitaine exaspéré repassait tout le répertoire de malédictions dont Vert-Vert scandalisa autrefois les nonnes qui l'avaient élevé, et la servante ahurie levait les mains au ciel en poussant des exclamations de détresse.

Madame Fourcard, attirée comme son fils par le fracas de la querelle, tâchait en vain de s'entremettre et d'apaiser Tribert; celui-continuait sa litanie nautique, avec des grondements de voix et des accompagnements de gestes qui surprirent d'abord Auguste, puis l'irritèrent. Il prit par le bras la vieille Rose qui s'obstinait dans ses explications, l'obligea doucement à rentrer dans sa cuisine, puis revint au salon.

Il y trouva sa mère qui cherchait à justifier sa servante

Digitized by Google

en faisant valoir son zèle, sa probité et les longs services qu'elle avait rendus à la famille.

— Eh bien ! après? criait Tribert; est-ce à moi qu'elle les a rendus, ces services? Que m'importent les qualités qu'elle a eues? Le plus fin voilier de la flotte est démoli quand il devient trop vieux. On a des domestiques pour être servi, et non pas pour faire de la reconnaissance.

— Mon oncle ne voudrait point, pourtant, qu'on mît sur le pavé une brave fille qui a vu ma mère presque enfant, et qui m'a élevé ! objecta le jeune homme avec quelque vivacité.

— Si vous ne voulez point la mettre sur le pavé, placez-la à l'hôpital ! répliqua Tribert brusquement.

La mère et le fils se récrièrent.

— Chez le diable alors ! continua le capitaine en colère; mais pas ici, où il faut une tête et des bras. Je vois que ma sœur n'a pas perdu la manie de se créer des devoirs quand elle ne devrait avoir que des droits; mais il faudra que cela change, ou bien, tonnerre ! je saurai pourquoi.

Auguste et madame Fourçard se regardèrent. L'impatience du premier tournait à l'aigreur; il répondit à demi-voix par une réflexion sur la liberté qu'avait chacun de régler sa maison selon sa fantaisie. Mais l'oncle Tribert parut prendre la maxime pour une approbation; il y applaudit, répéta qu'il saurait bien se faire servir, et finit par demander le déjeuner.

Pendant qu'on avertissait Rose de se hâter, il alluma sa pipe et se mit à faire les cent pas dans le salon, en crachant à chaque tour, selon l'habitude des fumeurs.

Digitized by Google

Madame Fourcard suivait d'un regard désespéré cette désastreuse promenade, qui substituait à l'élégante propreté dont elle avait fait une de ses joies, le désordre et les souillures de la tabagie. Auguste, qui devinait la contrariété de sa mère, en ressentait le contre-coup et avait peine à cacher son irritation. Le silence se prolongeait depuis quelques minutes, lorsque le marin s'arrêta devant un tableau qui occupait dans le salon la place la plus apparente.

— C'est le portrait de Fourcard? demanda-t-il en lançant vers la peinture un tourbillon de fumée.

Sa sœur répondit affirmativement.

Tribert regarda encore la toile.

— Ce brave beau-frère, il était bien laid! reprit-il tranquillement.

La veuve et Auguste tressaillirent. Accoutumés à entourer la mémoire du mort d'un respect passionné, ils furent en même temps frappés au cœur par la remarque grossière du marin.

— C'est la première fois que j'entends juger ainsi les traits de mon père, dit vivement le jeune garçon, et je m'étonne surtout que ce soit par vous, qui l'avez assez connu pour retrouver son âme sur son visage.

— Oui, oui, reprit le capitaine avec indifférence; c'était, après tout, un bon diable, et il ne faut pas lui en vouloir si Dieu l'avait placé dans la catégorie des innocents.

— Monsieur! s'écria Auguste, qui s'était levé pâle de colère.

Madame Fourcard lui saisit la main.

Digitized by Google

— Venez, mon fils, dit-elle avec une dignité douloureuse ; puisqu'on ne comprend point ce qu'on doit aux morts, sachons au moins ce que nous devons à nous-mêmes.

Et, sans permettre au capitaine d'en dire davantage, elle entraîna Auguste et sortit avec lui.

Tribert déjeuna seul ; mais, en rentrant dans sa chambre, il trouva son neveu qui l'y attendait.

Bien que troublé, le jeune garçon avait l'air résolu.

— Ah ! ah ! c'est toi, dit l'oncle en riant ; nous ne sommes donc plus fâchés ?

— Plus bas, je vous en prie ! interrompit Auguste d'une voix émue ; je ne voudrais pas que ma mère nous entendît.

— Il s'agit, alors, d'un secret ? demanda le marin.

— Il s'agit d'un devoir, répondit sérieusement Auguste ; votre titre et mon âge en rendent l'accomplissement difficile, mais le repos de ma mère doit passer avant tout.

— Est-ce qu'elle aurait à se plaindre de quelqu'un, par hasard ? dit Tribert.

— Elle a à se plaindre... de vous ! répliqua le jeune garçon, dont la voix tremblait ; de vous, qui avez froissé successivement tous ses goûts et toutes ses affections.

— Moi ! s'écria le capitaine, et comment cela ?

— En vous conduisant chez elle comme à bord d'un corsaire ! reprit plus vivement Auguste ; en vous emportant contre une vieille femme que nous aimons ; en insultant à la mémoire de mon père ! Depuis hier, vous

Digitized by Google

avez montré sous un tel jour votre esprit, votre caractère et votre cœur, qu'il est impossible à ma mère de subir plus longtemps votre présence.

L'oncle Tribert, qui se promenait, s'arrêta court et regarda le jeune garçon en face.

— Alors, vous venez me déclarer que je dois chercher un gîte ailleurs? dit-il.

Auguste garda un silence qui équivalait à une réponse affirmative.

— A la bonne heure! continua Tribert sérieusement; mais puisque nous en sommes à nous dire la vérité, j'aurai un petit compte à régler avec vous. — Et d'abord, en quoi mes manières ont-elles pu vous choquer, vous qui m'avez accueilli hier, ici, en lisant le journal, et qui avez applaudi à la maxime que chacun devait agir, à sa fantaisie, sans s'inquiéter des autres?

Auguste fit un mouvement et essaya de balbutier une excuse.

— Vous vous plaignez de ma conduite envers votre vieille servante, ajouta le marin dont la voix s'élevait; mais quelle a été la vôtre envers l'institutrice de votre mère? Ne lui avez-vous point refusé hier un simple témoignage de complaisance? Ne vous êtes-vous point rétrié contre l'obligation d'acquitter les dettes de gratitude contractées par les autres? Pourquoi me regarderais-je comme plus obligé envers Rose que vous ne pensez l'être envers mademoiselle Lorin?

Le jeune homme voulut encore interrompre.

— Écoutez-moi jusqu'au bout, continua Tribert, toujours plus sérieux : vous m'accusez de n'avoir point res-

Digitized by Google

pecté votre père mort; avez-vous mieux respecté votre mère vivante? Or, lequel de nous deux, dites-moi, était tenu à plus de réserve, de tendresse et de vénération? Depuis que je suis ici, mes actes et mes paroles vous indignent; que penser alors des vôtres? J'ai été maussade avec des égaux, vous vous êtes montré grossier avec des supérieurs; je me suis mis en colère contre une servante qui avait négligé son devoir, vous, contre une mère qui vous rappelait le vôtre; j'ai manqué de respect au mari de ma sœur, et vous à celle qui vous a donné la vie! Lequel de nous deux vous semble avoir donné la plus mauvaise idée de son esprit, de son caractère et de son cœur?

A mesure que le capitaine parlait, le mécontentement d'Auguste faisait place à l'embarras et à la confusion. La leçon qu'il avait voulu donner tournait contre lui d'une manière si imprévue, qu'il en demeura étourdi. Les murmures de sa propre conscience appuyaient d'ailleurs les paroles de l'oncle Tribert. Il comprit tout à coup quelle avait été l'intention de ce dernier, il baissa la tête, vaincu par le sentiment de son tort.

Le vieux marin comprit ce qui se passait dans cette âme mal instruite, mais loyale; il fit un pas vers son neveu et lui prit la main.

— Tu vois que nous avons réciproquement besoin d'indulgence, dit-il avec bonhomie; oublions donc le passé, et tâchons d'en profiter pour l'avenir. En tout ceci, la véritable victime a été ta mère, et c'est à elle que nous devons aller nous excuser.

— Non, non! s'écria Auguste attendri, moi seul j'ai

Digitized by Google

besoin de pardon; car je comprends tout maintenant : vous avez voulu me corriger par l'exemple. Ma mère et moi, nous n'avons qu'à vous remercier.

— Remerciez plutôt Lycurgue, dit l'oncle Tribert en riant; car la découverte du moyen lui appartient. Pour dégoûter les jeunes Spartiates des excès du vin, il leur montrait des esclaves dans la dégradation de l'ivresse : je l'ai imité en te faisant voir dans un autre les défauts que je voulais te rendre odieux.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATORZIÈME RÉCIT

LA GRANDE LOI

Au temps de la première race des rois francs, alors que la plupart des peuplades qui leur étaient soumises ignoraient encore la parole du Christ, vivait un vieillard nommé Novaire, qui avait reçu la *bonne nouvelle*, et s'était appliqué à la comprendre. Abandonnant les coupables plaisirs du monde, il s'était retiré sur une

Digitized by Google

colline solitaire, près du lieu où l'on voit aujourd'hui Lillebonne, et y avait construit une cabane de gazon où il demeurait seul, sans autre occupation que d'agrandir et d'élever son esprit.

Or, il arriva qu'à force de méditations et de prières, le voile charnel qui cache aux hommes le monde invisible, s'entr'ouvrit pour Novaire et lui laissa apercevoir les avenues du ciel; mais il ne perdit point pour cela la vue de la terre. Il distinguait en même temps les merveilles de la création apparente et les merveilles de la création cachée. Son regard se promenait sur les bois, les prairies, les eaux; puis, en s'élevant plus haut, il rencontrait la région parcourue par les messagers de Dieu; puis, en montant encore, l'entrée de la demeure céleste que gardaient les archanges. Il entendait à la fois le gazouillement des sources, la voix des chérubins, et l'*Hosanna* des bienheureux au pied du trône éternel. Des anges lui apportaient la nourriture et l'entretenaient longuement de tout ce qui est inconnu aux hommes : aussi les journées s'écoulaient-elles dans un perpétuel enchantement. Associé à la vie des purs esprits, il avait senti peu à peu toutes les ambitions terrestres s'éteindre en lui, comme de pâles étoiles que le soleil fait disparaître; et, fier de ce que son intelligence se fût élevée au-dessus de la compréhension vulgaire, il eût voulu pénétrer par elle les secrets de Dieu. En écoutant ces rumeurs de la vie qui forment l'hymne éternel de la création à la gloire du Créateur, il répétait sans cesse :

— Pourquoi ne puis-je savoir ce que disent les oiseaux dans leurs chants, les brises dans leurs murmures,

Digitized by Google

les insectes dans leurs bourdonnements, les vagues dans leurs soupirs, les anges dans leurs hymnes célestes ? Là doit se trouver la *grande loi* qui régit le monde!

Mais tous les efforts de son esprit pour pénétrer un pareil mystère avaient été inutiles; il n'y avait rien gagné que l'endurcissement et l'orgueil, car l'intelligence qui grandit seule ressemble aux arbres des forêts qui ne peuvent étendre leurs racines sans tout dessécher autour d'eux; pour qu'elle reste bienfaisante et féconde, il faut qu'elle soit vivifiée par les rosées du cœur.

Un jour qu'il était descendu de la colline toujours verdoyante pour traverser la vallée alors flétrie par l'hiver, il vit venir de son côté une troupe nombreuse de soldats qui conduisaient un criminel au gibet : les paysans accouraient pour le voir passer, et racontaient tout haut ses crimes; mais le condamné souriait en les écoutant, et loin de témoigner du repentir, semblait se glorifier du mal qu'il avait commis. Enfin, comme il arrivait près du solitaire, il s'arrêta tout à coup, et s'écria d'un air railleur :

— Approche ici, saint homme, et donne le baiser de paix à celui qui va mourir.

Mais Novaire indigné se recula.

— Marche à la mort, misérable; des lèvres pures ne doivent point toucher un maudit!

Le criminel se remit en marche sans rien dire, et le solitaire, encore tout ému, reprit le chemin de son ermitage. Mais en y arrivant, il s'arrêta stupéfait; tout y

Digitized by Google

avait changé d'aspect. Les arbres, que la présence des anges entretenait dans une verdure éternelle, se trouvaient dépouillés comme ceux de la vallée; là où, quelques heures auparavant, s'épanouissaient les églantines, brillait maintenant le givre, et la mousse desséchée laissait voir partout les rocs stériles.

Novaire attendit le messager céleste qui lui apportait tous les jours sa nourriture, afin d'apprendre la cause de ce changement, mais le messager ne reparut pas; le monde invisible s'était refermé pour lui, et il était retombé dans les misères et l'ignorance de l'humanité. Il comprit que Dieu le punissait, sans deviner la faute qu'il avait commise. Cependant il se soumit sans révolte, et s'agenouillant sur la colline : « Puisque je vous ai offensé, ô mon Créateur, dit-il, je dois, en expiation, m'infliger à moi-même un châtiment. Dès aujourd'hui je quitte ma solitude, et je jure de marcher devant moi, sans autre repos que celui de la nuit, jusqu'à ce que vous m'ayez témoigné par un signe visible que j'ai mérité votre miséricorde. »

A ces mots, Novaire prit sa clochette d'ermite, son bréviaire à fermoir de fer, son bâton de houx; il ceignit ses reins d'une corde de cuir, raffermit ses sandales, et jetant un regard d'adieu à la colline, il se dirigea vers la péninsule sauvage qui reçut plus tard le nom de Jesnétique.

Or, dans ce pays, aujourd'hui couvert de villages, de fermes, de moissons, nulle route n'était alors tracée, si ce n'est celles que s'ouvraient les bêtes fauves. Il fallait passer à gué les rivières, franchir des marais,

Digitized by Google

traverser des bruyères, trouvant à peine, de loin en loin, quelques pauvres habitations dont souvent les maîtres vous repoussaient. Mais Novaire souffrit avec sérénité toutes les fatigues et toutes les privations. Sans autre but que sa réhabilitation devant Dieu, il opposait aux douleurs la résignation, aux obstacles la patience. Il arriva ainsi jusqu'à l'extrémité de la péninsule, non loin du lieu où devait s'élever bientôt la célèbre abbaye de Jumièges.

Là s'étendait alors une forêt dans laquelle se cachaient des pirates qui, sur leurs légères nacelles d'osier recouvertes de peau, attaquaient les barques qui descendaient ou remontaient le fleuve, chargées de marchandises précieuses. Un soir que le solitaire doublait le pas pour atteindre la rive, il arriva à une clairière où quatre de ces pirates étaient assis autour d'un feu de roseaux. A sa vue, ils se levèrent, coururent à lui et l'entraînèrent près de leur foyer pour le dépouiller. Ils prirent sa clochette, son livre, sa ceinture, sa robe; et voyant qu'il n'avait rien autre chose, ils délibérèrent s'ils devaient le laisser aller. Mais le plus vieux, nommé Toderick, s'écria qu'il fallait le garder pour le faire ramer à la barque, et les autres y consentirent.

Novaire fut donc lié de trois chaînes, l'une pour les pieds, l'autre pour les bras, la dernière pour le corps, et il devint l'esclave des quatre pirates. C'était lui qui devait préparer leur nourriture, aiguiser leurs armes, entretenir la barque et la conduire, sans jamais recevoir d'autre récompense que des coups et des malédictions. Toderick surtout, se montrait sans pitié, joignant la raillerie à la

Digitized by Google

cruauté, et demandant sans cesse à l'ermite à quoi lui servait la puissance de son Dieu.

Cependant un jour les quatre pirates attaquèrent une barque qui descendait la Seine, et dans laquelle ils espéraient trouver de riches marchandises; mais il arriva qu'elle transportait une troupe d'archers qui les accueillirent avec une nuée de traits, si bien que trois des bandits furent tués, et que le quatrième, qui était Toderick, reçut une flèche, dont il eut la poitrine traversée.

Novaire tourna alors la nacelle vers la rive, qu'il réussit à atteindre: il se trouvait libre désormais et pouvait facilement prendre la fuite; mais il se sentit saisi d'une sainte pitié pour ceux qui l'avaient fait souffrir si longtemps. Il donna la sépulture aux trois morts, puis s'avança vers Toderick. Celui-ci, qui jugeait le solitaire d'après sa nature sauvage, pensa qu'il venait pour se venger, et lui dit:

— Tue-moi vite, sans me faire souffrir.

Mais Novaire répliqua:

— Loin d'en vouloir à ta vie, je désirerais la racheter au prix de la mienne!

Le pirate fut étonné et attendri.

— Cela n'est désormais au pouvoir d'aucun homme, dit-il, car je sens déjà le froid de la mort qui s'avance vers mon cœur; s'il est vrai que tu me veuilles du bien, malgré ce que je t'ai fait supporter, donne-moi un peu d'eau pour étancher ma soif.

Novaire courut à la source la plus voisine et apporta

Digitized by Google

de l'eau au blessé. Quand celui-ci eut bu, il regarda l'ermite.

— Tu as été bon pour celui qui a été méchant, dit-il, mais voudrais-tu faire davantage et accorder le baiser de paix à un coupable ?

— Je le veux, dit Novaire, et puisse-t-il devenir pour toi une bénédiction !

A ces mots, il se pencha sur le pirate qui reçut le baiser de paix et mourut.

Au même instant, une voix qui retentit dans les airs fit entendre ces mots :

— Ton épreuve est achevée, Novaire ; Dieu t'avait puni pour avoir refusé la pitié au coupable, il te récompense pour avoir pardonné à un méchant ; tous les trésors que tu avais perdus par dureté de cœur, tu les a reconquis par la charité. Lève donc les yeux maintenant et prête l'oreille, car tu entendras ce que disent les bruits de la terre et du ciel.

Le solitaire, qui avait écouté la voix dans un saisissement muet, releva alors la tête. Los arbres effeuillés par l'hiver avaient reverdi ; les ruisseaux glacés avaient repris leur cours ; les oiseaux chantaient dans les aubépines en fleurs, tandis que plus haut dans le ciel on voyait les anges monter et descendre l'échelle de Jacob, les chérubins passer sur les nuées, les archanges choquer leurs épées flamboyantes, les saints chanter les hymnes célestes !

Et tous ces bruits formaient un chœur qui faisait entendre ces seuls mots :

Aimez-vous les uns les autres !

Digitized by Google

Alors Novaire frappa l'herbe de son front, et s'écria :

— Merci, mon Dieu ! et soyez béni ! c'est aujourd'hui seulement que j'ai compris LA GRANDE LOI !

FIN

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ÉMILE SOUVESTRE

Publiées dans la Collection Michel Lévy

LES ANGES DU FOYER	1	vol.
AU BORD DU LAC	1	—
AU BOUT DU MONDE	1	—
AU COIN DU FEU	1	—
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	3	—
CHRONIQUES DE LA MER	1	—
LES CLAIRIÈRES	1	—
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1	—
CONTES ET NOUVELLES	1	—
DANS LA PRAIRIE	1	—
LES DERNIERS BRETONS	2	—
LES DERNIERS PAYSANS	1	—
DEUX MISÈRES	1	—
LES DRAMES PARISIENS	1	—
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1	—
EN BRETAGNE	1	—
EN FAMILLE	1	—
EN QUARANTAINE	1	—
LE FOYER BRETON	2	—
LA GOUTTE D'EAU	1	—
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1	—
L'HOMME ET L'ARGENT	1	—
LOIN DU PAYS	1	—
LA LUNE DE MIEL	1	—
LA MAISON ROUGE	1	—
LE MARI DE LA FERMIÈRE	1	—
LE MAT DE COCAGNE	1	—
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1	—
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1	—
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1	—
LE PASTEUR D'HOMMES	1	—
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1	—
PENDANT LA MOISSON	1	—
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1	—
PIERRE ET JEAN	1	—
PROMENADES MATINALES	1	—
RÉCITS ET SOUVENIRS	1	—
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2	—
RICHE ET PAUVRE	1	—
LE ROI DU MONDE	2	—
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1	—
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1	—
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1	—
LES SOIRÉES DE MEUDON	1	—
SOUS LA TONNELLE	1	—
SOUS LES FILETS	1	—
SOUS LES OMBRAGES	2	—
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	1	—
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD, la dernière étape	1	—
SUR LA PELOUSE	1	—
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1	—
TROIS FEMMES	1	—
TROIS MOIS DE VACANCES	1	—
LA VALISE NOIRE	1	—

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'UN VIEILLARD

LA DERNIÈRE ÉTAPE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE D'ÉMILE SOUVESTRE

PAR

EUGÈNE LESBAZEILLES

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR LA VIE D'ÉMILE SOUVESTRE.

Nul n'arrive à occuper une place marquée en littérature, à se concilier dans la masse mouvante du public un cercle fidèle d'approbateurs, quelque restreint qu'il soit, sans posséder un caractère distinct, sans avoir une personnalité. On peut, en se faisant l'imitateur d'un talent original, attirer un moment à soi quelques admirateurs en retard, mais ceux-ci s'éloignent bientôt et l'on reste seul, oublié, tandis que d'autres, pour n'avoir cherché leur modèle qu'en eux-mêmes, pour avoir frayé leur sentier au lieu de fouler les routes royales, se sont acquis des sympathies durables. M. Emile Souvestre est du nombre

Digitized by Google

de ces derniers. Il est facile de voir qu'il ne s'est enrôlé dans les rangs d'aucune école, sous la bannière d'aucune gloire, mais que, fermant les yeux aux exemples, parfois attrayants, du dehors, il ne s'est engagé dans la carrière des lettres que pour obéir à un mouvement propre et se tracer lui-même sa voie. Il suffit d'un coup-d'œil, rapidement jeté sur ses écrits, pour y apercevoir une préoccupation particulière, une tendance spéciale, qui, de nos jours, ne se trouverait nulle part aussi saillante : celle de faire de sa parole une salutaire prédication, d'élever, en dehors du temple, une sorte de chaire laïque, en un mot d'enseigner les consciences, de réformer les mœurs. Romancier, il renonce à ce qui fait le plus puissant attrait du roman, il s'interdit sévèrement la peinture séduisante des passions qu'il réprouve; les faits, les personnages dont il dispose, il ne les laisse pas s'égarer, au gré de leur fantaisie, à la poursuite d'une poésie désintéressée, il veut les utiliser, les mettre au service de ses convictions. D'abord, ému jusqu'à la stupéfaction, jusqu'à la colère, des iniquités et des vices qu'il découvre autour de lui, il se donne pour tâche de les dénoncer, de les traîner au grand jour, de les accuser publiquement; il entreprend de réveiller la société assoupie dans sa souffrance et de lui montrer ses plaies, pour qu'elle prenne l'alarme et se hâte de se guérir. Plus tard il s'apaise, sans cesser de poursuivre le même but; il y marche d'un pas moins impétueux, mais qui n'en est que plus sûr et plus direct : sur les blessures qu'il a mises à nu, il verse le baume de la patience et de la résignation; il nous montre le bonheur, caché dans la modération de nos désirs; il relève une à une les compensations semées en foule à nos pieds et qui n'attendent que notre bonne volonté pour fleurir et nous consoler;

Digitized by Google

renouvelant, dans sa compassion pour nos maux, cette pure et douce philosophie, cultivée par les sages de tous les temps et que nous laissions se perdre, rallumant à la chaleur de sa philanthropie presque chrétienne ce bienfaisant flambeau où ne peuvent s'embraser les cœurs ardents, mais qui suffit à conduire en paix les âmes modérées. Et même quand il n'est plus que simple conteur, quand, philosophe en vacances, il parcourt les champs, les grèves, les forêts, s'arrêtant dans la chaumière du laboureur, assistant à la veillée du pêcheur ou du bûcheron, regardant uniquement pour regarder et décrivant ce qu'il voit dans le seul but de nous distraire et de nous charmer, non-seulement il ne nous présente jamais aucun tableau qui glisse dans notre plaisir un trouble et un remords, mais encore de la nature qu'il nous dépeint et des héros dont il l'anime, il s'exhale une si saine poésie, quelque chose de si pur et de si fortifiant, qu'il réussit mieux que jamais peut-être à exercer sur nous une salutaire influence. Nul ne peut le méconnaître, la moralité, tel est le caractère distinctif de M. Souvestre.

Tous les ouvrages sortis de sa plume ont, avant tout, ce mérite d'avoir eu pour inspiratrice la plus respectable et, trop souvent de nos jours, la plus négligée des muses : une bonne intention. Mais parmi ses œuvres il en est une à laquelle il s'est particulièrement appliqué, qu'il a travaillée, soignée avec une scrupuleuse vigilance, et qui, plus encore que les autres peut-être, porte ce cachet de conscience, de moralité que nous signalions : cette œuvre, c'est sa vie. Nous avons à cœur et d'ailleurs il nous paraît utile de la faire connaître. Quand un écrivain, sor-

Digitized by Google

tant du domaine idéal de la fiction, descend avec nous sur le terrain de la réalité et au nom de ses croyances entreprend de nous convaincre, de nous corriger, nous éprouvons le besoin de l'examiner de plus près, de pénétrer jusqu'à l'homme à travers l'auteur. Le rôle de conseiller, d'éducateur qu'il ose prendre à notre égard nous inquiète en quelque sorte, nous rend ombrageux, et, s'il n'excite pas notre défiance, éveille du moins notre curiosité. Avant de prêter l'oreille à ses leçons, nous voulons nous enquérir de ses titres à nous les proposer, et sa biographie est la préface ainsi que le commentaire indispensables de ses écrits.

M. Émile Souvestre était né en 1806, à Morlaix, et ceux qui l'ont connu retrouvaient en lui les principaux traits de la nature bretonne : au physique, la haute taille du Léonais, la démarche lente, grave, presque solennelle; le visage basané aux traits larges, tranquilles, sévères, et encadré d'épais cheveux tombants; le regard et le sourire empreints d'une tristesse résignée; au moral, la persévérance allant jusqu'à la ténacité, une volonté si forte que les autres facultés ne tentaient même pas de discuter avec elle, une mélancolie tournant parfois en amertume, mais plus souvent se fondant en douceur par l'attendrissement; une profondeur de sentiments ne se trahissant que par de rares explosions; de fortes affections et de fortes haines, cachées sous des dehors calmes et cédant la place, dans les moments de trêve, à une bonhomie naïve, à une touchante simplicité d'enfant.

Digitized by Google

Il appartenait à une famille bourgeoise, que ses modiques ressources maintenaient dans une grande sévérité de mœurs ; pour l'honneur et la fierté, il ne pouvait être à meilleure école. Un jour son père, qui avait un emploi dans l'administration des ponts et chaussées, menacé de la perte de sa place, à cause de ses opinions politiques, par un personnage influent, introduisit celui-ci, non pas au salon, mais dans la modeste chambre où la famille prenait le repas du soir : « Voyez, monsieur, lui dit-il en lui montrant l'unique plat dont se composait le dîner, quand on se contente d'une pareille table, on ne craint pas une destitution. » — Quelques faits de l'enfance de M. Souvestre révélaient les germes qui plus tard, en se développant, devaient le constituer tout entier. Amoureux de la solitude, il s'était réservé dans le jardin paternel une retraite écartée, et il y restait des journées entières, se croyant dans un désert inaccessible ; mais il ne venait pas s'y repaître de contemplation et de mysticisme, comme Bernardin de Saint-Pierre enfant qui s'était fait ermite pour obtenir la faveur d'un miracle et se voir servi par les anges ou les oiseaux du ciel ; il était au contraire *Robinson Crusoé;* il avait construit de ses propres mains la cabane qui l'abritait ; il semait les plantes qui devaient le nourrir ; on le voyait assis durant de longues heures à côté de son arc et de ses flèches, immobile, l'imagination pleine de rêves, fier et content du sentiment de sa force : déjà il voulait se devoir tout à lui-même, ne rien attendre que de son industrie et de son courage. L'esprit moderne était en lui, l'esprit moderne ne comptant que sur soi, ne se donnant carrière que dans le domaine du visible et du réel, sans consolation quand il échoue, mais tirant souvent d'immenses résultats de ses immenses efforts. Un autre trait mérite d'être rapporté : c'est la prédilection

Digitized by Google

passionnée que montrait l'enfant pour les plaisirs de l'esprit. La lecture d'un livre était un événement qui marquait dans sa vie, et ses propres aventures ne lui étaient pas en quelque sorte aussi personnelles que celles des héros qui s'emparaient de sa sympathie. Il aimait surtout les légendes de son pays, qu'il allait recueillir auprès des lavandières assemblées aux fontaines ou des pêcheurs préparant leurs barques sur la grève. Et il ne se contentait pas de celles qu'il entendait répéter, il se plaisait à en inventer lui-même. Au lieu de se mêler aux jeux bruyants des autres jeunes garçons, il s'entourait à l'écart d'un paisible auditoire de petites filles du voisinage, et il les retenait attentives durant plusieurs heures de suite, en leur racontant de merveilleuses histoires, dont il renvoyait la suite au lendemain, quand il était embarrassé de finir. Tous les personnages du monde surnaturel, les fées et les nains, les trépassés sortis du tombeau, les esprits vengeurs des crimes, jouaient un grand rôle dans ses récits, et les jeunes filles qui l'ont jadis entendu et qui maintenant ont dépassé le milieu de leur carrière, se rappellent encore qu'elles tremblaient de peur, qu'elles en perdaient le sommeil, tant le conteur était habile et savait donner de réalité aux fictions qu'il imaginait ! Mais ce qui plus que toute autre chose le caractérisait, c'était l'aversion profonde que lui inspirait l'injustice ; il ne pouvait la supporter ; de quelque force qu'elle s'armât, de quelque autorité qu'elle se revêtit, il s'élevait contre elle ; ce sentiment allait si loin, que plus d'une fois son père, dont l'humeur impétueuse ne savait pas toujours se contenir, dut s'arrêter devant l'énergique protestation de l'enfant, et, au lieu de pouvoir s'en irriter, n'en ressentait pour son fils qu'une affection plus forte et mélangée d'une sorte de respect. Un peu plus tard, comme il venait d'entrer au

Digitized by Google

collége, farouche encore et sans aucune expérience de la vie, il fut un jour victime d'une méprise et dut subir un châtiment sévère qu'il n'avait pas mérité : l'impression qu'il en ressentit fut d'une violence extraordinaire ; son âme en fut toute bouleversée et ne put de longtemps s'apaiser; durant toute cette année-là, il vécut à l'écart, fuyant ses camarades qui ne s'étaient pas levés pour proclamer la vérité et qu'il accusait de lâcheté, ne prenant part à aucun plaisir et gardant un silence obstiné ; le proviseur avait pris l'habitude d'écrire sur chaque bulletin trimestriel, à l'article du caractère : *Sombre. Cet élève est tombé dans la mélancolie.*

Les esprits positifs aiment à se moquer des aspirations ambitieuses de la première jeunesse, de sa sensibilité exagérée, de l'attention passionnée qu'elle se donne à elle-même, de ses tourments dont elle se pare comme d'un signe de noblesse et qu'elle n'échangerait pas contre un tranquille bonheur, de ce besoin de se plaindre et d'apprendre au monde ses souffrances, qui se traduit invariablement en élégies : rien n'est pourtant plus sincère, rien n'est plus digne de compassion. L'adolescence sera toujours pour les âmes vives une crise douloureuse, un éveil agité où toutes les puissances de l'être se déploient d'un commun élan, souvent tumultueux sans doute, mais non dépourvu de grandeur. Ces émotions tout intérieures, préludes d'une vie forte, assaillirent de bonne heure M. Souvestre. Au collége de Pontivy, où il fit ses études et où il souffrit d'ailleurs ce que souffrent au collége les cœurs délicats que le jeu de barres ne parvient pas à étourdir et qui se souviennent de la maison maternelle, il commença à les ressentir. Ce sont elles qui, ses classes

Digitized by Google

achevées, le détournèrent de l'Ecole polytechnique, à laquelle sa famille l'avait destiné, et où il lui semblait qu'il ne ferait que languir dans cette sèche atmosphère d'axiomes et de formules ; ce sont elles encore, de plus en plus impérieuses, qui, en même temps qu'il commençait son droit à Rennes, le poussèrent vers la carrière des lettres. Là, en effet, il n'aurait point à sacrifier ce qu'il sentait en lui de plus précieux, ses espérances, ses vœux ardents de bonheur, ses tristesses mêmes, toutes ces richesses du cœur auprès desquelles les richesses les plus enviées de la terre n'étaient à ses yeux que néant : loin de réprimer, d'étouffer son âme, il pourrait la suivre et lui laisser tout son essor, et comme si ce n'était pas assez de cette heureuse liberté, peut-être aurait-il encore la gloire pour récompense !... Dans cette effervescence de la dix-huitième année, ce qui appartenait en propre à M. Souvestre, c'était la pureté non moins que l'ardeur de toutes les aspirations. Quelque chose d'impersonnel, de désintéressé se mêlait à ses désirs, et, sans les refroidir, les ennoblissait. Dans la gloire qu'il ambitionnait, il voyait surtout le témoignage incontestable de la sympathie des hommes, et ce n'était pas seulement par la grandeur, mais par une grandeur généreuse et bienfaisante qu'il souhaitait de l'acquérir. Sa préoccupation dominante, celle qui absorbait toutes les autres et remplissait sa vie, était de s'attirer l'affection : la crainte de n'être jamais aimé le poursuivait comme un spectre effrayant, et il passait des nuits d'insomnie à appeler avec supplications, avec larmes un cœur qui se donnât en échange du sien. D'abord, au début de l'adolescence, c'est dans l'amitié qu'il concentra toute l'exaltation de son âme ; il y transporta les joies et aussi les tourments d'une passion véritable ; peut-être n'éprouva-t-il jamais de plus poignantes angoisses qu'aux heures

Digitized by Google

où il soupçonnait d'indifférence ou de tiédeur l'ami dont il avait fait choix. Bientôt, sous l'inspiration plus distincte de la jeunesse, il devina l'amour, et toutes les forces de son être se précipitèrent au-devant de lui comme au-devant du seul bonheur, mais l'amour qu'il voulait n'avait rien de vulgaire ; c'était celui que Platon concevait, complétement détaché des avantages sociaux et même des avantages physiques ; c'était l'amour idéal, fondé sur la beauté mutuellement sentie de deux âmes. Il est constant que le jeune poëte ne fit guère d'élégies où n'apparût quelque part la figure de sa mère, comme celle d'un ange gardien qu'il n'eût jamais exposé à rougir.

Au sortir du collége, Émile Souvestre avait perdu son père et s'était trouvé maître de ses actions. Il quitta Rennes au bout d'un an et vint se fixer à Paris. Il se proposait d'y terminer son droit ; mais une arrière-pensée, plus chère, plus pressante, l'avait entraîné : il voulait voir de près le monde littéraire et tenter de s'y faire une place. Il était pauvre, sa part de l'héritage paternel pouvait à peine suffire au pain de chaque jour, mais il s'en inquiétait peu ; la nourriture qu'il venait chercher était celle de l'esprit ; aucun sacrifice, fait en faveur de sa vie morale, ne lui coûtait. Bien des séductions l'environnaient, et aucune surveillance, aucun frein n'était là pour le retenir : néanmoins il ne succomba pas ; en dépit de son indépendance, de l'exemple, peut-être des suggestions de ses vingt ans, il demeura inflexible dans son austère honnêteté ; il appartenait bien, comme il l'a dit d'un de ses héros, à la race dure et chaste de la vieille Armorique. Poussant à bout ses principes, il s'imposa même de dédaigner les plaisirs admis de la jeunesse, de

Digitized by Google

fuir les lieux publics et jusqu'aux salons mondains où, disait-il, les oisifs vont parquer leur ennui; dans son spiritualisme absolu, il regardait « ces cavernes de tueurs de temps comme les coupe-gorge de l'intelligence. » Mais en même temps il nourrissait des illusions que l'expérience ne devait pas ménager. Cette vie littéraire, qui de loin lui apparaissait si libre, si radieuse, il en connut bientôt les difficultés et les amertumes. L'inspiration ne lui faisait pas défaut; rempli des généreuses émotions qu'excitait alors l'affranchissement de la Grèce, il avait composé une tragédie, *le Siége de Missolonghi;* mais comment soulever ce poids d'indifférence ou de préventions qui opprime tout inconnu? Isolé, sans appui, timide au milieu de ce monde parisien, susceptible parce qu'il était fier, incapable de souplesse, même dans la forme, parce qu'à ses yeux plier ressemblait trop à s'abaisser, nul n'était mieux fait que lui pour se blesser aux épines qui environnent le début. Chaque démarche, chaque sollicitation lui coûtait un douloureux effort; un échec lui était une torture. Un jour enfin, la fortune sembla vouloir le favoriser. Lue au Théâtre-Français, grâce à la protection d'Alexandre Duval, qui se montra bienveillant pour un compatriote, sa tragédie fut reçue avec enthousiasme, obtint la promesse d'être jouée sans retard, et de magnifiques perspectives s'ouvrirent aux yeux ravis du jeune écrivain. Mais sa joie ne fut pas de longue durée; des obstacles de toute sorte se présentèrent en foule, les délais, les froideurs, les résistances, les inimitiés. Il fallut se mesurer avec cette hydre formidable aux têtes sans cesse renaissantes qui défend les abords de la scène dramatique, et plus impétueux qu'habile, l'auteur novice n'eut pas le dessus. Plusieurs autres tentatives qu'il voulut faire encore de différents côtés, ne

Digitized by Google

furent pas plus heureuses. Alors, se voyant repoussé, proscrit après avoir reçu en quelque sorte son droit de cité, il tomba dans un profond découragement. L'esprit de l'époque contribuait encore à l'abattre. C'était le moment où ces types de désenchantement et d'orgueil, les Oberman, les René et les héros de Byron exerçaient leur fascinante et pernicieuse royauté dans le monde intellectuel. Il y avait dans l'air un souffle subtil qui se glissait dans les âmes, les enflait d'ambitieuses et vagues aspirations, les rendait incapables de s'appliquer à rien de réel, et les poussait, en proie au désespoir, vers l'abîme du néant. Il n'est personne peut-être qui n'ait senti parfois s'infiltrer en soi cette maligne influence de notre siècle. Émile Souvestre n'y échappa point; un dégoût universel s'était emparé de son cœur; bien qu'il eût renoncé à la littérature, toute autre profession lui paraissait inacceptable; il se sentait déplacé dans le monde, impropre à la vie. Mais si M. Souvestre devait subir cette crise de l'âme, il n'y devait pas succomber. Ce ne fut pas le bonheur qui l'en tira : peut-être n'y eût-il pas réussi. La Providence lui envoya un malheur réel, un grand malheur qui arracha son cœur à ses préoccupations trop personnelles, et en même temps un grand devoir qui stimula sa conscience, le ressort le plus puissant qui fût en lui. Il apprit un jour, au milieu même de son abattement, que son frère aîné, qui était capitaine au long cours, venait de périr en mer avec tout ce qu'il possédait, laissant sa femme et son enfant sans ressources. Sous ce coup terrible, il se releva. Les fibres viriles qui faisaient le fond de sa nature tressaillirent et se ranimèrent; l'orgueil ne tint pas devant l'honneur, et il prit aussitôt son parti : il pria ses amis de lui trouver n'importe où, à Paris, en province, au bout du monde, un

Digitized by Google

emploi quel qu'il fût, un métier quelconque, même le plus humble, pourvu qu'il lui fournît le moyen de venir en aide à sa famille. On lui proposa une place de commis chez un libraire de Nantes : il partit sans hésiter et alla résolûment s'établir derrière un comptoir de marchand.

Il y avait loin des rêves d'indépendance et de gloire dont s'était bercé M. Souvestre aux soins tout matériels que sa nouvelle position lui imposait; mais le demi-jour de son humble boutique lui fut salutaire et le guérit peu à peu des éblouissements d'autrefois. Les fumées de la jeunesse se dissipèrent, et l'idée du devoir, se dégageant à ses yeux, devint le mobile constant, la règle inflexible qui disposa, dès lors, de plus en plus souverainement du cours de sa vie. Il sentit que se rendre utile, se dévouer, dans sa situation et selon ses forces, était la seule dignité incontestable, et il brisa dans son esprit cette fausse hiérarchie de professions que la vanité construit à son profit. Désormais il ne consulta pas la condition ni le degré de culture d'un homme pour lui accorder son respect, et nul ne se dépouilla davantage de cette aristocratie d'intelligence, qu'il déclarait non moins injuste, non moins cruelle que celle de la fortune. Toutefois il ne permit pas à sa résignation de dégénérer en assoupissement. L'honneur passif ne lui suffisait pas; l'honneur militant, comme il disait, le poussait en avant. Tout en s'acquittant avec exactitude des modestes fonctions qui lui étaient confiées, il souhaitait de se signaler à ses propres yeux par des efforts plus efficaces, par des services plus étendus, et dans son exil volontaire, il aspirait toujours au monde intellec-

Digitized by Google

tuel, sa vraie patrie. Plusieurs essais de poésie et de prose, composés dans le silence et la liberté de ses nuits et publiés dans les revues de Nantes et de Rennes, attirèrent sur lui l'attention et lui acquirent d'utiles sympathies. Ce fut avec joie qu'il accepta l'offre qui lui fut faite de se joindre à un autre jeune homme, également distingué, et de se mettre à la tête d'une maison d'éducation. Former les esprits, les aider, en dirigeant leurs efforts, à sortir des langes où ils naissent enveloppés et à déployer leur stature et leur beauté, lui parut la plus noble tâche qu'il pût se proposer. Il rentrait dans sa vocation.

Mais la satisfaction de ses aspirations intellectuelles et celle même de ses besoins de conscience ne suffisait pas à l'accomplissement de son bonheur : il y avait encore dans sa vie un grand vide que ressentait avec une inquiétude croissante son cœur aimant et impatient d'être aimé. Aussi dès que son labeur opiniâtre eut amené le succès et le succès de la sécurité, s'empressa-t-il de se marier. Il n'avait encore que vingt-quatre ans, mais il était sûr de lui ; l'irréprochable pureté du passé lui garantissait celle de l'avenir. Doué d'une grande beauté de traits, d'un charme puissant qui s'imposait de lui-même, il semblait ne s'être jamais aperçu de ces périlleux avantages et ne pas se douter qu'il eût pu faire de sa vie un roman. Le prestige des mystérieuses aventures, des émotions passagères s'évanouissait devant son regard chaste et perçant; il en découvrait sans peine le vide et l'indignité ; il trouvait une plus vraie et plus féconde poésie dans les solides sentiments de la famille; le rôle d'époux et de père, ennoblissant le bonheur par le dévouement, la joie

Digitized by Google

par le sacrifice, pouvait seul tenter l'honnêteté et la générosité de son cœur. Mais une terrible épreuve lui était réservée : au bout d'un an de mariage, la mort frappa sa jeune femme, et, quelques semaines après, l'enfant à qui elle avait donné le jour. L'énergie de sa nature ne fit d'abord que prêter des forces à sa douleur; la violence de son désespoir fut telle que l'on craignit de l'y voir succomber. Mais convaincu qu'il fallait vivre, que s'ensevelir dans un irréparable passé était une faute, il dompta les convulsions de son cœur, comprima sa blessure, pour ne plus regarder en arrière s'enfonça dans un travail acharné, et s'engagea ainsi tête baissée dans l'avenir. L'avenir ne le repoussa pas; peu à peu il releva les yeux, put regarder autour de lui, et un jour, l'occasion de refaire sa vie détruite se présentant d'elle-même, il l'accueillit. Son second mariage se fit avec un sentiment plus sérieux, plus profond encore que le premier; il trouvait dans la jeune fille qu'il s'associa, les qualités qui l'attiraient le plus, une intelligence vive et ouverte à toutes les idées, une vaillance à la hauteur de toutes les tâches, un dévouement proportionné d'avance à toutes les fortunes. Confiants l'un dans l'autre, n'ayant pour toute ressource que leur courage, ils se mirent en marche, pareils à ces pionniers américains, allant à travers les savanes chercher un abri pour eux et leur future famille, le mari muni de la hache et des outils de défrichement, la femme chargée des provisions de voyage, tous deux résolus, intrépides, prêts à lutter contre tous les obstacles.

Le chemin fut long et difficile; M. Souvestre resta six années en route sans trouver où se fixer. Le sort le bal-

Digitized by Google

lotta de profession en profession, de lieu en lieu, comme pour éprouver sa constance. Avocat à Morlaix, directeur de journal, puis professeur à Brest, professeur de rhétorique à Mulhouse, nous le voyons se transformer au gré de la nécessité avec une persévérance infatigable, cotoyant et abordant toujours la littérature, mais ne sentant pas encore le terrain assez solide pour y prendre pied sans le secours d'un autre appui. Enfin, en 1836, ses études sur la Bretagne (qui ont formé le beau livre des *Derniers Bretons*) avaient obtenu un brillant succès dans la Revue des Deux-Mondes; la Revue de Paris le comptait au nombre de ses rédacteurs; son premier roman (*l'Echelle de femmes*) avait trouvé un éditeur; *Riche et Pauvre* s'achevait, et bien d'autres sujets se disputaient son imagination : M. Souvestre prit le parti d'aller droit à Paris et de s'y établir, de concentrer tous ses efforts dans un seul travail, d'oser tout demander aux lettres, et le pain de l'esprit et le pain du corps. L'entreprise était hardie, car le poids de sa responsabilité s'était encore accru; trois jeunes têtes bouclées se pressaient maintenant sous le regard caressant mais inquiet du père de famille; et puis, la scène littéraire était plus que remplie; comment s'y faire une place et détourner sur soi l'attention, déjà si bien occupée ailleurs? Ajoutons que le chemin se trouvait resserré pour lui, bordé qu'il était par d'ombrageux scrupules, par d'inébranlables convictions : non que la conscience détruise l'art, mais il est certain qu'elle en émonde un grand nombre de branches, et précisément les pousses les plus faciles, les jets les plus touffus et dont les fruits tentent le plus la foule... Mais ce qui surmonta les appréhensions de M. Souvestre, ce qui trancha décidément ses hésitations, ce fut encore cette idée qui avait sur lui une irrésistible puissance, celle du devoir. La littérature n'était

Digitized by Google

plus pour lui, comme aux jours de sa première jeunesse, une source de bonheur et de gloire personnelle; il y voyait surtout l'instrument le plus efficace du progrès, un moyen d'instruire l'ignorance, de combattre les erreurs et les vices, d'avertir la force qui s'égare, de consoler la faiblesse qui souffre, enfin d'avancer parmi les hommes le règne de la justice et de la vérité; et, au fond d'une province, il craignait que sa voix sans écho ne se perdît dans le vide. « C'est à Paris, écrivait-il à un ami quelques jours avant de partir de Mulhouse, c'est à Paris qu'est ma place. Si mon espérance est trompée et que je doive m'y engloutir, eh bien ! que la volonté de Dieu s'accomplisse; je ne me serai perdu que parce que je ne méritais pas d'être sauvé. Il ne faut pas s'exempter de combattre au plus fort de la mêlée, parce que le danger y est plus grand. Je puis être tué là, mais j'y puis aussi vivre, et aider à la victoire de la bonne cause. Voilà ce à quoi il faut seulement songer. »

Cette généreuse hardiesse n'eut pas tort; M. Souvestre ne se perdit pas à Paris. *Riche et Pauvre* et bientôt après *l'Homme et l'Argent*, *le Mât de Cocagne*, en lui attirant les critiques des uns, qui, sans nier un incontestable talent, voyaient avec effroi ce réquisitoire ému, lancé contre les vices sociaux, et les vives sympathies des autres, qui applaudissaient non-seulement à l'œuvre littéraire, mais encore à l'œuvre morale et politique, fixèrent sur lui l'attention. Les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, déjà charmés par les *Derniers Bretons*, aimèrent encore ces peintures des mœurs rustiques, ces scènes de la vie champêtre ou maritime, qui, réunies depuis en volumes, ont formé les *Derniers Paysans*, *En Quarantaine*, *Sous les*

Digitized by Google

Filets. En même temps, tous ceux qui ne veulent pas séparer la littérature de la morale et demandent que la fiction enseigne, corrige en intéressant, accueillirent avec reconnaissance cette longue série de nouvelles ingénieuses, de récits contenant toujours une leçon, publiés dans le Magasin Pittoresque et destinés à être lus le soir *au coin du feu* ou *sous la tonnelle*, douces et intimes prédications d'*un Philosophe sous les toits*, touchantes *Confessions d'un Ouvrier*, livres modestes et excellents, qui sont restés le modèle ainsi que le fondement d'une bibliothèque de famille.

Le bon accueil que reçut M. Souvestre à Paris l'encouragea, mais ne l'enivra pas. Il resta inaccessible aux séductions de la vie littéraire. Au risque d'encourir l'hostilité ou du moins l'oubli, il fuit les dangers d'une camaraderie dont il dédaignait les avantages, et s'enferma dans la solitude. Il souhaitait le succès, mais il ne voulait le devoir qu'à lui-même. Aussi se dévoua-t-il sans réserve au travail ; tout dans sa vie y fut subordonné. Aucune journée n'était exemptée d'une tâche rigoureusement prescrite, et il ne demeurait pas moins de huit ou neuf heures de suite la plume à la main. Sans doute les fruits de son assiduité n'étaient pas tous les jours aussi abondants ni aussi heureux, mais il recommençait le lendemain ce qu'il n'avait pas réussi la veille. Ce qu'il s'interdisait absolument, c'était de s'arrêter, c'était de lâcher les rênes à son esprit, de lui permettre les répugnances, les écarts, les fantaisies. Il voulait le maîtriser et d'un tyran capricieux en faire un serviteur docile. Sous cette discipline, en effet, son intelligence acquit une souplesse remarquable ; elle se pliait à tout, passait d'un ordre d'idées à

Digitized by Google

un autre, fussent-ils les plus opposés, avec une promptitude et une bonne grâce surprenantes. Cependant il admettait des exceptions à la réclusion qu'il s'imposait : loin de se montrer économe de ses heures, il les offrait sans les compter à ceux qui avaient besoin de lui. Les jeunes gens qui, essayant leur vocation, réclamaient ses conseils, trouvaient toujours sa porte ouverte. Il les accueillait avec empressement, il entrait dans leurs idées, discutait avec eux leurs plans, mettait même la main à leurs ouvrages, quelquefois les dissuadait d'une persévérance faussement dirigée, et si ses services étaient mal reconnus ou sa franchise punie par la rancune d'un amour-propre irrité, il s'en consolait en pensant qu'il avait fait son devoir, et ne se corrigeait ni de sa complaisance ni de sa sincérité.

Un monde brillant, épris des plaisirs de l'esprit, ouvrit ses rangs pour lui faire place, et ne l'attendait que pour se grouper autour de lui : il était de ceux qui partout, même involontairement, dominent, et à qui revient, comme de droit, une suprématie unanimement consentie. Il ne fut même pas tenté. Tout le loisir de ses soirées appartenait exclusivement au foyer domestique. Il ne croyait pas avoir trop de toute sa gaieté, de tout son esprit, de toute son éloquence pour charmer et intéresser sa famille, à laquelle venaient parfois se joindre quelques intimes. Aux éloges des indifférents, aux murmures flatteurs d'un salon amusé, il préférait le franc éclat de rire ou le regard ému de ses jeunes filles, la poignée de main d'un vieil ami. Si on lui objectait que, renfermé dans un cercle si limité, il rétrécirait trop le champ de son observation, qu'il faudrait à son imagination plus d'espace et de plus hauts

Digitized by Google

sommets, il répondait que partout où bat le cœur de l'homme il y a des sources inépuisables de poésie, que les simples fleurs des champs, pour abonder à nos pieds, n'en ont pas moins leurs parfums et leurs beautés trop ignorées, que « le temple des muses n'est pas seulement sur une montagne, comme l'avaient cru les anciens, mais qu'il est aussi bien sur la pierre de notre foyer, entre le grand fauteuil où est mort notre père et le berceau où dort notre enfant. »

On admirait autrefois chez les écrivains, chez les hommes dont la vie spirituelle était éclatante, la simplicité des habitudes, l'austérité de la vie matérielle. Cette qualité, rare de nos jours, M. Souvestre l'a possédée à un degré peu commun en tout temps. Il resta fidèle, par goût, à cette sage médiocrité que la pauvreté lui avait enseignée au début. Ce flot d'ambitieux désirs, de vaines recherches, de besoins insatiables qui dans nos mœurs va toujours montant, ne pénétra pas chez lui. C'était un sujet de surprise pour ceux qui venaient le visiter que de le trouver, au dernier étage de la maison où il demeurait, dans une mansarde, qui lui servait de cabinet de travail. Une petite table de sapin, un vieux fauteuil en faisaient tout l'ameublement; des livres tapissaient les murailles. Là il se trouvait bien; quelque chose de sain, de ferme, de viril émanait pour lui de cette âpre nudité Et puis, il savait sans doute qu'il n'est pas bon pour la vie morale de s'entourer d'objets trop précieux, que l'âme, en s'y attachant, se divise, se disperse, tandis qu'elle doit, jalouse d'elle-même, se réserver tout entière pour la pensée et le sentiment, ses vrais trésors. Cependant il y avait un luxe que M. Souvestre était incapable

Digitized by Google

de se refuser : c'était celui de la campagne. Aussitôt qu'il voyait de sa fenêtre verdir les jardins d'alentour, il n'avait plus de repos : son imagination s'élançait toujours vers les champs. Il n'y avait pas pour lui de lecture plus captivante que celle d'une affiche annonçant une maison de campagne à louer. Enfin il fallait partir. On s'installait aux environs de Paris, à Meudon, à Sceaux, à Montmorency; le plus modeste abri comblait tous les vœux de l'heureux campagnard; pourvu qu'il eût devant les yeux un peu de feuillage et qu'il entendît les oiseaux chanter, il n'y pouvait trouver aucun défaut; tous les inconvénients dont un autre se fût plaint, vus à travers sa joie, devenaient d'inappréciables avantages; si l'espace manquait, il déclarait que dans les vastes appartements il se sentait perdu, que ses idées s'y éparpillaient, tandis que ces petites pièces concentraient sa pensée et son bonheur. « Nous voici revenus au milieu des fauvettes et des rossignols, écrivait-il familièrement à un ami dans un de ses séjours champêtres. Pour meubler notre maisonnette, grande au plus comme celle de Socrate, nous y avons apporté tout ce que nous avions de chaises boiteuses, de tables écloppées, d'armoires penchantes, et le tout fait un hôpital de meubles assez plaisant. J'ai pour cabinet d'étude un perchoir auquel on arrive par un escalier branlant qui soupire chaque fois que je m'avise de le monter, mais de là je n'aperçois que des arbres et du ciel. Quand je lève les yeux, je vois les hirondelles qui décrivent leurs arabesques dans le bleu du firmament; un petit chevreau bêle sous mes fenêtres; les abeilles bourdonnent dans le rayon de soleil sous lequel j'écris; c'est charmant de calme champêtre ! » Écoutons-le encore une fois se réjouir de son bonheur : « Voici l'époque où la chaleur tombe et où je pourrai m'enfoncer dans les bois en

Digitized by Google

famille, mes filles occupées à fouiller les buissons et leur mère sur une tranquille monture, échangeant de loin en loin avec moi une réflexion, un sentiment ou un sourire. Ce sont là les fastes de ma vie; je les inscris dans mon livre d'or, comme Alexandre les noms de ses villes conquises. »

Dix années s'écoulèrent ainsi pour M. Souvestre dans un calme laborieux qu'aucun événement ne vint interrompre; mais cette paix apparente était au fond fréquemment troublée. S'il avait restreint ses goûts, assujetti ses habitudes, il n'avait pas assigné de limites à son âme; il lui avait au contraire ouvert le monde entier. Nul n'avait reçu plus largement que lui ce noble don d'entrer en sympathie, en communion avec les hommes, de prendre part à leurs intérêts, à leurs impressions, surtout à leurs souffrances. Il aurait eu besoin, pour être heureux, du bonheur du genre humain. Non-seulement les malheurs de ses amis se communiquaient à lui et devenaient les siens, mais n'eût-il dans le cercle de ceux qu'il chérissait aucun sujet de chagrin, le repos de son cœur n'en trouvait pas moins à chaque pas des écueils. Le récit, entendu par hasard, d'une infortune dont la victime lui était inconnue, la vue d'une de ces misères qui frappent tous les jours nos yeux et par cela même passent inaperçues, l'atteignaient profondément. Avait-il rencontré dans la rue quelque vieille femme en haillons, courbée sous un fardeau trop lourd, quelque enfant demi-nu, mendiant son pain : il rentrait consterné, les traits altérés, renfermant son trouble dans un morne silence, au milieu de sa famille inquiète. C'est que sa pitié prenait l'intensité d'une affliction personnelle; par horreur de l'indifférence,

Digitized by Google

par un besoin insatiable et involontaire de responsabilité, s'abandonnant à son imagination il se précipitait lui-même dans la détresse qu'il déplorait : sous l'accablant fardeau de la pauvre femme il se représentait sa mère réduite au sort le plus misérable; dans la voix plaintive de l'enfant il reconnaissait l'accent de l'une de ses filles. Engagé sur cette pente sinistre, il ne pouvait s'arrêter, il descendait toujours plus profondément dans un abîme d'angoisse où il devenait le jouet des plus terribles problèmes. Détournait-il les yeux des infortunes privées, c'était pour les fixer sur les calamités publiques. Les orages de la vie politique n'agitaient personne autant que lui. Aucune atteinte ne pouvait être portée par les passions aveugles des partis à la justice, à la bonne volonté que les hommes se doivent entre eux, sans retomber sur sa conscience et la remplir de douleur ou d'indignation. La vue de l'indigence matérielle et morale du plus grand nombre, de la civilisation tournant, chez les classes supérieures, au raffinement des appétits plus qu'à la culture des facultés, à l'amour des jouissances et à l'oubli des principes, au triomphe de l'esprit plus estimé que le caractère, en un mot au dépérissement de l'âme, à la dissolution des mœurs, le jetait dans les prévisions les plus désolées, dans le plus sombre découragement. « Je suis pris de profonds désespoirs, dit-il dans une lettre, en voyant ce qui se passe autour de moi. Je ne sais pourquoi la vanité des partis, l'égoïsme des individus et l'injustice des masses me frappent si vivement depuis quelque temps... Et ce n'est point chez moi une convulsion passagère; c'est la confiance au contraire qui est momentanée et fugitive; le plus souvent je suis, comme Jésus, triste, triste jusqu'à la mort. » Mais il ajoute aussitôt : « Ne craignez pourtant pas pour moi. Je suis de la race de ces

Digitized by Google

Germains qui tombaient en cachant leurs blessures et comme s'ils se couchaient pour mourir. Je n'étalerai point le scandale de mes plaies, et je ferai mon devoir jusqu'au bout. » Une sensibilité toute féminine unie à une fermeté toute stoïcienne, une souffrance ne se séparant pas, dans son accès même, de l'acceptation, une tristesse quelquefois désespérée et pourtant n'altérant jamais l'idée sereine ni l'exacte pratique du devoir ; M. Souvestre est là tout entier.

La révolution de 1848 fut pour lui une violente secousse et le jeta dans une voie nouvelle. Elle excita ses sentiments de citoyen au point de les faire sortir de l'ombre et se produire sur la scène publique. Sa position était difficile et douloureuse. Il ne regrettait pas le gouvernement tombé, dont il blâmait les tendances et dont il avait obstinément refusé les faveurs (une place de substitut au début de sa carrière et plus tard une chaire de littérature) ; mais d'un autre côté, la république qu'il eût souhaitée, il n'espérait pas la voir s'établir. La nation ne lui semblait pas prête ; il craignait qu'on ne l'eût appelée trop brusquement à une vie politique dont elle n'était pas encore capable. Plusieurs de ses amis, parvenus au pouvoir, le pressèrent de se porter candidat à l'assemblée nationale, d'aller se présenter aux électeurs du Finistère. Devant cette idée, son premier mouvement fut de l'effroi. Il faudrait renoncer à son indépendance, à son obscurité, qui étaient d'un si grand prix pour lui. En outre, sa confiance allait toujours diminuant. Il ne voyait chez les uns qu'incrédulité et malveillance, chez les autres que turbulence incorrigible et mécontentement normal : entre cette résistance et cet emportement outrés, il ne pressentait que malaise

Digitized by Google

et douleur pour les hommes de bonne volonté. Néanmoins, comme il s'agissait de se sacrifier, il ne recula pas. « Mes amis m'en ont fait un devoir, écrivait-il. J'accepte cette violence faite à tous mes goûts, parce que je crois le pays dans une de ces crises suprêmes où tout le monde doit faire l'abandon de soi-même. » Il s'arracha à ses travaux commencés, à sa famille, dont il ne se séparait jamais sans déchirement, et il partit pour la Bretagne. En traversant ces tranquilles villages, tout pleins de ses souvenirs de jeunesse, il lui arrivait d'oublier sa grave mission ; il ne pouvait s'empêcher « de recommencer cette chimère d'une vie en sabots, disait-il, dans un de ces bourgs gardés par des aubépines et éclairés par des vers luisants ; » il était pris d'une invincible envie « de se réfugier là avec quelque saint amour et d'y vivre sous le ciel de Dieu sans autre souci que celui des siens et de soi-même. » Mais il secoua ces rêves d'un bonheur personnel que sa conscience réprouvait, et il ne sentit plus battre en lui que le cœur d'un patriote, quand il aborda les populations du Finistère. Il leur parla en homme qui, détaché de tout intérêt propre, n'a en vue que le triomphe de la justice et de la vérité. On l'entendit déplorer la misère de l'âme bien plus que celle du corps, et proclamer, non pas le droit au bien-être, mais le devoir de l'éducation morale. L'élévation, l'austérité même de son langage excita un enthousiasme extraordinaire et lui conquit un grand nombre de sympathies ; quelques voix seulement, détournées par des calomnies dont ses doctrines furent l'objet, manquèrent à son élection. L'appui de quarante-six mille suffrages se trouva insuffisant. Mais cet échec ne le découragea nullement du désir d'être utile. Il était de ces soldats dévoués qui n'ont pas besoin d'être généraux pour aimer leur patrie et qui se trouvent bien

Digitized by Google

à tous les rangs, même aux derniers, pour la servir. « Mon inutilité, disait-il, me pèse et me déshonore à mes propres yeux. » Inquiet de sa situation personnelle, découragé par la marche des événements politiques, par l'avortement de ses espérances, par le scandale d'un désordre toujours croissant, en proie tour à tour à la tristesse et à l'indignation, il domina ces sentiments et n'y voulut pas voir un motif d'égoïsme ou d'abstention. Comme l'ignorance lui paraissait le plus grand mal, la source des autres, il dirigea contre elle tous ses efforts. On fonda une école d'administration, destinée à préparer la jeunesse aux emplois publics et à substituer l'instruction et l'aptitude au hasard ou à la protection : il en fut un des plus zélés professeurs. On institua dans plusieurs quartiers de Paris des lectures du soir pour les ouvriers : il se fit lecteur du peuple et voulut joindre encore à cet enseignement non rétribué un cours populaire et gratuit d'histoire générale. Quelques sacrifices qu'il dût s'imposer pour remplir ces diverses fonctions qui avaient interrompu tous ses travaux personnels, M. Souvestre ne se fût jamais cru quitte de ses obligations de citoyen, si les circonstances ne l'en eussent elles-mêmes délié. L'école d'administration fut fermée, les lectures du soir interdites, la république échoua : il dut revenir à son rôle privé et restituer son dévouement à sa famille. En voyant se dissoudre la forme de gouvernement dont il eût aimé le succès, nul ne pourrait peindre ce qu'il souffrit, mais il n'abjura pas pour cela ses croyances ; il en remit le triomphe à un avenir plus heureux, que, dans la mesure de ses forces, il résolut de préparer. Il est toujours opportun d'entendre les sages et nobles conseils qu'il répandit autour de lui à cette époque : « Point de violence, point de ruse, écrivait-il en 1852. Laissons l'expérience

Digitized by Google

se faire, l'enseignement venir. Le jour où la vérité sera mûre, la France la cueillera ; jusque-là, attendons. Tous les partis ont successivement échoué et légitimement échoué, parce qu'ils avaient imposé leur drapeau au pays... Le seul gouvernement solide, parce qu'il sera légitime, ce sera celui que la majorité aura sérieusement et librement acclamé. Eclairons donc cette majorité par tous les moyens et préparons-la à mieux comprendre ce que nous croyons le juste et le vrai. C'est ajourner sans doute l'avénement de nos idées, mais qu'importe ! Le devoir n'est-il pas le plus souvent dans ces semailles dont nous ne devons pas voir la moisson ? »

L'année 1853 fut pour M. Souvestre une année de soulagement, de consolation. Il y avait un pays que de Mulhouse il avait autrefois entrevu, vers lequel, depuis, il avait souvent tourné les yeux, d'où un des hommes les plus éminents du XIXe siècle, M. Alexandre Vinet, lui avait envoyé de bien précieux encouragements, et qui, par sa dignité nationale et individuelle, exerçait sur lui une puissante attraction : avec quel contentement, en 1853, il partit pour la Suisse, accompagné de sa famille, pour y faire, sur l'invitation de quelques amis, un cours d'histoire littéraire, pour y parler d'honneur, de vertu, de poésie devant un peuple avide et capable de ces grandes choses. Il fut plus heureux encore qu'il ne l'avait espéré. A Genève, à Lausanne, à Neufchâtel, à la Chaux-de-Fonds, non-seulement la foule accourut à ses leçons, mais encore les témoignages de sympathie affluèrent autour de lui ; il s'éleva partout sur son passage comme une rivalité de bienveillance, un conflit de bons offices, d'offres hospitalières qui lui improvisa une patrie. C'est qu'en effet

Digitized by Google

il n'était pas un étranger pour la Suisse; ses livres l'y avaient depuis longtemps précédé et fait connaître; il les trouva, avec une surprise attendrie, dans presque toutes les mains; plusieurs d'entre eux, admis dans les écoles publiques, servaient à l'éducation de l'enfance. Cette approbation, cette estime d'un peuple éclairé le remplit de joie; ce fut comme une sanction de sa vie entière, et il revint fortifié, raffermi, renouvelé, avec des désirs de bonheur que pour la première fois il n'étouffa pas.

Il semblait que sa conscience commençât à se sentir satisfaite et comme assouvie. Après tant de lourds fardeaux vaillamment soulevés et menés à bon port, il songeait à se reposer enfin. Il aimait à parler de loisir et de paix, de retraite dans quelque belle campagne, de travaux choisis et médités lentement, d'affections librement savourées. « Je me mets, nous écrivait-il, à m'attacher à la vie avec une énergie qui m'était inconnue. Je n'ai pas fini certaines parties de ma tâche et je n'ai pas reçu certaines portions de joie dont il faut que j'aie le cœur net. Je veux donc vivre, s'il est possible; je sens que l'heure du calme approche. Je voudrais jouir de la sérénité du soir avant de me coucher. » La vieillesse, en effet, loin de l'effrayer, lui apparaissait comme un bienfait, comme une récompense; elle lui apportait le droit de se livrer avec plus d'abandon à son bonheur domestique. Toutes les barrières que la jalousie du travail avait mises entre lui et les siens, allaient enfin s'abaisser. « Que je serai donc heureux, disait-il dans une lettre à l'aînée de ses filles et à son gendre, de voir votre bonheur de plus près, de le toucher, de l'entendre rire! Vous me promettez bien au moins de n'y point mettre de discrétion, de vous montrer

Digitized by Google

à moi dans tout le luxe et tout le bruit de votre joie. » Et par-dessus tout il se réjouissait de pouvoir vivre plus intimement encore avec celle qui avait partagé toutes les luttes de sa carrière et dont l'âme, après une union si longue, si étroite, s'était confondue avec la sienne. Il se disait que, bientôt affranchie de ses obligations de mère, elle pourrait reprendre avec lui « les longues causeries des premières années, les promenades à pas lents faites pour eux seuls, les lectures à deux, toutes ces douces habitudes de l'entrée en ménage, bientôt interrompues par les devoirs de la famille et qu'ils allaient retrouver dans un printemps de l'arrière-saison... » Il ne lui fut pas donné de voir se réaliser ces pures espérances. Il mourut subitement au mois de juillet de l'année 1854, à l'âge de quarante-huit ans. Son cœur avait donné toutes ses forces au devoir et n'en avait pas gardé pour le bonheur. Peut-être aussi la mort, en le frappant, savait-elle que pour lui tout le bonheur était contenu dans l'espoir, qu'avec une âme telle que la sienne, il ne se fût jamais guéri de cette soif insatiable de sacrifice qui faisait sa noblesse, que l'histoire de sa vie était achevée, puisque sa conscience lui rendait un bon témoignage.

La mort de M. Souvestre produisit une vive impression dans le monde littéraire. Une telle vie ne peut disparaître sans laisser un vide profond. Elle a beau vouloir rester obscure et ne pas faire de bruit, elle n'en est pas moins, en dépit et à l'insu d'elle-même, placée au premier rang, où elle se montre comme un exemple et commande à tous la considération et le respect. Ceux même des confrères de M. Souvestre qui, de son vivant, avaient semblé ne pas se souvenir de lui, sen-

Digitized by Google

tirent tout à coup à sa mort qu'ils venaient de faire une grande perte et trouvèrent, pour la déplorer, des paroles émues que le regret d'un talent disparu n'eût pas suffi à leur inspirer. La littérature contemporaine s'aperçut qu'avec lui, une vertu était sortie de son sein. L'Académie française, qui avait déjà couronné son *Philosophe sous les toits*, à titre d'ouvrage utile aux mœurs, voulut honorer sa mémoire en décernant à madame Souvestre le *prix Lambert*, destiné aux familles des écrivains qui, par la probité de leurs efforts, ont bien mérité de la république des lettres.

Ne pas mourir tout entiers, laisser dans le monde une trace brillante de leur passage, projeter non-seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir un sillon lumineux où leur nom s'éclaire et devienne visible aux yeux des hommes, s'illustrer en un mot, tel est l'espoir qui soutient les artistes dans leur pénible carrière. Légitime confiance chez les uns, illusion chez les autres, c'est chez tous le secret mobile qui les pousse à surmonter les difficultés du travail, à résister aux tentations du dehors, à se dévouer à leur œuvre. M. Souvestre, dans sa vie si laborieuse, n'avait pas ce stimulant. Il n'espérait pas la célébrité. La louange était souvent venue au-devant de lui : elle n'avait pu l'engager à sortir de sa réserve. Voici, à ce sujet, le jugement qu'il a porté sur lui-même : « Je sais mieux que personne ce qui manque à ce que j'écris. La persistance des idées et la droiture des sentiments ne suffit point dans l'art ; il faut quelque chose d'*ondoyant et divers* que j'ai toujours vainement cherché. J'appartiens, malgré moi, quoi que je fasse, à cette terre celtique où les monuments sont des pierres non

Digitized by Google

taillées... Il ne suffit pas d'un style de bonne volonté pour timbrer un livre à ce cachet qui fait vivre. Au reste, mes ambitions à cet égard sont depuis longtemps évaporées; j'ai la conviction que dans l'ordre intellectuel et moral, il faut aussi des crieurs d'eau qui fournissent aux besoins du jour, sans prétention de voir leur marchandise mise en bouteille et cachetée pour les *lointains consulats.* » Ainsi son unique ambition était de se sentir utile. Il se trouvait récompensé de tous ses efforts, rafraîchi de toutes ses fatigues, s'il obtenait, avec l'approbation de sa propre conscience, celle des gens de bien, s'il rencontrait, dans le sentier solitaire qu'il suivait, de loin en loin des voix bienveillantes pour l'encourager. Il n'avait plus rien à souhaiter, son cœur était rempli de l'ivresse du triomphe, s'il s'était concilié de sincères affections, s'il recevait le témoignage de quelque précieuse sympathie, s'il s'était fait aimer. « Je ne saurais vous dire, écrivait-il à M. Vinet, combien votre approbation m'a fait de bien. Je ne parle pas de l'approbation littéraire, je veux dire l'approbation donnée à la tendance, l'encouragement moral... La main sur le cœur, pas un éloge ne m'a donné le quart du bonheur que m'a procuré votre lettre. C'est qu'il y a quelque chose de bien supérieur à la louange : la conscience que l'on a été compris et que l'on est aimé pour son œuvre. *Aimé pour son œuvre!* Voilà la gloire qui fait pleurer doucement, qui oppresse délicieusement le cœur. »

Tel fut M. Souvestre, telle fut sa vie, active sans égarements, animée sans les excitants de l'orgueil ou de la vanité et par les plus pures affections, dévouée sans réserve au bien. Nous aurons atteint notre but, s'il est

Digitized by Google

maintenant prouvé pour le lecteur qu'Emile Souvestre avait le droit de tenir d'une main ferme l'étendard du devoir, que le mot de vertu, montant de son cœur, se trouvait légitimement sur ses lèvres, et que cet *Aristide de la littérature*, ainsi qu'un spirituel critique l'a nommé, mais en souriant, pouvait porter, sans fléchir et sans éveiller l'ironie de personne, le glorieux fardeau d'un tel surnom.

EUGÈNE LESBAZEILLES.

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS D'UN VIEILLARD

— LA DERNIÈRE ÉTAPE —

I

PRÉFACE.

Ce soir, je revenais de ma promenade accoutumee aux bords du canal; je regardais vaguement la longue ligne d'eau qui miroitait au soleil, entrecoupée de hautes écluses et tachetée çà et là de lourdes barques glissant entre les peupliers. Mes pieds allaient machinalement, je laissais mon esprit flotter à travers mille images fugitives et inachevées J'étais dans cet état de somnolence éveillée où l'on vit sans s'en apercevoir.

Tout à coup, mon nom prononcé m'a fait retourner la tête. Un soldat, assis au revers de la berge gazonnée, s'est relevé en portant la main à son *képi;* il avait l'épaule chargée du sac militaire, et l'étui de fer-blanc destiné à la feuille de route pendait à son côté. J'ai reconnu le fils de l'ancien maître d'école, parti voilà cinq ans pour l'armée. Il est venu à moi le visage rayonnant d'une joie mâle et franche :

« Se peut-il que ce soit Baptiste?

— Lui-même, monsieur.

Digitized by Google

— Et vous revenez au pays?

— Avec un congé définitif. »

Je l'ai félicité du fond du cœur; j'ai voulu lui donner des nouvelles de ses sœurs, de sa mère, mais il les savait toutes bien portantes et heureuses.

« Elles vous attendent?

— Depuis ce matin; mais je suis venu lentement.

— Par fatigue, sans doute? »

Le jeune soldat a secoué la tête.

« Faites excuse, monsieur, mais, près d'arriver, on reconnaît tout, on regarde malgré soi, on est bien aise de se rappeler. Depuis trois lieues, savez-vous, il n'y a pas un arbre, pas un toit penchant sur le chemin qui ne me dise quelque chose.

— Je comprends; on veut saluer au passage ces vieux amis.

— Sans compter que c'est un grand changement. Je rentre à *mon foyer respectif*, comme dit le colonel; une nouvelle vie va commencer, et pour lors, vous comprenez qu'il est bon de se reconnaître un peu. Quand on arrive à la dernière étape, c'est le moment de réfléchir et de regarder autour de soi.

A ces mots, il m'a salué et il a repris sa route du pas ferme et régulier du soldat.

Ce qu'il vient de dire m'a frappé. Il est certaines heures où certains mots réveillent en nous une sorte de vibration sonore, où notre conscience a de l'écho. La mienne a longuement résonné à cette phrase de Baptiste: « Quand on arrive à la dernière étape, c'est le moment de réfléchir et de regarder autour de soi. » Mais, moi-même, n'y suis-je donc point arrivé?... Ne suis-je pas aussi un congédié du régiment social?... Le terme n'est-il point là, à quelques pas, le terme suprême, celui qui sépare le monde

Digitized by Google

visible du monde inconnu?... Que suis-je autre chose qu'un soldat désarmé qui achève son dernier jour de marche avant d'arriver au lieu du repos? Et cependant je ne songe point à examiner ce qui se passe au dehors ou au dedans de mon être; j'achève le voyage comme j'achevais, tout à l'heure, ma promenade, sans y penser, à l'aventure; je ne choisis pas mon chemin, c'est lui qui me conduit. — Étrange imprévoyance! ainsi placé entre deux mondes, dont l'un renferme tous les souvenirs de mon passé, l'autre toutes les espérances de mon avenir, je ne songe même point à m'arrêter pour me recueillir; je ne jette point un dernier regard vers la tente humaine que je vais bientôt quitter; je ne m'interroge ni sur ce que j'ai été, ni sur ce que je suis. — Quant à ce que je serai, c'est le secret de Dieu; je m'abandonne avec confiance à sa justice éternelle: ce qui se passe entre lui et moi n'a pas besoin de sortir ici de mon âme; car, dans ces entretiens intimes, chaque homme parle pour lui-même à son céleste interlocuteur.

Mais ce qu'il me reste à parcourir de vie terrestre n'a-t-il pas droit à une attention particulière? Au moment des adieux, le voyageur arrête ses regards sur ce qu'il va quitter; il fait la revue des témoins de son bonheur ou de son affliction; il prend successivement congé de chaque être, de chaque objet associé à lui par l'habitude; il rassemble, pour ainsi dire, dans cette dernière entrevue, tous ses compagnons d'existence; il écoute mieux leur voix, il examine plus soigneusement leur apparence, il en prend une dernière fois possession par tous les sens, afin d'en emporter une image plus complète. Et ce redoublement d'attention, il ne l'a point seulement pour ce qui l'environne, mais pour lui-même: il s'observe plus sévèrement, afin de ne laisser et de n'emporter que de bons

Digitized by Google

souvenirs; il s'étudie à ce qui pourrait altérer la douceur attendrie de ces derniers instants, — impatiences, abattements, plaintes, larmes ou volontés tyranniques; — il parle avec une affection plus caressante à ceux dont il va se séparer, il leur ouvre les points les plus obscurs de son cœur; il cherche des joies là où il ne trouvait qu'indifférence et mécontentement: il recueille enfin, avec une patience résignée, les dernières miettes de ce festin presque desservi dont la nappe va être bientôt enlevée.

Eh bien! pourquoi ne ferais-je point comme lui? Ne suis-je pas aussi un voyageur près de quitter tout ce qu'il connaît? N'ai-je pas entendu au loin le roulement du sombre équipage qui doit m'emporter aux contrées invisibles? — Vieillesse! vieillesse! terme des choses d'ici-bas, heure de suprême attente, qui m'empêche de chercher ce qu'il y a encore en toi de ressources? La plupart des hommes te haïssent ou te redoutent; tu leur apparais avec le sombre cortége de l'égoïsme, de l'inutilité, de la tristesse et des défaillances. A leurs yeux, vieillir, c'est désapprendre la vie. Ah! laisse-moi leur prouver que c'est, au contraire, la compléter; que tu es la couronne de l'âge mûr, couronne verte ou épineuse, selon que tu nous arrives comme une récompense ou comme une punition.

D'autres ont écrit le journal de leurs années fleuries, de leurs luttes viriles; moi, je veux transcrire les impressions des dernières journées, recueillir, à cette heure de déclin et d'adieux, ce qui réjouit, ce qui soulage ou ce qui fortifie.

J'inscrirai, jour par jour, pour mon propre enseignement et pour l'enseignement de ceux qui viendront après moi:

Les occupations d'un travailleur dont la tâche est finie;

Digitized by Google

Les plaisirs d'une vieillesse sans forces et sans opulence ;

Les consolations d'un foyer dont le veuvage a fait une solitude.

Comme le soldat que je viens de rencontrer, je veux désormais « faire ma dernière étape en réfléchissant et en regardant autour de moi. »

II

LE RECENSEUR.

On frappe à ma porte, je crie d'entrer ; Félicité l'entr'ouvre et avance entre le chambranle et le battant jaunâtres son gros visage jovial qui ressemble à un coquelicot dans les blés.

« Monsieur... c'est un monsieur... qui demande Monsieur. »

Félicité est la meilleure servante de France et de Navarre, active, économe, fidèle, mais dont le vocabulaire renferme moins de mots que le plus petit dictionnaire de poche. Toute sa rhétorique se résume dans le rire ou les larmes dont elle accompagne ses phrases incomplètes ; c'est comme *la clef* marquée à la première portée d'une mélodie et qui en donne le ton.

Cette fois, elle sourit, preuve que la visite n'a rien de redoutable pour moi. Je lui dis de faire entrer, et elle introduit un jeune homme qui marche sans se presser, salue officiellement, dépose dans un coin son chapeau qu'il perche sur son parapluie, et me dit gravement :

« Monsieur, je suis le recenseur communal. »

Rien qu'à l'aspect j'aurais deviné le fonctionnaire. Je m'incline poliment.

Digitized by Google

« Ah! fort bien ; alors monsieur vient pour prendre les noms?...

— Ages, professions et autres *circonstances*, achève pédantesquement l'employé municipal qui s'est approché de la table sur laquelle il a étalé un gros registre. »

Je veux lui chercher une plume et une écritoire ; mais il retire l'une et l'autre de la poche de son paletot, avec un grattoir, une règle, de la sandaraque, une petite bouteille d'encre rouge et un livret de renseignements.

Je regardais cette poche merveilleuse comme le héros de Chamisso regardait celle du diable, quand le recenseur, qui avait trouvé ma colonne et mon numéro d'ordre, a commencé son interrogatoire :

« Votre nom, monsieur?

— Georges Raymond.

— Né en... ?

— 1782. »

L'employé ferme les yeux derrière ses lunettes, fait un calcul mental, et murmure : — Soixante-huit ans.

« C'est cela, monsieur, ai-je repris pensivement, soixante-huit ans... Et que de choses j'ai vues dans ce court espace de temps!... Combien de révolutions, qui semblent s'annuler sans cesse et se recommencer! Le genre humain a l'air de tourner dans un cercle immuable ; mais, quand on regarde de loin, on s'aperçoit que ce cercle va toujours s'élargissant...

— Célibataire ou marié? a interrompu le recenseur, évidemment étranger à la philosophie de l'histoire.

— Veuf, monsieur, ai-je répondu en sentant mon cœur se serrer, veuf, hélas! depuis cinq années.

— Ancien professeur de droit?

— Qui ne songe plus à enseigner que lui-même.

— Et propriétaire?...

Digitized by Google

— De la pension de deux mille francs que lui ont acquise quarante ans de services. »

Après avoir écrit, l'employé a pris sa règle, a tiré deux traits à l'encre rouge et a demandé si j'habitais seul.

Ç'a été le tour de Félicité. Sur son invitation, la pauvre fille a dû s'approcher ; mais, à chaque question, elle s'est troublée, m'a regardé en riant d'abord, puis, comme le recenseur fronçait le sourcil, elle a changé de visage, et je l'ai vue près de pleurer : il a fallu me mettre à sa place et répondre pour elle.

« Félicité Noirot... âgée de trente-trois ans... célibataire... servante... et sans biens. »

A cette dernière déclaration, la brave fille a éclaté de rire, comme s'il lui eût semblé ridicule de l'enregistrer. Qui songerait à croire, en effet, qu'elle possédât quelque chose? N'était-elle point visiblement de ceux qui travaillent seulement pour vivre aujourd'hui, sans pouvoir se garantir le lendemain? Ne savait-on pas bien que la richesse avec toutes les jouissances qu'elle achète était destinée à d'autres? qu'elle ne pouvait compter que sur la bonté des hommes et sur celle de Dieu ? Et à cette pensée, qui eût envenimé tant d'autres cœurs, la douce créature a ri naïvement, satisfaite de son lot, par cela seul que c'est son lot.

Le recenseur a tiré sa seconde ligne rouge; il a méthodiquement remis en poche encre, plume, règle et livret; il a repris le parapluie coiffé du chapeau, et, après un salut plus bref que celui d'arrivée, il est parti.

Hélas ! comme tout dégénère; voilà pourtant le successeur du fameux Caton le Censeur ! ..

Dès qu'il n'a plus été là, Félicité a voulu savoir pourquoi « ce monsieur se montrait si curieux. » J'ai tâché de lui faire comprendre la nécessité des grands recense-

Digitized by Google

ments; mais, au premier tiers de mon explication, l'excellente fille est devenue inattentive, sa main est allée chercher instinctivement le coin de son tablier; elle avait aperçu une rayée de poussière oubliée par le plumeau sur un de mes cartons. Il a fallu couper court et la laisser à *son attraction passionnelle.*

Autrefois je me serais indigné de cette vulgarité d'inclinations; j'aurais demandé si cet être, uniquement adonné aux trivialités de la vie, était bien une créature de mon espèce; mais l'expérience m'a rendu moins fier: aujourd'hui, j'entends toujours ce dialogue de la couronne et de la sandale :

« Souviens-toi que nous sommes sœurs et au service du même maître, disait la sandale à sa compagne.

— Moi, ta sœur! répliquait la couronne indignée, et que fais-tu donc alors là-bas, dans la fange ou la poussière?

— Ne le vois-tu pas? reprit la sandale; je t'aide à rester en haut dans l'air pur et le soleil! »

Ne pourriez-vous nous faire la même réponse, humbles travailleurs qui prenez à votre charge le labeur grossier, afin de nous ménager les loisirs nécessaires aux œuvres délicates et choisies? N'êtes-vous pas aussi les pieds de cette société dont les têtes vous méprisent? Ah! maudit soit l'orgueil humain qui a proportionné son estime à l'espèce de l'œuvre, et non à la vaillance de l'ouvrier; qui a refusé l'égalité du respect à l'égal accomplissement du devoir; qui a mis le modeste ou l'utile sous les pieds du brillant ou du superflu, dédaignant le travailleur auquel on devait les moissons pour glorifier l'artiste qui savait les peindre.

Digitized by Google

III

LE PLUS BEAU MAUSOLÉE.

Au bout d'un des faubourgs se dresse, à droite, un portique soutenu par deux colonnes, et fermé par une porte de fer; on lit sur le fronton un verset des livres saints; c'est le champ des morts.

Chaque fois que mon cœur plie sous quelque tristesse, je vais là, vers une pierre grise qu'ombrage un jeune saule, et je le décharge dans des larmes.

La pierre est étroite, car une place a été réservée à côté (la place que je dois occuper un jour); l'épitaphe tient tout entière dans deux lignes; elle ne renferme que le nom de la femme qui m'a précédé là, avec trois dates: celle de sa naissance, celle de notre mariage, celle de notre séparation. Autrefois j'avais voulu élever un monument plus somptueux; pendant bien des mois j'ai rêvé le bronze et le marbre sous ces rameaux flottants; ne pouvant plus donner à celle qui repose là d'autre témoignage de ma tendresse, je tenais à constater au moins ainsi mon persistant souvenir. Que de calculs faits et recommencés dans ce but! quels soins apportés pour grossir les épargnes de chaque mois! comme je me complaisais dans mes habits plus grossiers et ma table appauvrie! Enfin la somme nécessaire se trouva prête; j'allais chaque jour au cimetière mesurant notre lit funéraire, élevant en idée la tombe espérée. Un jour que j'y étais, lui rêvant une forme, deux jeunes filles passèrent; elles portaient un arrosoir à demi rempli; la sueur coulait de leurs fronts enflammés, et toutes deux haletaient.

« Où allez-vous ainsi, pauvres enfants? demandai-je.

— Là-bas, répondirent-elles, à la tombe de notre bon père que nous avons garnie de fleurs.

Digitized by Google

— Et vous apportez cette eau pour les arroser?

— De bien loin, monsieur; il a fallu la prendre au puits du petit sentier; encore sera-t-il desséché sous peu, et alors les fleurs mourront. »

Elles avaient dit cela si tristement que je voulus les rassurer en leur montrant les parterres qui émaillaient autour de moi les tombes.

« Oh ! pour ceux-là, répondirent-elles, on paye le fossoyeur qui fait venir de l'eau à grands frais : ce sont les tombes des riches, monsieur ; mais voyez les autres ! »

Elles indiquaient, dans un coin du cimetière que je n'avais jamais visité, de longues rangées de tertres déjà brûlés par le soleil, et dont les fleurs n'étaient plus que des herbes jaunies.

« Voilà comme sera la tombe de notre père dans quelques jours, ajoutèrent les deux jeunes filles avec émotion.

— Ainsi, faute d'eau, vous devrez renoncer à l'entretenir ?

— Hélas ! oui, monsieur ; les pauvres gens sont bien malheureux de ne pouvoir fleurir leurs morts ! »

L'aînée, qui avait prononcé ces mots, soupira ; puis, faisant un signe à sa sœur, toutes deux reprirent l'arrosoir et partirent.

Je les suivis d'un long regard. — Chères et pieuses filles, qui ne demandent qu'à pouvoir orner de quelques guirlandes la tombe de celui qu'elles regrettent ! Et combien d'autres ambitionnent sans doute le même bonheur ! Tandis que je prépare un riche monument pour ma compagne perdue, combien d'autres seraient satisfaits d'un arbuste, de quelques roses au pied de la croix de bois qui protége leurs morts pleurés ! Avec le prix de ce cuivre, de ce fer et de ce marbre, je pourrais faire jaillir de terre assez d'eau pour reverdir toutes ces tombes flétries. Le

Digitized by Google

sacrifice de mon orgueilleux caprice serait la joie de tous. Adieu donc, inutile mausolée! je n'avais espéré qu'un monument de métal et de pierre pour ma chère absente; je lui en élèverai un d'abnégation et de dévouement. Ce que demandent ces pauvres tombes, je le leur donnerai au nom de celle qui a été la meilleure part de moi-même; l'eau que tous désirent sortira des pieds de son cercueil; morte, elle sera ce qu'elle était vivante, la richesse de ceux qui manquent et la consolation de ceux qui pleurent.

Dieu soit béni de m'avoir fourni ce moyen d'honorer sa mémoire d'une manière digne d'elle! Aujourd'hui la source a été trouvée, l'eau murmure doucement à travers les grandes herbes du cimetière, et les pauvres tombes fleurissent à l'égal des plus opulentes.

IV

L'ANNIVERSAIRE.

Ce matin, en entrant dans la petite pièce qui me sert de parloir et de cabinet de repos (car je n'ose plus dire de travail), j'ai aperçu un bouquet d'immortelles placé sur le bureau, au-dessous du portrait que voile un crêpe noir. Félicité, qui venait de le déposer là, s'est esquivée à mon approche. Ah! elle aussi a la mémoire fidèle: elle n'a point oublié que c'était aujourd'hui l'anniversaire de ce jour terrible où Dieu m'ôta ce qu'il m'avait donné de plus précieux et de plus doux, la femme qui s'était mise avec moi sous le fardeau de la vie, et qui, pendant trente années, n'avait eu d'autres soins que de tirer à elle le poids le plus lourd.

Venue à moi dans tout l'épanouissement de sa jeunesse, elle avait tout partagé: illusions, désenchantements, lut-

Digitized by Google

tes, travaux obstinés. Je lui avais dû mes plus douces joies dans les meilleurs jours, mes plus sûrs reconforts dans les pires épreuves ; elle avait été la lampe de la maison dont je m'efforçais d'être le pilier. Nos deux âmes, si longtemps associées, avaient fini par n'en faire qu'une ; elle disait le plus souvent ce que je venais de penser, elle proposait ce que j'allais vouloir. Quand l'un de nous se sentait défaillir, l'autre était là pour lui servir d'appui ; chacun avait ainsi deux courages et deux consciences. Son économie laborieuse avait fait sortir l'aisance de la pauvreté ; comme le Janus antique, elle semblait avoir deux regards : l'un qui sondait l'avenir, tandis que l'autre continuait à voir le passé.

Grâce à elle, les enfants avaient pu grandir, se marier, et nous nous étions retrouvés seuls tous deux au moment où le front commence à se courber ; mais sa tendresse avait comblé tous les vides du foyer. Affranchie de ses austères obligations de mère, elle avait laissé se réveiller en elle comme des ressouvenirs de jeunesse. Ses loisirs nouveaux avaient ramené les longues causeries des premières années, les promenades à petits pas faites pour nous seuls, les lectures à deux ; toutes ces douces habitudes de l'entrée en ménage bientôt interrompues par les devoirs de la famille, et que nous retrouvions dans un printemps de l'arrière-saison.

Oserai-je le dire? ces jours avaient été les plus doux de ma vie. Je respirais ce reste des parfums de la jeunesse avec la sécurité que donne une tâche complétement achevée. Nous connaissions enfin ce contentement des cœurs qui ont fait la part de l'idéal et celle de la réalité, cette sérénité vainement poursuivie pendant la fièvre de l'action, ce désintéressement de la vie qui permet d'en jouir en ne lui demandant que ce qu'elle peut donner. — Bonheur

Digitized by Google

trop court ! — celle qui avait partagé tous mes combats avait toujours aussi caché ses blessures. J'avais vu ses forces décliner graduellement presque sans m'en apercevoir ; à chaque affaiblissement son courage grandissait, sa pâleur se déguisait sous les sourires. Plus soigneuse de sa personne à mesure que le temps et la souffrance redoublaient leurs coups, elle entretenait mon illusion ; elle voulait m'épargner l'attente poignante d'une douleur inévitable.

Je n'en avais un vague soupçon qu'en la voyant chaque jour plus occupée de Dieu et de moi. Dans sa tendresse toujours croissante je pressentais comme l'approche d'une séparation. Enfin le danger se trahit. Épuisée d'efforts, la malade ne quitta plus son alcôve où le jour arrivait à peine. Ses derniers jours furent employés à me préparer au coup qui me menaçait ; mais je ne voulais point comprendre, je ne pouvais y croire ; elle s'occupa de me le faire accepter et de me l'adoucir.

Le temps avait insensiblement fait le vide autour de nous. Les enfants étaient partis et trop enchaînés ailleurs pour revenir, les vieux amis dispersés. Un seul vivait à quelques pas, le plus cher de tous, celui qui, pendant trente années, avait assisté à nos chagrins sans les aigrir, à nos joies sans y faire ombre. Mais un jour (jour de triste mémoire) un nuage s'était tout à coup formé dans notre ciel et avait éclaté en orage : cette longue chaîne d'habitudes s'était brusquement rompue, et une honte orgueilleuse avait empêché, des deux côtés, d'en rapprocher les anneaux. Quand la mourante sentit que le terme était proche, elle écrivit, d'une main déjà glacée, ces seuls mots : « Venez consoler le veuvage d'un ami ! »

Roger comprit et accourut. Doux et cruel retour ! elle réunit nos mains, elle nous confia l'un à l'autre, puis,

Digitized by Google

attirant notre ami par un signe, elle lui parla longtemps tout bas d'une voix entrecoupée ; sans doute elle me léguait à son dévouement, car Roger répétait sans cesse : « Je le promets ! je le promets ! » tandis que ses larmes tombaient sur l'oreiller ; les miennes coulaient aussi aux pieds de ce lit où je m'étais affaissé, les mains jointes, n'ayant même plus la force d'espérer.

Deux journées s'écoulèrent, puis deux nuits, puis le soleil se leva encore ; ce fut la dernière fois pour elle. Ses paupières qui tremblaient sous le rayon matinal se refermèrent, elle murmura mon nom, fit entendre ces mots de la prière des simples : « Notre père, qui êtes aux cieux... » puis elle s'endormit sur mon bras qui la soutenait...

Désormais j'étais seul ; plus de cœur battant à toutes les pulsations de mon cœur, plus d'esprit pour répondre à toutes les questions de mon esprit ; elle était perdue la compagne dévouée de toutes mes épreuves, celle qui savait m'épargner la pluie et me ménager le soleil. Autrefois j'étais à sa charge ; elle à la mienne ; chacun de nous n'avait à s'occuper que de l'autre ; maintenant j'allais subir la triste nécessité d'être mon but à moi-même.

Oh ! qui pourrait dire ce morne changement du foyer à l'heure du veuvage ! C'est surtout quand le premier désespoir s'apaise, lorsque rentré en possession de soi-même on peut regarder et comprendre ; c'est quand vos pas retentissent en lugubres échos dans ces chambres vides, que vos yeux rencontrent à chaque instant quelque souvenir de celle qui a disparu : ici sa corbeille renfermant un travail interrompu, là son livre favori encore ouvert à la page préférée ; plus loin le vêtement qui garde son empreinte et rappelle son attitude ; partout ce qu'elle a vu, ce qu'elle a touché. Son souvenir flotte autour de

Digitized by Google

vous sur tous les meubles et sur tous les murs ; il semble qu'elle n'est sortie que pour quelques heures, qu'elle va revenir ; à chaque bruit de pas vous prêtez l'oreille, à chaque porte ouverte vous vous retournez comme si elle allait paraître ; vous ne pouvez croire à l'éternité de cette absence qui a laissé tout à sa place comme pour un prochain retour. Il faut longtemps pour que cette conviction pénètre dans votre esprit, pour que vous compreniez ce qu'il y a d'irrévocable dans cet abandon. C'est alors que votre reste de courage fléchit, que vous vous accroupissez dans votre douleur sans autre occupation qu'elle-même. Oh ! que de doux ressouvenirs qui se transforment en tortures ! Avec quelle persistance acharnée on recompte, pièce à pièce, le trésor disparu ! Comme on regrette les journées perdues, les fugitives querelles ! Combien de remords d'avoir quelquefois affligé celle qu'on ne peut plus réjouir ! Ah ! pourquoi l'idée de cette séparation ne nous revient-elle pas aux heures moroses, quand notre patience se lasse, quand notre indulgence est en défaut ? Pourquoi, au moment de faire couler une larme, ne pas nous dire : — Je dérobe au bonheur un moment qui ne renaîtra plus ; je frappe un condamné à mort.

Cette idée m'est revenue plus vivement aujourd'hui devant le bouquet d'immortelles et le portrait voilé.

Ce crêpe qui le recouvre, je l'ai suspendu là moi-même de peur qu'à force de rencontrer, à chaque instant du jour, l'image de l'absente, mon regard ne se désaccoutumât de la regarder. Je n'ai pas voulu que cette chère image pût se confondre avec ce qui l'environne, devenir un trivial ornement du foyer domestique, perdre, dans l'habitude, son charme émouvant. Je l'ai gardée pour les heures où mon cœur se retourne vers elle et demande à la voir. Sa vue alors m'aide à rebrousser chemin sous la

Digitized by Google

douce expression de son regard ; mes souvenirs prennent des ailes ; ils remontent du veuvage et de la vieillesse, bien haut et bien loin, vers les sphères radieuses du passé.

Aujourd'hui ma main a écarté le voile sombre. La voilà cette apparence d'une âme que moi seul ai sondée ! La voilà telle que je l'ai connue aux fortes années de l'âge mûr, quand toutes les fleurs de la jeunesse étaient devenues des moissons ! Elle vivante, j'étais moins attentif aux détails de cette forme aimée ; possesseur de l'être lui-même, je ne cherchais point à examiner aussi attentivement l'image ; mais maintenant j'en étudie les moindres traits ; je voudrais les imprimer assez profondément dans ma mémoire pour que le doux fantôme ne me quittât plus et marchât partout à mes côtés.

J'ai contemplé longtemps ce portrait qui me regarde avec un sourire, et, laissant couler mes larmes, je lui ai dit :

« Sois bénie, chère créature, pour tout le bonheur que » je te dois, et pour tous les torts que tu m'as pardonnés. » Vivante, tu as été la providence de notre demeure ; » morte, tu en es encore l'ange gardien. Tout ce que j'y » trouve de paix, de consolations, d'abondance, c'est à » toi surtout que je le dois. Ta prévoyance survit dans le » bon ordre établi, dans le dévouement des serviteurs, » dans toutes ces habitudes qui font une atmosphère au » foyer domestique. Tu es partie comme le soleil qui » laisse les semences, échauffées par ses doux rayons, » germer dans les ténèbres humides de la nuit ; ce que » tu avais couvé sous ton cœur a continué d'éclore quand » tu n'as plus été là. Je te retrouve dans tout ce qui » adoucit mon veuvage. La simplicité gracieuse du logis, » la sainte frugalité de ma table, la bienveillance recon- » naissante des voisins, le respect de tous et le retour de

Digitized by Google

» notre ami, rien qui ne soit à toi, qui ne vienne de toi.
» Sois donc encore bénie une fois et toujours, ô ma douce
» protectrice ! et puissé-je te prouver ma reconnaissance
» en payant aux autres tout ce que tu as fait pour moi ! »

V

LE VIEIL AMI.

Roger est arrivé aujourd'hui plus tôt que de coutume ; lui aussi se rappelait le douloureux anniversaire. Il venait me chercher pour une promenade ; il voulait, disait-il, me distraire. Je n'ai pu lui faire comprendre que le souvenir de Louise était ma meilleure consolation, et que la pleurer me soulageait.

Le veuvage de Roger ne ressemble en rien à mon veuvage. Marié à une femme qui a compromis son nom, contrarié tous ses goûts, il n'a commencé à vivre qu'en se retrouvant seul : aussi s'est-il efforcé de ne retourner jamais les yeux en arrière ; il a mis son bonheur et sa générosité à oublier.

Mais cette longue épreuve n'a amorti ni son zèle, ni sa bonne volonté ; tout ce qui peut servir les hommes l'intéresse. Arts, lettres, sciences, rien ne le trouve indifférent, rien ne lui est étranger. Partout où l'esprit humain fait un effort il accourt, il encourage, il aide selon ses forces.

Tout à l'heure il m'est arrivé chargé de vingt fioles pour une nouvelle expérience de photographie, et grondant son domestique de porter avec trop peu de soin la caisse qu'il venait de prendre aux messageries. René a déposé son fardeau à la porte de la cuisine, avec l'aide de Félicité

Digitized by Google

qui est accourue, et il s'est excusé en disant que la caisse était lourde.

« Lourde ! a répété Roger presque en colère ; tu la trouves lourde parce que tu ne prends aucun intérêt aux progrès humains. Songe, malheureux, que ce sont les analyses des échantillons de nos deux nouveaux gisements d'étain et de cuivre ; il y a là de quoi transformer l'industrie du canton, l'enrichir à jamais. Si j'avais ton âge, je voudrais porter cette caisse sur mon cœur, et sans secousse, comme un nouveau-né. Qui sait si ce n'en est pas un !

— Vous voilà donc maintenant minéralogiste ? ai-je demandé en souriant.

— Pourquoi non ? a-t-il répondu ; ne connaissez-vous plus votre Térence ?

« Homo sum, nihil humani a me alienum puto*. »

Et comme il a vu que je souriais :

« Je sais, je sais, a-t-il continué en faisant claquer ses doigts par-dessus sa tête, ce qui est son geste toutes les fois qu'il veut exprimer un parti pris ; on dit que je suis un brouillon, une commère qui va découvrir tous les plats préparés par d'autres et pour d'autres ; mais peu m'importe ! Si je n'aide pas au char qui avance, je cours du moins après en criant bravo à l'attelage et aux cochers. Tout le monde n'est pas fait pour avoir du génie, cher ami ; il faut que les grands hommes et les grandes idées aient leur public qui comprend s'il peut, et qui applaudit toujours. Je suis du public. Croyez-vous qu'il vaille mieux regarder impassiblement le mouvement social comme un spectacle pour lequel on a loué une fenêtre ?

* Je suis homme, et rien de ce qui peut intéresser les hommes ne m'est étranger. (Vers imité de Ménandre.)

Digitized by Google

— Non vraiment, ai-je répondu ; et loin de vous railler, je vous admire.

— Enviez-moi plutôt, s'est-il écrié, car j'y trouve mon occupation et ma joie. Tandis que d'autres donnent leur démission de la vie et se retirent dans la flanelle et les bonnets de coton comme des momies dans leurs bandelettes, moi je me mêle à tout ce qui remue ; je me rajeunis au contact de tout ce qui germe et pousse au soleil. Le monde est un immense laboratoire occupé à me préparer chaque jour quelque surprise ; l'humanité tout entière semble travailler à me distraire, à m'occuper. C'est bien le moins qu'en retour je me réjouisse de ce qui doit lui profiter, et que j'allume un lampion à chacune de ses victoires... A propos, savez-vous qu'on a découvert un nouveau moteur plus puissant et plus économique que la vapeur ? J'ai écrit pour avoir des renseignements. — Mais pardon, je suis fou ; je ne m'occupe que de moi quand je ne devrais m'occuper que de vous. »

Et il m'a pris les mains ; il s'est mis à m'interroger avec une tendre sollicitude ; en voyant mes yeux humides il m'a embrassé avec attendrissement et m'a proposé de sortir ; j'ai accepté.

Nous avons gagné les collines qui dominent la ville, et nous nous sommes assis sous un vieil érable où les bouvreuils chantaient.

Là Roger, selon son habitude, s'est ingénié à me distraire. Il m'a parlé de science, d'art, d'économie politique, de philosophie ; il m'a fait la description des aurores qu'il voyait poindre à tous les horizons du monde ; car Roger est un utopiste : l'imagination qu'il n'a point dépensée pour son propre compte, il la dépense pour le compte de l'humanité ; il commence aujourd'hui, pour elle, son roman de jeunesse.

Digitized by Google

Je l'ai insensiblement suivi dans les splendides perspectives que son enthousiasme ouvre à l'avenir, et, lui prenant la main :

« Conservez cette ardeur et ces espérances, lui ai-je dit ; rajeunissez-vous dans les éternels renouvellements du genre humain ; c'est le plus sûr moyen d'échapper aux ennuis de la vieillesse.

— Des ennuis ! s'est-il écrié ; en êtes-vous donc aussi à calomnier notre âge ? Sachez que je le regarde comme le plus heureux temps de ma vie. »

Et comme j'ai secoué la tête :

« Oui, le plus heureux, a-t-il répété en frappant la terre de sa canne, le plus heureux au physique et au moral.

— Vous oubliez les infirmités qui viennent.

— Et vous, cher ami, vous ne pensez pas aux passions qui s'en vont ? Quelle plus cruelle infirmité que l'ambition qui nous tient nuit et jour haletants autour de ce mât de cocagne du succès ? que l'amour qui nous rend esclaves ou la haine qui nous rend tyrans ? que la paresse qui nous dit à une oreille : Reste et dors ! — tandis que la nécessité crie à l'autre : — Réveille-toi, et debout !

— Cependant l'affaiblissement des forces...

— Se proportionne à l'amoindrissement des obligations.

— Ainsi vous vous réjouissez d'avoir vu tomber vos cheveux ?

— J'ai une perruque qui me tient plus chaud.

— De sentir vos yeux s'affaiblir ?

— Avec mes lunettes, je vois comme à quinze ans.

— Et d'avoir perdu toutes vos dents ?

— Parbleu ! elles m'ont assez fait souffrir ; j'en ai maintenant de postiches qui m'épargnent les fluxions. »

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

« Vous croyez que je plaisante, a repris Roger avec im-

Digitized by Google

patience; mais non, sur l'honneur! On est injuste envers la vieillesse; on lui demande les ressources d'un autre âge, au lieu d'user de celles qui lui appartiennent. Le regret est le fond de l'âme humaine: pour qu'une chose plaise, il faut l'avoir perdue. On pleure l'enfance dans la jeunesse, la jeunesse dans l'âge mûr, l'âge mûr dans la vieillesse, et, comme celle-ci termine tout, on n'a pas le loisir de la regretter.

— De sorte que vous regardez l'espèce de malédiction qui pèse sur elle comme une injustice?

— Comme un lieu commun. Prenez garde, cher ami, que le lieu commun gouverne le monde; il suffit qu'une sottise soit répétée de père en fils pour qu'on ne l'examine plus: elle passe à l'état de vérité. Il semble que l'erreur soit comme le vin, et qu'une fois en bouteille dans un axiome, elle doive s'améliorer avec le temps; les plus vieilles sont les plus estimées. On a attaché à certains mots des épithètes fatales qui les marquent au front d'un stigmate indélébile: triste vieillesse... heureuse enfance... beaux jours du collége... Autant de sottises et de mensonges!

— Quoi! n'aimez-vous donc point à vous reporter, par le souvenir, vers vos premières années?

— Eh! sans doute; comme j'aime à me reporter vers l'orage qui m'a ballotté trois jours lors de mon voyage d'Angleterre; comme je pense à ma jambe cassée et à mon grand procès. On se plaît au souvenir des douloureuses épreuves, ne fût-ce que pour se rappeler qu'on y a échappé; mais que Dieu me punisse si je regrette jamais notre prison classique des Verrières!...—A propos, cher ami, vous savez que c'est lundi prochain la Saint-Nicolas. Les anciens camarades se réunissent pour dîner ensemble... Hélas! les rangs s'éclaircissent... chaque an-

Digitized by Google

née, la mort ôte un couvert... Nous ne serons que cinq cette fois...

— Mais heureux de nous retrouver et de parler du collége.

— Parbleu ! le moyen que de vieux compagnons de chaîne ne causent pas de leur commune captivité ?

— Votre vie d'écolier vous a donc laissé de bien mauvais souvenirs ?

— Vous appelez ça une vie ! s'est écrié Roger ; moi je l'appelle un apprentissage, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus difficile, de plus déplaisant, de plus fastidieux.

— Et de plus indispensable.

— Qui vous dit le contraire ? Pensez-vous que je veuille mettre le feu aux colléges, comme le bourgeois d'Aristophane à l'école de Socrate ? Non, sur mon âme ! je les estime, je les vénère ; mais il m'est bien permis peut-être de remercier Dieu d'en être sorti. La Grammaire de Letellier est un livre fort utile, le Dictionnaire de Bondet un répertoire des plus respectables ; je ne refuse pas une certaine considération au *Gradus ad Parnassum*, et les Racines grecques de Lancelot ont droit à toute ma reconnaissance ; je louerai même, si vous voulez, les longs pensums de notre vieux professeur de cinquième, les retenues aux beaux congés d'avril, les promenades en rang le long des prairies diaprées de fleurs et de papillons. Tout cela était juste, nécessaire. Seulement, vous ne vous offenserez point si je préfère ma liberté d'aujourd'hui. D'autres adorent ce qu'ils n'ont plus, moi je préfère ce que j'ai. La vieillesse me rit, parce qu'elle m'a apporté, avec l'indépendance qui récompense le travail, l'expérience qui nous apprend à en jouir, la modération qui nous économise les joies, le loisir qui nous les fait savourer... Que le monde chante en chœur, sur un ton mélan-

Digitized by Google

colique, ses regrets des jeunes années, moi je continuerai à chanter les plaisirs du dernier âge ! »

VI

DISTRACTIONS DE VIEILLARD.

L'ami Roger se plaint depuis quelque temps de son domestique René : il n'a plus la tête à ce qu'il fait ; son maître le trouve toujours la plume à la main, griffonnant des pages qu'il cache ou déchire dès qu'on le voit.

« Dieu me sauve ! me disait ce matin Roger, je crois que le malheureux devient homme de lettres, il n'est plus bon à rien. Il a sans cesse les yeux au plafond, comme s'il y cherchait une idée, et il ne voit plus les araignées qui y filent tranquillement leur toile. Quand je lui demande ma tasse de chocolat, il m'apporte un tire-bottes ; nous avons l'air de gens qui parlent deux langues différentes ; impossible de nous entendre. »

Ces plaintes ont reporté ma pensée sur le service de Félicité, toujours si régulier et si attentif. Grâce à elle, les soins auxquels m'avait accoutumé celle qui était la providence du logis n'ont point cessé un seul instant de m'entourer. Dépositaire d'une tradition d'ordre et de dévouement, elle l'a scrupuleusement maintenue ; l'esprit de la morte semble encore présider ici à toute chose et murmurer à l'oreille de la fidèle servante ses ordres mystérieux.

Pensant que René, qui vient souvent ici, ne pouvait avoir un meilleur exemple et une meilleure conseillère, j'ai parlé à l'excellente fille du changement qui s'était opéré chez lui, je l'ai engagée à en savoir, s'il se pouvait, la cause et à le ramener par quelques conseils. Mais, à

Digitized by Google

ma grande surprise, Félicité n'a point voulu croire aux torts de René. Contre son habitude, elle a trouvé des paroles pour le défendre.

« M. Roger était trop vif... il donnait trois ordres à la fois sans laisser le temps d'y obéir... Rien n'était réglé au logis et c'était tous les jours un nouveau service... Autrefois, René passait la meilleure partie du jour à piquer des mouches sur des bouchons; maintenant, on ne l'occupait qu'à brosser de petites pierres pour la collection de son maître. » Elle a continué ainsi, s'animant toujours davantage. Jamais je ne l'avais entendue faire tant de phrases et si longues. Il a fallu l'interrompre en renouvelant ma prière d'avertir René. Elle me l'a promis enfin, mais avec répugnance.

« Les maîtres, a-t-elle dit en terminant, ne sont pas justes pour les domestiques. »

Je l'ai regardée avec surprise, et elle a ajouté très-doucement: « Je ne dis point ça pour Monsieur, au moins. »

Mais elle le pense pour d'autres. Ainsi, cette simple créature, qui ne savait que rire ou pleurer, commence aussi à juger. L'air du siècle a pénétré jusque dans la cuisine de Félicité.

J'ai bientôt oublié cet incident à ma fenêtre, où je me suis assis pour regarder les passants.

C'est une de mes plus charmantes distractions de vieillard. Cette foule qui glisse sous mes yeux réveille en moi mille souvenirs, crée mille rêves, me fournit mille rapprochements. Tantôt c'est une ressemblance qui me reporte en arrière et me fait repasser par tout un poëme de jeunesse; tantôt des contrastes qui entraînent ma pensée vers les profondeurs sombres; tantôt une expression aperçue, un mot saisi, une attitude interprétée, qui permettent de supposer un rapide roman dont les person-

Digitized by Google

nages disparaissent presque aussitôt en laissant l'imagination chercher un dénoûment.

Penché à mon balcon, je ressemble au spectateur qui assiste, de loin, à une pantomime dont on ne lui a point dit le sujet. Mon théâtre est le monde, mes acteurs sont les hommes, ma pièce est la vie elle-même. Il n'est point un de ces passants qui n'ait sa douleur ou sa joie dont quelque reflet brille au fond de son regard, sa passion secrète sur laquelle il s'efforce de croiser son habit. Le théâtre n'est que la révélation conventionnelle et exagérée des caractères et des sentiments qui se trahissent chaque jour sous nos yeux sans que nous daignions y prendre garde. Tout homme et toute existence se résume dans la célèbre entrevue de Napoléon et de Pie VII. L'empereur, qui veut se faire sacrer par le pontife romain, joue d'abord le respect et la piété.

« *Comediente !* (comédien) murmure le pape. »

Alors le héros s'emporte, il crie, il menace.

« *Tragediente !* (tragédien), reprend le vieillard. »

Hélas ! les deux mots peuvent s'appliquer à tous les vivants : la jeunesse et l'âge mûr flottent perpétuellement entre la tragédie et la comédie ; le calme arrive à peine vers les derniers jours, au moment où le rideau va se baisser.

Le vent du midi pousse devant lui de lourdes nuées ; la pluie commence ; les promeneurs se hâtent de rentrer... C'est un entr'acte dans la représentation que je suivais avec tant d'intérêt. J'ai refermé la fenêtre pour m'approcher de mon bureau.

Un atlas y était ouvert ; je me suis assis et j'ai commencé à feuilleter ses cartes.

Ici la distraction change de nature. Tout à l'heure j'étais au spectacle, maintenant je voyage.

Pour savoir tout ce que renferme un atlas, il faut avoir

Digitized by Google

parcouru quelque belle contrée sans autre souci que celui de voir et de sentir. Les impressions vous restent, mais sans ordre, comme les feuilles d'un livre mal paginé. Prenez alors une de ces cartes qui vous tracent les contours du pays visité, qui marquent la place de chaque lieu, indiquent les orientations et les distances, ce chaos de souvenirs va se coordonner; vous allez lire dans votre mémoire sans confusion, sans erreurs, sans oubli. Seulement, où d'autres n'aperçoivent que des lignes coloriées, vous verrez réapparaître les merveilles qui ont autrefois frappé vos regards. Ici, à la place de ces traits confus, se dressent des Alpes couronnées d'une chevelure neigeuse; là, cette tache sombre devient un lac, miroir magique de toutes les révolutions du ciel; plus loin, ces méandres sinueux se transforment en fleuve qui gronde, en forêts mystérieuses, en longues vallées perdues aux fentes des montagnes; plus loin encore, ces contours estompés au delà desquels tout est vide, c'est la mer avec ses vagues aux crêtes écumeuses, ses horizons sans fin et sa respiration entendue des deux mondes. Il n'est pas un de ces points, un de ces noms, qui ne vous rappelle quelque impression terrible ou charmante.

Et l'ouvrier qui a gravé ces traits entrelacés, tordus, n'a pas soupçonné un seul instant le don féerique que possédait son œuvre! Moi-même j'ai longtemps regardé ces hiéroglyphes avec autant d'indifférence que ceux des obélisques égyptiens; les cartes me semblaient le résultat de la promenade d'un hanneton taché d'encre sur quelque manuscrit de nomenclature géographique. Le temps seul a donné un sens à l'énigme et levé le voile qui me cachait ces mille spectacles.

Pour un écolier, un atlas n'est qu'un livre de classe; pour un vieillard, c'est une lanterne magique.

Digitized by Google

VII

RENÉ ET FÉLICITÉ.

Le jour baisse, l'air se refroidit; j'ai songé à allumer mon feu et j'ai sonné Félicité, mais inutilement. Il a fallu me décider à l'aller chercher moi-même. Je l'ai trouvée sur le seuil avec René. J'ai cru d'abord qu'elle le conseillait; mais, en m'approchant, je me suis aperçu que c'était René qui avait la parole; Félicité écoutait d'un air embarrassé. Les rôles auraient-ils été changés subitement, et prêcherait-on la prêcheuse?

Je n'ai pu m'en assurer, car au bruit de mes pas René s'est brusquement interrompu, Félicité est venue à moi, et je l'ai envoyée allumer mon feu.

L'attitude du valet de Roger m'a paru singulière; il était très-rouge et tenait à la main son chapeau dont il regardait le fond, comme s'il y eût cherché quelque bonne idée tombée là de son cerveau et pour le moment égarée. Quand je lui ai demandé des nouvelles de son maître, il m'a répondu en balbutiant et a bientôt rompu l'entretien, sous prétexte d'aller reprendre un panier oublié à l'office.

Je suis retourné au salon; mais, en passant, j'ai jeté un coup d'œil à travers le vitrage de cette office. René s'était arrêté devant la petite corbeille qui renfermait le tricot de Félicité; il a regardé derrière lui; je l'ai vu sser une lettre dans la chaussette commencée; puis il est échappé comme un écolier en maraude.

Quand le bruit de la porte d'entrée m'a averti qu'il était parti, je suis entré à l'office, j'ai saisi le mystérieux billet et j'ai repris le chemin du salon. Félicité achevait d'allumer le feu. Je lui ai gravement présenté la missive.

Digitized by Google

« Une lettre pour vous, Félicité. »

Elle m'a regardé d'un air effaré.

« Une lettre, monsieur... d'où ça donc?

— De votre corbeille à tricot. »

Elle a ouvert les yeux encore plus grands.

« Bonté du ciel! et qu'est-ce donc que ce peut être, monsieur?

— Vous me le direz quand vous aurez lu.

— Si Monsieur voulait lire lui-même... Je n'ai de bons yeux que pour la moulée. »

Je ne me le suis pas fait répéter et j'ai rompu le cachet.

La lettre était écrite sur une feuille de papier embellie de vignettes coloriées : les roses, les pensées et les immortelles encadraient la page d'une guirlande symbolique ; l'écriture était à l'encre rose et ornée, au commencement de chaque ligne, d'une de ces majuscules à l'air théâtral, qui font l'effet d'un tambour major en tête de son régiment.

Félicité a penché la tête par-dessus mon bras pour voir l'épître illustrée, et n'a pu retenir un cri d'admiration.

« Oh! monsieur, est-ce possible que ce soit pour moi ce qui est écrit sur ce beau papier?... Voyez, que de bouquets!... Ça a l'air de la lettre d'un prince... ou d'un député.

— Les princes reçoivent des bouquets, ma chère, mais ils n'en donnent pas, et les députés gardent les fleurs pour leurs discours.

— Mais qui donc peut m'écrire si poliment?

— Écoutez. »

Et j'ai commencé à lire haut, sans prendre garde aux endroits où l'écrivain, comme la servante des *Femmes savantes*, avait *manqué à parler Vaugelas*.

Digitized by Google

« Mademoiselle Félicité,

» La présente est pour vous informer des sentiments dont auxquels je m'honore d'être plein à votre égard, et que, n'osant vous le dire de ma propre bouche, j'ai celui de vous l'écrire de plume, avec l'espérance que le papier ne pourra vous offenser.

» D'autres particuliers vous auront dit, je suppose, qu'ils vous trouvaient mieux que Vénus ou telle autre dame du grand ton; je me suffirai de vous avouer franchement que je vous aime comme vous êtes, et que si j'avais l'agrément de vous avoir pour épouse, je n'aurais plus rien à demander au ciel, et que je pourrais mourir.

» C'est pourquoi je viens vous demander franchement si vous voulez me faire ce plaisir. J'ai trente-huit ans, quatre cent cinquante-six francs placés à la caisse d'épargne, et tous mes papiers qui sont en règle, même le certificat du médecin qui m'a vacciné. On me propose un petit fonds de commerce que j'achèterai si c'est un effet de votre part.

» Ayez donc la bonté de me répondre le plus tôt possible, car je ne puis plus attendre. Chaque fois que je vous vois dans votre cuisine, je suis sur le gril, rapport à mon amitié pour vous. Tel est mon caractère. Nonobstant, je viendrai chercher la réponse demain si monsieur m'envoie en commission, et j'espère encore, mademoiselle Félicité, que vous ne refuserez pas de faire la mienne.

» Avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

» Votre respectueux et dévoué amoureux,

» René Lervieux. »

Digitized by Google

Pendant toute la lecture de cette singulière lettre, Félicité n'a fait entendre que des interjections, des cris d'admiration ou des éclats de rire; mais, au nom du signataire, elle s'est tue subitement. J'ai relevé la tête; elle était rouge et ses yeux brillaient comme des étoiles.

« Seigneur! c'est de lui! a-t-elle dit d'un accent troublé; monsieur est sûr d'avoir bien lu... c'est bien de René?

— Voyez vous-même. »

Je lui ai montré la lettre; elle a eu l'air d'épeler le nom, comme pour être plus sûre, et des larmes lui sont venues aux yeux.

« Êtes-vous fâchée de la demande? ai-je repris.

— Oh! non, monsieur... bien au contraire!

— C'est-à-dire alors que René et vous étiez d'accord?

— Possible, monsieur, mais c'était sans le savoir. Pauvre cher homme... il me disait seulement qu'il s'ennuyait seul... »

A ce souvenir, son attendrissement a redoublé; elle a feint de ranger les fauteuils à l'autre bout du salon, mais je l'ai vue s'essuyer les yeux. C'était un aveu trop clair pour qu'on pût s'y tromper.

La malheureuse s'est laissée prendre à l'amour de ce nigaud. Nul doute qu'elle n'accepte sa demande et qu'elle ne m'abandonne pour se mettre en ménage.

A cette pensée, je n'ai pu maîtriser un sentiment de désappointement et d'impatience. J'ai brusquement rejeté à l'un des croissants du foyer les pincettes que je tenais.

« Voyons, me suis-je écrié, il faut pourtant que je sache ce qu'il en est; si vous êtes satisfaite, pourquoi pleurer?

Digitized by Google

— C'est vrai, monsieur... c'est bien vrai ! a-t-elle repris en tâchant de rattraper une dernière larme... c'est tout plein bête... mais voilà qui est fini. »

Elle s'essuyait les yeux avec son tablier et me regardait en riant. Son sourire m'a agacé encore plus que ses larmes.

« Alors c'est convenu, c'est terminé, ai-je dit en me levant, vous me quitterez pour épouser René. »

Elle a fait un sursaut en relevant la tête.

« Ah ! Jésus ! s'est-elle écriée, je n'avais point pensé à ça !

— Mais il le faudra bien ! ai-je continué avec une certaine aigreur. Vous ne me croyez pas assez riche pour avoir chez moi une servante et un valet de chambre. René ne vous dit-il point, d'ailleurs, qu'il veut entrer dans le commerce ?

— C'est juste ; j'y songe à cette heure.

— Et songez-vous aussi aux résultats du commerce, à l'insuffisance de vos ressources pour le faire prospérer, par quelles angoisses et par quelles privations vous arriverez peu à peu à la misère ?

— Dieu de bonté ! qui a dit ça à monsieur ?

— L'expérience ! Voyez où en sont toutes les pauvres filles qui ont voulu renoncer à l'aisance et à la sécurité dont elles jouissaient chez un maître pour braver les chances du mariage. Rappelez-vous d'abord la voisine Marguerite, abandonnée par son mari... »

Elle m'a interrompu vivement.

« Ah ! mais René est un brave homme, lui !

— Soit. Voyez alors la petite mercière du coin, qui n'a pas à se plaindre de son mari, mais qui ne peut nourrir ses six enfants...

— Et de si beaux enfants ! a dit Félicité dont les yeux

Digitized by Google

sont devenus humides; si bons à aimer que, comme elle le disait encore hier, elle ne donnerait pas tant seulement le moins chéri pour la couronne de France.

— Mais, un jour ou l'autre, elle les donnera pour rien à l'hôpital! ai-je répliqué durement, car c'est la destinée ordinaire de ces pauvres êtres mis au monde pour souffrir. L'hôpital ou la prison, c'est-à-dire la misère ou le vice... à moins que ce ne soit tous deux! »

Et pour mieux convaincre, j'ai appelé à mon secours la statistique; j'ai montré cette plaie du prolétariat s'étendant et s'envenimant par elle-même; je me suis efforcé de mettre à la portée de celle qui m'écoutait les principaux arguments de Malthus; je l'ai montrée devenue l'Ève d'une race maudite qui n'avait point sa place dans le banquet humain!

La pauvre fille n'a rien compris à mes paroles, si ce n'est que je désapprouvais son mariage avec René, et elle s'est mise à sangloter. Son chagrin m'a ému. Je l'ai consolée de mon mieux, en lui disant que nous en reparlerions demain.

Ce matin, j'ai fait venir Félicité pour reprendre l'entretien d'hier. Elle avait le sang au visage, les paupières gonflées et les joues marbrées de larmes; mais ses traits exprimaient une sorte de résolution fébrile. Je lui ai demandé si elle avait réfléchi. Elle a répondu précipitamment qu'il n'y avait plus à revenir, qu'elle épouserait René. Et comme j'ai voulu reprendre mes objections de la veille, elle m'a interrompu.

« C'est sûr que monsieur doit avoir raison, a-t-elle dit; mais pas moins j'ai confiance en la bonté de Dieu. Il ne peut pas avoir défendu aux pauvres gens d'être heureux, et pour ça faut bien qu'ils aient le droit de s'aimer.

— Et qui vous garantit l'avenir? ai-je demandé; d'au-

Digitized by Google

tres ont une famille, une position, des épargnes suffisantes : mais vous?

— Eh bien ! nous aurons la Providence, a-t-elle dit en joignant les mains avec ferveur. »

En tout autre cas, j'aurais été touché de cette pieuse confiance ; mais je n'y ai vu, cette fois, que le subterfuge d'une passion qui cherchait à s'excuser en mettant son imprudence sous la sauvegarde de Dieu. Il y avait dans le ton, dans l'air, dans l'attitude de Félicité, quelque chose de têtu que je ne lui connaissais point encore; évidemment elle avait repoussé d'avance toutes les objections; elle n'en écouterait aucune, son désir était sa loi.

Habitué à sa soumission, j'ai été blessé de cette révolte subite; j'ai trouvé de l'ingratitude dans cette facilité à rompre l'espèce d'association qui nous unissait depuis quinze années; je me suis dit avec amertume que les serviteurs les plus dévoués et les plus fidèles n'aimaient, chez nous, que le pain assuré et le toit qui les protégeait. A force de bons traitements, de confiance, nous croyons leur faire prendre racine dans notre vie, les lier à nos destinées comme d'humbles amis. Chimère! à la première occasion l'esclave déguisé rompt sa chaîne. Rien ne le mêle à nous, rien ne l'attache; nous espérions en faire une feuille du grand arbre de la famille, ce n'est qu'un oiseau caché dans ses branches et qui s'envole au premier rayon de soleil.

Ceci m'a aigri. J'ai congédié froidement Félicité en lui déclarant qu'elle était libre et que j'allais m'occuper de pourvoir à son remplacement. La pauvre fille, très-émue, aurait voulu répondre, s'excuser; mais les paroles lui ont manqué; elle m'a regardé d'un air suppliant, comme si elle m'eût demandé de la deviner, de dire pour elle ce

Digitized by Google

qu'elle pensait. J'ai gardé mon sentiment hautain et elle a été forcée de partir sans s'expliquer.

Resté seul, je me suis mis à me promener dans ma chambre en continuant mon réquisitoire contre les domestiques.

Et, à ce propos, je ferai observer que le monologue, si souvent critiqué dans les pièces de théâtre, est, de toutes les formes de conversation, la plus ordinaire et la plus naturelle. Où trouver, en effet, un interlocuteur aussi intime, aussi discret, aussi conciliant et de meilleure compagnie que soi-même? Quel autre saurait faire répondre aussi facilement la pensée à la pensée en supprimant les mots, parler sans obscurité, répliquer sans humeur? Le monologue est un perpétuel triomphe oratoire, un festin qu'on se sert de ses propres mains, et où tout agrée; Lucullus soupe chez Lucullus.

Je poursuivais donc tout bas mes récriminations avec une approbation croissante de mon auditoire intérieur. Les arguments accouraient à mon appel comme les soldats qui forment leurs rangs et prennent l'ordre de bataille.

En tête marchaient les grosses raisons commandées par la prudence, et destinées à combattre tout mariage sans munitions de réserve; puis venait l'artillerie des suppositions, telles que chômages, accroissement de famille, maladies; puis les troupes légères portant leurs drapeaux sur lesquels on lisait toujours le même mot: « Misère! misère! misère! »

Et quand j'avais fini, comme Homère, le dénombrement de cette redoutable armée, j'en venais, selon l'expression du palais, aux questions préjudicielles. Je me demandais comment l'idée de mariage était née si tard au cœur de Félicité, et y avait fait refleurir subitement cet été de la Saint-Martin. Je cherchais quel charme avait

Digitized by Google

pu l'attirer vers cet amoureux déjeté, jaune et flageolant, que Roger comparait à un pois de Soissons desséché dans sa gousse.

Étrange égarement qui lui faisait sacrifier à des espérances incertaines un bonheur sûr et connu ! Il était donc trop vrai que la plupart des enfants d'Adam n'avaient pas même eu de sagesse les cinq sous du Juif errant, et qu'ils ne pouvaient faire face aux besoins de chaque heure. Avec eux le passé n'assurait jamais l'avenir ; de longues années de raison ne les préparaient qu'à la folie. Ils marquaient leur route, comme le petit Poucet, avec des miettes qu'emportaient tous les oiseaux du ciel, et finissaient toujours par se trouver égarés, comme lui, sans direction et sans lumière.

Que pouvais-je y faire ? J'avais crié à la folle créature que le logis de l'ogre était proche ; mais elle avait continué, certaine que Dieu accomplirait pour elle un miracle, et lui ferait trouver les bottes de sept lieues. J'avais désormais cessé d'être responsable, puisque rien ne pouvait lui faire regarder à ses pieds. Je rentrais chez moi avec ma lanterne, laissant Félicité à toutes les fondrières du chemin. Abandonné par elle, je l'abandonnais à mon tour.

VIII.

UN PLAISIR DE TOUS LES AGES.

Tout à l'heure, trois musiciens ambulants se sont arrêtés sous mes fenêtres : c'étaient trois Allemands qui jouaient des fragments de symphonie avec un ensemble merveilleux.

J'ai toujours regardé la musique comme un complé-

Digitized by Google

ment du langage; elle réveille certaines sensations que la parole laisserait endormies, et traduit des nuances de sentiments pour lesquels les dictionnaires n'ont point de mots. Ce n'est pas, comme le dit Beaumarchais en raillant, « ce qui ne vaut point la peine d'être écrit qui se chante, » mais bien ce qui ne peut être dit ni écrit. Aussi quel charme dans cette signification indécise! Il en est de la musique comme des nuages d'un ciel d'automne dans lesquels le regard trouve successivement toutes les images qui flattent notre fantaisie. Chacun écrit son poëme sous ces mélodies flottantes; les sons semblent insensiblement se transfigurer, prendre une forme visible, glisser devant nous comme des visions.

Parfois, c'est un féerique paysage qui sort lentement de ces limbes harmonieuses. On voit s'étendre les horizons fuyants, se dresser les colonnades de marbre, jaillir les eaux cristallines; on entend le vent bruire dans les ombrages embaumés; le soleil brille, les oiseaux gazouillent, mille fantômes gracieux se laissent entrevoir à travers les feuillées. Ce sont les jardins d'Armide ou les palais des Mille et une nuits.

Puis tout s'écroule subitement, et la scène change. Voici les monts sauvages qui montent vers les nuées, les grands lacs qui dorment à leurs pieds, le cor des Alpes dont les sons se prolongent dans les ravines; la nuit descend, le vent murmure sourdement à travers les sapins; trois hommes se dirigent sur trois points différents vers le Gruttli, où ils vont jurer la délivrance de leur patrie.

L'héroïque vision s'évanouit encore; cette fois, c'est le hautbois qui se fait entendre; des cris joyeux se répondent; la danse des villageois commence; on voit les pas cadencés, on entend les éclats de rire, toujours plus bruyants, jusqu'à ce que l'air s'allourdisse, que le ciel se

Digitized by Google

plombe, que le tonnerre gronde au loin. Il s'approche, il éclate, il disperse les danseurs effrayés. J'ai reconnu la symphonie de Beethoven.

Rêves charmants et toujours nouveaux, que l'âge ne peut enlever! car, si d'autres joies échappent, celle-ci, du moins, reste tout entière.

C'est, en effet, aux heures du déclin que le choix de nos plaisirs de jeunesse devient une ressource ou un châtiment. Tandis que les jouissances grossières s'usent elles-mêmes, les délicates semblent se féconder par l'usage et devenir plus complètes.

Je viens encore de l'éprouver tout à l'heure en entendant cette symphonie exécutée sous mes fenêtres. Renversé dans mon fauteuil et les yeux fermés, j'écoutais avec un paisible ravissement. Le violon, l'alto et le violoncelle sont d'abord partis d'un mouvement modéré en faisant entendre des accords harmonieusement entrelacés. On eût dit trois amis qui se mettaient en route d'un pas égal pour quelque promenade matinale.

Bientôt le violon a pressé le pas et élevé la voix; il s'exaltait sans doute à la grandeur du spectacle; il montrait le soleil incendiant à l'horizon des brouillards qui se déchiraient comme un voile, et la création, surprise dans son sommeil, se montrant aux regards dans toute la grâce de son immortelle beauté.

L'alto appuyait, de loin en loin, par une exclamation admirative, et le violoncelle ajoutait quelques mots avec la gravité d'un vieillard.

Tous trois ont atteint le sommet de la colline. Là le violoncelle a fait entendre un hymne religieux soutenu par la voix de ses deux compagnons.

Pendant ce temps, le soleil, qui avait grandi, inondait la campagne de ses vagues d'or. On entendait bourdon-

Digitized by Google

ner l'abeille et le ruisseau bruire dans les glaïeuls. Les trois promeneurs se sont assis pour une intime causerie.

Le violon a d'abord raconté ses chimères de jeune homme : — nom glorieux, amour partagé, épreuves victorieuses ; — il s'est montré tenant la réalité à la merci de sa fantaisie, comme l'archange de Raphaël tient le démon.

Puis l'alto a parlé à son tour : il a dit ses durs travaux, sa forte patience, ses buts déjà atteints, et ceux qu'il voit plus rapprochés ; pour lui, la vie est une moisson mûre, et sa faucille est aux pieds des épis.

Enfin le violoncelle a élevé sa voix où vibre une onction attendrie. Il a redit les confidences de ses deux compagnons en y joignant les leçons de l'expérience. Répété par lui, le chant d'espoir de la jeunesse est devenu plus calme, l'hymne de triomphe de l'âge mûr est devenu plus doux, et, ramenés par cette voix d'une sagesse émue, l'alto et le violon ont fini par se confondre avec elle dans un mélodieux accord.

Je ne suis sorti de mon espèce d'hallucination qu'en entendant retentir dans la sébile de fer des Allemands les gros sous que leur jetaient les auditeurs de la rue ; j'ai voulu m'associer à leur générosité, et les trois musiciens ont paru enchantés de la recette : aussi sont-ils repartis en jouant une hongroise qui m'a fait tressaillir.

Cet air, je le reconnais : c'est lui que répétait l'orchestre du bal, la première fois que je vis celle qui devait assurer mon bonheur. Je ne l'ai jamais entendu depuis sans me reporter, par la pensée, à cette soirée qui décida de ma vie ; en l'écoutant, il me semble que je rebrousse en arrière jusqu'à l'âge où la vie était encore pour moi comme un livre dont les feuillets n'avaient point été coupés, et que je possédais sans le connaître.

J'ai refermé ma fenêtre ; je me suis rassis, le front ap-

Digitized by Google

puyé contre le marbre de ma cheminée, et j'ai laissé mon esprit remonter lentement ce fleuve de trente années qui a emporté dans son cours tant de débris de moi-même. Insensiblement toutes les images du passé se sont ravivées; je me suis retrouvé jeune, pauvre et amoureux comme au jour où Louise et moi nous n'avions pour prendre courage que cette invincible confiance de ceux qui croient et espèrent. Ces souvenirs ont passé sur mon cœur comme un vent de printemps sur une terre glacée; je l'ai senti se ranimer, s'attendrir. Je me suis levé, j'ai ouvert mon secrétaire, et, dans un tiroir dont je connais seul le secret, j'ai pris une petite cassette d'écaille d'où s'est exhalé un parfum de vétyver. — Il m'a semblé respirer un souffle qui avait passé sur ma jeunesse. — Allons, du courage! osons regarder en face ces souvenirs heureux, nous promener sans faiblesse au milieu de ces palais de fées dont le temps a fait des ruines! — Mais surtout fermons la porte à double tour, afin que personne ne puisse nous surprendre dans cette revue.

IX

REVUE D'UN VIEUX SECRÉTAIRE.

La revue d'un secrétaire depuis longtemps à notre usage n'est pas un acte sans importance; qui peut être sûr de fouiller impunément dans ces archives du passé? d'y retrouver sans embarras les vestiges de ses sentiments et de ses habitudes?

Que d'accusations souvent dans les témoins muets de notre vie! Il semble que chaque objet dont nos yeux sont frappés élève successivement la voix pour nous raconter un chapitre de nos mémoires; et si le récit déplaît, nous

Digitized by Google

avons beau renfermer le narrateur importun et partir, sa voix continue à vibrer; nous l'emportons au dedans de nous-même.

En définitive, l'examen de notre secrétaire n'est qu'un examen de conscience auquel on procède par tiroirs.

Le temps est venu de faire le nôtre; laissons la petite cassette, et voyons le reste.

Premier tiroir. Il ne renferme que des quittances. D'abord leur aspect me réjouit. Toutes sont rangées en ordre, par année; elles semblent proclamer ma prudence et ma régularité; mais une réflexion arrête court mon orgueil... Si je les relisais, combien d'entre elles constateraient ma négligence ou mes caprices! Que de dépenses mal faites! que d'achats infructueux! que de folles expériences! De tout l'argent porté sur ces mémoires, qu'il en est peu qui ait sérieusement tourné à mon utilité ou à mon plaisir! Combien de ressources gaspillées par irréflexion! Je crois lire au dos de chacune de ces quittances un mot accusateur tracé par la main qui écrivait sur les murs de la salle du festin de Balthasar: *Vanité! sottise! sensualité!...* Je n'en veux pas lire davantage, et je renferme brusquement ces impertinentes.

Deuxième tiroir. Ici sont les ordonnances du médecin et les remèdes employés. Encore des quittances soldées à la plus dure de toutes les créancières! Les comptes de tout à l'heure rappelaient la rançon payée aux besoins de la vie; ceux-ci rappellent la rançon payée aux infirmités. Ils sont à la fois un souvenir et un avertissement; comme le prêtre, le lendemain des fêtes folles, ils semblent me dire: « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

Troisième tiroir. Son aspect est moins sérieux et ses enseignements moins sévères. Il ne contient que des

Digitized by Google

échantillons de minéraux, des coquillages, quelques fragments d'antiquités. Ce sont les préliminaires de vingt collections toujours commencées et toujours interrompues; une nouvelle preuve de notre inconstance et de nos variations. Madame de Staël a dit que tout ici-bas n'était « que des commencements. » Mon tiroir le prouverait au besoin.

Quatrième tiroir. Des notes historiques et littéraires, des manuscrits arrêtés au titre, beaucoup de pensées illisibles et incomplètes, hiéroglyphes qui n'auront jamais de Champollion ! Ma vie s'est passée, comme celle de tant d'autres, à rêver la préface d'un livre qui ne devait jamais exister. Il en est de certains esprits comme de certains arbres; au printemps ils se couvrent de fleurs dont pas une ne peut se nouer en fruit pour l'automne.

Cinquième tiroir. Celui-ci mérite d'occuper plus longtemps mon regard. Voilà les correspondances d'amis perdus. Les uns, qui ont succombé en chemin, n'ont plus de nom que sur une tombe; les autres ont changé de route et adorent de nouveaux dieux. Ah ! ceux-là, du moins, ne sont que des morts, tandis que ceux-ci sont des transfuges ! Le souvenir des premiers ne réveille qu'un regret; celui des seconds réveille la douleur et la colère. Quoi ! partir ensemble, avec la même foi, le même drapeau, les mêmes espérances, et, au premier carrefour, voir son compagnon le plus cher s'échapper furtivement pour rejoindre le camp ennemi ! l'entendre blasphémer les noms qu'il révérait, rire des enthousiasmes qu'il a partagés, répondre par un coup de feu au cri qu'il répétait avec vous ! Quel plus amer désappointement ! comme il décourage des hommes et fait douter de l'avenir ! Ne nous arrêtons pas à ces pensées; je ne veux point lire ces témoignages de promesses oubliées, de croyances trahies...

Digitized by Google

Celui qui les a écrits et que j'aimais n'est plus sur cette terre; une autre âme anime la forme qui porte son nom.

Sixième tiroir. Ici se trouve la cassette; c'est elle qu'il faut ouvrir. Je m'arrête; mon cœur bat plus fort, ma main tremble; enfin le couvercle est soulevé! Les voilà, les trésors de mon pauvre foyer, les diamants de ma couronne domestique; tous les doux souvenirs d'autrefois y sont représentés; je puis relire là le poëme de ma jeunesse et de mon âge mûr, écrit, comme les annales des Incas, par des symboles parlants. Chaque objet que mon œil retrouve redit un épisode de ce poëme. Ici, une branche de laurier flétri me reporte aux triomphes de mon fils Williams, quittant le collége chargé de couronnes; là, une fleur d'oranger arrachée au bouquet de ma fille Anna me rappelle ce jour de joie douloureuse où sa mère et moi l'avons remise à l'amour d'un autre protecteur. Hélas! tous deux devaient être bientôt enlevés à notre foyer par les exigences du devoir; tous deux, à peine entrevus depuis, ont désormais leur vie ailleurs! Je vous presse sur mes lèvres, pâle fleur et pauvre feuille fanée, qui seules maintenant me restez d'elle et de lui!

Mais que d'autres souvenirs près de vous! Cet anneau d'alliance retiré du doigt de leur mère avant de la cacher sous le linceul, ce collier de corail, ce bracelet d'argent qui la parait aux jours de sa jeunesse et de sa beauté! Oh! comme à leur vue tout le passé se redresse dans ma mémoire!

Je me suis assis; j'ai repris l'un après l'autre, d'une main tremblante, ces gages des brillantes années; j'ai rouvert nos lettres jaunies par le temps. Les voilà bien telles que notre fièvre d'abord les avait faites, avec leur écriture fine et leurs lignes croisées, avec leur papier longtemps froissé dans la poche ou près du corset, avec

Digitized by Google

les doubles, les triples post-scriptum. Age heureux où l'on n'a jamais tout dit. Je les relis, partagé entre l'attendrissement et le sourire. Que de points d'exclamation! on dirait le défilé d'un régiment de petits lanciers. Mais aussi que d'abondance de cœur! quel flot d'espérances! comme on croit de bonne foi à ces exagérations! comme l'impossible paraît facile! Eh! pourquoi serait-on jeune, si ce n'était pour attendre des miracles? Du haut de son enthousiasme, on promène les yeux sur les quatre coins de l'horizon, cherchant le corbeau merveilleux qui nourrissait les stylites; c'est seulement quand la faim et la nuit sont venues que les regards se baissent et qu'on songe à demander le pain du jour à la terre, au lieu de l'attendre du ciel.

D'une de ces lettres qui racontent le roman de notre jeunesse tombent tout à coup quelques fleurettes en débris. Ah! le temps leur a vainement enlevé la forme et la couleur; je les reconnais; c'est le premier don de Louise, le fragile anneau qui commença à unir nos deux destinées.

Je me rappelle encore tous les détails. C'était un des derniers jours de juin; nous revenions d'une longue promenade. Son oncle me parlait de bâtisse et de plantations, tandis qu'elle s'écartait pour cueillir, à la lisière des prairies, les centaurées et les myosotis. Distrait malgré moi, je suivais la nièce du regard, n'écoutant l'oncle qu'à demi, quand je la vis tout à coup s'arrêter. Un enfant se tenait debout au milieu du sentier; sa tête blonde atteignait à peine le sommet des herbes fleuries; il regardait autour de lui avec épouvante et il pleurait. Elle s'approcha pour l'interroger; nous-mêmes venions de le rejoindre. L'enfant, interdit, n'osa d'abord répondre; mais elle s'était agenouillée sur l'herbe pour être à son niveau; elle l'attira dans ses bras, une joue sur sa joue

Digitized by Google

humide, et elle se mit à le rassurer par des baisers. Il put alors faire comprendre qu'il avait quitté la maison pour rejoindre sa mère aux faucheries, et qu'occupé des fleurs et des oiseaux, il avait perdu sa route. Louise s'écria aussitôt qu'il fallait le ramener; mais l'enfant venait de loin et était trop las pour marcher. L'oncle commençait à élever des objections; il parlait de le laisser à la première ferme; Louise, qui pensait aux inquiétudes de la mère, avait des larmes dans les yeux. J'enlevai l'enfant entre mes bras en demandant gaiement qu'on me montrât le chemin. Elle poussa un cri de joie, et son regard me remercia. L'oncle voulut élever encore des objections; mais je m'étais mis en marche; il suivit en grommelant.

Nous traversions des prés dont les vagues fleuries ondulaient autour de nous sous le vent du soir; le parfum du foin coupé nous arrivait des coteaux, et l'on entendait au loin, dans les bois, les grelots des attelages qui regagnaient les fermes isolées.

Louise marchait à mes côtés, jouant avec l'enfant toujours plus rassuré. Sa main agitait devant lui le bouquet de centaurées et de myosotis que pendant longtemps il s'efforça en vain de saisir; mais, profitant enfin d'une distraction de sa partner, il se pencha sur mon épaule, avança le bras avec une rapidité imprévue, et arracha les fleurs en poussant un de ces éclats de rire frais et vainqueurs qui sont comme le chant de l'enfance. Louise ne put réussir à les reprendre jusqu'au moment où nous atteignîmes la ferme.

Tout y était déjà dans le trouble à propos de l'enfant disparu. En l'apercevant, la mère accourut avec un cri de joie et les bras ouverts. Elle voulait nous dire sa reconnaissance, elle ne put que balbutier quelques paroles entrecoupées; mais ses pleurs nous remerciaient.

Digitized by Google

Cependant la nuit allait venir, et la ville était encore éloignée ; l'oncle nous pressait de prendre congé. Comme je m'approchais de l'enfant pour l'embrasser, il jeta ses deux petits bras autour de mon cou, et, appuyant sa tête blonde sur mon front humide de sueur avec une grâce caressante, il me présenta le bouquet dérobé à Louise.

Je la regardai ; elle sourit et rougit en même temps.

« Dois-je accepter ? demandai-je.

— Ne l'avez-vous point gagné ? » dit-elle à demi-voix.

J'embrassai tendrement l'enfant et j'emportai les fleurs. Depuis je les ai conservées, et les voilà, mais devenues, hélas ! ce que tout devient ici-bas, des débris !

En continuant à fouiller, je trouve mes correspondances intimes : lettres échangées avec Louise pendant nos courtes séparations, longues épîtres de fiancés ; et, en remontant plus loin, tout ce qui se rapporte à la difficile négociation de notre mariage. Voici les brouillons de mes plaidoyers à l'oncle, où les points d'exclamation reparaissent aussi pressés que les baïonnettes d'une colonne d'attaque ; puis les réponses de l'oncle, brèves, sèches, fortifiées de murailles infranchissables ; difficile débat qui peut se résumer dans ce vulgaire dialogue.

L'ONCLE. Monsieur, ma nièce n'a point de dot.

MOI. Je le sais, monsieur ; mais je l'aime.

L'ONCLE. Vous êtes également sans fortune, monsieur.

MOI. Monsieur, je l'avoue ; mais je travaille, et je l'aime ! je l'aime !...

L'ONCLE. Songez, monsieur, à toutes les épreuves que peut vous infliger l'avenir.

MOI. Ah ! monsieur, Dieu nous aidera, et j'aurai du courage ; je l'aime ! je l'aime ! je l'aime !... »

Qu'opposer à cette suprême raison ? Je l'aime ! Tout n'est-il point là, en effet, quand on est bien sûr de dire

Digitized by Google

vrai, quand on ne prend pas un caprice pour un choix, un entraînement pour une affection? Aimer, c'est connaître tout ce qui fait qu'un autre nous ressemble par l'âme; c'est estimer avec tendresse, se confier avec sécurité; c'est trouver à la fois un confident, un conseiller, un soutien; c'est aspirer enfin à devenir meilleur en se complétant. L'égoïsme à deux, dont parlent les romanciers, n'est que l'amour d'un jour, d'une semaine; celui qui doit nous suivre des années fleuries aux années blanchissantes, à travers les souffrances et les ruines comme à travers les succès et les joies, celui-là ne ferme point le cœur, il l'élargit. On sent le besoin de faire partager son bonheur à tous; les bras, loin de se refermer sur ce qu'on aime, s'ouvrent devant le monde avec un sympathique attendrissement; on voudrait, comme le pontife de la vie éternelle, envelopper dans une même bénédiction le foyer et l'univers, *urbi et orbi!*

Loué soit à jamais le jour où je l'ai compris, où j'ai choisi pour compagne de mes étapes terrestres, non celle qui passait en carrosse, mais l'humble et vaillante voyageuse qui savait supporter doucement la poussière de la route ou la pluie du ciel!

Je suis précisément arrêté sur cette réflexion par trois coups frappés à ma porte. C'est Félicité qui m'avertit qu'il y a là quelqu'un avec un billet pour moi.

« Qui cela?

— René. »

La voix de la pauvre fille a fléchi en prononçant ce nom.

Elle aussi a choisi René sans calcul, sans caprice, parce qu'elle l'a trouvé selon son cœur. A toutes mes objections, elle eût pu répondre comme moi jadis à l'oncle de Louise : Je l'aime! et cette raison qui, dans ma bouche, me semblait victorieuse, dans la sienne je l'ai

Digitized by Google

déclarée misérable. Pourquoi donc deux poids et deux mesures?

Ah! c'est que l'âge est venu glacer ma logique; c'est qu'elle a perdu ses deux ailes, l'espérance et la foi; c'est que maintenant les longues routes m'épouvantent et que les grands horizons me font peur.

Puis, qui sait si ce que j'ai cru son intérêt n'était pas le mien déguisé? si je ne me suis pas surtout effrayé de ce mariage parce qu'il me laissait sans serviteur et me livrait à tous les ennuis d'une recherche nouvelle? Hélas! notre propre cœur est un théâtre dont les acteurs ressemblent à tous les autres; que de vauriens y jouent des rôles de héros!

Cette fois du moins je ne serai pas leur dupe. Vous ne m'aurez pas vainement reporté en arrière, souvenirs de ma jeunesse; je comprends votre avertissement, et je saurai y obéir.

Je suis allé ouvrir la porte, j'ai fait entrer René, puis Félicité; je les ai interrogés avec une familiarité amicale sur leur attachement réciproque, sur leurs projets: tous deux sont forts de bonne volonté et d'espoir, mais sans folles illusions; ils s'attendent aux obstacles, ils acceptent d'avance la pauvreté et la fatigue; toute leur ambition se borne à les supporter ensemble. Ces cœurs naïfs ont un arriéré de jeunesse qui ne demande qu'à se dépenser.

Qu'ils en jouissent donc selon leur désir! Après tout, Dieu n'a pas fait le bonheur seulement pour les beaux, les forts et les triomphants. Toutes les moissons ont leurs glaneurs. Je reprends avec Félicité le ton que je n'aurais jamais dû quitter; je promets à René de parler pour lui à son maître qui ne sait rien encore; et, comme je dois me punir de ma dureté d'hier, je leur déclare que je me charge de la noce.

Digitized by Google

Cette fois, Félicité perd tout à fait la tête ; elle veut parler et ne peut arriver qu'à des éclats de rire qui se terminent en sanglots. René tord sa taille circonflexe jusqu'à se donner l'apparence d'un point d'interrogation, et répète : « Ah ! Monsieur ! » en tournant son chapeau. Je les congédie avec un sourire ; ils partent contents d'eux et me laissent également content de moi-même.

X

LES LETTRES.

C'est aujourd'hui que je reçois les lettres de mes enfants ; elles sont là toutes deux sur mon bureau. Je reconnais chacune d'elles à la forme de l'enveloppe, à la couleur du papier ! — Chers visiteurs que j'attends chaque semaine, et qui m'apportent comme un accent affaibli des absents !

Une lettre a toujours eu pour moi je ne sais quel invisible charme. Je ne puis regarder cette feuille pliée que referme un cachet fragile, sans penser qu'il y a là quelque chose d'une âme humaine, un fugitif rayonnement de vie qui a traversé l'espace pour arriver jusqu'à moi. Que de fois, accoudé le soir sur mon balcon, quand le courrier passait au galop de son attelage, j'ai été saisi à la pensée de ce qu'il emportait de mystères douloureux, de haines déguisées, de confidences charmantes, d'élans sublimes peut-être ! Tout ce monde intérieur, dont nous ne voyons que le masque, avait là son secret écho : c'étaient les confessions intimes du genre humain qui passaient, confiées à des mains grossières et indifférentes.

Celles du facteur ne le sont guère moins : je le vois

Digitized by Google

chaque matin semant çà et là, avec insouciance, les nouvelles tristes ou joyeuses; chaque lettre n'est pour lui qu'un mandat au porteur; mais celui-là, combien j'ai toujours été heureux de le solder! Si les lettres sont un plaisir pour tous les âges, elles sont plus particulièrement la ressource des vieillards condamnés au repos; ils n'ont que ce moyen de visiter les absents; ils peuvent écouter sans fatigue les confidences silencieuses; la tyrannie des devoirs journaliers ne leur ôte pas le loisir d'y répondre; ce qui n'était autrefois qu'une obligation passagère peut devenir une de leurs distractions sérieuses.

Nulle autre ne me semble plus douce. Ces lettres de mes enfants que j'ai lues une première fois, je vais les relire pour y répondre; je vais repasser par tous ces détails qui me font assister à leur vie. Ici demander un éclaircissement, là donner un conseil, puis raconter à mon tour mes actions et mes pensées, sans autre souci que de laisser toutes les portes ouvertes entre nos âmes.

La lettre d'Anna renferme une grande espérance! elle parle de me faire embrasser, aux vacances prochaines, ses enfants que je n'ai vus qu'au berceau. En quittant leurs pensions, ils pourront faire le détour qui les conduit jusqu'à moi: il faudrait seulement pour cela leur trouver un conducteur. Puisse Dieu m'aimer assez pour le leur faire rencontrer!

XI

LE DINER DE LA SAINT-NICOLAS.

Roger est venu me chercher pour le dîner de la Saint-Nicolas, où se réunissent les anciens camarades de classe. Depuis bien des années, j'avais cessé d'y assister. J'i-

Digitized by Google

gnore si nous sommes encore nombreux, et je demande à mon compagnon quels convives seront présents.

« Ils sont trois seulement, me dit-il, mais que vous ne pouvez avoir oubliés. C'est d'abord Beaulieu le conseiller, un ci-devant Alcibiade qui croit que sa perruque cache ses soixante-sept ans, porte un jabot et continue à se parer des mollets qu'il a eus ; puis Lefort, un excellent homme, persuadé qu'il était né pour la littérature parce qu'il s'est trouvé impropre à toute autre profession, et qui parle d'Horace comme de son contemporain, bien qu'il n'ait que soixante-dix ans; enfin Hériot, moins vieux d'une année, mais plus grave de dix, et qui se croit profond parce qu'il prend du tabac. »

Je me suis étonné de voir que Roger connût si exactement l'âge de chacun de nos anciens camarades.

« Vous ne savez donc pas, me dit-il, que je m'occupe maintenant de statistique ! J'ai entrepris de connaître le chiffre de la vie moyenne dans notre arrondissement ; depuis trois jours, je fouille les actes de l'état civil ! Quand nos dames sauront que je vérifie les âges, je vais marcher de pair avec les grandes puissances ; on me demandera des nouvelles de mon perroquet. »

Nous arrivâmes enfin ; les trois convives étaient déjà réunis, et leur accueil fut ce qu'il devait être. Beaulieu me parla en fredonnant des parties de vers et des cavatines de notre jeunesse ; Lefort me cita un vers de Virgile, et Hériot toussa trois fois très-gravement en prenant du tabac ; Roger me dit que c'était sa manière habituelle de prouver qu'il pensait.

On vint bientôt nous annoncer que le dîner était servi. Il avait été commandé par le conseiller, qui, de tous les livres publiés par ses confrères les magistrats, ne connaissait, je crois, à fond que celui de Brillat-Savarin. Il

Digitized by Google

commença une dissertation de gastronomie transcendante, entrecoupée de citations de Berchoux et de Désaugiers, qu'il termina par une lamentation élégiaque sur les changements qu'avait subis la cuisine française.

« On se nourrit encore, mais on ne sait plus manger, dit-il en usurpant les paroles du maître; les dîners sont devenus simplement des exhibitions de luxe ou des prétextes de réunion; on n'en fait plus un but, mais un moyen: aussi voyez quelle décadence ! On vous sert des fleurs, on vous fait manger sans vous permettre les réflexions. Plus de ces savants débats qui exerçaient le goût et faisaient l'éducation du palais. Cherchez-moi encore un homme qui, comme le commandeur de Souvré, pourrait reconnaître soixante-quatre vins rien qu'au bouquet, et distinguer les petits pois de Clamart de ceux d'Épinay.

— Parbleu ! j'espère bien qu'il n'y en a plus, interrompit Roger.

— Il n'y en a plus, répéta Hériot, qui fouillait dans sa tabatière avec l'air que pouvait avoir Newton cherchant le système du monde.

— Et savez-vous pourquoi, cher ami? reprit le conseiller de son ton léger, c'est qu'on a abondonné les traditions nationales pour introduire des usages et des mets barbares. Le cosmopolitisme gastronomique nous a perdus; c'est lui qui a déshonoré nos tables de tant de pâtes italiennes et de tant de brouets britanniques.

— Virgile l'a dit, fit observer Lefort qui cherchait depuis longtemps à placer une citation : *Timeo Danaos et dona ferentes* *.

— Effets du volcan révolutionnaire, ajouta mélancoliquement Hériot.

* Je crains les Grecs même dans leurs présents.

Digitized by Google

— Un moment, interrompit Roger; et quel désastre social, je vous prie, a donc produit chez nous la naturalisation du plumpudding ou du macaroni? Dieu me pardonne! à en croire Beaulieu, l'histoire de l'humanité serait une question de cuisine.

— Rappelez-vous l'aphorisme du docteur, dit le conseiller avec son rire marquisé : *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es.*

— Et moi aussi, parbleu! reprit vivement Roger. Amenez-moi, sans me les nommer, les hommes connus de tous les temps et de tous les lieux, et, sur ce renseignement, je gage les reconnaître. A ceux qui me diront : Je vis de ce que je trouve et sans y prendre garde, je répondrai : Tu es Épaminondas, Caton, saint Vincent de Paul, Turenne; à ceux qui me vanteront leurs festins : Tu t'appelles Sardanapale, Lucullus, ou Turcaret.

— Bravo! bravo! s'écria ironiquement Beaulieu, notre cher Roger n'a pas changé; c'est toujours l'avocat général du présent.

— C'est-à-dire du chaos, objecta Hériot gravement.

— Mais, quoi qu'il en soit, reprit le conseiller en se renversant sur sa chaise et jetant une jambe sur l'autre, je maintiens, cher ami, que tout s'en va dans notre pauvre monde; que les dîners sont moins délicats, les femmes moins belles, les hommes moins aimables...

— Comment en serait-il autrement? interrompit Lefort; on apprend les mathématiques, les langues étrangères, et on oublie le latin!... ce qui fait qu'on ignore le français. Nos auteurs contemporains ne connaissent plus le grand précepte du législateur du Parnasse :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Digitized by Google

— Comme, sans la reconstitution de l'ancienne société il ne sera jamais qu'un sujet rebelle, acheva Hériot. »

Et, se réunissant tous trois dans une sorte de chœur plaintif à la gloire du passé, ils commencèrent à regretter ses joyeux soupers, ses gavottes, ses tragédies, ses bouquets à Chloris, ses corporations, ses parlements et ses fermiers généraux.

Roger essaya en vain de répondre; le champagne aidant, l'enthousiasme des convives semblait grandir et devenait toujours plus bruyant. Enfin, Lefort se leva, et, prenant la parole, il proposa un toast à tout ce qui avait été et qui n'était plus.

« Jamais! s'écria Roger à bout de patience... Au diable les élégies rétrospectives! Faites votre gîte des ruines, si le cœur vous en dit; moi, je préfère les toits neufs.

— Le malheureux a oublié ses beaux jours! s'écria Lefort pathétiquement. *Contemptor temporis acti!*

— Dites que Raymond et moi nous sommes seuls ici à nous les rappeler, reprit Roger, ce qui fait que seuls nous pouvons les juger. Vous autres, vieux étourdis, ce que vous prenez pour ces jours, c'est vous-mêmes : vous croyez que le monde a perdu tout ce que l'âge vous a enlevé... Si les dîners d'aujourd'hui te semblent inférieurs aux soupers de ton temps, Beaulieu, n'accuse que ton appétit, et ne t'étonne pas de préférer la gavotte que tu dansais à la polka que tu ne danses plus..... Toi, Hériot, parce que tu étais maire de ton village et qu'un plus jeune t'a remplacé, tu voudrais rebrousser chemin jusqu'aux croisades ; et quant à Lefort, il ne peut se consoler de voir le moindre écolier qui sort de rhétorique imprimé comme lui dans l'Almanach des Muses. Hélas! chers amis, votre erreur est celle de tous les hommes. Chacun de nous regarde le temps comme son laquais et

Digitized by Google

veut s'en faire suivre ; mais le temps n'est qu'à Dieu. Il marche, il marche d'un pas toujours égal, et, parce que le nôtre se ralentit, nous crions qu'il va trop vite, qu'il est devenu fou, qu'il court aux abîmes... Le ciel me garde de le croire, amis ; si je ne puis le suivre que de loin, du moins je lui enverrai mes souhaits d'heureux voyage... Buvez, comme vous le propose Lefort, à tout ce qui a été et à tout ce qui n'est plus ; Raymond et moi, nous boirons à ce qui est et à ce qui sera. »

A ces mots, nos deux verres se sont cherchés, tandis que nous entendions se choquer ceux de nos compagnons, car aucun n'avait été persuadé, et tous trois ont bientôt repris leur plainte contre le présent. Ils ont parlé d'abord des plaisirs perdus, des infirmités croissantes, du vide qui se faisait autour d'eux. Roger et moi nous avons écouté en silence ; mais quand, passant de la plainte à l'accusation, ils ont voulu montrer le monde, vide désormais de joies et de vertus, descendant rapidement dans un gouffre, quand leurs voix, réunies pour une funèbre prédiction, ont répété en chœur que le glas funèbre sonnait pour le genre humain, Roger s'est levé impétueusement et s'est écrié :

« Il sonne, en effet, mais pour nous-mêmes ! La nuit qui se fait n'est pas dans le monde, elle est dans nos yeux. Ne sentez-vous pas vos têtes qui penchent, vos pieds qui chancellent, votre sang qui se refroidit ? Tous, ici, nous sommes le passé, c'est-à-dire ce qui doit tomber pour laisser la place libre au soc qui laboure au profit de l'avenir. L'éternelle faucheuse le sait ; elle est là, derrière cette porte ; elle attend que la voix du maître lui crie : La moisson est mûre !... Encore un instant, et vous la verrez entrer, sa faux à la main. »

La porte s'est ouverte, en effet, mais c'était l'hôtelier qui apportait son mémoire.

Digitized by Google

Après avoir soldé, nous avons pris congé l'un de l'autre et nous nous sommes séparés.

Roger les a regardés partir, puis, secouant la tête :

« Allez, a-t-il murmuré, adorateurs des idées mortes, sénat des royaumes détruits ! accroupissez-vous près des tombes, au lieu d'aller sourire aux berceaux ; et surtout ne vous plaignez pas que les dernières années soient froides et désenchantées, vous qui ne voulez point croire que la jeunesse ait encore un soleil et des enchantements. Mais nous, ami, restons jusqu'au bout sur le pont du navire, mêlés aux craintes, aux espérances des matelots, et n'allons pas nous coucher sous le pont en annonçant le naufrage. Quand la vie décroît en nous, empruntons à la vie des autres ; soyons forts de leur force et joyeux de leur joie. »

Nous avions gagné le chemin du canal ; le soleil, déjà presque disparu derrière l'horizon, ne répandait plus autour de nous que des lueurs mourantes. Les collines embrumées disparaissaient au loin, et les détails de la vallée, moins distincts, s'effaçaient lentement. Mon compagnon a étendu la main vers le couchant :

« Voyez, a-t-il dit, le jour va finir, et ceux qui ne regardent point au delà d'eux-mêmes pourraient dire, comme nos convives de tout à l'heure, que le soleil s'éteint à jamais. Mais l'homme qui pense sait qu'au moment où la nuit couvre ses yeux, d'autres yeux ont déjà aperçu l'aurore. »

XII

MONSIEUR BAPTISTE.

J'ai parlé à Roger du projet de mariage de nos serviteurs ; il a mis beaucoup de grâce à en faciliter l'exécu-

Digitized by Google

tion. Il gardera René qui est accoutumé, dit-il, à ses gronderies, et Félicité surveillera seule le petit commerce qu'ils veulent entreprendre.

Reste à chercher quelqu'un qui puisse la remplacer chez moi. Roger m'a proposé un domestique devenu libre par la mort du comte de Farel. Le comte était un philosophe de l'école du *Contrat social*, un peu bizarre, mais adonné à toutes les grandes vertus. Ceux qui riaient de ses idées ne le rencontraient jamais sans se découvrir. Son valet a été formé par lui ; c'est aussi, dit-on, un philosophe, grand lecteur à ses moments de loisir, et qui parle comme un avocat. Roger, qui le connaît et en fait cas, a proposé de me l'envoyer dès aujourd'hui. J'ai accepté, et, à l'heure dite, notre homme est arrivé.

C'est un petit vieillard maigre, propret, mais formaliste. Il a essuyé ses pieds trois fois avant de dépasser le seuil de mon cabinet, il a salué et s'est nommé :

« Monsieur Baptiste. »

Je l'ai regardé avec un peu d'hésitation.

« C'est vous que m'envoie mon ami Roger ?

— Moi-même, monsieur.

— Vous avez servi le comte de Farel ?

— Pendant seize ans.

— Vous cherchez une place ?

— Et l'on m'a dit que monsieur en avait une.

— Alors causons... monsieur Baptiste.

— Je viens pour cela, monsieur. »

Et comme il s'est aperçu que j'oubliais de lui offrir un siége, il en a pris un (le plus modeste) et il a attendu mes questions.

Je l'ai interrogé sur ce qu'il savait faire ; il a répondu nettement, sans vanterie, de manière à me convaincre qu'il pouvait suffire à tout. La modestie de mon ménage ne

Digitized by Google

le rebute pas; il s'accommode de la médiocrité des gages. J'ai cru inutile de pousser plus loin mes investigations, et je lui ai dit:

« En voilà assez, tout est convenu; je vous arrête, Baptiste.

— Monsieur Baptiste, » a-t-il repris gravement.

Je l'ai regardé.

« Ah ! vous tenez à ce que je n'oublie point ce mot?

— Par la raison que je ne l'oublierai jamais en parlant à monsieur. »

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

« Cela peut paraître singulier à monsieur, a-t-il ajouté avec calme; mais j'ai mes raisons...

— Et puis-je vous les demander sans indiscrétion, monsieur Baptiste?

— Certainement, dans le cas où cela intéresserait monsieur.

— Beaucoup.

— Eh bien ! je crois que le langage influe sur les habitudes, et que la trop grande familiarité de termes finit par se traduire en manque d'égards.

— La remarque est de vous, monsieur Baptiste?

— Non, monsieur, elle est de monsieur le comte... qui était, comme monsieur le sait peut-être, un véritable sage... mais j'ai cru reconnaître sa justesse dans ma petite expérience.

— Je suis de votre avis, monsieur Baptiste.

— C'est un honneur et un plaisir pour moi, monsieur.

— Je vois que vous avez des principes.

— C'est-à-dire que monsieur le comte m'a fait réfléchir à la position respective des maîtres et des domestiques.

— Et vous avez trouvé?...

Digitized by Google

— Qu'en avilissant le plus souvent les uns, elle corrompait les autres.

— Oh ! oh ! voilà de bien gros mots, monsieur Baptiste !

— Pas plus gros que les choses, monsieur. Dans la domesticité ordinaire, il semble que le maître ait seulement des droits, le serviteur seulement des devoirs ; d'où il résulte que le premier tend toujours à l'abus, le second à la révolte.

— Et quel remède voyez-vous à cela, monsieur Baptiste ?

— Monsieur le comte m'a fait comprendre qu'il n'y en avait qu'un seul, monsieur : le respect réciproque. Quand le commandement est poli, l'obéissance n'a rien qui puisse révolter. Je ne m'en étais pas rendu compte autrefois ; je trouvais seulement dur de me soumettre. A mon âge, la domesticité me paraissait humiliante pour un vieillard. Monsieur le comte m'a enseigné le moyen de la relever.

— Comment cela ?

— En exigeant plus d'égards que de gages, monsieur, et en rendant mes services assez utiles pour qu'on craigne de les perdre. On a beau n'être qu'un domestique, quand les cheveux commencent à blanchir, il faut sauvegarder sa dignité.

— Vous avez raison ! me suis-je écrié ; que Dieu me pardonne, monsieur Baptiste, d'avoir tout à l'heure souri ! vous me faites voir, pour la première fois, la vieillesse noble sous la livrée. Je crains seulement que vous ne trouviez pas beaucoup de maîtres pareils au comte.

— Je le sais, monsieur ; on le traitait d'original.

— Dites de cerveau timbré.

— Peut-être ; mais comme on m'a dit que monsieur lui ressemblait un peu...

— Moi ! me suis-je écrié en riant ; sur mon âme, on m'a fait trop d'honneur. Je tâcherai cependant de

Digitized by Google

ne pas déchoir dans votre opinion ; mais si, involontairement, je vous blessais en quelque chose...

— J'avertirais monsieur.

— Soit... Au revoir, monsieur Baptiste.

— J'ai l'honneur de saluer monsieur. »

Il s'est incliné gravement comme un ambassadeur en audience de congé, et il a disparu.

Décidément je veux essayer *monsieur Baptiste ;* ce sera un moyen de m'améliorer. Nos domestiques ne sont habituellement que les complaisants ou les victimes de nos travers, je suis curieux d'en avoir un qui s'en fera franchement le juge. S'il ne me sert point, eh bien! il m'élèvera : l'éducation ne doit s'achever qu'à la tombe.

XIII

LOISIRS.

Aujourd'hui je me suis réveillé de bonne heure ; le soleil matinal se glissait entre les rideaux de ma fenêtre et barrait la chambre d'un rayon étincelant dans lequel se jouaient d'innombrables atomes. Je me suis oublié quelque temps à voir tourbillonner ces mondes des infiniment petits qui ne sont qu'un degré de l'immense échelle de la création. Devant eux il m'a semblé que j'étais plus grand, plus fort ; j'ai été plus content de ma condition d'homme.

Nous voilà aux premiers jours de l'automne, l'air du matin est déjà froid ; je vois de mon alcôve les toits recouverts d'une légère dentelle de gelée blanche ; la chaleur du lit m'en paraît plus douce ; j'en jouis avec une volupté confuse. Au dehors, tout est en mouvement. Les

Digitized by Google

chariots pesants font trembler les pavés, les cris des marchands retentissent, des pas se croisent dans la cour, des voix se répondent; j'entends le palefrenier qui siffle son air habituel en faisant crier la poulie du puits banal; les oiseaux eux-mêmes gazouillent et picorent dans le jardin ou sur les toitures; le monde a repris sa rude journée, et avec elle recommencent les préoccupations, les débats, les sueurs. Tout s'agite et s'inquiète, tandis que moi je prolonge les douces sensations du réveil.

C'est la vieillesse qui me fait ces loisirs sans remords. Vétéran de la vie, j'ai le droit de regarder l'activité journalière sans y prendre part : ma tâche est achevée ; assis au pied de mon œuvre, je puis croiser les bras ; les dernières heures du soir sont à moi.

Je n'avais encore jamais réfléchi à ce privilége. La jeunesse est un noviciat forcé où temps, volonté, intelligence, tout est la propriété du maître. Nos pieds nous portent, mais ne se meuvent qu'au commandement. — La virilité nous impose des devoirs de chaque instant ;—l'âge mûr alourdit le fardeau des responsabilités ; — la vieillesse seule est véritablement libre. Le monde, dont nous étions esclaves, signe alors enfin notre affranchissement. A nous les longs sommeils, les promenades sans but, les causeries ininterrompues, les lectures capricieuses, les heures perdues à l'aise ; nous n'avons plus là, à notre porte, les six jours de la semaine, criant comme le Barbe-Bleue du conte populaire : — Descendras-tu de là-haut ?

J'enregistre cette nouvelle joie de la vieillesse. Désormais je tâcherai d'en jouir plus pleinement en me rappelant les mille chaînes dont l'âge m'a délivré.

Déjà ce matin j'ai prolongé, avec une sensualité réfléchie, cette douceur du lever tardif. Chaudement couché et regardant le soleil qui semblait tout égayer autour de

Digitized by Google

moi, j'ai longtemps écouté les bruits de l'agitation et du travail qui bourdonnaient au dehors avec l'espèce de frissonnement voluptueux qu'éprouve celui qui se sent abrité lorsqu'il entend

Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.

Je me suis enfin levé ; au premier coup de sonnette, Félicité m'a apporté mon chocolat.

« Quel temps, Félicité !

— Ah ! oui, monsieur, bien mauvais.

— Comment, mauvais ! ne voyez-vous pas que le soleil brille ?

— Eh ! monsieur ne voit-il pas la gelée blanche ?

— Sans doute ; mais l'air n'en sera que plus ferme et plus sain.

— Pas pour les jeunes laitues, monsieur.

— Vous songez aux jeunes laitues, Félicité ?

— Rapport que René en a semé. »

Je souris, mais je comprends. Brave fille ! elle n'a déjà plus que les préoccupations de René ; elle s'intéresse à tout ce qui l'intéresse ! Qu'importe l'objet de cet intérêt ? Ce qu'on aime est toujours assez grand pour unir quand on l'aime en commun.

Cependant, comme j'ai un autre baromètre que Félicité, je persiste à trouver la matinée belle, et je sors pour une promenade.

J'hésite d'abord sur la direction à prendre ; rien ne m'appelle d'un côté plutôt que d'un autre ; mon temps m'appartient et toutes les routes sont à moi. Enfin je me décide pour les grands coteaux. J'irai jusqu'à la maisonnette du père Bouvier ; voilà longtemps que je n'ai vu ni lui ni son filleul Armand.

Digitized by Google

Je monte les petits sentiers qui serpentent au penchant de la colline. Les haies, presque complétement dépouillées de leurs feuilles, sont diaprées de baies rouges, brunes et jaunâtres, autour desquelles tournoient des volées d'oiseaux. Je traverse les friches dont les hautes herbes font trembler, à leurs sommets, de grosses perles de rosée; quelques vaches qui pâturent se retournent à mon passage en me jetant un regard vague et paisible. J'atteins le sommet et je m'arrête.

La vallée est à mes pieds, encore à moitié enfouie dans la brume qui s'élève lentement comme une fumée; autour de moi, rien que des bruyères d'où s'envolent des vanneaux avec leur cri plaintif. Plus bas sont dispersés des fermes et des villages. Je vois çà et là des charrues qui recommencent les sillons à travers les chaumes récents.

En reprenant ma route, j'en rencontre une traînée par un fort attelage et que conduit un jeune paysan; le soc fend la glèbe avec autant de facilité que la proue d'un navire fendrait les eaux. Assis sur le fossé, un paysan me regarde, il me salue; je le reconnais.

« Eh! c'est le vieux Job!

— Je vois que monsieur ne m'a pas oublié, bien qu'il ne m'ait pas revu depuis longtemps.

— C'est la vérité, père Job; mais que faites-vous donc là?

— Je vois les autres continuer ce que j'ai commencé, monsieur.

— Au fait, je me rappelle: ce champ était un taillis; c'est vous qui l'avez défriché?

— Lui et tous ceux qui descendent le versant. Quand je suis arrivé aux *Mornières*, il n'y avait que des landes et des fourrés; à cette heure, le blé du bon Dieu pousse partout.

Digitized by Google

— Et vous avez plaisir à regarder votre œuvre ?

— Je l'avoue, monsieur ; quand je vois les épis couvrir toute la pente jusqu'au ruisseau, je me dis :—Dieu peut te rappeler, père Job ; tu laisseras quelque chose après toi.»

Je l'ai félicité et j'ai pris congé ; mais ses paroles me sont restées dans la mémoire ; je les répète comme ces airs qui vous reviennent toujours et qu'on fredonne involontairement.

Laisser quelque chose après soi ! n'est-ce point là, en effet, le but de la vie, que chacun atteint selon ses forces et sa condition ? Le plus pauvre maçon, quand l'âge l'a courbé, peut regarder la maison qu'il a élevée ; le vieux charpentier suit de l'œil le navire façonné par sa hache et qui revient des lointaines contrées avec les cicatrices de la tempête ; le plus misérable journalier voit l'arbre qu'il a planté, la carrière qu'il a ouverte, le chemin qu'il a tracé ; et tous peuvent se dire qu'ils ont attaché leur souvenir à une œuvre qui doit longtemps leur survivre. Mais moi, qu'ai-je fait de durable ici-bas ? où est le monument qui doit marquer mon passage ? Puisque le hasard de la naissance ne m'avait point destiné à transformer la matière, à dresser de mes mains un signe visible, pourquoi n'ai-je point trouvé place dans l'art, dans la science, ou, à défaut de génie, pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas au moins donné l'opulence ? Que ne m'a-t-il permis d'attacher mon nom à quelque institution bienfaisante ? D'où vient qu'il m'ait refusé ce qu'il accorde à d'autres : la gloire du bien accompli ?

Cette ambition, qui n'avait fait jusqu'ici que traverser mon esprit, s'y attache maintenant et s'y acharne. Je me sens triste, humilié, d'avoir été condamné à une existence anonyme ; de mourir tout entier pour les hommes le jour où le linceul se repliera sur moi. Je pense à la joie de

Digitized by Google

laisser un de ces noms qui s'inscrivent à l'entrée des rues de nos capitales, qui décorent les palais, honorent les simulacres de bronze ou de marbre, et font de vous un parent du genre humain.

Ah ! même sans prétendre à une pareille gloire, que n'ai-je pu laisser un souvenir plus modeste ! être le grand homme d'un village ! rattacher mon nom à l'école où s'instruisent les enfants, à la promenade plantée où se reposent les vieillards ! N'aurais-je survécu que dans la simple inscription de cette fontaine de granit qui borde là-bas le chemin et qu'orne le nom de celui qui l'a élevée pour le passant, mon ambition se serait déclarée satisfaite. Ce nom rappellera du moins la mémoire de l'homme qui le portait ; pendant longtemps d'autres pourront le lire comme moi...

En me parlant ainsi, j'étais arrivé près de la fontaine et je cherchais l'inscription. Hélas ! le marteau gouvernemental avait découronné l'humble monument, transformé maintenant, pour l'uniformité, en borne-fontaine ; l'inscription avait disparu !

Je pensai alors à tant de noms plus célèbres qui n'avaient pas eu un meilleur sort ; successivement effacés par la main des partis, ils ne reparaissaient que pour disparaître. Leur survivance dans la gloire n'était qu'une solidarité dans les révolutions. Ballottés du panthéon à l'égout, ils n'obtenaient pas même ce salut respectueux que l'on accorde au mort obscur qui passe ; si leur éclat attirait l'applaudissement, il justifiait aussi l'injure.

Ah ! que d'autres ambitionnent alors cette orageuse immortalité ; mieux vaut disparaître de la scène que d'y laisser sa mémoire exposée à de tels retours. Je renonce à mes souhaits ; je demande à Dieu pardon de ma révolte, et je dis comme le poëte :

Digitized by Google

Fuis ces champs de bataille,
Où l'insecte pensant
S'agite et se travaille
Autour d'un brin de paille
Qu'écrase le passant.

XIV

LE VIEILLARD DE VIRGILE.

J'ai trouvé le père Bouvier dans sa maison. Bien qu'il soit mon aîné de près de dix années, il continue à labourer son jardin, à soigner sa chèvre et à élever ses canaris. Il n'est servi que par lui-même, ce qui fait, comme il le répète gaiement, qu'il est toujours content de son serviteur.

Je l'ai surpris occupé à tourner une soupe de citrouille qu'il voulait quitter pour me recevoir ; afin de le forcer à rester, je me suis assis au coin de l'âtre.

« Eh bien, père Bouvier, je suis heureux de voir que vous soyez toujours d'aussi belle humeur, lui ai-je dit en regardant sa figure joviale. »

Il s'est mis à rire.

« Eh ! père éternel ! le moyen d'être mécontent quand rien ne vous manque ! » s'est-il écrié.

J'ai promené rapidement les yeux autour de moi sur ce pauvre intérieur qui n'a que les quatre murs blanchis à la chaux, un lit, une table, un bahut et deux chaises de paille ; le vieillard n'y a point pris garde.

« Êtes-vous entré par la cour ? a-t-il repris.

— Oui.

— Eh bien, alors, vous avez vu le changement ?

— Quel changement ?

Digitized by Google

— Comment ! vous n'avez point remarqué ? Il n'y a plus de puits ; j'ai une pompe, une pompe à balancier, comme les millionnaires ! C'est Armand qui l'a fait établir sur ses économies. Brave garçon ! il trouvait qu'à mon âge un puits était fatigant et dangereux. Ces jeunes gens se défient toujours des vieux ! ah ! ah ! ah !... Pas moins, la pompe est plus commode, je dois l'avouer.

— Il me semble avoir remarqué quelque autre chose de nouveau à l'entrée du jardin ?

— Ah ! les ruches. C'est juste, vous ne les aviez pas vues : je les ai achetées au printemps. Je ne suis pas bien sûr qu'il y ait profit ; mais j'aime à entendre bourdonner ces mouches du bon Dieu autour de mes fleurs. Que voulez-vous ? quand on est vieux, il faut bien s'accorder quelque chose. D'ailleurs je n'en ai payé qu'une ; c'est encore Armand qui m'a donné l'autre.

— Fort bien ; je vois qu'il continue à être pour vous ce qu'il doit être.

— Armand ! s'est écrié le vieillard en laissant aller la cuiller de bois dans la soupe de citrouille ; c'est un chérubin, monsieur ! si bon, si tendre, si attentif à tout ce qui peut me faire plaisir ! ah ! personne ne sait comme moi ce qu'il vaut.

— Et personne ne sait comme lui ce qu'il vous doit.

— Bah ! bah ! qu'est-ce que j'ai donc fait ? a repris le vieillard en recommençant à tourner sa soupe ; je lui ai donné ici place au feu et à la chandelle. Fallait-il pas le laisser sur le pavé... comme sa tante ?

— Ah ! vous m'y faites penser, que devient-elle ?

— Madame de Lourière ? Eh bien, il paraît qu'elle va mal. Ah ! c'est une terrible femme, monsieur ! Elle se plaignait autrefois qu'Armand l'abandonnait (et notez qu'elle lui avait défendu de se présenter chez elle) ; pas

Digitized by Google

moins, quand le garçon a su qu'elle menaçait de finir son écheveau, il a cru qu'il devait lui rendre visite. N'a-t-elle pas refusé de le recevoir, en faisant dire par sa domestique qu'il ne venait que pour son héritage ! Naturellement, Armand n'y est plus retourné. Vrai, il y a des gens, monsieur, qui sont comme des paniers à qui le bon Dieu a oublié de faire des anses ; on ne sait par où les prendre.

— En tout cas, si votre neveu n'a rien obtenu de l'égoïsme de madame de Lourière pendant sa vie, il héritera du moins de son aisance après sa mort.

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien ; la vieille est fantasque comme le passé. J'ai peur que tout n'échappe à Armand. Ces espoirs d'héritage sont trompeurs, monsieur ; on marche nu-pieds pendant vingt années en attendant les souliers d'un mort, et quand on accourt pour les chausser, on les trouve parfois aux pieds du voisin.

— Soupçonneriez-vous donc à madame de Lourière quelque intention de legs ?

— Qui sait ? mademoiselle Françoise, la servante, est une fine commère qui a creusé un fossé autour du logis ; personne n'y arrive plus sans sa permission ; et bien sûr qu'elle ne le fait pas à bonne intention. Il suffit de voir sa figure de sainte Nitouche ! Cette fille-là, monsieur, c'est le mensonge en bonnet. Vous verrez qu'elle volera la succession d'Armand.

— J'espère qu'il saura s'en passer.

— Oh ! c'est sûr qu'il n'y pense pas, lui ; mais moi j'y pense. Le cher enfant vit à grand'peine de ses leçons, voyez-vous ; puis il a des projets que cette petite fortune assurerait. Si sa tante le savait, j'ai toujours idée qu'elle n'aurait point le cœur de le déshériter. J'aurais voulu

Digitized by Google

pouvoir lui expliquer la chose; mais elle a refusé de me recevoir : elle me déteste; je vous demande pourquoi?

— Parce que vous avez fait en faveur de son neveu ce qu'elle eût dû faire elle-même, père Bouvier. Votre bonne action lui est un reproche.

— C'est donc bien malgré moi, monsieur; car, loin de l'accuser, je la plains; elle a perdu l'amitié d'Armand qui était comme qui dirait sa propriété. Ah! si elle savait ce qu'elle vaut, gage qu'elle en voudrait sa part! Faudrait seulement quelqu'un qui pût lui faire comprendre la chose. Monsieur ne la connaîtrait point, par hasard?

— Pardon, je l'ai beaucoup vue autrefois, et si je pouvais quelque chose pour votre protégé... »

Le père Bouvier m'a saisi le bras :

« Ah! monsieur Raymond, faites ça, s'est-il écrié, et le bon Dieu vous le revaudra! Qu'elle ne déshérite pas son neveu par malice de vieille femme; qu'elle lui permette d'être heureux après elle sans qu'il lui en coûte... Et, tenez, ajouta-t-il en baissant la voix, j'aime mieux tout vous dire : le garçon voudrait se marier, et celle qu'il a choisie y met, comme lui, toute son espérance; mais le père ne veut pas d'un gendre sans légitime. C'est donc pour ces deux pauvres enfants le repos, le bonheur, tout leur avenir peut-être! Ah! monsieur, vous pouviez expliquer la chose à madame de Louriè

— Je le tenterai.

— Vrai?

— Dès demain. »

Il m'a serré la main avec attendrissement :

« Que le ciel vous paye pour nous, monsieur Raymond! s'est-il écrié. Je ne vous remercie point... parce que je ne trouve pas les mots... qu'il faudrait... mais, voyez-vous, si les choses tournent selon la justice et que

Digitized by Google

je voie l'enfant content de vivre, tout sera dit pour moi; je pourrai fermer les yeux en répétant au roi du ciel, joyeusement et sans effort : « Que votre volonté soit faite! »

En parlant ainsi, il m'avait reconduit malgré mes objections; il a fallu traverser son jardin, où les touffes d'asters et de chrysanthèmes épanouissaient encore, çà et là, leurs couronnes fleuries; lui-même m'en a cueilli un bouquet, auquel il a joint quelques roses du Bengale déjà pâlies par les froides bises d'automne, et nous nous sommes séparés avec des souhaits réciproques de paix et de santé.

Lorsque je me suis retourné, au premier pli de la colline, le bon vieillard n'était plus sur le seuil de son courtil, et la maisonnette avait disparu derrière les massifs de coudriers; mais une colonne de fumée inclinée par la raffale en indiquait encore la place.

J'ai béni en mon cœur cet humble foyer dont le maître avait trouvé l'abondance dans la modération, la force dans le dévouement, le contentement dans l'amour, et j'ai longtemps pensé au vieillard de Virgile dont l'heureuse vie est bornée par une haie fleurie sur laquelle butinent les abeilles, et qui, la tête repliée sur son bras, écoute les chants éloignés de l'émondeur qu'accompagne le roucoulement des colombes. Rêve charmant que le poëte des Églogues reprend dans les Géorgiques; mais rêve païen où les joies de l'âme sont oubliées. Que ton vieillard dorme doucement, ô Virgile! bercé par le murmure des feuilles et par les rumeurs de la source voisine; le sommeil de celui-ci est encore plus doux; car, au milieu de ces voix berceuses de la création, il entend celles qui chantent en lui-même et qui lui rappellent le bien qu'il a fait.

Digitized by Google

XV

MES SENSUALITÉS.

En rentrant, j'ai trouvé un feu clair allumé dans le salon et mon couvert dressé. La promenade avait aiguisé mon appétit; je me suis établi dans mon grand fauteuil, les pieds sur les chenets; devant moi est le bouquet du père Bouvier, dont la fraîche senteur semble m'apporter une brise de la campagne; la flamme soupire doucement à mes pieds; le vent, qui a grandi, siffle le long des corridors, et j'entends, dans la pièce voisine, les roulades de mon serin qui, de sa cage, salue le soleil.

Mon être s'épanouit dans cette atmosphère de calme harmonieux; je sens mon cerveau se détendre, mon cœur s'élargir. Jamais, au temps de la force et de l'activité, je n'avais éprouvé cette pleine quiétude, cet abandon de moi-même, au doux roulis des habitudes domestiques.

Naguère encore mes loisirs mêmes étaient inquiets; c'est seulement depuis que la vieillesse m'a fait les heures désoccupées que je jouis pleinement de la paix du foyer et que j'en savoure les douceurs dans toutes leurs nuances, que la vie journalière m'emporte enfin sans que je la conduise.

Il y a dans le bonheur des jeunes années quelque chose de violent qui précipite la sensation, je ne sais quoi d'excessif qui met une saveur âcre au fond même du plaisir. Livré à la fiévreuse activité du sang, on ne s'arrête point aux joies, on les traverse. C'est seulement quand le temps a amorti cette fougue entre l'âge mûr et la caducité, que nous pouvons être heureux à l'aise. Il y a un printemps de la vieillesse qui est la véritable prise

Digitized by Google

de possession des jouissances paisibles ; jusqu'à elle, on a dépensé en prodigue, alors enfin on arrive à connaître la monnaie du bonheur.

J'en suis là, et j'en veux profiter. Que d'autres se fassent stoïques à la manière de Cratès, qu'ils n'accordent rien à cette *guenille* dont Dieu a pourtant fait le vêtement d'une essence immortelle, nous oserons nous écrier avec le bonhomme Chrysale :

> Guenille est fort bien dit ; ma guenille m'est chère !

Avant qu'elle retourne à la terre, nous ne lui refuserons aucun des innocents bien-être qui peuvent la réjouir et retentir jusqu'à l'âme en joyeux échos. Dieu n'a-t-il pas dressé lui-même devant nous la création comme un éternel festin? Ne nous a-t-il pas dit : « Sème le grain, et je te donnerai l'épi ; greffe l'arbre, le fruit mûrira pour toi ; fouille les forêts ou les eaux, et tout ce qu'aura surpris ton adresse t'appartiendra. » Jouir est la récompense d'acquérir. Usons donc sans remords de ce que nous devons à notre labeur. O dernières journées ! non, je ne vous dépouillerai pas de ce que Dieu vous a laissé, je ne vous ferai point plus moroses qu'il ne vous a faites ; mais je rappellerai toutes les joies qui vous connaissent encore pour qu'elles dansent en chœur à la clarté de votre soleil couchant, et vous accompagnent jusqu'au soir de leurs douces chansons.

Comme je quittais la table pour me rapprocher du feu, Roger est arrivé ; nous avons pris ensemble le café. Je lui ai répété les vers de Delille sur ce nectar mêlé

> Au miel américain
> Que du suc des roseaux exprime l'Africain.

Et, en revanche, il m'a annoncé que les chimistes, qui

Digitized by Google

l'avaient déclaré impropre à la nutrition, venaient de découvrir le contraire : — ce qui expliquait pourquoi, depuis cinquante ans, la moitié du monde avait pu s'en nourrir au grand scandale de la science.

XVI

UNE VIEILLE ÉGOÏSTE.

La tante d'Armand habite, à une des extrémités de la ville, une petite maison entre cour et jardin. L'écriteau cloué à la porte avertit d'essuyer ses pieds et de sonner doucement. Je reconnais les précautions habituelles à madame de Lourière, toujours soigneuse de ses aises, et qui a eu pour loi suprême la maxime : « Qu'on n'a pas trop de soi pour s'occuper de soi-même. »

Je me conforme toutefois à la recommandation. Bientôt un petit guichet s'ouvre, et une servante paraît.

Je reconnais Françoise à son large visage blafard, à ses lourdes paupières demi-baissées qui semblent n'avoir d'autre emploi que de voiler le regard, à son sourire inamovible et à son accent qui traîne pour se donner un air de douceur.

« Que demande monsieur ?

— Madame de Lourière.

— Ah ! mon Dieu ! On n'a donc pas dit à monsieur ?... Madame est très-malade depuis deux mois.

— Je le sais ; mais ne peut-elle recevoir la visite d'une ancienne connaissance ?

— Ah ! monsieur est une ancienne connaissance ? — Et le regard de Françoise plonge sur moi, en dessous, comme s'il voulait me descendre jusqu'au fond du cœur. Certainement, ce serait un grand plaisir pour madame...

Digitized by Google

mais le médecin a défendu tout ce qui peut la fatiguer.

— Je serai peu de temps.

— Oh ! je suis bien sûre que Monsieur n'abuserait pas... malheureusement madame dort en ce moment.

— Alors, à quelle heure devrais-je revenir ?

— Mon Dieu ! je n'oserais pas indiquer à Monsieur... Monsieur fera toujours bien de l'honneur à Madame...

— Vous lui direz que je suis venu ?

— Monsieur peut être certain que je n'y manquerai pas. »

Et elle salue en voulant refermer le guichet ; je l'arrête de la main.

— Mademoiselle Françoise me connaît donc ?

— Moi, monsieur ? dit-elle, surprise de s'entendre appeler par son nom ; c'est-à-dire... pas précisément.

— Dans ce cas, comment annoncera-t-elle à madame de Lourière ma visite ?

— C'est juste, pardon. Si monsieur veut me donner sa carte ?

— Je crois que la chose serait inutile.

— Pourquoi cela, monsieur ?

— Parce que mademoiselle Françoise oublierait probablement de la remettre, comme elle oubliait de me demander qui je suis.

— Je vous assure, monsieur...

— Au revoir, mademoiselle. »

Et je repars en laissant la servante intriguée me suivre d'un regard inquiet.

Évidemment je ne puis espérer d'être introduit par elle ; le plus court est de m'adresser au médecin de sa maîtresse qui la voit tous les jours.

Monsieur Dulac, chez qui je me rends dans cette intention, se charge volontiers de la commission ; et, dès

Digitized by Google

le soir, il m'avertit que madame de Lourière a paru ravie de mon souvenir; elle-même songeait à me faire demander; elle veut me consulter sur une affaire qui relève du droit et pour laquelle mes conseils lui seraient nécessaires. Je puis me présenter quand je voudrai, et le plus tôt sera le mieux.

Seulement monsieur Dulac, qui sait combien il est difficile de franchir le cordon sanitaire établi par Françoise, m'engage à venir à l'heure de sa première visite; il veillera lui-même à me faire ouvrir.

Je le remercie, et je suis à la porte de madame de Lourière à l'heure convenue. Je sonne; Françoise qui se présente me reconnaît; elle change de visage, mais s'efforce de cacher son trouble sous le sourire mécanique dont elle a l'habitude.

« Oh! c'est encore monsieur! Il vient savoir des nouvelles de madame? Mon Dieu! monsieur est bien bon; ça va toujours doucement... »

Je l'interromps pour lui dire :

« Votre maîtresse m'attend, ouvrez! »

Et comme elle feint de ne pas comprendre, je sonne de nouveau, et plus fort, jusqu'à ce que monsieur Dulac arrive et m'introduise lui-même, au grand désappointement de Françoise. Il ordonne à celle-ci de m'annoncer à sa maîtresse qui est avertie de ma visite, et il m'introduit dans un petit salon ouvrant sur l'antichambre.

« Maintenant, je demande la permission de vous laisser, dit-il; j'ai ici près un malade que je veux voir; je reviendrai en le quittant. Tâchez de finir sans retard avec madame de Lourière; il n'y a pas de temps à perdre. »

A ces mots, il me salue de la main, et le voilà parti...

Resté seul, je me suis mis à regarder autour de moi. Le meuble de la pièce date de Louis XV, et les injures du

Digitized by Google

temps ont forcé de le recouvrir. A voir ces vieux fauteuils Pompadour laissant passer, sous les housses blanches, des pieds maigres et fuselés, on dirait de vieilles marquises en peignoir qui se donnent des airs de jeunesse. Les dessus de portes représentent des scènes champêtres où des bergères en robes de satin écoutent, un oiseau sur le doigt, des bergers en habits de velours qui jouent du galoubet. La pendule de la cheminée a pour ornement une jeune nymphe en bronze doré qui vend une panerée d'amours. Des gravures coloriées suspendues çà et là reproduisent des scènes mythologiques; et une petite bibliothèque renferme les romans du dernier siècle.

Je cherche en vain quelque trace d'habitude sérieuse de travail; tout a la même apparence d'oisiveté futile, de galanterie surannée. C'est bien là l'intérieur tristement coquet de la femme égoïste et frivole que j'ai connue autrefois.

Enfin Françoise revient; son sourire est plus faux et son parler plus mielleux que jamais. Elle me prie de la suivre en m'avertissant que sa maîtresse est très-fatiguée, qu'elle n'a point dormi depuis plusieurs nuits, que les longues conversations lui sont mauvaises. Je me laisse conduire sans répondre, et nous arrivons ensemble devant une porte qu'elle ouvre.

Une odeur d'éther et de fleur d'oranger m'arrive comme une raffale. Je franchis le seuil, et j'aperçois enfin madame de Lourière sous ses rideaux.

Le temps pendant lequel on m'avait fait attendre avait été utilisé par elle. Relevée sur son séant, elle avait revêtu une camisole garnie de dentelles, et s'était coiffée d'un bonnet à petits plis retenu sur son front par un ruban ponceau. Des mèches de cheveux blancs, oubliées dans la précipitation de cette toilette improvisée, pen-

Digitized by Google

daient sur ses joues plombées; et les yeux avaient quelque chose de hagard dans leur fiévreuse mobilité.

A ma vue elle tendit les deux mains avec un sourire apprêté que je reconnus.

« Ah! tout le monde ne m'a donc pas oubliée, dit-elle; vous avez voulu me voir encore une fois, cher monsieur Raymond?... Françoise, faites asseoir monsieur.

Après avoir obéi en rechignant, Françoise alla s'accouder aux pieds du lit; je la regardai, mais sans qu'elle voulût comprendre mon regard. Je me tournai alors vers madame de Lourière:

« Les services de mademoiselle Françoise vous sont-ils nécessaires, chère dame?

— Nullement.

— Alors je serais désolé qu'elle se dérangeât en mon intention; elle peut retourner à ses occupations.

— Et si madame a besoin de moi? objecta la servante.

— J'avertirai, répondis-je en montrant la sonnette posée près du lit sur un guéridon. »

Elle me lança un regard de vipère, et sortit lentement en laissant la porte entr'ouverte.

Madame de Lourière se pencha hors du lit.

« Est-elle partie? » demanda-t-elle à demi-voix.

Je répondis affirmativement.

« Ah! combien je vous remercie, reprit-elle avec un soupir d'allégeance; j'avais peur qu'elle ne restât ici et ne m'empêchât de vous parler... Mais, de grâce, refermez la porte; je tremble toujours qu'elle ne soit aux écoutes.

— Êtes-vous donc dans une telle dépendance? demandai-je après avoir fait ce qu'elle désirait.

— Moi! s'écria-t-elle; ah! si vous saviez! On la croit ma servante, elle n'est que ma geôlière! Tout ici dépend d'elle : le jour, l'air, la nourriture; il faut lui obéir en

Digitized by Google

tout! Il ne m'arrive de dehors que ce qu'elle veut bien laisser passer. Aucun moyen de résistance! Je suis comme une vivante sur laquelle on a refermé sa bière; chaque fois que je demande à sortir, la malheureuse ajoute un clou!

— Mais ne pouvez-vous la chasser?

— Et qui me veillera? qui me soignera? répliqua-t-elle amèrement. Où trouver maintenant une autre servante? Non, non, il faut que je la subisse, cher monsieur, que je la retienne par des promesses! Ah! vous ne savez pas ce que c'est que la vieillesse! »

Et, attendrie à cette pensée, elle essuya deux petites larmes qui coulaient sur ses pommettes ridées. Dans son exclusive préoccupation d'elle-même, elle n'avait songé ni à mon âge, ni à mes cheveux blancs.

Je voulus la consoler; mais elle reprit en secouant la tête:

« Maintenant personne n'a besoin de moi; faible et infirme, je ne suis qu'un embarras ou un ennui : aussi tout le monde m'abandonne! Le chevalier lui-même, le croiriez-vous? le chevalier a cessé de venir, parce que je ne puis plus faire sa partie de whist. Depuis trente années, je croyais avoir un ami, je n'avais qu'un partner. »

Je ne pouvais lui répondre qu'à la place du chevalier elle eût fait comme lui, et que tel devait être le dénoûment de tout contrat qui avait eu l'égoïsme pour notaire: aussi gardai-je un silence embarrassé; elle poussa un soupir, et, levant les yeux au ciel, elle reprit:

« Du reste, je devais m'y attendre; c'est le sort ordinairement réservé aux âmes trop sensibles. -- Jamais je n'ai été véritablement aimée, cher monsieur; ma vie entière s'est passée à faire des ingrats! — Mais après ma mort, du moins, j'espère être comprise; on me rendra justice... J'aurai pour défendre ma mémoire ceux qui me devront leur bonheur. »

Digitized by Google

Elle a fait une pause; je l'ai regardée d'un air interrogateur; enfin elle a continué :

« Oui, cher monsieur Raymond... j'ai écrit mes dernières volontés... voilà déjà deux mois. Depuis longtemps je sais qu'il n'y a plus d'espoir... Malgré les assurances du docteur... vous avez pu le reconnaître vous-même en me voyant... car avouez que vous m'avez trouvée bien changée... que vous ne me croyiez point si mal. »

Elle me regardait d'un œil fixe et ardent, comme pour me demander de la contredire. J'ai protesté, mais plus faiblement que je ne l'aurais voulu. La vérité m'étouffait; elle l'a compris et s'est écriée :

« Non, non, ne cherchez point à me tromper... Je ne vous croirai pas... Je sens trop bien que mes forces s'éteignent... Mais qu'importe?... j'ai assez vécu... pour ne pas craindre... la... mort! »

Ce dernier mot s'était arrêté presque étouffé sur ses lèvres; une lividité hideuse avait remplacé sa pâleur; j'entendais ses dents claquer, et ses mains serraient convulsivement les couvertures, tandis que, la tête rejetée en arrière, et les yeux agrandis d'épouvante, elle semblait fascinée devant quelque abîme invisible.

Je me suis efforcé de la rassurer en répétant que les précautions prises par sa prudence, loin de lui montrer le terme comme prochain, devaient rasséréner son esprit et la laisser désormais uniquement occupée de sa guérison. Elle a saisi avec empressement ce vague espoir; elle s'est mise à énumérer avec une minutieuse complaisance tous les symptômes favorables qui pouvaient annoncer son rétablissement; elle a fait un mouvement pour se redresser, afin de me prouver qu'elle était plus forte qu'on ne semblait le croire.

Cependant quelque chose protestait en elle; je l'ai vue

Digitized by Google

tout à coup changer de visage et frissonner. Ses yeux se sont fermés un instant comme pour échapper à une funèbre vision ; enfin elle a repris très-bas :

« N'importe... quoi qu'il arrive... j'ai voulu vous voir pour vous consulter sur ce testament... pour savoir si rien n'y manquait... pour le déposer entre vos mains. »

J'ai dit que j'étais touché de cette marque de confiance, mais que d'autres y avaient sans doute plus de droits, et j'ai nommé des parents, d'anciens amis !

« Ne m'en parlez pas, a-t-elle repris en m'interrompant ; tous m'ont délaissée, parce qu'ils n'attendent rien de moi... A mon tour, je ne veux rien d'eux... c'est à vous que je me confie. »

Je me suis incliné ; elle a fouillé sous son oreiller et m'a remis une clef en me désignant le meuble que je devais ouvrir. Dans le compartiment indiqué, j'ai trouvé le testament ; elle l'a déplié elle-même, et me l'a présenté d'une main qui tremblait.

« Lisez ! » a-t-elle dit avec une espèce de solennité sentimentale.

J'ai pris le papier et j'ai lu tout bas :

« Celle qui a signé son nom au bas de cette page, déclare que ce qui va suivre est l'expression de ses dernières volontés.

« » 1° Voulant laisser un souvenir qui témoigne de sa sympathie pour les orphelins, elle demande que le premier tiers de ce qu'elle possède soit consacré à l'éducation de l'enfant trouvé qui naîtra le plus près du moment de sa mort, et que cet enfant reçoive un des noms de la donatrice ; 2° afin d'encourager les choix du cœur, elle veut que le second tiers de sa fortune soit employé à doter une jeune fille pauvre qui voudra faire un mariage d'inclination ; 3° dans l'espoir de ranimer des sentiments

Digitized by Google

trop attaqués de nos jours, elle ordonne de placer le dernier tiers de ses biens en rentes sur l'État, et de consacrer les revenus à la fondation d'un prix annuel qui devra être accordé à l'auteur de la meilleure pièce de vers sur les devoirs de la famille.

» L'existence de ces prix, désignés sous le nom de *prix Lourière*, sera annoncée par toutes les voies de la publicité, de manière que les concurrents puissent se trouver avertis.

» Écrit le 12 octobre, librement et de ma propre main, par moi,

» Marie-Anatole-Malvina de LOURIÈRE. »

Jusqu'à la dernière ligne, j'avais espéré que le neveu ne pourrait être complétement oublié : arrivé à la signature, je laissai échapper une exclamation, et je retournai le testament.

« Qu'est-ce? demanda la malade qui m'observait d'un œil inquiet. Manquerait-il quelque chose à la validité de l'acte.

— A la validité, je ne le pense pas, ai-je répondu ; mais à sa justice.

— Comment?

— Je cherche un codicille qui réserve les droits du fils de votre sœur. »

Elle a tressailli.

« D'Armand! a-t-elle repris l'œil enflammé : c'est Armand que vous voulez dire? ne m'en parlez pas! il n'y a rien de commun entre nous, je ne le connais plus.

— Qu'avez-vous donc à lui reprocher? » ai-je demandé doucement.

Sa tête cadavéreuse s'est redressée; un nuage de bile a passé sur ses yeux vitreux.

Digitized by Google

« Ce que j'ai à lui reprocher! s'est-elle écriée d'une voix rauque; vous me le demandez? D'abord sa naissance! »

Et comme je relevais la tête d'un air étonné :

« Oui, sa naissance, a-t-elle continué avec une dureté emportée. Avez-vous oublié la mésalliance de sa mère? une Dumont épouser un épicier de village, un homme de rien, un manant! »

J'ai voulu objecter que c'était un mariage d'inclination.

« Dites une honte dans la famille, a repris madame de Lourière : aussi Dieu l'en a punie; elle est morte comme elle le méritait, seule, misérable, laissant un fils sans ressources!

— Mais ce fils, ai-je commencé... »

Elle ne m'a point permis de poursuivre.

« Ce fils! s'est-elle écriée, il a suivi l'exemple de sa mère. Au lieu de partir pour l'honneur de notre nom, de s'embarquer comme mousse sur quelque navire, et de ne plus reparaître, ne s'est-il pas laissé adopter par un parent de son père! un rustre sans éducation!... m'exposant ainsi à entendre répéter par tout le monde que je l'abandonnais... que j'étais une mauvaise parente! car on l'a dit, monsieur; on m'a accusée de n'avoir rien fait pour lui!... quand j'avais proposé de payer son voyage jusqu'à Brest, et de l'envoyer aux colonies! — Mais non, il a préféré rester ici... suivre les écoles gratuites avec des enfants de rien... Je ne pouvais sortir sans le rencontrer en vieille blouse raccommodée aux coudes, et en bonnet de laine, comme un fils de paysan! Encore avait-il l'impertinence de me reconnaître! Oui, monsieur, croiriez-vous que le petit malôtru ne passait jamais près de moi sans me saluer d'un : — Bonjour, ma tante! »

Et, comme si elle ne pouvait supporter ce souvenir,

Digitized by Google

elle a étendu la main vers un flacon d'éther qu'elle s'est mise à respirer. J'ai tâché de contenir mon indignation et mon dégoût.

« Soit, madame, ai-je repris; mais depuis, le bonnet de laine et la blouse ont disparu; votre neveu ne peut plus faire honte à personne.

— Oh! c'est juste! a-t-elle répliqué ironiquement; n'ai-je point entendu dire que monsieur Armand était devenu un personnage? Il apprend, je crois, le grec et le latin à des marmots.

— Lui-même aurait pu vous le dire, si vous l'aviez permis; car il s'est présenté plusieurs fois pour vous voir.

— Dites pour calculer combien de temps encore il devrait attendre mon héritage.

— Madame...

— J'en suis sûre! a-t-elle continué amèrement, et vous-même, monsieur... Voyons, vous dont on cite la franchise, oseriez-vous soutenir qu'il venait par sympathie pour moi, qu'il m'aime sincèrement, que ma mort le jettera dans le désespoir? »

Il y avait dans l'accent de madame de Lourière je ne sais quoi d'ironique et de provoquant qui m'a échauffé.

« Mon Dieu! madame, me suis-je écrié, je n'ai point l'habitude des exagérations; un neveu qui a toujours été tenu éloigné ne peut vous témoigner les sentiments qu'il aurait pour une parente dans laquelle il eût trouvé une seconde mère.

— C'est-à-dire que vous m'accusez de n'avoir point joué ce rôle?

— Je n'accuse point, madame, je défends, et je dis que si, en venant à vous, votre neveu n'apportait pas l'amour passionné d'un fils, il n'obéissait pas davantage, j'en suis certain, à un honteux calcul d'héritier.

Digitized by Google

— Alors, tout est pour le mieux, » a-t-elle fait observer d'un accent railleur.

Ma patience était à bout.

« Non, tout n'est pas pour le mieux, madame, ai-je répondu en élevant la voix; car vous punissez ce jeune homme de torts contestables, et qui, en tout cas, ne sont point les siens. Ce testament prétend témoigner de votre pitié pour les enfants abandonnés. Votre neveu n'est-il donc pas orphelin? Vous proposez un prix pour ceux qui chanteront les devoirs de la famille; faites mieux, madame, donnez un bon exemple en les remplissant; vous voulez enfin favoriser le choix de cœur d'une jeune fille, eh bien! il y en a une qui aime Armand, et dont vous pouvez assurer le bonheur.

— Qui vous l'a dit? a interrompu madame de Lourière.

— Son parrain lui-même.

— Ainsi vous l'avez vu?

— Avant-hier. »

Elle a frappé l'une contre l'autre ses mains de squelette.

« Ah! je comprends alors, s'est-elle écriée avec un rire d'agonie; ce sont eux qui vous envoient; vous êtes leur homme d'affaires? Folle que je suis! j'ai cru que votre carte de visite était une marque de souvenir, de pitié! ce n'était qu'un piége! — Rendez-moi cet acte, monsieur, rendez-le-moi. — Malheureuse! malheureuse! n'avoir personne à qui me confier, personne qui m'aime! »

Elle m'avait arraché le testament; je n'ai pu me contenir plus longtemps.

« Et qui donc avez-vous aimé vous-même? ai-je répondu en me levant; je ne suis point envoyé par votre neveu; mais quand un autre le serait, pourquoi vous en plaindre? A-t-il quelque raison de s'intéresser à vous?

Digitized by Google

L'amour des enfants est une rente ; pour qu'ils la payent, il faut avoir placé dans leurs cœurs un capital de tendresse. Subissez la loi que vous avez faite, en n'étant aujourd'hui pour lui qu'une étrangère.—Malheur, madame, aux vieillards qui n'ont su se rattacher personne par le dévouement, aux parents dont la vie est moins protectrice que la mort !...

— Et je suis de ceux-là, n'est-il pas vrai ? s'est-elle écriée. Alors que me parlez-vous de sœur, de neveu, de fille à doter ? Personne ne m'aime, je le sais, je le sais. — Eh bien, moi aussi je ne veux aimer personne ! Ce testament est en bonne forme ; vous-même l'avez dit tout à l'heure. Je veux le remettre au notaire... Qu'on le fasse venir aujourd'hui, tout de suite. »

Elle avait saisi sur le guéridon la sonnette qu'elle agitait.

« Ah ! ah ! ah ! ceci est ma vengeance : amis, parents, serviteurs, tous ont compté sur mon héritage : tous seront trompés. Rien pour le chevalier, — rien pour le neveu, — rien pour Françoise... »

Un cri de la servante, qui venait d'entrer par la petite porte, l'interrompit. Madame de Lourière saisie cacha vivement sous ses draps le papier qu'elle m'avait repris ; Françoise écarta brusquement le rideau et laissa voir ses traits. Le masque de douceur qu'elle portait d'habitude semblait avoir subitement fondu ; ses yeux lançaient des flammes, et tous les muscles de son visage frissonnaient.

« Ne me cachez rien, j'ai vu... s'écria-t-elle : c'est le testament de madame, et malgré ce qu'elle me répète tous les jours, je n'y suis pas !

— Que voulez-vous dire ? balbutia la mourante.

— Ah ! madame n'a pas besoin de chercher encore à me tromper, s'écria la fille avec violence ; j'ai bien entendu tout à l'heure : Rien pour Françoise ! et à chaque

Digitized by Google

nuit que je passais, madame me faisait de nouvelles promesses; elle me retenait ici quand j'aurais pu trouver ailleurs de meilleurs gages; elle me volait mon temps, ma santé!

— Écoutez-moi!

— C'est inutile. Rien pour Françoise! vous l'avez dit. Eh bien, alors aussi, rien pour madame! qu'elle cherche quelque autre qui la soigne et la garde.

— Mais je vous répète...

— Rien, interrompit la servante dont le désappointement se tournait en rage; que madame reprenne ce qui lui appartient. : — Voilà, — voilà, — voilà! »

Et elle jetait sur le lit de la mourante son tablier, ses clefs, le petit livre de ménage, la dernière ordonnance du médecin.

J'essayai en vain de m'entremettre; l'emportement de Françoise grandissait à mesure qu'elle rappelait les promesses solennelles faites par sa maîtresse, en indiquant les jours, les lieux, les circonstances. La mourante ne put supporter ce débat; je la vis retomber en arrière, les bras roidis et les yeux fermés. Je crus qu'elle expirait; mais après un spasme assez court, elle reprit ses sens; ses paupières s'entr'ouvrirent; elle regarda autour d'elle. Je voulus sonner la servante qui était sortie comme un orage; madame de Lourière me retint du geste.

« Ne l'appelez pas, murmura-t-elle avec un tremblement nerveux... Je ne veux plus la voir.

— Permettez au moins que je sorte pour chercher quelqu'un.

— Non, non, bégaya-t-elle en s'efforçant de me retenir; par grâce... par pitié!... au nom de tout ce que vous avez aimé... ne me laissez pas seule... ici... avec elle... J'ai peur, j'ai peur! »

Digitized by Google

Il y avait dans le visage et dans l'accent une telle expression d'épouvante que je fus pris de pitié. Je me rassis près du lit de la mourante en m'efforçant de la rassurer; mais son trouble égaré l'empêchait d'entendre. A toutes mes assurances, elle répondait par les mêmes prières, à chaque instant plus incohérentes; une sorte de râle convulsif entrecoupait sa voix; des plis livides sillonnaient ses joues, et sa coiffure défaite laissait retomber des mèches hérissées de cheveux gris.

Je me relevai, cherchant en vain les moyens de la secourir. Le guéridon était couvert de fioles étiquetées dont j'ignorais l'emploi. Toutes mes questions à ce sujet n'obtinrent d'autre réponse que des exclamations haletantes et incompréhensibles.

Cependant je sentais la main de madame de Lourière qui avait saisi une des miennes se mouiller d'une sueur glacée; ses lèvres demeuraient entr'ouvertes par le ressort d'un dentier de métal qu'elle n'avait plus la force de refermer, et ses paupières tremblotaient dans une dernière lutte contre l'éternel sommeil.

Saisi d'une sérieuse inquiétude, je regardai autour de moi en poussant un cri d'appel. La porte s'ouvrit presque au même instant, et le médecin parut.

« Ah! docteur, m'écriai-je, on a besoin de vous. »

Il s'approcha du lit, examina la malade, consulta le pouls, puis, me prenant à part :

« Il y a donc eu une crise! » demanda-t-il à demi-voix.

Je lui racontai brièvement ce qui s'était passé, en exprimant la crainte que cette secousse n'eût aggravé le mal.

« Impossible, dit-il en secouant la tête; les heures étaient comptées; l'agonie devait commencer aujourd'hui ou demain.

— Mais ne peut-on rien au moins pour l'adoucir?

Digitized by Google

— Peu de chose ; j'essayerai pourtant. »

Il alla au guéridon et écrivit une ordonnance.

« Ceci est pour le pharmacien.

— Je m'en charge.

— Madame de Lourière est-elle donc véritablement seule ?

— Vous voyez.

— Alors il faudrait avertir une garde-malade.

— Sur-le-champ. »

Il me donna une adresse, et je partis.

Un quart d'heure après, la garde et la potion étaient chez la mourante.

J'y revins moi-même le soir : contre toute attente, elle avait repris quelque force et venait de demander le prêtre. J'espérais que les derniers conseils de la religion amolliraient enfin ce cœur endurci.

Le jour suivant, l'agonie continua. Le médecin, qui se sentait inutile, n'était plus revenu. A la tombée du jour, j'y retournai : cette fois, la garde-malade avait quitté la mourante, qui, disait-elle, n'avait plus besoin de personne pour finir ; elle causait tranquillement sur le seuil avec les voisines. Enfin, lorsque je me présentai de nouveau le lendemain, je trouvai la porte grande ouverte. Madame de Lourière était morte dans la nuit, et le juge de paix appelé se préparait à mettre les scellés.

Je rencontrai dans la première pièce les gens de justice qui instrumentaient ; dans la seconde, les employés des pompes funèbres qui prenaient la mesure du cercueil. On marchait à grand bruit, on parlait haut et l'on riait comme dans une maison vide.

Je pénétrai jusqu'à la chambre mortuaire ; la garde préparait son café près de l'alcôve dont les rideaux avaient été rabattus.

Digitized by Google

Je les écartai doucement, et j'aperçus la morte recouverte du suaire. Elle était là indifférente à tous et déjà oubliée avant d'avoir disparu! Son cœur avait cessé de battre sans qu'aucun cœur se troublât; elle s'en allait sans laisser de vide dans aucune autre existence; peu importait pour ceux qui avaient survécu de la savoir sous le ciel ou sous la terre! Sa vie même avait été une tombe sur laquelle l'égoïsme avait gravé l'épitaphe de tous les dévouements et de toutes les affections!

XVII

GRAND-PÈRE.

René et Félicité sont mariés; je suis allé voir la nouvelle épousée dans la petite boutique où elle s'est établie; je l'ai trouvée ravie, affairée, riant à tout venant. Je commence à croire que l'esprit d'ordre et la bonne humeur suffiront pour assurer sa réussite. Les acheteurs du faubourg semblent très-satisfaits de trouver tout en place sur les étagères, et au comptoir cette bonne figure joviale. Il se pourrait bien, après tout, que mes craintes fussent trompées et que l'humble ménage, au lieu de courir vers la misère, entrât, à petits pas, dans l'aisance.

En général, nous autres hommes d'étude, nous ne comprenons pas grand'chose aux gens purement pratiques; quand il faut les classer, nous partons toujours de nous-mêmes, nous supposons que tout doit nous ressembler; nous préjugeons l'intelligence de notre cuisinière sur son orthographe.

Il est très-rare qu'on sache sortir de ses préoccupations personnelles pour se placer au milieu des réalités du

Digitized by Google

monde et apprécier les gens d'après leur aptitude à y satisfaire. Nous faisons tous, plus ou moins, comme Vestris qui s'étonnait qu'un de ses anciens élèves, à qui il n'avait jamais pu apprendre la gavotte, fût devenu un grand homme d'État. Il semble que chacun ait dans ses habitudes et dans ses occupations l'unité de mesure de la capacité humaine.

Aussi, voyez quelles indignations quand une de ces activités vulgaires arrive à la fortune ou à l'influence! Avec quelle ironie superbe nous montrons au doigt ces parvenus du fait! Que de récriminations contre une société où l'épicier du coin de rue s'enrichit plus sûrement et plus vite que l'artiste, le savant, l'écrivain! — Comme si cette société vivait seulement de livres, de problèmes ou de statues, et n'avait pas surtout besoin des journaliers de la vie! Comme si les plus favorisés par le hasard devaient encore être les plus favorisés par les hommes et se trouver ici-bas heureux comme les rois sont puissants, par la grâce de Dieu!

Ne pouvons-nous donc comprendre que ce monde est une vaste machine sortant d'une main surhumaine qui a donné à chaque partie une fonction et non un privilége? Pourquoi les roues orgueilleuses qui conduisent le mouvement reprocheraient-elles aux mille branches d'acier destinées à le recevoir le cuivre qui les orne et l'huile qui adoucit leurs efforts?

Je suis sorti de la petite boutique de Félicité rassuré sur son avenir et sur celui de René, entrevoyant déjà pour eux une prospérité lointaine. Qui sait si de cet humble couple ne sortira point une race qui, quelque jour, protégera la mienne? Dans le prodigieux mouvement de va-et-vient des sociétés modernes, ces retours n'ont rien que d'ordinaire, et j'ose ajouter, rien que de juste, car

Digitized by Google

ils transportent dans l'organisation générale la mobilité introduite par le créateur dans l'organisation individuelle des êtres. En appliquant l'hérédité aux classements, la société substitue une règle artificielle à la loi divine; au contraire, en se servant du plus capable et du plus actif, elle obéit à cette loi; elle recrute d'après l'indication de Dieu lui-même. — Grandissez donc, fils du valet et de la pauvre servante; soyez les maîtres de ceux qui descendront de moi, et si vous êtes véritablement les plus dignes, j'en remercie d'avance le ciel et les hommes.

Ma fille m'avait écrit qu'une occasion s'offrant, elle n'attendrait point les vacances pour me faire conduire Blanche et Henri; mais elle dépendait de la famille qui devait s'en charger, et ne pouvait, d'avance, m'indiquer le jour de leur arrivée.

Ce matin j'ai entendu tout à coup, dans l'antichambre, deux fraîches voix d'enfants; la porte a été ouverte, une petite fille s'est avancée souriante avec un petit garçon qui se cachait derrière elle; je l'ai devinée; mon cœur battait, mais j'ai attendu.

La petite fille est venue vers moi un peu timide, et a dit:

« C'est nous, grand-papa! »

J'ai ouvert les bras, et tous deux s'y sont jetés.

Leur conducteur était dans l'antichambre d'où il jouissait de nos embrassements. Il s'est enfin décidé à entrer; il m'a rendu le meilleur témoignage des deux enfants, et, après bien des grâces rendues, il est parti.

Je les voyais donc enfin, ces chers rejetons d'une souche près de se dessécher. Ils se tenaient là, devant moi, dans toute la verdeur de leur pousse printanière. J'ai attiré Blanche à ma droite, Henri à ma gauche, et je les ai gardés serrés ainsi contre ma poitrine, leurs doux visages tournés vers moi et leur haleine sur ma joue.

Digitized by Google

Je cherche dans leurs traits cet air de famille qui est comme l'éternelle renaissance des vieux qui meurent dans les jeunes qui survivent. Tous deux ont bien vite compris sans doute combien ils m'étaient chers, car ils se sont aussitôt familiarisés. Blanche a appuyé sa tête bouclée sur mon épaule, tandis que Henri jouait avec les breloques de ma montre; ils se sont mis à causer librement. En une heure j'avais lu au fond de ces âmes où rien ne se cache.

Blanche, qui est l'aînée, se montre déjà protectrice et conseillère. Elle redresse Henri, elle l'aide, elle l'excuse; la sœur s'exerce de loin à être mère. Henri, plus ardent, s'élance à l'aventure dans tous les sentiers, mais revient au cri de Blanche, lui dit : « Ne crains rien, je suis là! » et repart. L'enfant s'essaye à être homme.

Cette première connaissance faite, je les ai présentés tous deux à monsieur Baptiste, qui les a salués de son salut grave; je leur ai dit qu'il serait pour eux ce qu'eux-mêmes seraient pour lui, et monsieur Baptiste a confirmé mes paroles. Les deux enfants regardent cette figure grave avec un peu de surprise, et ne savent trop s'ils doivent avoir crainte ou confiance; mais l'habitude arrangera tout: les oiseaux s'enhardissent bien vite à nicher dans les arbres les plus sombres. . . . . .

. . . J'en étais sûr, Blanche, Henri et monsieur Baptiste vivent fort bien ensemble, quoiqu'un peu cérémonieusement.

Le père Labat raconte que, de son temps, les soldats espagnols, lorsqu'ils se relevaient à la faction, se saluaient avant d'échanger la consigne, et se demandaient réciproquement des nouvelles de leurs seigneuries. Je vois tous les matins le même spectacle au moment où les enfants et monsieur Baptiste se rencontrent.

Digitized by Google

Après tout, j'aime ces égards, même dans leur excès ; ils habituent à respecter les autres et à rester maître de soi-même. On dit que la politesse est le semblant de la bienveillance, mais alors la grossièreté est le semblant de l'aversion, et, grimace pour grimace, je préfère celle qui me rit à celle qui m'offense. Il y a d'ailleurs dans la politesse plus qu'une apparence ; c'est, comme son nom l'indique, un certain *poli* dans les habitudes, dans les manières, grâce auquel les ressorts de la vie se rencontrent sans brisements.

Aussi tout va à merveille; jamais de querelles ni de plaintes. Le logis a repris son mouvement d'autrefois. Voici sur le guéridon une broderie commencée; le piano se réveille; des éclats de rire d'enfant ont interrompu le grave silence de la vieillesse et du veuvage; j'entends de petits pas courir dans le vide des chambres désertes, et je répète à demi-voix les beaux vers d'un poëte que j'ai le bonheur de comprendre, bien qu'il ne soit pas de mon temps.

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Vingt fois par jour Blanche ou Henri entr'ouvrent la porte du petit salon où je me tiens; ils avancent la tête en disant doucement :

« Êtes-vous occupé, grand-papa ? »

Je me retourne avec un sourire et je leur fais signe d'entrer. Un des bénéfices de mon âge, je l'ai déjà dit, est de me laisser toujours libre de donner audience à la joie. Blanche, qui m'embrasse, reste le plus souvent appuyée

Digitized by Google

à mon épaule sans parler; on voit qu'elle est venue seulement pour venir, pour ne pas être seule, pour se sentir aimée, tandis que Henri, debout devant moi, m'interroge; lui, il regarde et veut connaître. Je m'efforce de répondre à ses questions, je rends à sa sœur ses caresses, je suis tout à tous deux sans objections et sans réserve. Ma tendresse n'est contrainte par aucun scrupule, car je n'ai point ici, comme pour mon fils et ma fille, la charge d'une éducation. Retiré de l'action, le grand-père n'a plus le temps d'entreprendre une pareille tâche, il est en vacances de la vie. Il a le droit de ne demander aux enfants que leurs rires et leurs baisers. D'autres surveillent à leur tour la classe d'un œil sévère, lui n'a désormais qu'à jouer le rôle du vieil arbre qui ombrage les récréations.

Cher et doux privilége! Ainsi l'âge nous ôte le poids de la responsabilité. Tandis que d'autres, la balance de la justice en main, pèsent les actions et redressent les torts, réfugiés dans la zone sereine qui sépare les deux mondes, nous montons au rang de ces princes auxquels la fiction constitutionnelle n'a laissé que le droit de faire grâce; nous régnons, nous ne gouvernons pas!

Henri n'a pas voulu suspendre complétement ses études de collége; il travaille chaque jour quelques heures, et, l'un de ces matins, il m'a apporté les Églogues de Virgile en me demandant de lui traduire deux vers qu'il ne pouvait comprendre.

Mes explications l'ont satisfait sans doute, car il est bientôt revenu avec l'histoire de Justin, puis avec un des traités de Cicéron. Insensiblement la consultation s'est transformée en un véritable enseignement, et, depuis trois jours, me voilà répétiteur improvisé, refeuilletant mes auteurs de classe.

Je ne puis dire l'effet qu'ils m'ont produit. Mon esprit

Digitized by Google

se promène à travers leurs images et leurs pensées comme un absent qui reverrait son hameau après un demi-siècle. Je me retrouve peu à peu; mille souvenirs me reviennent; je reconnais des accents autrefois familiers. L'histoire de mon enfance se recompose vers par vers dans les entrelignes de ces vieux livres. Je me revois au fond de la sombre salle garnie de bancs boiteux et de tables marbrées d'encre; j'entends la voix monotone du maître en soutane qui bourdonne dans l'ombre de la chaire; deux longues lignes d'écoliers sont là rangées contre le mur; je reconnais successivement leurs visages, et mon esprit s'échappe malgré moi pour les rechercher dans la vie; il repasse rapidement leurs histoires, maintenant, hélas! closes pour la plupart.

Mais il en est une surtout qui me revient sans cesse et que ce volume d'Églogues m'a rappelée. En retournant la dernière feuille, j'ai aperçu, sur le carton frangé, un nom presque disparu. C'est celui du premier ami de collége, de ce *copain* avec lequel on partage tout, espérances, coups de poing, rancunes et raisiné. Gardé en souvenir de lui et passé successivement de mon fils à mon petit-fils, ce livre semble reporté sous mes yeux pour me reprocher l'oubli de son premier maître.

Ah! je crois encore le voir traverser pour la première fois notre cour de récréation, conduit par sa mère, pauvre femme au visage pâle et aux épaules courbées, qui portait le deuil des veuves. Bien qu'il fût déjà grand, il lui donnait la main par un reste d'habitude enfantine, et nous, qui avions interrompu nos jeux pour regarder *le nouveau*, nous échangeâmes un sourire ironique. A la la vue des soins apportés aux moindres détails du costume de l'écolier, de l'élégance de ses manières, de la sollicitude empreinte dans tous les mouvements de celle

Digitized by Google

qui semblait le garder comme un trésor, le Triboulet de notre division s'écria :

« C'est le Dauphin ! »

Et on ne l'appela plus autrement.

Mais la railleric qui l'avait méchamment baptisé, à la manière des fées ennemies des vieux contes, devait échouer comme elles : le bon naturel de l'enfant vainquit la mauvaise marraine; le surnom destiné à le rendre ridicule lui resta innocemment, et sa douceur finit par enlever à l'épigramme son aiguillon.

Pauvre Dauphin ! comme il savait bien faire pardonner son respect pour les maîtres par sa complaisance pour les camarades ! Quand le souvenir de sa mère lui revenait trop vif, et qu'il allait se promener seul à l'ombre d'un des grands murs du préau, comme au premier appel il essuyait sa joue humide ! comme il accourait souriant et prêt à tous les jeux proposés !

Mais aussi quelle attention à la classe quand le maître parlait ! que d'application à l'étude ! Jamais un oubli, jamais une négligence, jamais un mensonge ! A chaque fin d'année, tous les prix étaient pour lui, et nul ne songeait les lui envier, tant ils lui paraissaient acquis ; on disait :

« C'est au Dauphin. »

Comme on eût dit :

« Les fleuves sont à l'Océan. »

Il n'y mettait lui-même ni ambition, ni orgueil, mais seulement l'espoir de contenter sa mère ; c'était elle seule qu'on couronnait sur son front. Tous les ans on la voyait reparaître à cette distribution, vêtue des mêmes habits de deuil. Elle et son fils en étaient devenus l'intérêt et la gloire ; le collége les avait tous deux adoptés. La solennité achevée, le Dauphin partait chargé de livres et de couronnes, tenant sur un de ses bras le bras de la veuve

Digitized by Google

qui tremblait de bonheur; et tous les regards les suivaient; on les aimait de tant s'aimer.

Six années s'écoulèrent ainsi; le terme des études approchait, et en même temps celui de la séparation. Mon *copain* n'en parlait jamais, mais il redoublait d'efforts; il voulait que son retour fût pour sa mère la fin de toutes les épreuves. Il fallait, pour cela, finir avec assez d'éclat pour qu'une carrière lui fût immédiatement ouverte; on lui en avait donné l'espoir, et afin de la mériter il ne descendait plus aux heures de récréation; il prolongeait son travail jusqu'au milieu de la nuit, il le reprenait aux premiers rayons de l'aube.

Un jour pourtant il ne se leva point. On le chercha. Il n'avait pu quitter son lit où la fièvre le faisait grelotter. Le médecin avait déjà fait sa visite quotidienne, on ne l'envoya point chercher; on attendit, dans l'espoir qu'un peu de repos suffirait au malade; mais le soir il avait les joues empourprées, l'haleine ardente, les yeux étincelants; le lendemain il ne nous reconnaissait plus!

Les secours furent alors prodigués, mais inutilement. Le délire du Dauphin ne fit que grandir; il se croyait devant ses maîtres, il répétait à haute voix les leçons apprises. Par instant, la mémoire lui faisait faute, et alors on voyait tous ses traits se crisper; sa main tourmentait convulsivement son front, ses yeux prenaient une expression d'égarement fixe et douloureux; puis, par un effort de la volonté qui semblait survivre en lui, il reconquérait le souvenir et reprenait sa récitation interrompue.

D'autres fois il se croyait soumis à quelque interrogatoire solennel qui allait décider de son sort; il répondait à des questions imaginaires, il expliquait tout haut les passages demandés, il les commentait avec une hésitation inquiète. Les camarades de classe venaient l'un après

Digitized by Google

l'autre à son chevet et s'en retournaient le cœur serré en secouant la tête; tout espoir était visiblement perdu.

Moi, j'avais obtenu de ne le point quitter et je suivais les rapides progrès de cette agonie délirante. Bientôt les forces s'affaiblirent; le malade ne s'agitait plus; sa voix alanguie répétait confusément quelques vers de Virgile qu'il avait particulièrement aimé. On eût dit que tous les autres, poëtes, orateurs, historiens, avaient abandonné le mourant, et que le berger de Mantoue était seul resté, murmurant à son oreille quelques fragments de mélodie, comme une mère qui endort son enfant. Dans le flux et le reflux des vagues pensées qui traversaient cette agonie, chaque vers balbutié semblait une rapide allusion ou un fugitif souvenir. Tantôt quelque gracieux tableau de son enfance surgissait dans ce dernier rêve, et il répétait tout bas :

J'allais entrer dans ma douzième année; je pouvais
Déjà atteindre de mes mains les fragiles rameaux*.

Puis un plus tendre souvenir succédait, une douce figure passait confusément devant ses paupières à demi closes, sa voix bégayante laissait tomber le passage si connu :

Commence, jeune enfant, à reconnaître ta mère en lui souriant**.

Et comme je me penchais sur lui pour m'efforcer de lui imposer doucement silence, il reprenait d'un accent plus élevé :

Continuons en chantant; les chants abrégent la route***.

Mais presque aussitôt, pris d'une subite défaillance, il

* Alter ab undecimo tam me jam ceperat annus
Jam fragiles poteram a terra contingere ramos.
** Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.
*** Cantantes licet usque (minus via lædat) eamus.

Digitized by Google

refermait ses paupières appesanties, et sa voix mourait en bégayant l'adieu du poëte :

Assez ; l'ombre est fatale à ceux qui chantent *.

Ce furent les derniers mots que l'on put distinguer. Le malade tomba bientôt dans cette somnolence convulsive qui précède la séparation suprême ; une nuit encore se passa, mais le lendemain le râle s'éteignit insensiblement, et quand le médecin arriva, tout était fini.

Le collége entier alla conduire le mort à sa dernière demeure. C'était la première fois que je voyais descendre dans la terre quelqu'un dont j'avais touché la main, que j'avais senti vivre comme moi. Tous les détails me sont encore présents. Le jour était clair et froid ; les campagnes, récemment labourées et tachées de neige, avaient l'apparence d'un immense suaire noir semé de larmes blanches ; les prêtres, qui marchaient en tête, chantaient les hymnes funèbres ; entre chaque verset il y avait une pause, et l'on n'entendait que le bruit de nos pas sur la route gelée. Enfin nous arrivâmes au cimetière. Le cercueil fut déposé à côté de la fosse, et, tandis que les fossoyeurs se consultaient à voix basse, il y eut un assez long silence. Je regardais le trou sombre où le compagnon de mes études et de mes jeux allait disparaître ; un petit oiseau saisi par le froid chantait plaintivement, à quelques pas, sur la branche dépouillée d'un saule pleureur. Aussi loin que mon regard pouvait s'étendre, il n'apercevait que des tombes à demi enfouies sous la neige ou des croix penchées auxquelles les glaçons pendaient comme des larmes ! Jusqu'alors je m'étais tenu ferme ; mais cet ensemble froid, triste et mort me donna le fris-

* Surgamus, solet esse gravis cantantibus umbra.

Digitized by Google

son; je sentis mon cœur se gonfler; je m'éloignai brusquement pour me mêler aux derniers rangs.

Le bruit du cercueil qui frôlait la fosse me fit retourner malgré moi; j'entendis la terre s'ébouler, je vis les porteurs retirer avec effort les cordes qui grinçaient sous la lourde bière; puis la voix des prêtres se fit entendre de nouveau, le dernier adieu fut adressé au mort, et les fossoyeurs commencèrent à rejeter sur lui la terre tandis que nous passions l'un après l'autre.

Au moment où j'arrivai, on n'apercevait plus qu'un des bouts du cercueil; il se dressait du fond de la fosse, comme si le trépassé eût fait un effort, dans l'enveloppe de chêne, pour sortir de son lit funèbre. Je tressaillis, et dans mon trouble mon pied trébucha; j'aurais glissé dans la tombe encore entr'ouverte sans un bras qui me retint. C'était celui de notre excellent professeur.

« Prenez garde! dit-il avec une douce tristesse; c'est assez d'un, c'est trop! »

Puis il se retourna vers le cercueil qui allait disparaître: il découvrit lentement sa chevelure blanche, et adressa à celui que nous ne devions plus revoir, dans la langue qu'il savait si bien, le salut des combattants du cirque à César :

« *Ceux qui doivent mourir te saluent**. »

Les jours suivants furent tristes. Quand le Dauphin était là, bien peu y pensaient; mais depuis qu'il avait disparu, tous les yeux semblaient le chercher. Sa seule place vide occupait plus que toutes les places remplies.

Moi surtout, je ne pouvais m'accoutumer à ce départ. Il fallut pour cela bien des jours; enfin le temps fit son office. Près d'un mois s'était écoulé: un nouveau venu

* Morituri te salutant.

Digitized by Google

avait remplacé l'absent, chacun s'était repris à ses habitudes, lorsqu'un jour, au milieu de la récréation qui suivait le dîner, un mot courut tout à coup de proche en proche, et, bien que prononcé à demi-voix, il nous arrêta comme un cri :

« La mère du Dauphin ! la mère du Dauphin ! »

Tous les jeux furent suspendus ; tous les regards s'étaient tournés du même côté.

La veuve traversait la cour, toujours vêtue de noir, mais plus pâle et plus courbée. Derrière elle marchait le garçon de salle portant ce qui pouvait lui rappeler son fils : des livres, un violon, quelques cahiers remplis de son écriture. La pauvre femme se retournait à chaque instant vers ces tristes richesses dans la crainte de les perdre encore. Arrivée près de nous, elle s'arrêta ; son œil se promena dans nos rangs, comme si elle eût espéré y découvrir quelque trace plus vivante de son fils ; elle semblait demander ce qui pouvait le lui mieux rappeler, chercher les endroits où il avait coutume de se tenir, ceux d'entre nous qu'il préférait. Un instant je crus qu'elle allait nous parler ; elle avait fait un pas vers le groupe où je me trouvais, mais l'effort était sans doute trop grand ; elle s'arrêta brusquement, rabattit son voile noir, et traversa la cour d'un pas hâté.

Nous la suivîmes des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis nous nous regardâmes, et on se sépara sans rien dire.

Hélas ! quelques années auparavant, nous l'avions tous vue passer là, tenant par la main l'enfant qu'elle n'avait sevré de son lait que pour l'allaiter de tendresse ; nous l'avions vue revenir six fois pour jouir de ses triomphes. Mère trop confiante, elle avait livré au collége le fruit de ses douleurs et de ses veilles, les sacrifices de son passé,

Digitized by Google

les récompenses de son avenir, et le collége ne lui rendait que quelques livres désormais sans maître avec l'adresse d'une tombe.

Ce souvenir, qui m'est revenu à propos du volume de Virgile que j'ai dû feuilleter pour mon petit-fils, m'a fait faire un retour sur ma destinée. J'ai pensé que moi aussi j'aurais pu mourir au moment où finissaient les ennuis de l'apprentissage et où allait commencer la moisson. Les poëtes m'auraient sans doute envié de m'endormir ainsi, dès l'aurore, les mains pleines de fleurs et enseveli dans mes illusions de jeunesse, doux et splendide linceul! Mais moi, mon Dieu! qui ai toujours regardé ta création avec amour, je te sais gré de m'avoir laissé en jouir. Que d'autres soient amoureux de la mort, je te remercie de m'avoir donné la vie. Sois béni, toi qui m'as fait connaître les enivrements des jeunes années, les tremblements de la tentation et la joie sereine du devoir victorieux. Mourir à l'entrée de l'existence, c'est s'arrêter sur le seuil, le bâton de voyageur à la main. Les autres passent en chantant; ils parlent de grands fleuves, de cités merveilleuses, de riantes contrées, et nous, une main fatale nous tire en arrière; une voix nous dit: — Tu ne les verras pas. Moi, du moins, je les ai vus; j'ai lu tous les chants de l'épopée dont tant d'autres ne connaissent que la préface; j'ai poursuivi jusqu'au bout ma tâche humaine, en m'efforçant de braver tour à tour la pluie ou le soleil, et de ne pas m'oublier sous les doux abris; aussi je répète parfois tout bas, avec une humble fierté, ces vers d'un poëte contemporain, sur la destinée de l'homme:

Fermier d'un champ qu'à ferme il sait tenir,
Lassé, mais fort d'un travail salutaire,
Le laboureur rentre au toit solitaire:
Calme, il s'endort, voyant la nuit venir.

Digitized by Google

Et nous, songeons au jour qui va finir ;
Nous, laboureurs, que Dieu mit sur la terre
Pour féconder cette moisson austère
Qui croît dans l'âme, et qu'on doit lui fournir.

Fendons du soc une ingrate nature ;
Semons, semons la richesse future ;
Loin du bon grain jetons l'herbe qui nuit.

O travailleurs ! tandis que le jour dure,
Acquittons-nous d'une tâche si dure,
Pour bien dormir dans l'éternelle nuit *.

Est-il vrai que la tâche soit *si dure?* Ce laboureur dont parle le poëte n'y trouve-t-il donc que tourments et sueurs? N'a-t-il pas aussi la gaieté de l'aube, le repos du milieu du jour sous ses pommiers, le pain bis mangé au bout du sillon devant sa moisson jaunissante ; et, à l'heure du retour, les chants des femmes mêlés aux rires des enfants? Si son toit est aujourd'hui solitaire comme le mien, il y reste les souvenirs de la jeunesse, sylphes riants dont la troupe invisible chante autour de son cœur. — Non, non, Dieu n'a pas fait la vie plus lourde que nous ne pouvons la porter. Il y a semé assez de douceur pour en faciliter les devoirs : aussi, quand nous paraîtrons devant lui, ne croyons pas qu'il suffise de répondre comme cet homme à qui l'on demandait ce qu'il avait fait pendant la terreur. — Rien ; j'ai vécu.

* Boulay-Paty, volume de Sonnets qui a obtenu un prix de l'Académie française.

Digitized by Google

XVIII

LES CLASSIQUES.

La nécessité de fournir à Henri les livres que réclament ses études, m'a fait fouiller un coin de ma bibliothèque depuis longtemps mis en oubli. J'y ai retrouvé tous mes vieux auteurs; je me suis mis à feuilleter debout et à bâtons rompus. D'abord je passais dix pages, puis deux, puis le revers seulement, puis rien, et la lecture se prolongeant, il fallut m'asseoir.

Les heures ont succédé aux heures, la nuit est venue; j'ai allumé ma lampe et j'ai prolongé la veille.

Le lendemain, j'étais levé plus tôt que de coutume pour recommencer; enfin une grande résolution a été prise : je me suis décidé à relire toute cette vieille littérature négligée pendant cinquante ans au profit d'arides recherches. Voilà mon esprit remis en nourrice chez les Grecs et les Romains.

Naguère, quand j'étais tenté par un livre d'art ou de fantaisie, si j'y demeurais pris, c'était comme Renaud dans le palais d'Armide : j'avais honte de ma faiblesse, je m'en cachais; chaque coup qui sonnait à ma pendule me semblait un appel et un reproche. Aujourd'hui tout est changé : je ne suis plus *prisonnier dans le cercle des heures;* le monde de l'intelligence m'ouvre ses mille allées où je puis errer à loisir. Revoyons donc ces régions fleuries pas à pas, sans nous presser; le temps et l'espace sont à moi.

Je ne connais plus mes auteurs grecs et latins, même ceux dont je puis réciter encore de longs passages; je les avais retenus, je ne les avais point compris.

Digitized by Google

Et le moyen qu'il en soit autrement dans cette étude sans amour des livres antiques, quand l'esprit inattentif de l'écolier s'arrête à la surface, interroge avec le lexique, écoute avec la grammaire? Tandis que ses yeux suivent la lettre moulée, que sa mémoire retient le mot, que sa main écrit l'explication, lui-même est absent : il s'égare là-bas, sur la route poudreuse où galope le cavalier; là-haut dans ces nuées qui prennent la forme de ses rêves; ici près, dans la cour ombreuse où chante la servante : aussi ne lui demandez pas de pénétrer le sens des pensées qu'il traduit; c'est un somnambule qui n'a point conscience de sa propre action.

Lorsque j'étais au collége, un de mes camarades de classe, charmant rêveur qui serait peut-être devenu un grand poëte si la nécessité n'en eût fait un mauvais homme de loi, traduisait près de moi la fable de l'*Homme et la fourmi*. Il en était au passage où l'auteur latin raconte la chute de l'insecte dans une petite fontaine, *decidit in fonticulam*. L'écolier feuilletait nonchalamment le dictionnaire, tandis que son esprit se promenait ailleurs; il trouva enfin le mot :

FONTICULA, diminutif...

Il n'en lit pas davantage : le dictionnaire est refermé; il prend sa plume en bâillant et écrit, sans hésitation, que *la fourmi tomba dans un diminutif*. — Le soir, à la lecture de la copie, vous devinez les éclats de rire; le sobriquet de *Fonticula* fut donné au traducteur d'un commun accord, et lui est resté sans qu'il ait su le glorifier, comme Tullius celui de Cicéron *.

Mais de tous ceux qui le raillaient alors, lequel eût pu se dire innocent de quelque sottise semblable? N'avions-

* Nom qui signifiait *pois chiche*.

Digitized by Google

nous pas tous traversé cette merveilleuse féerie de l'art grec et latin avec l'indifférence distraite de l'enfant qui, porté au milieu des merveilles alpestres, ne s'occupe que d'une fleur ou ne voit qu'un papillon? Triste destinée des chefs-d'œuvre antiques prédite par Horace, lorsque, parlant à ses vers, il leur dit : « Dès que les mains du vulgaire auront souillé vos marges, vous irez dans quelque quartier perdu moisir aux mains d'un magister qui bredouille la syntaxe aux marmots. »

Mais les marmots ne sont point seuls à méconnaître les pages immortelles. Plus tard, combien de leurs beautés nous échappent encore. Chaque âge lit avec ses préoccupations exclusives. Ce que nous cherchons dans un livre, c'est bien moins l'auteur que nous-mêmes.

« Écris-moi chaque jour le vers qui te frappe dans ton poëte favori, disait un sage, et je te ferai l'histoire de ton âme. »

Mais avec l'expérience le choix s'étend, plus de points arrêtent nos yeux ; le soleil de la vie semble grandir lentement et éclairer d'année en année, dans les œuvres sublimes, quelque coin jusqu'alors obscur pour nous. Voilà pourquoi le vieillard qui ne s'est pas muré dans la tombe en voit plus nettement l'ensemble, en distingue mieux les détails. Ayant tout vu, tout senti, il n'est étranger à aucune perspective ; il résume en lui toutes ces émotions par le souvenir. Chaque âge n'écoutait qu'une note du grand clavier, lui les a toutes successivement entendues.

Je l'éprouve vivement, pour ma part, en reprenant possession des vieux auteurs. Enfant, je n'y voyais, comme Chrysale dans son *grand Plutarque à mettre des rabats*, que des ustensiles intellectuels où l'on avait mis le Dictionnaire de Boudot et le Despautère ; j'y cherchais *la*

Digitized by Google

formation des temps avec les règles du QUE *retranché!* Aujourd'hui je ne songe qu'à ce qu'ils disent; je suis leur pensée, j'étudie leur accent: ce ne sont plus pour moi des répétiteurs de grammaire; c'est un sénat où les plus grands poëtes, les plus éloquents orateurs, les plus graves historiens, les plus profonds philosophes, prennent tour à tour la parole et m'enchantent.

Voici les Grecs d'abord. Quelle élégance dans leur force! que de clarté dans leur fantaisie, de précision dans leur ingéniosité! Chez eux, l'art littéraire ressemble à l'architecture, à la statuaire, dont les fins contours se dessinaient nettement sur le ciel limpide; tout est taillé en marbre, et le jour brille au fond!

Les Latins sont déjà moins spontanés; leur atmosphère plus trouble laisse entrevoir la forme un peu confusément: l'œuvre d'art n'est plus l'enfant qui vient au monde d'un seul jet et revêtu de ses grâces divines; c'est un labeur souvent repris et pour lequel on s'efforce. Mais quel charme encore! quel flot abondant et toujours renouvelé! La phrase grecque chantait, la période latine parle; là-bas c'était la jeunesse de l'intelligence avec son lyrisme, ses expansions, sa gaieté folle; ici c'est la virilité avec sa poésie modérée, l'éloquence des affaires et le sourire prudent.

Mais ce qui me frappe des deux côtés, c'est ce culte de la parole et ce goût du bien dire. Qui donnait donc à ces nations le loisir de sculpter et de polir le langage? Où était la classe illettrée chez ce peuple dont les marchandes d'herbes reconnaissaient Théophraste pour un étranger, *parce qu'il parlait trop purement*? Derrière les applaudisseurs de Sophocle ou les auditeurs de Cicéron, qui donc labourait, taillait la pierre, forgeait le fer? — Demandez à Spartacus.

Digitized by Google

XIX

Le bonhomme Bouvier est venu me parler pour son neveu déshérité par madame Lourière, malgré mes efforts. Le jeune homme a perdu l'espoir de faire agréer maintenant sa recherche par la famille de celle qu'il aime; s'il veut l'obtenir un jour, il faut qu'il songe à s'avancer. La persistance à végéter, du prix de quelques leçons, dans la petite ville qu'il habite, ne le conduirait à rien; il s'est décidé à ne pas attendre plus longtemps la fortune qui ne peut venir, et à aller à sa rencontre.

Il a fallu, pour cela, une longue délibération avec lui-même. Là-bas, il était près de la jeune fille qu'il a choisie; à défaut d'espoir de l'obtenir, il avait la joie de la voir et de lui parler; mais il a compris que, s'il s'endormait dans cette douce habitude, il sacrifierait la réalité du bonheur à son ombre : aussi, en apprenant que monsieur le comte de Rovère cherchait un précepteur pour son petit-fils, s'est-il décidé à s'offrir; mais il fallait un présentateur, un répondant près du comte, et le vieux Bouvier a pensé à moi.

Je ne connais monsieur de Rovère que très-légèrement; mais mon titre d'ancien professeur et mon âge me donnent certains droits; je puis, sans outrecuidance, supposer que ma recommandation sera de quelque poids. Je me décide donc à voir le comte.

Il habite, au centre de la ville, un vieil hôtel bâti dans le fond d'une cour. C'est une de ces architectures sans caractère, qui paraissent vieilles plutôt qu'antiques : grandes fenêtres défendues au rez-de-chaussée par des grilles, aux étages supérieurs par des volets; larges portes garnies de gros boulons de fer, cour pavée de petits grès

Digitized by Google

pointus, perron de granit; nul ornement, aucune verdure; tout est rigide et froid, tout vous ennuie d'avance.

Je frappe à la porte d'entrée (car on en est toujours au heurtoir chez le comte); un vieux domestique vient m'ouvrir; il est maigre, coiffé à l'oiseau royal, et porte une livrée de coupe ancienne.

Je demande monsieur de Rovère en me nommant; le domestique s'incline, ouvre une porte et m'annonce.

J'entre dans un immense salon à panneaux tendus de damas rouge et encadrés de boiseries grisâtres, formant une guirlande de fleurs, de lyres et de lacs d'amour maigrement sculptés; l'entre-deux des panneaux est occupé par des miroirs d'attache étroits et élevés; des bergères et des fauteuils à pieds grêles composent l'ameublement; le plafond est orné de trois petits lustres avec pendeloques de cristal.

A mon nom, monsieur le comte s'est levé et est venu à ma rencontre. C'est un vieux gentilhomme qui a conservé les vestes à longues poches sous l'habit à la française, et la culotte en casimir bouclée sur le bas de soie. Il a le grand air des gens accoutumés au commandement, et l'extrême politesse qui arrête la familiarité.

Après m'être laissé conduire par lui à un fauteuil, je m'aperçois que la table de jeu est dressée, et que plusieurs habitués de monsieur de Rovère font une partie de tarot.

Il y a d'abord la vieille chanoinesse allemande, dont la vie entière gravite entre un jeu de cartes et son petit chien Zéphyr; puis le chevalier, auteur d'une pièce de vers imprimée jadis dans le *Mercure*, et qui, ayant pris la peine d'avoir de l'esprit une fois dans sa vie, a pensé qu'il pouvait se reposer jusqu'à sa mort. Plus loin sont les deux cousins du comte, dont l'histoire est achevée quand on a dit qu'ils faisaient partie de l'émigration; la veuve du

Digitized by Google

président, qui naguère était bègue seulement, mais que voilà sourde; enfin le docteur, espèce de spectre qu'on serait en deuil de tous les malades qu'il a soignés.

Je m'excuse de déranger cette noble compagnie, et, prenant le comte à part, je lui expose brièvement l'objet de ma visite.

Son petit-fils réclame, en effet, un précepteur, et ce que je lui dis de mon protégé paraît lui convenir; mais il m'avoue, avec une aristocratique négligence, qu'il est peu versé dans ces questions, et qu'il s'en remet à l'appréciation de monsieur l'abbé de Riol. Je me lève en répondant que je verrai l'abbé; mais monsieur de Rovère me dit qu'il va venir; il m'engage à l'attendre. L'espoir de terminer sur-le-champ me tente, et j'accepte, à condition que le comte reprendra les cartes.

Afin de lui laisser toute liberté, je demande la permission de me chauffer; je m'approche de la cheminée qui flambe à l'autre bout du salon, et je me mets à feuilleter une brochure pendant que le jeu recommence.

L'histoire fait généralement remonter l'invention des cartes à Charles VI, dont on essaya de distraire ainsi la démence: je comprends cette origine. La vue d'images grossièrement coloriées, leurs évolutions inattendues, leurs simulacres de bataille, semblent particulièrement propres à occuper un fou ou des enfants. Je m'explique encore qu'on en ait fait le prétexte d'une réunion régulière, la trêve du travail; mais comment certaines gens ont-ils pu s'y complaire et s'y oublier comme le fumeur d'opium dans son ivresse somnolente?

Monsieur le comte et ses partners en étaient là: les cartes reprises, tous semblèrent oublier le monde réel pour vivre seulement des péripéties et des aventures que le jeu leur créait. Engagés dans ce puéril roman, ils ne

Digitized by Google

voyaient plus rien en dehors. Non que ce fût la passion du joueur qui court après une proie toujours fuyante : on eût dit plutôt la manie d'esprits paresseux échappant systématiquement à la fatigue de penser. Dans cette compagnie d'hommes et de femmes qu'avait dû cultiver le loisir et qui avaient reçu les enseignements d'une longue existence, pas un mot n'était prononcé en dehors des annonces du jeu. A voir tous ces visages sérieux autour de cette table parsemée de petits cartons ; à entendre ces voix monotones laissant tomber, de loin en loin, un mot étrange qui n'éveillait dans l'esprit aucune pensée, on eût dit quelque assemblée de nécromants sortis de la tombe pour reprendre leurs conjurations. Seulement, la terreur manquait ; ces morts ennuyaient au lieu d'effrayer.

Eux-mêmes semblaient s'engourdir de plus en plus. Leurs yeux étaient fixes, leurs traits immobiles, les voix confuses, les mouvements lents et automatiques. Évidemment toutes ces âmes dormaient.

Soit contagion, soit influence de la chaleur, je sentis à mon tour une espèce de torpeur couler dans mes veines ; mes paupières commençaient à s'alourdir, quand la porte s'ouvrit doucement. Le domestique parut portant un plateau chargé de verres d'eau sucrée.

Lui aussi paraissait soumis à l'action générale ; il s'avança d'un pas de spectre, fit le tour de la table en présentant silencieusement le plateau sans qu'aucune main se tendît, puis reprit mécaniquement son chemin vers la porte. Au moment où il passait devant moi, je fis un effort pour secouer ce magnétisme de l'ennui, et, l'arrêtant, je pris un verre sur le plateau.

Cet acte inattendu d'existence sembla réveiller le valet fantôme. Il recula saisi, le verre m'échappa, et, au bruit, tous les joueurs se retournèrent avec une exclamation ;

Digitized by Google

j'avais rompu l'enchantement du château de la *Belle au bois dormant !*

Je ne savais trop comment m'excuser, lorsque l'arrivée de l'abbé de Riol vint me tirer d'embarras. Le comte me présenta en faisant connaître le motif de ma visite, et je conduisis l'abbé dans l'embrasure d'une des croisées pour lui tout expliquer.

Il m'écouta sans autre réponse qu'un *hum!* sourd dont il accompagnait toutes mes paroles. L'abbé était un habitué du logis dont le sommeil l'avait gagné. Il donnait seulement, par respect humain, à son engourdissement un air de méditation. Prenant son silence pour de l'hésitation, je revins dix fois sur mes éloges du jeune homme, sur sa capacité, sur ses bons sentiments; enfin, à bout de patience, je demandai un peu brusquement à l'abbé s'il pensait qu'on dût agréer ses services. Il fit un soubresaut, et parut sortir de sa sieste intellectuelle.

« Mais... je n'y vois pas... d'inconvénient, dit-il en levant sur moi un œil vague. Vous savez sans doute qu'il s'agit de partir avec le jeune vicomte pour l'Italie. »

Je l'ignorais; mais je répondis que ce ne serait pas vraisemblablement un obstacle pour mon protégé.

« Alors, qu'il vienne me voir, reprit l'abbé; monsieur le comte voudrait presser le départ de son petit-fils. »

Je me hasardai à demander si c'était une raison de santé qui l'obligeait à cet exil.

« Sa santé ne peut qu'y gagner, répliqua monsieur de Riol; mais la véritable raison du départ, c'est que le jeune vicomte a le sang trop vif; il court, il parle haut, il chante...

— Et cela gêne monsieur de Rovère, ajoutai-je; fort bien, je comprends. »

En effet, j'avais compris. Comment supporter au milieu

Digitized by Google

de ces ombres l'activité joyeuse d'un enfant? Ses éclats de rire troublaient leur somnolence sans rêve. — Hors d'ici ceux qui vivent! laissez les morts jouer tranquillement au tarot sur leur linceul!

Je me suis hâté de prendre congé et de sortir : cette atmosphère sépulcrale me pesait; j'avais besoin de retrouver au dehors la pensée, le bruit et le mouvement.

Il est donc vrai que la vieillesse se plaît quelquefois à hâter elle-même la marche du temps ; qu'elle se retire de la vie avant d'être dans la tombe ; qu'elle refuse d'imiter Caton, qui voulait conserver jusqu'au dernier jour sa part d'activité, ne s'éteindre qu'à force de brûler, et arriver « par la satiété de la vie à la maturité pour la mort. »

Dieu me garde de ce suicide! je veux jouir jusqu'au bout de ce que Dieu m'a donné ici-bas, être homme aussi longtemps qu'il n'aura point décidé que je sois autre chose.

L'existence bien remplie est la meilleure préparation à l'éternel repos. Le poëte Lucrèce l'a dit dans des vers admirables : « Si ton âme ingrate n'a pas laissé échapper les flots du bonheur comme un vase sans fond, convive rassasié, sors satisfait du festin de la vie. » Oui, *satisfait*, car jouir des biens du monde n'est pas s'y borner ; moi aussi je regarde au delà, par-dessus les jours, et j'aspire aux horizons inconnus; mais, sûr d'arriver, pourquoi dédaignerais-je les beautés de la route et les douceurs du char qui me transporte? Mon attache à ce monde n'est point le mépris de l'autre ; je répète souvent les paroles que prête Cicéron à son héros dans le *Dialogue sur la vieillesse :* « Le jour de mon départ, il ne serait point facile de me retenir ici-bas, et je ne voudrais pas être refondu comme Pélias, si quelque dieu croyait me faire largesse en me proposant de rebrousser chemin jusqu'à

Digitized by Google

l'enfance, et de vagir une seconde fois dans les langes. Je le refuserais sans hésitation, et je ne voudrais pas, quand la lice est parcourue, être rappelé de la borne au point de départ.... Non que je prétende déprécier la vie, comme l'ont fait souvent certains philosophes; je ne me repens pas d'avoir vécu, parce que je crois avoir vécu de manière à ne pas être né en vain; mais je sortirai de l'existence comme d'une hôtellerie, et non comme d'une demeure. La nature a donné à l'homme le monde terrestre pour qu'il s'y arrête; il ne le condamne pas à y rester. Oh! le beau jour que celui où je m'éloignerai de cette foule et de cette fange pour aller rejoindre l'assemblée céleste, le divin sénat des âmes! »

XX

SOLITUDE.

Hier, Henri et Blanche sont repartis; ce moment m'a été douloureux. Depuis six semaines qu'ils habitaient sous mon toit, je m'étais si bien accoutumé à leur présence! Voilà que tout va redevenir désert et muet autour de moi.

Au moment de la séparation, je les ai conduits au petit salon, où j'avais rangé sur une table ce qui avait paru les tenter pendant leur trop court séjour : la boîte de travai dont se servait ma chère trépassée, des livres, des gravures. J'aurais voulu leur faire tout emporter, comme si j'eusse espéré qu'une partie de mon âme pourrait les suivre avec tant d'objets auxquels elle semblait unie par le souvenir.

Quand il a fallu se quitter, Blanche a versé beaucoup

Digitized by Google

de larmes ; elle répétait sans cesse qu'elle voulait revenir ; elle se suspendait à mon cou avec des exclamations caressantes. Henri, qui tenait ma main, était plus silencieux ; mais, à l'altération de ses traits, j'ai pu juger qu'il faisait effort pour comprimer son émotion. Enfin il a fallu se séparer. Je les ai conduits jusqu'à la voiture où les attendait l'ami auquel je devais les confier. Là, il y a encore eu des embrassements, des larmes, des promesses ; enfin chacun a pris sa place, le postillon a rassemblé les rênes, et le pavé s'est ébranlé sous la lourde diligence.

Les deux enfants sont restés penchés à la portière tant qu'ils ont pu m'apercevoir, agitant leurs petites mains en signe d'adieu ; enfin l'attelage a brusquement tourné la place, et tout a disparu : un instant encore j'ai entendu le bruit des roues, le claquement du fouet, puis le silence s'est fait.

Ils étaient partis pour ne jamais me revoir peut-être ; car chacun de mes jours d'existence est maintenant un délai de grâce.

A cette pensée, mon cœur a éclaté dans une explosion d'heureux souhaits.

« Allez, chères créatures qui venez d'égayer ma solitude, et qui avez traversé mon déclin comme un doux rayon d'aurore : puissent toutes les bénédictions descendre sur vous ! Ayez la santé qui donne une saveur à la vie, la paix qui permet d'en jouir, l'amour du devoir qui lui sert de pôle, l'acceptation qui brise ses aiguillons. O mon doux couple d'hirondelles, qui avez suspendu, pendant quelques semaines, votre nid sous mon toit et réjoui mon foyer par vos gazouillements, puissiez-vous ne traverser que des ciels purs et rencontrer partout, sur votre route, le printemps ! »

Tout en leur adressant ces adieux dans ma pensée, j'ai

Digitized by Google

regagné lentement mon logis. Le jour se levait à peine, la ville n'était pas encore éveillée, et je n'ai rencontré, dans les rues silencieuses, que le médecin qui courait à la hâte vers quelque malade, et le petit chariot de la laitière dont les grelots tintaient au loin dans la brume.

Je suis arrivé à mon seuil le cœur serré. Monsieur Baptiste guettait sans doute mon retour, car, avant que j'eusse sonné, la porte s'est ouverte. Je suis entré dans mon cabinet de travail ; le feu était déjà allumé, mon fauteuil à sa place, et on avait posé, sur le petit guéridon, le livre dont j'ai commencé la lecture.

Bientôt l'ami Roger a paru ; il était averti du départ de mes petits-enfants, et venait, pour me tenir compagnie, déjeuner avec moi.

J'ai été touché de cette affectueuse sollicitude du serviteur et de l'ami ; j'ai compris qu'après tout, je ne demeurais point seul, et que je devais songer, non à ce que j'avais perdu, mais à ce qui me restait.

XXI

LA PARALYTIQUE.

Armand est venu me remercier de l'avoir recommandé à monsieur de Rovère ; il a vu l'abbé, tout est convenu, et, dans quelques jours, il part avec le jeune vicomte.

Bien qu'il ait désiré obtenir cette place de précepteur, l'absence lui est visiblement pénible ; il laisse derrière lui la jeune fille qu'il aime sans avoir pu obtenir aucune promesse de la famille, et dans l'ignorance de ce qu'il trouvera au retour. J'ai deviné ses inquiétudes à quelques mots qui lui sont échappés ; mais je n'ai point voulu le

Digitized by Google

laisser voir. Provoquer une plus intime confidence, c'eût été l'entretenir dans sa préoccupation, m'obliger en quelque sorte à m'entremettre ; j'ai craint d'accepter une responsabilité dont je ne pouvais apprécier d'avance la gravité, et de nourrir des espérances impossibles à réaliser. Je me suis tenu dans une prudente réserve ; seulement, j'ai promis au jeune homme de revoir monsieur l'abbé de Riol pour les conditions d'argent qu'il n'a point osé débattre. Il m'a quitté en me remerciant avec effusion, et répétant qu'il devait à ma démarche d'avoir été agréé ; monsieur de Rovère le lui a déclaré sans détour. Il est donc vrai que, vieux, pauvre et obscur, on peut encore être un appui. . . . . .

Je suis allé porter à Armand l'acte passé en son nom avec monsieur le comte, et qui règle les détails de son engagement. Il m'avait donné l'adresse de sa marraine, chez laquelle il est descendu. J'ai monté un escalier tortueux dont les marches sont bosselées de boue durcie, et qui n'a pour rampe qu'une corde polie par le frottement. La montée était si rude que j'ai dû m'arrêter à chaque palier jusqu'au quatrième ; j'ai enfin trouvé la porte indiquée.

J'ai frappé ; une voix étrange, qui ressemblait à un glapissement, a murmuré des mots inintelligibles ; j'ai pressé le loquet, poussé la porte, et je me suis trouvé dans une grande chambre obscure garnie de meubles disparates par la forme et l'élégance. Quelques fauteuils en damas de soie, assez bien conservés, étaient rangés entre deux lits antiques à rideaux déteints ; de grossiers escabeaux de bois rampaient aux pieds d'un secrétaire d'acajou à garniture de cuivre doré ; dans le foyer brûlait un de ces feux méthodiquement chétifs, si énergiquement appelés par le peuple *feux de veuve*, et devant les

Digitized by Google

tisons, qui brûlaient lentement sous la cendre, avait été roulée une vaste *ganache*, où je distinguai enfin une forme humaine sans mouvement.

C'était une vieille femme, la marraine de mon jeune protégé sans doute ; mais tellement ravagée par l'âge et les infirmités que l'œil hésitait un instant à retrouver en elle une créature vivante. La paralysie, qui la clouait sur son fauteuil, avait depuis peu gagné la tête elle-même, et enchaînait à moitié sa parole bégayante.

Au bruit que je fis en m'approchant, elle tourna vers moi un visage de momie, et demanda de sa voix entrecoupée :

« Qui est là ? »

Je remarquai alors la pâleur fixe des prunelles, et je compris qu'elle était aveugle.

« Mademoiselle Renaud ? demandai-je.

— C'est moi ! » glapit la paralytique.

Je me nommai ; les muscles de son visage tressaillirent ; c'était la seule chose qui, chez elle, fût encore douée de mouvement. Elle voulut balbutier quelques mots ; mais sa voix sortait en bouffées inégales, comme poussée par un effort intérieur. Je compris pourtant que son filleul était sorti et qu'elle me priait de l'attendre ; elle s'excusa, avec une visible affliction, de ne pouvoir m'offrir un siége. Je coupai court à ses regrets en prenant moi-même un fauteuil que je poussai près du sien.

Mademoiselle Renaud me remercia alors de ce que j'avais fait pour son filleul. Je m'accoutumais insensiblement à son étrange accentuation ; je comprenais plus facilement ; j'arrivai à séparer la voix des paroles, et je fus surpris de trouver celles-ci plus choisies que je ne l'aurais supposé. Mademoiselle Renaud arrondissait sa phrase avec une certaine élégance arrangée ; elle employait le

Digitized by Google

mot dans son acception classique en y joignant l'épithète obligée; on sentait enfin, au fond de tout ce qu'elle disait, l'association de la grammaire et de la rhétorique.

J'en fus moins étonné lorsque j'appris, dans le cours de l'entretien, qu'elle avait donné ailleurs des leçons de français pendant quinze années.

C'était, comme je pus le comprendre, une pauvre fille élevée loin du monde, dans les *bonnes lettres*, par un père qui, après avoir passé sa vie à négliger ses affaires pour étudier à fond les *Éléments de littérature* de Marmontel, et les *Tropes* de Dumarsais, l'avait laissée sans famille, sans amis et sans ressources, à un âge où les chances d'établissement étaient déjà perdues pour elle. Heureusement qu'elle possédait deux trésors supérieurs à toutes les dots : le courage et la sérénité. Elle ne songea ni à se désespérer ni à se plaindre ; le temps lui manquait pour cela ; il fallait avant tout faire face à la vie en s'assurant le pain journalier.

Elle accepta d'abord toutes les écolières qui lui furent offertes; puis sa consciencieuse application la fit connaître, et ses leçons devinrent plus fructueuses ; enfin, à force de travail, elle avait réussi à amasser quelques épargnes lorsque la maladie l'avait frappée.

Dans l'espoir que le repos et l'air de la campagne rendraient possible sa guérison, elle avait accepté l'offre du père Bouvier, et était venue habiter son pauvre cottage ; mais loin de recouvrer ses forces, elle les avait vues s'éteindre de jour en jour, et en était arrivée à cette mort vivante que j'avais sous les yeux.

J'appris toute cette histoire successivement, et en mots entrecoupés, complétant ce qu'on omettait, devinant ce qu'on ne pouvait dire.

Mademoiselle Renaud acceptait son immobilité comme

Digitized by Google

elle avait accepté l'action, sans retours, sans murmures. Vaillante par simplicité, elle s'arrangeait dans l'épreuve, n'en demandait compte à persone, ne regardait jamais en avant, et réunissait toutes ses forces contre les souffrances de chaque seconde.

La seule privation qui lui parût difficile à supporter était celle de ses livres favoris ; elle m'indiqua de la main une petite armoire vitrée où ils se trouvaient encore rangés, mais désormais inutiles pour elle.

« Omar a passé par ici, balbutia-t-elle avec une sorte de gaieté ; je suis maintenant comme le genre humain après le brûlis de la bibliothèque d'Alexandrie ; il ne me reste que le souvenir confus de ce que les grands écrivains avaient transmis à la postérité.

— Quelqu'un ne peut-il vous les relire ?

— Mon filleul le fait depuis son arrivée ; mais il va bientôt me quitter, et lui parti, le silence reviendra.

— Non pas, si vous le permettez, repris-je ; c'est moi qui vous enlève votre lecteur, souffrez que je le remplace. »

Un léger frémissement agita les traits de la paralytique.

« Vous, monsieur ! balbutia-t-elle ; savez-vous bien ce que vous proposez ? Perdre vos heures dans ce tombeau... avoir toujours devant vos yeux une pauvre morte qui ne pourra pas même vous remercier... Ce serait trop accepter de qui ne me doit rien... je ne veux pas.

— Et moi je l'exige, ai-je repris en saisissant celle de ses mains qui n'avait point encore perdu toute sensibilité ; voulez-vous donc m'enlever les rares occasions que je puis avoir d'être bon à quelque chose ? Moi aussi, mademoiselle, je suis vieux, isolé ; je me dis souvent que je ne sers plus à rien ni à personne ; prouvez-moi le contraire, et je serai votre obligé. »

Je sentis sa main répondre faiblement à mon étreinte ;

Digitized by Google

les prunelles de l'aveugle se voilèrent ; il me sembla qu'une larme gonflait ses paupières rougies ; mais elle se glaça dans ces yeux de pierre et ne put couler. Seulement la voix murmura d'un accent encore plus haletant :

« Que Dieu... vous bénisse... monsieur... J'accepte... j'accepte !... »

Presque au même instant le jeune homme est entré ; je lui ai remis l'acte en lui donnant toutes les explications nécessaires, et je me suis hâté de repartir.

Lorsque je suis retourné chez mademoiselle Renaud son filleul avait pris congé d'elle le matin même ; elle était rentrée dans sa solitude accoutumée. Son seul compagnon est un serin qu'elle tient du père Bouvier, et qui chante dans une petite cage suspendue à la sombre croisée. La femme de ménage, qui vient tout ranger chez la paralytique et lui apporter ses repas, prend également soin de l'oiseau. Lui seul, dans cette triste chambre, semble encore représenter la vie ; quand il chante et qu'il bat des ailes, il empêche la vieille fille d'oublier ce que c'est que le mouvement et la gaieté.

J'ai commencé les lectures promises ; mademoiselle Renaud m'indique elle-même les auteurs qu'elle préfère ; ce sont, en général, ceux du dernier siècle. Les prosateurs me ravissent ; mais j'ai peine à accepter les poëtes. Elle me fait prendre successivement Crébillon, Lefranc de Pompignan, Saint-Lambert, Dorat, Lemierre, Destouches, Voltaire. L'étrange poésie ! Il me semble que je traverse d'arides bruyères sans une fleur à mes pieds, sans un rayon de soleil dans le ciel gris. Ces vers tombent toujours pareils comme une pluie d'hiver sur les toits ; jamais même une raffale qui en entrecoupe la monotonie.

L'ennui qui s'en exhale trouble mon regard et éteint ma voix. Mademoiselle Renaud, au contraire, est dans de

Digitized by Google

continuels ravissements. Toute cette rhétorique la ramène à ses années d'étude ou d'activité ; c'est pour elle comme les nœuds de rubans fanés et les fleurs de gaze salie qui rappellent à la coquette ses plaisirs d'autrefois. Elle me cite, à propos de chaque passage, les critiques de l'abbé Sabatier, les jugements de la Harpe ou les règles de Lebatteux.

Vingt fois j'ai été sur le point de laisser voir ce que je pensais de cette poésie sans flamme ; mais, Dieu soit loué ! je me suis toujours contenu. Pourquoi troubler son plaisir, dérouter ses admirations ? Un fabuliste arabe raconte qu'un paysan avait reçu de sa mère un habit de laine commune, filé et tissé de ses propres mains. Le jeune homme glorieux se croyait vêtu comme un roi. Un marchand qui passait et qui vit son contentement, se mit à rire.

« Sache, lui dit-il, que l'étoffe que tu portes et que tu admires, est à peine digne d'un gardien de moutons.

— Ah ! pourquoi m'en avoir averti ? s'écria le paysan chagrin : tu m'as enlevé la joie que me donnait mon costume, sans pouvoir m'en procurer un nouveau. »

Je ne veux point que mademoiselle Renaud puisse me faire le même reproche. Qu'elle continue à savourer cette fade ambroisie, comme eussent dit les poëtes qu'elle aime ; je ne lui laisserai voir ni mon étonnement ni mon ennui.

Est-ce pour moi d'ailleurs que je viens lire ici ? Ne dois-je pas imposer silence à mes goûts et ne consulter que les siens ? — Qu'elle demande, qu'elle ordonne ; s'il le faut, je lui lirai les vers de Demoustier.

Digitized by Google

XXII

INDIGENCE ET VIEILLESSE.

Hier soir, j'ai entendu, de mon cabinet de travail, Roger qui criait dans l'antichambre :

« Vite, monsieur Baptiste, faites le porte-manteau de Raymond : deux chemises, deux paires de bas, six mouchoirs : nous partons demain.

— Où allons-nous ? ai-je demandé en ouvrant ma porte.

— Vous l'apprendrez plus tard, a-t-il répliqué ; pour le moment, il vous suffit de savoir que nous serons huit jours absents ; arrangez-vous en conséquence. »

Et comme il a vu que mon vieux domestique ne bougeait pas :

« Eh bien, s'est-il écrié, n'avez-vous point entendu ? »

Baptiste a salué.

« Parfaitement, monsieur.

— Alors que faites-vous là ?

— J'attends les ordres auxquels je dois obéir. »

Et il m'a regardé de manière à faire comprendre que c'était à moi seul de les donner. Je me suis hâté de répéter ceux qu'il avait reçus, et il est sorti. Roger a haussé les épaules.

« Dieu me pardonne ! c'est un Chinois que vous avez là à votre service ! s'est-il écrié ; jamais lettré à bouton de diamant n'a été plus fort sur le cérémonial. Avec un pareil homme, la vie est une procédure ; il faut suivre la marche légale, sous peine de toujours recommencer.

— Ne voyez-vous point que c'est sa seule défense ? ai-je dit en souriant. Si dans le contrat entre le maître et le serviteur tout n'est pas réglé d'avance et inamovible, la

Digitized by Google

domesticité n'est plus une fonction, mais une servitude; au lieu de remplir des devoirs, on obéit à des fantaisies. La règle seule détermine équitablement ce que l'un doit faire et ce que l'autre a droit d'exiger. Elle est une sauvegarde pour tous deux, car elle prévient, en même temps, la négligence et le caprice. L'affaiblissement de la dignité et du sens moral chez les serviteurs vient surtout de l'incertitude de leurs devoirs; en cessant de s'appartenir ils se désaccoutument de la responsabilité; ce sont des volontés en lisière qui, faute de marcher seules, ne peuvent plus faire un pas sans chute.

— A la bonne heure, a répliqué Roger; mais parlons de notre voyage. »

Il m'avait suivi au salon, nous nous sommes assis, et il m'a alors appris que monsieur de Lavaur, dont il administre les biens, le chargeait de l'achat d'une ferme qui doit compléter son domaine de la Brandaie. La recommandation était pressante et il fallait partir sans retard. J'ai promis d'être prêt à l'heure convenue.

Mardi matin. Nous sommes arrivés hier au manoir de la Brandaie; le régisseur était averti et avait tout préparé pour nous recevoir.

Rien de plus charmant que notre voyage. L'air était frais et fortifiant; nous avons aperçu les premières hirondelles qui traversaient le bleu du ciel en jetant leur cri de joyeuse arrivée; les chatons pendaient aux arbres et les épines fleuries parsemaient les haies d'une neige parfumée. Notre calèche allait au petit trot d'un attelage déjà sur le retour et conduit par un cocher en cheveux gris. On eût dit le char symbolique de la vieillesse traversant, sans se presser, le royaume du printemps.

J'ai reconnu tous les lieux que nous avons traversés; tous se rattachent à quelque circonstance d'un autre âge,

Digitized by Google

et ont fait rebrousser ma mémoire vers le passé. — Les souvenirs sont comme des lambeaux de nous-mêmes que nous laissons à tous les buissons des routes parcourues; ils nous reportent aux plus émouvantes heures de notre existence; on peut dire que pour la douceur, ce sont des espérances en arrière.

Tandis que je cherchais à retrouver ce que j'avais vu autrefois, mon compagnon me faisait remarquer surtout les changements accomplis. Ici des taillis défrichés, là des marais transformés en prairies, plus loin des hameaux semés aux lisières de forêts naguère désertes. Ce qui le frappe partout, c'est cette marée humaine qui monte sans discontinuation, cette vie croissante dont le flot envahit les solitudes. A chacune de ces conquêtes de l'homme sur la nature brute, il applaudit avec un enthousiasme attendri. Combien je lui envie cette noble aptitude à sortir de lui-même et à vivre dans l'humanité! Tandis que ma pensée s'agite autour de moi dans le cercle étroit de mes jours écoulés, la sienne embrasse l'histoire du monde; il me laisse fêter dans mon coin mon saint patron, et il fête dans la foule le Dieu universel. . . . . .

Nous nous sommes arrêtés à moitié route pour déjeuner et faire reposer les chevaux. Comme nous sortions de table, j'ai aperçu près du seuil une vieille mendiante. Elle était assise sur la pierre, déjeunant à son tour de quelques restes donnés par l'aubergiste. On voyait à ses pieds le bissac enroulé à son bâton de houx. Ses vêtements pauvres n'avaient ni lambeaux ni souillures. Le peintre eût vainement cherché là un de ces beaux modèles déguenillés immortalisés par Murillo. Le visage lui-même n'avait rien de pittoresque; il était vulgaire, mais calme.

En nous voyant, la vieille femme nous a salués avec une sorte de gaieté.

Digitized by Google

« Un beau jour, messieurs ! a-t-elle dit en tournant son visage vers le joyeux soleil dont la lueur s'est mise à jouer dans ses rides.

— Que Dieu vous le fasse trouver tel, bonne mère ! ai-je répondu.

— A moi et à tous ses enfants, a-t-elle repris pieusement ; mais c'est déjà fait : la bénédiction est sur le pays. Monsieur a-t-il vu comme le blé pousse dru, comme les pommiers fleurissent et comme les prés sont verts ?

—Alors les gens d'ici sont satisfaits ? a demandé Roger.

— Autant que peut l'être celui qui vendange et moissonne, a répondu la mendiante en souriant ; monsieur connaît le proverbe : *Qui a fruits a soucis !*

— Sur mon âme ! vous ne paraissez point de ceux-là, bonne mère.

— C'est la vérité, monsieur, la pauvreté n'a que faire de s'inquiéter ; quand on n'a rien, la pourvoyeuse est la Providence.

— Ainsi vous êtes contente de votre sort ?

— Pourquoi non, puisque Dieu nous l'a fait ?

— Malgré la vieillesse ?

— C'est à elle que je dois mon repos, monsieur. Enfant, on me méprisait d'être sans famille, et la plupart mettaient une injure sur le morceau de pain qu'ils me jetaient : aussi je mangeais en maudissant ; j'étais jalouse de tous les enfants qui avaient des mères. Plus tard, devenue grande, j'ai offert mon travail pour vivre ; mais on était en défiance. On disait toujours : — D'où vient celle-ci ? Ne sera-t-elle point, dans notre maison, un dommage ou une honte ? Puis, comme j'étais faible, on me croyait de mauvaise volonté. Quand je disais : — J'ai mal ! On répondait : — C'est une paresseuse !

—Et maintenant ? ai-je dit, involontairement intéressé.

Digitized by Google

— Maintenant que l'âge est venu, a repris la mendiante, on n'attend plus rien de moi ; on dit : — Elle est vieille ! et on me donne sans injure et sans reproche. »

J'ai mis dans la main de la pauvre femme une petite pièce d'argent, et nous sommes remontés en voiture. Je venais de découvrir encore un des avantages de la vieillesse.

XXXI

UN DESCENDANT D'HARPAGON.

Notre visite au propriétaire de la ferme que veut acquérir monsieur de Lavaur a été singulièrement curieuse. Il habite les faubourgs de la petite ville de B... Roger m'avait prévenu que nous allions voir un descendant direct d'Harpagon ; mais l'avertissement était inutile. Le premier aspect du logis et du personnage en disaient assez.

La maison de monsieur Brissot forme le fond d'une impasse humide, pavée de cailloux inégaux entre lesquels pousse l'herbe ; le seuil est verdi par la mousse, et les gouttières trouées ont sillonné la façade de longues traînées jaunâtres. La porte n'a ni heurtoir ni sonnette ; Roger a dû frapper longtemps du bout de sa canne, jusqu'à ce qu'un bruit de sabots se soit fait entendre à l'intérieur et qu'un œil ait paru au petit judas percé dans le battant. Il fallut se nommer, expliquer le motif de la visite ; enfin la porte a été ouverte et monsieur Brissot nous a introduits dans une pièce qui, à en juger par l'aménagement, cumule les fonctions de salon, de cuisine, de salle à manger et d'office. Ses seuls ornements étaient quelques ustensiles de cuivre accrochés au mur et des

Digitized by Google

guirlandes d'oignons, de thym, ou de laurier-sauce suspendues çà et là aux poutrelles du plafond.

Monsieur Brissot a eu beaucoup de peine à trouver deux chaises jouissant de leurs quatre pieds, et il ne lui est resté qu'un escabeau boiteux sur lequel il s'est assis en équilibre, dans le rayon de jour qui venait à travers une fenêtre sans rideaux.

J'en ai profité pour l'examiner en détail, pendant que Roger lui exposait les propositions de monsieur de Lavaur.

Notre hôte est un petit homme à figure de fouine, dont le front étroit est surmonté d'une houppe de cheveux gris. Des lunettes d'acier rouillées par le temps se promènent de ses yeux au-dessus de ses sourcils, selon qu'il veut trahir ou dérober son regard. Une sorte d'inquiétude le tient dans une agitation perpétuelle, et il accompagne vos paroles d'un petit gloussement continu que l'on peut prendre également pour une protestation timide ou pour une adhésion confuse.

Son costume se composait d'un vieux pantalon à pied de drap jaunâtre, d'une veste de même étoffe, et d'un bonnet de soie noire tournant au rouge, le tout si râpé, si piètre et si plissé au corps qu'on ne pouvait plus l'en séparer. Le costume de monsieur Brissot avait fini par devenir une partie de son être. Assis plus bas que nous, frétillant et replié pour ainsi dire sur lui-même, il avait l'air d'un reptile qui attend sa proie.

Roger ne la lui présenta d'abord qu'avec précaution. Le prix qu'il offrit était si loin des prétentions du vieux ladre que l'on comprenait difficilement la possibilité d'un accord; mais tous deux ne tardèrent pas à faire avancer réciproquement leurs chiffres comme deux armées qui marchent à la rencontre l'une de l'autre. A chaque évolution monsieur Brissot poussait des gémissements comme

Digitized by Google

à une défaite; enfin il ne resta plus entre eux que quelques mille francs ; mais arrivés là ils s'arrêtèrent sans vouloir avancer devantage ; c'était leur Rubicon. Roger parut renoncer à toute concession nouvelle et se leva ; le vendeur fit de même en se tordant comme un homme en convulsions. Tous deux étaient évidemment jaloux de ne point rompre et embarrassés de renouer.

Un coup frappé à la porte d'entrée vint heureusement faire diversion ; monsieur Brissot courut au judas.

« Le facteur ! s'écria-t-il effaré ; qu'est-ce encore ? que voulez-vous ?

— Une lettre ! cria-t-on du dehors.

— Donnez, dit l'avare qui entr'ouvrit la porte et tendit la main. »

Mais l'homme de la poste se contenta de montrer la missive.

« Quatre-vingts centimes, » dit-il.

L'avare retira la main comme s'il eût touché une vipère.

« Quatre-vingts fièvres quartaines ! s'écria-t-il, à la manière de son ancêtre ; je ne reçois jamais que des lettres affranchies.

— Je sais, reprit le facteur ironiquement ; mais celle-ci est d'Angleterre.

— Et bien, après ?

— C'est le pays des mylords ; j'ai pensé qu'on vous envoyait peut-être de l'argent.

— Hein ! s'écria le vieillard, dont les yeux brillèrent et qui tendit de nouveau la main ; vous dites qu'il y a de l'argent ?

— Censé, répliqua le facteur en riant ; c'est facile à vérifier... pour quatre-vingts centimes ! »

Monsieur Brissot fit un nouveau mouvement.

« Non, non ! s'écria-t-il en repoussant la porte comme

Digitized by Google

s'il craignait de se laisser tenter; c'est trop cher, je ne connais personne en Angleterre... Remportez, remportez ! »

Le facteur haussa les épaules.

« A votre aise ! dit-il ! d'un air d'indifférence ; mais peut-être bien que vous faites comme le gros Pierre... vous savez, le gros Pierre qui, pour avoir refusé un paquet de deux francs, a manqué une succession de dix mille pistoles... enfin *charbonnier est maître chez lui !* Serviteur...

— Attendez ! interrompit l'avare qui était en proie à une incertitude douloureuse... si j'étais sûr... Donnez un peu la lettre, pour voir... »

Il l'examina quelque temps, la soupesa, lut à demi-voix la légende de tous les cachets ; le facteur finit par perdre patience.

« Allons, en voilà assez ! dit-il brusquement ; je n'ai point le temps d'attendre ; puisque vous ne voulez point de la lettre, rendez-la-moi ! »

Mais elle était aux mains du vieil avare, et abandonner ce qu'il tenait une fois lui semblait trop dur. Après beaucoup d'hésitations, de questions nouvelles, d'exclamations plaintives, il paya les quatre-vingts centimes sou à sou, referma la porte, s'approcha de la fenêtre, se mit à retourner la lettre sans la décacheter. On eût dit qu'il n'osait toucher à ce papier précieux qu'il venait de payer si chèrement. Enfin il brisa l'enveloppe avec un soupir ; une seconde lettre tomba, je la relevai.

« Pour ma nièce ! » dit le vieillard après avoir jeté les yeux sur l'adresse ; et, visiblement étonné, il retourna brusquement la feuille qu'il tenait, afin de voir la signature du correspondant. A peine l'eut-il lue qu'il jeta un cri.

Digitized by Google

« Encore lui ! s'écria-t-il ; ah ! malheureux, je suis volé ! »

Il courut à la porte :

« Facteur ! facteur ! rendez-moi mon argent ; je ne veux point de cette lettre ! »

Mais le facteur était reparti depuis longtemps, et Roger fit observer qu'il ne pourrait la reprendre ouverte.

« C'est juste ! s'écria monsieur Brissot en se frappant le front. Étourdi que je suis ! n'avoir pas deviné... Mais je ne savais pas ce vaurien en Angleterre... et... ses autres envois étaient affranchis... Ah ! messieurs, c'est un abus, un effroyable abus !... Les postes ne devraient se charger que de lettres dont on a payé le port. »

Il retourna de nouveau la feuille et parcourut les premières lignes.

« C'est cela, murmura-t-il, c'est cela... Il a pensé que ses autres lettres n'étaient point parvenues, puisqu'on n'y avait point répondu... Il se décide à ne point affranchir celle-ci, dans l'espoir qu'elle arrivera plus sûrement... Oui, oui, comptes-y... attends ma réponse ! »

Et, se tournant enfin vers nous :

« Pardon, messieurs, continua-t-il, en repliant la lettre dans ses plis, par une habitude de soin minutieux ; pardon, ceci nous a détournés... Mais, vous comprenez, quand on n'est pas riche... ces petites dépenses... Voilà comme on ruine les pauvres gens !

— C'est juste, reprit ironiquement Roger, que la scène avait singulièrement diverti ; croyez, monsieur, que nous ne sommes pas restés indifférents à ce qui vient de vous arriver ; et la preuve, c'est que, pour vous dédommager un peu de cette perte de quatre-vingts centimes, j'ajoute un millier de francs à mes propositions. »

La figure de monsieur Brissot s'éclaircit.

Digitized by Google

« Permettez, reprit-il en souriant, nous différons de mille écus ; c'est sans doute mille écus que monsieur veut dire ?

— Mille francs ! répéta Roger ; on ne compte plus par écus.

— A la bonne heure, à la bonne heure ! dit l'avare d'un ton conciliant ; mais monsieur n'ignore pas que mille écus font trois mille francs.

— Et j'en offre le tiers, répliqua mon ami ; mes pouvoirs ne vont pas plus loin. »

Monsieur Brissot regarda Roger par-dessus ses lunettes, et lui trouva un air si résolu qu'il parut un instant incertain, puis il plia les épaules.

« Voyons, dit-il d'un accent doucereux, on ne peut cependant pas se quitter ainsi ; il ne faut pas que ces messieurs aient fait une course inutile ; j'accepterai la somme offerte.

— Alors c'est affaire conclue, reprit Roger : quarante-trois mille francs comptant.

— Oui... avec quelques petites douceurs que vous ne refuserez point.

— Quelles douceurs, monsieur ?

— La ferme me fournissait un peu de bois... j'y ai compté ; monsieur ne voudrait pas exposer un homme de mon âge à avoir froid cet hiver.

— Nous allons entrer dans l'été, fit observer Roger ; mais soit, vous aurez votre provision.

— Il y a de plus les petites redevances de printemps... j'y ai encore compté.

— Vous les aurez, monsieur. Est-ce tout ?

— A peu près... c'est-à-dire sauf quelques corvées dues par le fermier.

— Et sur lesquelles vous avez également compté ?

Digitized by Google

interrompit mon compagnon ; il vous les fera, monsieur. Mais nous en resterons là, s'il vous plaît ; plus de douceurs, comme vous les appelez, nous deviendraient trop rudes. Veuillez me donner de quoi écrire ; nous signerons une promesse réciproque d'après laquelle le notaire pourra dresser le contrat. »

Monsieur Brissot alla ouvrir une armoire d'où il retira lentement une main de gros papier et des plumes d'oie dont il ne restait plus que le tronçon. L'encre manquait ; il appela sa nièce pour lui demander une écritoire.

Nous vîmes entrer une jeune fille d'environ vingt-deux ans, pauvrement vêtue, dont la physionomie nous frappa. Sans être belle, elle avait dans toute sa personne quelque chose de gracieux ; sa timidité paraissait extrême, mais à des tressaillements et à des regards furtifs qui traversaient pour ainsi dire son embarras, on devinait une âme active. Elle rougit d'abord en nous apercevant, puis notre air parut la rassurer. Elle posa l'écritoire sur la table, approcha une chaise et voulut se retirer ; son oncle lui fit impérieusement signe de rester.

Roger s'était assis et avait essayé l'une après l'autre toutes les plumes, sans en trouver une qui pût écrire. Monsieur Brissot demanda à sa nièce si elle n'en avait pas de moins ruinées. La jeune fille sortit et reparut bientôt avec un porte-plume assez élégant armé d'une véritable *perry*. Roger laissa échapper une exclamation de joie ; la plume d'oie lui faisait horreur : il y voyait le symbole de la routine et de l'obstination, tandis que la plume de fer était pour lui le témoignage du progrès moderne compris et accepté. Il exprima tout haut sa reconnaissance à la jeune fille. Monsieur Brissot profita de l'occasion.

« Eh bien ! eh bien ! monsieur peut donner à l'enfant

Digitized by Google

une petite preuve de sa satisfaction, dit-il avec son sourire saccadé; j'aurais dû ne pas l'oublier... Eh! eh! eh! Quand il y a des femmes dans la maison, il faut des épingles; un marché ne se conclut jamais sans cela. »

La jeune fille fit un mouvement, comme si elle eût voulu protester; mais un regard du vieillard lui imposa silence.

« C'est une pauvre orpheline, ajouta-t-il en se rapprochant de Roger; sa mère l'a laissée à ma charge, monsieur!... Encore une grande injustice... Quand on ne se marie point, qu'on fait l'économie d'une femme, on devrait être sûr au moins de n'avoir pas charge d'enfants; mais le monde vous impose ceux des autres; on vous dit que ce sont vos parents!... Je vous demande un peu ce que c'est que des parents dont on n'hérite pas? Eh! eh! eh! Au reste, monsieur peut fixer lui-même le chiffre des épingles; je ne voudrais pas arrêter sa générosité. »

Pendant que l'oncle parlait ainsi, la nièce était visiblement au supplice; des larmes finirent par gonfler ses paupières, et elle se retourna pour les cacher. Roger s'en aperçut comme moi.

« C'est bien! dit-il, en prévenant de nouvelles sollicitations de monsieur Brissot, je saurai me conformer à l'usage; mais c'est une affaire à régler entre mademoiselle et moi, ne vous en inquiétez point. »

Les yeux de l'avare s'agrandirent.

« Pardon, reprit-il d'un air désappointé; mais la petite ne s'occupe pas des affaires d'argent... c'est moi qui garde tout!

— Et voilà précisément pourquoi je désire que mademoiselle ait quelque chose, acheva mon compagnon d'un accent péremptoire... Mais nous reparlerons de ceci plus tard... Voyez si j'ai bien rédigé mes conventions. »

Il s'était levé, et tendait le panier à monsieur Brissot,

Digitized by Google

qui se mit à le lire lentement et tout bas, avec son petit gloussement; enfin il se décida à signer, et nous prîmes congé.

En regagnant la Brandaie, nous nous sommes communiqué nos impressions sur cette visite. Quelle existence que celle de ce malheureux que l'on dit riche, et qui se prive des plus légitimes jouissances, à qui la bonté de Dieu a donné une fille d'adoption, et qui regarde ce doux présent comme une charge! Insensé auquel il ne reste qu'un coucher de soleil dont il pourrait jouir, et qui s'épuise à égrener les derniers épis d"une moisson dont il n'a que faire.

C'est la première fois que je rencontre le véritable avare, également ardent à acquérir et à conserver, indifférent pour tout ce qui n'est point richesse, et ne vivant que pour un seul instinct. Il semble que cette monomanie ne soit plus de notre siècle. La facilité des rapports et la mobilité des fortunes ont désaccoutumé de l'isolement qui thésaurise; la multiplicité des moyens de jouissance a plus vivement sollicité les goûts. Qui eût été avare dans les âges précédents est devenu avide dans celui-ci. On n'aspire plus aux millions pour les enfouir, mais pour s'en faire des instruments de jouissance ou de volupté. Qu'en conclure, sinon que l'homme, par ses vices comme par ses vertus, sort plus qu'autrefois de lui-même, qu'il est plus mêlé au grand mouvement de la foule, qu'il participe davantage à la vie commune? Autrefois on mettait à part son or et son âme, on enfouissait l'une au couvent, l'autre dans la terre; aujourd'hui nous semons les deux au vent, sans savoir toujours, hélas! où tombe la semaille, et quelle moisson doit en sortir.

Digitized by Google

XXIV

UN ASILE DE VIEILLARDS.

Nous sommes retournés chez monsieur Brissot, nous avons revu sa nièce; le second coup d'œil ne lui est pas moins favorable que le premier. J'ai pu la faire parler, et j'ai été ravi de la douceur de sa voix, de sa simplicité émue. Mais quelle tristesse au fond de tout cela! On sent qu'il y a dans ce cœur quelque plaie vive.

J'ai voulu interroger le régisseur de la Brandaie : il a entendu parler d'un amour contrarié, d'un mariage auquel l'oncle veut faire consentir la jeune fille afin de se débarrasser d'elle. Mais il n'a pu me donner aucun détail. Je suis fâché de partir sitôt; j'aurais voulu mieux connaître cette pauvre délaissée et lui être de quelque secours...

On nous avait parlé d'un hospice de vieillards fondé dans le voisinage par la générosité d'un riche propriétaire; Roger et moi nous avons voulu le visiter. Les pensionnaires de cet asile sont doublement de notre famille : frères par Adam, frères par l'âge.

J'espérais trouver là du bien-être et de la sérénité; le désappointement a été douloureux. Nous avons vu de grandes cours à travers lesquelles des infirmes se traînaient péniblement, encore plus éprouvés par l'ennui que par la souffrance; des réfectoires où la ration pesée imposait à tous l'égalité de la faim; des dortoirs communs qui associaient le sommeil à l'insomnie et où la même cloche disait à tous : — Debout! — Régularité nécessaire, dit-on, et je le reconnais, mais qui imprime à l'ensemble je ne sais quoi de morne et de dur. Là, plus

Digitized by Google

rien de la famille; tout se fait réglementairement, sans intervention du goût ni de la tendresse; les hommes sont administrés comme des choses; ce ne sont plus que des groupes de chiffres sur deux colonnes : la vie a celle du *doit*, la mort a celle de l'*avoir*.

Ah! sera-t-on toujours condamné à parquer ainsi les misères du dernier âge, à les donner pour seul spectacle à elles-mêmes? Ne verra-t-on jamais une société assez enrichie par le travail et assez amie du devoir pour que le vieillard puisse rester là où Dieu a marqué sa place, c'est-à-dire, entre l'homme fort, la femme et l'enfant? Ces cheveux blancs font bien mêlés aux chevelures blondes! Cette faiblesse me plaît appuyée sur les forts; ces infirmités me touchent entourées des soins attendris de la santé florissante; mais ici je me sens abattu, humilié! Qu'est-ce que ce vestibule du cimetière où vous entassez tous les candidats de la mort déjà pâles, perclus, brisés? — Béni soit celui qui leur a ouvert un asile; mais mille fois plus bénis les temps où il cessera d'être nécessaire et où l'amour affranchira la pitié de cette triste parodie de la famille.

Nous avons causé avec le directeur de l'hospice; il se plaint surtout de son impuissance à vaincre les habitudes de ses pensionnaires. A l'âge que tous ont atteint, le pli est pris, le ressort de la volonté rouillé; l'âme reste asservie sans retour. La continuité d'un acte qui nous plaît semble d'abord de l'indulgence pour nous-même, mais bientôt elle devient tyrannie; ce n'est plus l'habitude qui nous appartient, c'est nous qui appartenons à l'habitude; elle nous mène en laisse, elle nous aiguillonne, elle nous condamne à une torture à la fois odieuse et désirée. L'effort même pour y échapper nous y ramène. C'est toujours l'histoire de ce soldat dont l'ivresse fréquente désho-

Digitized by Google

norait l'uniforme. Son capitaine l'appelle; il loue sa bravoure, sa soumission, sa probité : pourquoi faut-il qu'un seul vice lui ferme le chemin de l'avancement et des récompenses? Le soldat touché sort avec une ferme résolution de se corriger. Il arrive à la porte du cabaret où il a l'habitude d'entrer; sa volonté se roidit, il passe; alors, souriant à son courage :

« A la bonne heure, dit-il en se parlant à lui-même; je suis content de toi; allons, pour te récompenser, viens boire un coup! »

Plusieurs des vieillards de l'asile s'encouragent sans doute de même, car nous en avons rencontré qui rentraient l'œil hagard et chancelants. — Étrange goût qui nous crée le besoin de perdre momentanément la conscience de notre individualité, et qui nous achemine vers la mort à travers des accès de délire volontaire!

Il est donc vrai que laisser grandir un vice c'est élever soi-même un bourreau! que toutes les folles dépenses faites par la jeunesse en volonté, en modération, en santé, sont payées au centuple dans les vieilles années!

En voyant ces malheureux le visage enflammé, les mains tremblantes, le corps appauvri, je me suis rappelé cette légende du Gin, dessinée par un crayon fantasque. Le perfide tentateur apparaît d'abord sous la forme d'un génie souriant et couronné de flammes. Il a les mains pleines de promesses séduisantes : — palais de fées, — coffres ruisselants d'or, — danses de péris, — trônes et chars de triomphe! La foule jeune et ignorante accourt pour oublier la réalité dans ces rêves; elle boit à la coupe trompeuse. Mais la soif augmente toujours, et en même temps le génie se transforme; son air devient impérieux; à mesure que ses adorateurs se courbent et s'affaiblissent, lui grandit et se montre plus terrible.

Digitized by Google

Enfin le voilà devenu maître; il a enserré cette foule haletante dans son réseau de feu liquide et enivrant; alors la fausse apparence qui le déguisait s'évanouit, le gracieux génie se montre dans sa réalité : c'est la Mort avec ses yeux de ténèbres et son rire sardonique! Elle entraîne, en courant, ses esclaves éperdus vers l'abîme où elle les précipite, et où l'on voit leurs ombres convulsives tourbillonner au milieu des monstres et des flammes.

XXV

MALADIE DE MONSIEUR BAPTISTE.

Nous sommes de retour depuis quelques jours déjà, et j'ai repris mon train de vie ordinaire. Cependant hier matin j'ai vainement attendu monsieur Baptiste; il n'est descendu de sa mansarde que très-tard et s'est présenté à moi le visage défait. Je lui ai demandé vivement ce qu'il avait.

« Je l'ignore, monsieur, m'a-t-il répondu avec effort; mais hier déjà je ne me sentais pas à mon aise, aujourd'hui je suis tout à fait malade.

— Il faut vous soigner, voir un médecin.

— C'est mon intention. Mais comme monsieur ne peut rester seul, je me suis assuré quelqu'un qui fera son service.

— Ne vous inquiétez point de cela.

— Pardon, je ne veux point que ma maladie laisse monsieur dans l'embarras; madame René, que j'ai avertie, a dit qu'elle trouverait à se faire remplacer au comptoir, et elle va venir.

Digitized by Google

— C'est bien, c'est bien ; mais songez d'abord à vous.

— J'y songe, monsieur ; aussi je venais prendre congé monsieur.

— Comment ! et où allez-vous donc ?

— A l'hôpital, monsieur. »

Je me suis levé d'un bond.

« A l'hôpital ! ai-je répété, et vous avez pensé que je vous y laisserais aller !

— Il le faudra bien, monsieur, a-t-il répondu tranquillement ; je n'ai ici ni parents, ni maison.

— Et qu'est-ce donc que celle où vous êtes maintenant ?

— C'est... votre logis, monsieur.

— C'est le nôtre ! me suis-je écrié ; vous y avez votre place, et vous la garderez ; jamais les serviteurs qui pouvaient être soignés sous ce toit ne sont allés usurper à l'hôpital le lit du pauvre. »

Monsieur Baptiste a salué.

« Monsieur est bien bon, a-t-il repris, mais... je ne puis accepter.

— Et pourquoi cela ? ai-je demandé avec surprise. »

Il a paru embarrassé.

« Que Monsieur m'excuse, a-t-il répondu après un moment d'hésitation ; c'est une idée à moi... je préfère l'hôpital.

— N'auriez-vous point confiance dans mon docteur ?

— Au contraire, monsieur.

— Craignez-vous d'être ici mal soigné ?

— Ce n'est point cela.

— Alors expliquez-vous, de grâce ? me suis-je écrié avec un peu d'impatience. Je veux savoir le motif de votre préférence. »

Il m'a regardé et il a rougi.

Digitized by Google

« Mon Dieu... c'est que j'ai peur... de mécontenter monsieur !...

— Non, parlez.

—Eh bien, que monsieur me pardonne... mais je ne le connais pas encore assez pour accepter de lui ce service.

— Je ne vous comprends pas.

— Je veux dire que, si monsieur me soigne, il aura droit à ma reconnaissance.

— Et vous ne voulez point en avoir?

— Ce n'est pas cela, monsieur; mais monsieur le comte avait coutume de dire que la reconnaissance est une dette dont le chiffre reste en blanc, si bien que le débiteur et le créancier s'entendent rarement sur ce qui est dû.

— C'est-à-dire que vous avez peur de mes exigences?

— J'ai peur de passer aux yeux de monsieur pour un ingrat. Quand il aura plus fait pour moi, il pourra attendre en retour un meilleur service; ce qui satisfaisait dans un serviteur ordinaire ne sera peut-être plus suffisant de la part d'un obligé.

— J'entends, ai-je interrompu un peu piqué, monsieur Baptiste n'est pas assez sûr de moi pour permettre que je lui rende service.

— C'est vrai, a-t-il répliqué naïvement. Monsieur le comte avait coutume de dire que pour accepter un bienfait il fallait être certain de pouvoir le rembourser en reconnaissance.

— A la bonne heure, ai-je repris sérieusement; mais ne vous a-t-il pas dit aussi, monsieur Baptiste, que nous devions permettre à chacun de remplir son devoir?

— Sans doute, monsieur.

— Eh bien, le mien est de garder malade le serviteur que j'ai gagé bien portant; j'ai profité de ses forces, je

Digitized by Google

dois subir la gêne de ses infirmités. Ceci n'est point de la générosité, c'est de la justice, et vous n'avez point le droit de m'empêcher d'être juste.

— En effet, monsieur, a-t-il répondu en s'inclinant.

— Permettez-moi de vous dire, ai-je continué un peu ironiquement, que vous êtes trop prompt à me soupçonner capable de faire l'usure en fait de bienfaisance ; et puisque vous n'avez point encore eu le temps de me connaître, faites-moi, je vous en conjure, crédit de quelque humanité et de quelque désintéressement. »

Monsieur Baptiste a voulu s'excuser ; je l'ai interrompu.

« En voilà assez, me suis-je écrié d'un ton cordial ; nous reprendrons ce sujet plus tard ; pour le moment, ce qui importe, c'est de remonter et de vous mettre au lit.

Il semblait, en effet, plus étourdi ; son œil était vitreux, ses dents claquaient. Je l'ai pris par le bras et je l'ai conduit à sa mansarde.

Félicité, qui arrivait, est allée chercher le médecin. Celui-ci n'a trouvé au mal aucun caractère certain ; il a recommandé le repos et quelques tisanes. J'ai moi-même veillé à l'exécution de l'ordonnance, et je me suis établi dans la mansarde du malade.

Je n'y étais point venu depuis longtemps, et j'ai pu voir alors tout ce qui lui manquait. La cheminée fume, les fenêtres ferment mal ; la pièce est carrelée de briques, sans paillassons ni tapis ; le soleil arrive au lit qui n'a point de rideaux. Je me suis reproché cette négligence. Tandis que chaque jour ajoute à notre confort, nos serviteurs restent exposés à mille gênes. Nous les logeons sous les toits, nous les meublons de rebut, nous ne nous inquiétons ni de leur tempérament ni de leurs goûts Pour des millions de travailleurs, sans doute, la vie est

Digitized by Google

encore plus rude; mais ceux-ci ont toujours sous les yeux l'indulgence du maître pour lui-même, ses précautions, ses voluptés. Chaque regard les avertit de leur condition de déshérités.

Encore si cette pauvreté était à eux; s'ils n'avaient pas, suspendue au-dessus de chaque jour, la menace d'un congé; s'ils ne vivaient pas éternellement à l'auberge, servant seulement au lieu d'être servis!

Et nous nous plaignons de les trouver indifférents à l'économie d'un ménage qui n'est point le leur, souvent ennemis d'une prospérité qui agrandit la distance entre eux et le maître! Étonnons-nous plutôt de leur zèle. La plupart de leurs vices naissent de leur position; toutes leurs vertus sont à eux.

Je faisais ces réflexions en tâchant de remédier aux plus graves inconvénients de la mansarde occupée par le malade. Un vieux tapis a été apporté, des rideaux tendus devant les fenêtres, un poêle dressé devant la cheminée. Monsieur Baptiste remercie à chaque nouvel aménagement. Du reste jamais une plainte ni une marque d'impatience; mais toutes les prescriptions du médecin sont scrupuleusement exécutées; il semble traiter la maladie comme tout le monde, avec une cérémonieuse politesse, et ne vouloir la congédier que dans les formes.

15 *mars.* Rien de changé dans l'état de Baptiste; le mal couve sans prendre une forme précise. Roger est venu nous voir et a voulu s'entremettre. Depuis quelques semaines, il ne rêve qu'homœopathie. Il a voulu persuader monsieur Baptiste. D'abord c'étaient des raisonnements; puis cent exemples de malades désespérés, abandonnés, qui avaient trouvé leur salut dans les globules. Mais monsieur Baptiste s'est montré inébranlable. Il s'est confié à monsieur le docteur; il y a entre eux

Digitized by Google

un contrat synallagmatique : l'un doit suivre toutes les ordonnances, l'autre guérir ; c'est pour le veux domestique une affaire de probité.

Roger a beau lui objecter que l'allopathie n'y peut rien, que depuis huit jours elle le laisse dans le même état, qu'il se fait fort de le remettre sur pied avant la fin de la semaine : monsieur Baptiste remercie en portant la main à son bonnet de coton ; mais il persiste dans sa résolution. Alors Roger se lève en frappant sa canne contre le tapis.

« Eh bien ; au diable ! s'écrie-t-il ; vous ferez une grosse maladie !

— Monsieur le docteur la traitera, réplique tranquillement Baptiste.

— Mais s'il se trompe ?

— Cela le regarde, monsieur.

— Et si vous en mourez ?

— Monsieur le docteur en aura la responsabilité. »

Roger me regarde, prend son chapeau et sort furieux.

« Dieu me pardonne ! cet original assiste à sa propre maladie comme un huissier assiste aux réceptions de la cour, me dit-il sur le palier ; il se contente d'annoncer ces symptômes et les remèdes sans s'y intéresser autrement ; on dirait que le bal ne se donne pas chez lui. Après tout, qu'il s'arrange ! on ne peut pas forcer les gens à se bien porter. »

Cependant il ne tarde pas à revenir avec de nouveaux arguments et de nouveaux exemples. Monsieur Baptiste écoute tout et répond par les mêmes remercîments et le même coup de bonnet ; mais à la longue je crois m'apercevoir que ces visites lui déplaisent. La vivacité familière de Roger choque son formalisme ; mon vieil ami l'appelle parfois Baptiste tout court, le traite d'entêté et

Digitized by Google

lui déclare que s'il était à son service, il l'homœopathiserait d'autorité. J'ai prié instamment Roger d'être plus circonspect; mais il ne comprend rien à ces ménagements; il me dit que monsieur Baptiste est un vieux fou et qu'il préfère encore son jocrisse de René.

Malgré ces boutades, il revient s'informer chaque jour de la santé du malade, il lui apporte toutes les petites friandises autorisées par le médecin; mais il y a dans ses attentions une brusquerie à laquelle Baptiste ne peut s'accoutumer. Le rôle de bourru bienfaisant ne plaît guère qu'au théâtre; dans la réalité on n'aime point les roses qui ont une épine sous chaque feuille.

25 *mars*. Notre malade est enfin debout, un peu maigre, un peu pâle, mais guéri.

Ce matin, quand je suis monté à sa mansarde, je l'ai trouvé habillé et près de descendre. Je l'ai laissé faire, mais en le mettant sous la garde de Félicité, qui a juré qu'au premier essai d'empiétement sur ses attributions elle renverrait le convalescent au dortoir.

Je l'ai installé dans mon cabinet de travail que le soleil égaye et d'où il peut regarder les passants. J'ai mis à sa disposition des livres et la serinette, en lui permettant de s'en servir pour donner une leçon de chant à mon tarin. A chaque arrangement il me remerciait d'un air pénétré. J'ai enfin demandé à monsieur Baptiste s'il ne désirait rien autre chose.

« Rien, rien, a-t-il répondu, sinon que je prierais monsieur de m'appeler désormais Baptiste tout court.

— Pourquoi cela?

— Pour que ce jour me soit rappelé par un changement dans mes rapports avec monsieur. »

J'ai été touché, et j'ai tendu la main au vieux domestique en le remerciant.

Digitized by Google

XXVI

MOINEAUX ET HIRONDELLES.

Quand la brume ou la pluie ont contrarié ma promenade dans la campagne, et qu'un tardif rayon de soleil me permet enfin de sortir, je descends jusqu'à la jolie place plantée qui s'ouvre à l'extrémité de mon faubourg et où Roger ne manque guère de venir me rejoindre. C'est le rendez-vous habituel des enfants et des vieillards; il semble que les deux extrémités de la chaîne humaine viennent s'y rejoindre. Ici les cris folâtres, les courses étourdies, les cheveux flottants sur des joues roses; là les fronts chauves, les démarches lentes et les longs silences.

J'aime ce mélange : ainsi rapprochée, l'enfance paraît plus grave, la vieillesse moins triste; l'une complète l'autre. On comprend mieux la vie en apercevant à la fois le point de départ et le point d'arrivée.

Pourquoi ne pas multiplier les occasions de ces contacts salutaires? Les anciens n'avaient garde d'y manquer. Chez eux, les hommes qui avaient vécu étaient les éducateurs choisis de ceux qui devaient apprendre à vivre. Les premiers communiquaient l'expérience, les seconds apprenaient le respect; la jeunesse s'instruisait alors, comme le dit Aristophane dans la comédie des *Nuées*, « à haïr les discordes, à rougir des choses déshonnêtes, à s'indigner quand on riait de sa pudeur, à se lever devant les vieillards. » Je ne demande point, sans doute, d'en revenir à l'éducation d'Athènes; chaque siècle a ses besoins, chaque société ses instruments; mais je voudrais que parmi tant de palais élevés aux rois, aux arts, à l'industrie, on conservât quelques coins de terre ombragés

Digitized by Google

et fleuris à l'enfance et à la vieillesse. Je voudrais retrouver dans cette sollicitude pour ce qui ne sert plus et ce qui ne sert point encore, la preuve que notre société n'est point seulement une reine, mais une mère; qu'elle aime ce qu'elle gouverne et ne veut point substituer une ruche à une famille; je voudrais surtout qu'en réunissant l'être qui naît à l'être qui finit, on en tirât un enseignement public; que l'enfant apprît, en vénérant le vieillard, a reconnaissance pour les services rendus, la condescendance pour la faiblesse, la compassion pour les infirmités.

Mais le moyen qu'on s'arrête à de pareilles idées dans notre monde moderne, où tout n'est que campement, où les institutions sont des tentes sous lesquelles les idées bivouaquent une nuit pour se remettre en marche dès l'aurore. Depuis un siècle, quelle moisson a pu mûrir? Quel jour a eu son lendemain? A chaque station un chœur de voix crie vainement au genre humain : Restons ici; c'est la terre promise! La multitude éteint ses feux et reprend tumultueusement son voyage, revenant vingt fois sur ses pas pour retourner bientôt en avant. Incessante recherche de la postérité d'Adam, qui, toujours lasse et toujours en route, semble condamnée à errer dans son rêve pendant l'éternité!

Je disais tout ceci à Roger ce matin, tandis que je me promenais avec lui sous les arbres de la petite place; il s'est indigné de mon étonnement et de mes plaintes.

« Parbleu! croyez-vous donc que Dieu ait fait le genre humain pour l'immobilité? s'est-il écrié. Ne voyez-vous pas que tout dans l'univers est en mouvement; que c'est la grande loi de la création? Si l'homme atteignait son espérance, il ne serait plus homme, car le complet accord de la réalité avec son idéal le ferait passer dieu! La première condition de sa vie momentanée est l'aspiration, et

Digitized by Google

qui aspire à marche. Seulement, comme les lueurs sont confuses, cette marche est incertaine; l'humanité tourne souvent sur elle-même et revient aux anciens campements, mais toujours mieux instruite. L'erreur reconnue est un pas fait vers la vérité. Si les hommes écoutaient ces voix qui leur crient de s'établir à demeure dans une idée et une forme, le monde entier passerait à l'état de l'ancienne Égypte théocratique, immense pétrification sociale où tout s'était arrêté au point où l'avait laissé la tradition. Le genre humain n'aurait plus qu'à prendre comme elle, pour emblème, des divinités assises, aux bras immobiles et coiffées du vautour aux ailes symboliquement rabattues. Que ferait, en effet, l'intelligence de ces ailes, là où on ne lui laisse plus d'air pour les étendre?

— Ainsi, ai-je repris, vous regardez l'homme social comme une sorte d'Ahasvérus condamné à errer jusqu'à la consommation des siècles, sans boussole et sans but.

— Sans boussole, non, car il a dans l'étude des lois éternelles une perpétuelle manifestation des volontés suprêmes, a repris vivement Roger, il n'est pas sans but s'il marche où Dieu l'envoie. Ne le comparez point à Ahasvérus, mais au peuple hébreu errant dans le désert et envoyant devant lui toutes ses espérances à tire-d'aile vers la terre promise. Cette terre, nous ne l'atteindrons qu'après beaucoup de dangers courus, de veaux d'or adorés; il faudra nous fortifier dans la foi, nous endurcir sous l'épreuve, désapprendre ces vices de l'Égypte, et laisser, comme le peuple de Dieu, dans les sables du désert le cadavre de la servitude. Alors seulement retentiront les trompettes de Jéricho! Mais le pays de Chanaan lui-même ne sera point le port; la lutte continuera jusqu'au dernier jour, parce que cet effort est la loi même de notre perfectionnement. Ne parlez donc jamais, cher

Digitized by Google

ami, d'établissement définitif, de repos; le repos c'est la fin de la vie, et le définitif n'est point de ce monde. »

..... Tout en causant ainsi nous avions gagné un banc, et nous nous sommes assis à l'ombre des touffes de lilas. Les bourgeons commençaient à brunir l'extrémité des rameaux; *ver rubescens*, dit Virgile. Les branches des arbres et des buissons dépouillés projetaient leur ombre sur le sable et y dessinaient mille entrelacements capricieux. On eût dit un immense réseau tendu sur cette nappe de lumière pour la retenir captive. Entre chaque maille sautillaient les moineaux familiers qui venaient presque à nos pieds, nous regardaient en penchant la tête d'un air de curiosité mutine, puis gazouillaient entre eux d'un accent moqueur, comme s'ils eussent compris que nous parlions de philosophie.

J'ai avoué à Roger que j'avais toujours eu un faible pour le moineau : c'est le seul oiseau qui vive dans nos villes en toutes saisons et nous y fasse entendre quelques notes des mélodies de la campagne. Nos tuyaux de cheminée sont ses forêts, nos ardoises ses pelouses. Il réveille chaque matin la jeune servante en chantant dans la giroflée qui orne sa fenêtre; il amuse de son caquet l'enfant du pauvre ouvrier confiné dans les combles : c'est le rossignol des toits.

« Dites plutôt le musicien des carrefours, a répondu Roger; car il ne vit, comme nos Orphées vagabonds, que d'aumône ou de rapine. A vous entendre, ce serait une espèce de messager des champs, occupé d'entretenir chez nous la diligence et la bonne humeur; mais moi qui le connais, je vous déclare que c'est tout simplement un de ces drôles qui, à force d'effronterie, font rire de leurs vices. Paresseux, gourmand, voleur, le moineau est le véritable chevalier d'industrie des airs. Connaissez-

Digitized by Google

vous, par exemple, ses procédés envers l'hirondelle? »

J'avouai en souriant mon ignorance.

« Eh bien, reprit Roger qui s'animait comme s'il se fût agi de quelque procès scandaleux rapporté par la *Gazette des Tribunaux*, je vais vous le dire, moi! et je ne vous répéterai point ce qu'on m'a conté, mais ce que j'ai vu de mes yeux, *ce qui s'appelle vu!* comme dirait Orgon. Vous savez qu'une des fenêtres de mon cabinet donne sur une grande basse-cour entourée de bâtiments de service. J'en ai fait mon observatoire. A notre âge on a le temps de regarder; les préoccupations turbulentes sont suffisamment apaisées pour nous permettre de bien voir, et l'expérience nous a appris à ne rien dédaigner. Je passe donc presque tous les jours une heure à étudier mes voisins ailés, et je vous recommande cette distraction; elle est paisible, instructive et sans danger, ce qu'on ne peut pas dire de beaucoup de distractions. »

J'ai fait un signe d'adhésion en promettant de profiter du conseil.

« Or donc, a repris Roger, vous saurez que la basse-cour que j'étudie attire une nuée de moineaux; les parasites ne manquent jamais là où il y a table servie. — Je les vois chaque jour picorer jusque sous le bec des maîtres du logis et pépier avec rage quand ceux-ci se permettent de les déranger. Soit, je passe encore condamnation; Racine a dit aux oiseaux que Dieu était leur pourvoyeur :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture.

Les moineaux ont pris le poëte au mot et se sont faits communistes; mais voici où commence l'indignité. A chaque printemps les hirondelles reparaissent autour des bâtiments de la basse-cour et s'y choisissent une place pour leurs nids. Vous savez avec quel soin ces vaillantes

Digitized by Google

ouvrières construisent l'abri destiné à leur future famille? Mortier solide au dehors, lit de duvet au dedans; le père et la mère travaillent à l'envi avec des cris d'encouragement joyeux. Les moineaux, qui sont également entrés en ménage, devraient les imiter; mais non : ils les regardent faire en jasant; ils prolongent leurs fêtes de noces, ils se promènent; ils se querellent, jusqu'à ce que tout soit achevé chez les voisines. Alors ils profitent d'une absence des propriétaires, ils entrent dans le nouveau logis et l'examinent; s'ils le trouvent à leur gré ils y transportent un brin de paille comme symbole de prise de possession, en s'écriant à la manière de Tartufe : *La maison est à moi!* Et lorsque les hirondelles se présentent à la porte, elles sont reçues à coups de bec. »

J'ai été forcé de blâmer des moineaux qui justifiaient si criminellement le vers de Virgile :

Ainsi, oiseaux, ce n'est point pour vous que vous faites vos nids *.

J'ai seulement ajouté que le crime de ces vauriens ailés n'était pas sans exemple parmi les hommes.

« Et voilà ce qui me le rend plus exécrable! a répondu Roger avec une indignation plaisante; ils donnent un enseignement pervers dont on s'autorise; ils ont l'air de dire aux hommes : — La création est ainsi faite : aux uns le travail, aux autres le plaisir; laissez les hirondelles construire pour les moineaux! Que de nids usurpés de même dans le monde. Combien de gens qui pour s'emparer de l'édifice élevé par d'autres n'ont qu'à y apporter

« Sic vos, non vobis, nidificatis aves. »

Les détails qui précèdent sont de la plus rigoureuse exactitude, et nous avons été plusieurs fois témoins de ces usurpations des nids construits par les hirondelles.

Digitized by Google

aussi un fétu ! Celui-ci, c'est son nom, son crédit; cette autre, sa fortune ou sa beauté! Toujours des brins de paille qui ne leur ont rien coûté !

— A la bonne heure, ai-je repris en riant; mais qui nous oblige d'imiter l'usurpateur ailé de nos toits? La leçon que donne la nature n'a d'autre valeur que celle de l'écolier ; il peut toujours choisir entre les exemples. La vue du mal ne corrompt que celui qui l'aime; il repousse quiconque aime le bien. L'homme fait sa destinée, et il dépend de sa volonté d'être moineau ou hirondelle. »

XXVII.

MI DUTILLEUL ET SA DÉFINITION DE L'IDÉE. — LETTRE D'IMAAN ALI-TADE. — A QUOI PEUT SERVIR L'INACTIVITÉ DES VIEILLARDS.

Le petit commerce de Félicité prospère; elle voudrait l'étendre, mais le capital lui manque; elle est venue me visiter ce matin et m'a fait part de son embarras. Elle ne voit qu'un seul moyen d'en sortir, c'est d'obtenir un crédit de quelques milliers de francs en marchandises chez monsieur Dutilleul, notre plus riche négociant. Mais comment oserait-elle seulement le demander, elle pauvre fille qui ne peut finir une phrase dès qu'on la regarde? Elle avait d'abord pensé à faire écrire une lettre par René; car René a le don de la rédaction, comme j'ai déjà pu m'en apercevoir pour sa demande en mariage; puis tous deux ont pensé qu'une demande de ma part aurait bien plus de chance de réussir. Je la ferai, bien que j'aie peu d'espoir.

.... Monsieur Dutilleul est mon aîné de plusieurs années, et on le dit cinq à six fois millionnaire; mais ni l'âge ni la

Digitized by Google

richesse n'ont pu lui faire prendre goût au repos. Il est levé avant le jour et veille, avec ses commis, très-avant dans la nuit. Il conduit tout de l'intelligence, de la voix et de l'œil, — de cet œil de maître qui, au dire du fabuliste, suffit pour engraisser le bétail. — Le bétail de monsieur Dutilleul, ce sont les écus, et Dieu sait s'il connaît l'art de les faire multiplier!

Il a fallu le poursuivre de magasin en magasin. Il venait toujours de quitter ceux où j'arrivais; enfin je l'ai trouvé surveillant un déchargement de marchandises coloniales. Il vérifiait le compte des boucans, refusait ceux qui avaient souffert du voyage, et discutait l'application des tarifs. Dix personnes étaient occupées à exécuter ses ordres, dix autres à recevoir ses réclamations. Il a fallu le laisser faire; enfin, quand tout a été réglé, il a pris le chemin d'un autre quai où s'opérait un chargement; nous avons pu causer en faisant route ensemble.

Ma requête formulée, il en a pris note, a dit qu'il s'informerait, et m'a promis réponse après examen. Je me suis excusé de l'avoir interrompu dans ses occupations pour une demande de si faible importance.

« Tout est important en affaires, cher professeur, a-t-il répondu de sa forte voix qu'accompagne un gros rire; nous autres commerçants, nous ne dédaignons rien. C'est avec les gros sous qu'on fait les écus; — eh! eh! eh! — Je suis un vrai yankie : aussi, tout m'est bon de ce qui profite à l'actif. Je ne ressemble pas à vos damoiseaux de négociants qui, dès qu'ils ont quelques centaines de mille francs, laissent la place à d'autres et se retirent à la campagne pour lire et cultiver des œillets. — Eh! eh! eh! — A soixante et onze ans, je suis encore le plus actif d'eux tous, et la camarde me trouvera le nez sur mon grand livre ou la sonde à la main dans mes entrepôts.

Digitized by Google

— De sorte que vous ne sentez pas le besoin de quelques heures de recueillement vers la fin de la vie?

— Moi! pourquoi faire!

— Mais pour se rappeler, pour regarder en avant! Lorsque les cochers arrivent à un passage inconnu et sombre, ils mettent leur attelage au pas.

— Temps perdu! temps perdu! L'homme est ici-bas pour faire son métier, pour gagner de l'argent! J'ai la devise, moi, de ce gentleman anglais qui a été, à ce qu'on dit, un grand poëte: *En avant!* mais en avant dans un champ de blé. — Eh! eh! eh! — Tant qu'on est debout il faut moissonner.

— Oui, c'est ce que Carlyle appelle *l'Évangile des œuvres;* pour lui, agir, c'est accomplir la loi de Dieu; mais un de ses compatriotes, monsieur Mill, vante de son côté *l'Évangile des loisirs.*

— Quelque fainéant, sans doute?

— Non, un économiste philosophe.

— C'est la même chose.

— Il donne pourtant des raisons qui ne m'ont point paru sans force. Selon lui, employer l'énergie humaine, sans trêve, à lutter contre des concurrents pour acquérir des richesses, ressemble singulièrement à ce que faisaient nos pères lorsqu'ils dépensaient leur vie à conquérir des terres par l'épée; c'est un déplacement de la volonté, un progrès sans doute, mais un emploi encore exagéré de nos facultés. Il ne peut croire que l'idéal de la société soit dans cette bataille toujours croissante de gens qui, pour se dépasser, se heurtent, se foulent, s'abattent, et arrivent ainsi à se procurer un superflu dont ils ne peuvent jouir et dont ils privent les autres. Il est médiocrement épris de ce monde américain, où toute la vie d'un sexe est employée à chasser des dollars, et toute la vie de l'autre à

Digitized by Google

élever de petits chasseurs de dollars. Il préfère sans doute cette fièvre d'activité à l'apathie de certaines nations déclinantes; il y voit une des phases indispensables, mais douloureuses, du progrès de l'humanité, et il aspire au moment où chaque homme, après avoir donné à la société la fleur de son intelligence, de ses forces et de sa vie, rentrera dans un repos occupé pour laisser le champ libre à de plus jeunes travailleurs.

— Bien, bien, je comprends; c'est une idée qu'a monsieur Mill! s'est écrié mon compagnon avec son gros rire; mais mon cocher m'a appris l'autre jour ce que c'était qu'une idée. Je voulais lui faire prendre une route, il voulait en prendre une autre, et comme je soutenais que la mienne était la plus courte, il a haussé les épaules en disant: — C'est une idée de Monsieur... comme il eût dit: C'est une bêtise. — Eh! eh! eh! »

Là-dessus monsieur Dutilleul a pris congé de moi; nous étions arrivés au navire dont il venait surveiller le chargement. Je l'ai vu se perdre au milieu des caisses, des futailles, des ballots, et je suis revenu à petits pas en réfléchissant.

Est-il bien vrai que l'idée de l'économiste anglais soit de celles dont parlait le cocher? Quoi! tant de dons accordés par Dieu à sa créature, tant d'efforts d'intelligence et de courage, tant de sang versé, tant de dévouements sublimes, et tout cela seulement pour augmenter l'encaisse du genre humain? Ne serions-nous donc ici-bas que pour acquérir une richesse dont nous ne devons pas jouir, et la transmettre à des descendants qui l'augmenteront à leur tour sans en jouir davantage? Tous ces penchants qui ne trouvent satisfaction que dans le loisir, l'art, la science, la contemplation de la nature et de l'homme, l'élancement de l'âme vers Dieu, tout cela serait

Digitized by Google

autant d'*idées*, comme le dit monsieur Dutilleul par euphémisme. N'est-ce pas lui plutôt qui ment à sa nature d'homme en sacrifiant toutes les aspirations naturelles à un seul instinct? Qu'est-il autre chose qu'un sauvage, ce furieux travailleur qui réduit la vie à la transformation de la matière ou à l'échange, et qui néglige les besoins les plus délicats de son âme? Ce que le peau-rouge dépense d'activité, de patience, de courage à trapper le castor et à scalper ses ennemis, il l'emploie, lui, à scalper ses concurrents et à trapper les écus! C'est la différence des sociétés, mais, au fond, l'emploi des mêmes instincts. Ce qu'il fait n'est qu'une guerre déguisée, préférable à l'autre sans doute, mais qui ne peut être le but définitif de l'homme sur la terre.

C'est devant cette fièvre saxonne que les natures passives se sentent prises d'un plus vif amour pour l'état stationnaire; en voyant tant de vains mouvements, on persiste, plus que jamais, à rester assis.

Nous avons trouvé, il y a quelques jours, dans l'appendice de la Ninive de l'anglais Layard, un témoignage éloquent de cet effet de notre turbulente agitation. C'est la réponse d'un cadi musulman à la lettre dans laquelle le voyageur anglais lui demandait des détails sur la population, le commerce et le passé de la ville où il avait exercé sa magistrature. Je traduis ici cette réponse pour mon propre plaisir.

« Mon illustre ami, ô joie des vivants !

» Ce que tu me demandes est à la fois inutile et nuisible.

» Bien que tous mes jours se soient écoulés dans ce pays, je n'ai jamais songé à compter les maisons ni à m'informer du nombre de leurs habitants, et quant à ce

Digitized by Google

que celui-ci met de marchandises sur ses mulets, celui-là au fond de sa barque, en vérité c'est une chose qui ne me regarde nullement. Pour l'histoire antérieure de cette cité, Dieu seul la sait, et seul il pourrait dire de combien d'erreurs ses habitants se sont abreuvés avant la conquête de l'islamisme; il serait dangereux à nous de vouloir les connaître.

» O mon ami! ô ma brebis! ne cherche pas à apprendre ce qui ne te concerne pas. Tu es venu parmi nous et nous t'avons donné le salut de bienvenue; va-t'en en paix! A la vérité, toutes les paroles que tu m'as dites n'ont fait aucun mal, car celui qui parle est un et celui qui écoute est un autre. Selon la coutume des hommes de ta nation, tu as parcouru beaucoup de contrées, jusqu'à ce que tu n'aies plus trouvé le bonheur nulle part; nous (Dieu en soit béni!), nous sommes nés ici et nous ne désirons point en partir.

» Écoute, ô mon fils, il n'y a point de sagesse égale à celle de croire en Dieu; il a créé le monde; devons-nous tenter de l'égaler en cherchant à pénétrer les mystères de sa création? devons-nous dire: — Vois cette étoile qui tourne autour de cette étoile; regarde cette autre étoile qui traîne une queue, et qui met tant d'années à venir et tant d'années à s'éloigner! Laisse-la, mon fils; celui dont les mains la formèrent saura bien la conduire et la diriger.

» Mais tu me diras peut-être: O homme! retire-toi, car je suis plus savant que toi et j'ai vu des choses que tu ignores. — Si tu penses que ces choses t'ont rendu meilleur que je ne le suis, sois doublement le bienvenu; mais moi je bénis Dieu de ne pas chercher ce dont je n'ai pas besoin. Tu es instruit dans des choses qui ne m'intéressent pas, et ce que tu as vu je le dédaigne. Beaucoup de science te créera-t-elle un second estomac, et tes yeux

Digitized by Google

qui vont furetant partout te feront-ils trouver un paradis ?

» O mon ami ! si tu veux être heureux, écrie-toi : — Dieu seul est Dieu ! — Ne fais point de mal, et alors tu ne craindras ni les hommes, ni la mort, car ton heure viendra.

» IMAAM ALI-TADE. »

Voilà l'autre sauvage, celui qui attend sur sa colonne que les corbeaux du ciel viennent lui fournir la nourriture. Le devoir et la vérité sont entre le Turc et monsieur Dutilleul, entre l'immobilité du fataliste et l'activité sans repos de l'utilitaire. Salomon l'a dit : « Il y a un temps d'être debout et un temps d'être assis. » L'homme n'est ni une plante qui doit végéter attachée à une racine sans mouvement, ni un cheval aveugle attelé jusqu'à la mort à la meule qui broie le blé destiné au pain du corps. Il faut aussi qu'il songe au pain de l'âme ; qu'il prenne le temps de féconder son cœur, d'ouvrir les yeux de son esprit.

C'est à cela surtout que doit servir la vieillesse. Après avoir fait sa journée de labeur, il faut employer le soir aux récréations spirituelles, aux loisirs affectueux, à cette étude de l'impalpable et de l'invisible qui est aussi certainement que la terre et l'océan une partie de l'héritage d'Adam.

XXVIII

LE VIEUX DUELLISTE.

Le printemps continue à être pluvieux ; les longues promenades nous sont interdites, et Roger et moi devons nous contenter de la place plantée où nous nous donnons rendez-vous.

Cette après-midi, des vieillards, nos contemporains, y

Digitized by Google

étaient dispersés, comme d'habitude. C'étaient des couples amis mesurant d'un pas régulier les allées sablées, ou des groupes causeurs occupant les bancs à claire voie. Roger m'a fait regarder toutes ces figures où le temps a marqué si diversement son passage.

« Nous ressemblons tous, m'a-t-il dit en riant, à ces vieux monuments égyptiens qui portent au front l'histoire d'une dynastie ; le tout est de savoir déchiffrer l'inscription. Les plis qui sillonnent nos traits, nos yeux éteints, nos cous branlants, nos têtes chenues, sont autant d'hiéroglyphes qui racontent l'histoire de notre vie. On a beaucoup parlé de la tranquillité de certains coupables et de la prospérité de certains méchants ; mais regardez-les en face, quand la vieillesse aura gravé sur leur front les secrets de leur âme : vous aurez le masque de Louis XI, de de Philippe II, de Catherine de Médicis ou de Tibère. Après tout, nulle maison ne conserve soixante ans un mauvais locataire sans en garder les marques ; le front qui a longtemps renfermé d'odieuses pensées est comme le cachot où sont restés longtemps enchaînés de grands coupables : en cherchant bien, vous trouvez le mur souillé par quelque inscription infâme.

— Peut-être, ai-je répondu ; mais combien d'hommes n'ont rien à écrire ! Les grands coupables sont, comme les grands saints, des exceptions ; l'immense majorité flotte entre le bien et le mal, presque sans préférence ; enlevée plus haut ou précipitée plus bas, selon la raffale qui passe, et, comme le cerf-volant que lance l'écolier, toujours entre le ruisseau et la nuée. Que vous lisiez sur le masque de Tibère, je le comprends ; mais que pourrez-vous découvrir sur celui de Polichinelle ?

— Ses vices, a repris Roger. Pensez-vous donc que les inscriptions doivent avoir la gravité épique pour être dé-

Digitized by Google

chiffrées? Oubliez-vous qu'on a trouvé sur les pyramides je ne sais quel compte de cuisine? Polichinelle, dites-vous; mais n'a-t-il pas maltraité sa femme, battu le commissaire, provoqué le diable, c'est-à-dire manqué à ses devoirs envers sa famille, envers la société, envers Dieu? Et qui peut se dire, à cet égard, pur de tous points? Polichinelle, cher ami, c'est moi, c'est vous, c'est tout le monde; et pour être vulgaire l'histoire n'en est pas moins réelle, ni moins visible. Étudiez bien ces physionomies qui nous entourent : il n'y a là, je suppose, ni fameux criminels, ni vertus admirables, ni génies merveilleux. Ce que vous voyez n'est que de la monnaie humaine; mais, comme les pièces d'argent ou d'or, elle a son empreinte; le coin du temps l'a frappée et en creuse chaque jour les traits. »

Alors, pour me prouver son dire, Roger s'est mis à me commenter chacun des vieux visages qui passaient sous nos yeux, et à me faire l'histoire de celui qui le portait; on eût dit une série d'*illustrations* vivantes et sans titres dont il devait inventer l'explication.

J'ai pris plaisir quelque temps à ce jeu, dans lequel mon compagnon de promenade mettait sa gaieté accoutumée et son inépuisable imaginative; mais mon regard a fini par s'arrêter sur un promeneur solitaire qui avait jusqu'alors échappé aux remarques de Roger.

Son aspect annonçait une de ces décrépitudes hâtives qui accusent moins le nombre que l'emploi des années. Courbé sur une béquille, il traînait lentement ses pieds endoloris en agitant sa tête, qui semblait vaciller sur un cou tordu; lorsqu'il la relevait par un effort, il promenait autour de lui un œil hagard dont l'audace sombre semblait défier. Nul compagnon n'égayait sa promenade; aucun salut ne l'accueillait au passage; il était seul entre

Digitized by Google

la double rangée d'arbres qu'il avait choisie, comme si on eût voulu lui laisser sa place et son air.

Je n'avais fait toutes ces remarques que successivement, et je ne savais encore si je ne donnais pas une intention au hasard, lorsque je vis le promeneur isolé s'avancer vers un banc pour s'asseoir. A sa vue, deux vieillards qui s'y trouvaient se levèrent brusquement et s'éloignèrent en silence. L'infirme les suivit d'un regard courroucé, en murmurant quelques mots qui se perdirent dans un sourire fauve.

Étonné, je le montrai à Roger.

« Savez-vous quel est cet homme ? » demandai-je.

Il se tourna vers le banc qu'indiquait mon regard, et tressaillit.

« Cet homme ! répéta-t-il en faisant un mouvement qui nous éloignait de lui ; ne le connaissez-vous point ?

— Je crois l'avoir déjà aperçu, mais sans savoir son nom.

— C'est Simon Chamard.

— Le duelliste ?

— Oui ; il habitait depuis longtemps un village des environs ; la nécessité de se faire soigner l'aura sans doute ramené à la ville. »

Je fis observer que le malheureux pouvait à peine se soutenir.

« Plût à Dieu qu'il en eût été toujours ainsi ! répliqua Roger ; ou plutôt, qui pourrait dire pourquoi un pareil homme est né ?... à moins que ce ne soit comme châtiment de nos folies... Oui, je veux croire que même ces misérables qui ont le privilége d'assassiner devant témoins ne sont point complétement inutiles ; qu'il font comprendre à la société la barbarie de ses préjugés, et qu'en lui montrant leurs excès dans toute leur horreur ils préparent les réformes de l'avenir.

Digitized by Google

— Ah! qu'elles se hâtent donc! me suis-je écrié, et qu'on cesse enfin de justifier une insulte en frappant celui qui l'a reçue. Pourquoi avoir supprimé des codes le *jugement de Dieu* du moyen âge, quand on l'a conservé dans les mœurs? Sont-ce bien des nations civilisées par le christianisme que celles où l'adresse et l'audace peuvent prescrire la moralité et la raison? où, pour être respecté, il suffit, non d'être respectable, mais de faire peur? où l'honneur consiste, dans un débat, non à avoir de son côté le bon droit, mais à tuer ou à être tué?

— Patience, a dit Roger; la lumière se fera dans les consciences! Elle commence déjà; cet homme en est la preuve : il expie aujourd'hui le meurtre du capitaine Ribert. »

J'ai regardé Roger d'un air interrogateur.

« Peut-être ignorez-vous cette triste histoire, a-t-il continué; vous étiez alors parti pour votre voyage d'Allemagne. Mais tous nos contemporains pourront vous la raconter; car qui n'a connu le capitaine Ribert? On l'aimait pour la grâce qu'il savait mettre dans sa bonté, et aussi pour sa bonne humeur; où il se montrait, c'était toujours fête. Quand il se promenait au Mail, tenant le bras de sa jeune femme et la main de son enfant, tout le monde se retournait et bénissait l'heureux ménage, tant il semblait mériter son bonheur. Un seul homme en paraissait blessé; c'était Simon Chamard. Il haïssait le capitaine; pourquoi? nul n'aurait pu le dire. Jamais une parole ne s'était échangée entre eux; Ribert savait à peine que Simon existât. Mais cette ignorance même était une insulte pour le duelliste; il s'étonnait, sans doute, qu'un homme eût la prétention de vivre sans qu'il le lui eût permis. Ce bonheur qu'il n'épouvantait point lui parut une insulte; l'attention générale qui se tournait vers le

Digitized by Google

capitaine irritait d'ailleurs sa vanité : tous les temples d'Éphèse font naître leurs Érostrates. Il se décida à éteindre un concert de louanges qui le fatiguait; mais il fallait un prétexte. Le capitaine ne visitait aucun des lieux fréquentés par Simon Chamard; l'occasion d'une rencontre pouvait ne se présenter de longtemps; Simon n'eut point la patience de l'attendre. Un jour que le capitaine traversait cette promenade, il alla droit à lui, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche, et lui demanda brusquement pourquoi il le regardait. Le capitaine surpris voulut protester; mais c'était la scène du loup et de l'agneau. Chamard prétendit que son adversaire avait aussi *médit de lui l'an passé* et devait en rendre raison. Le reste est facile à deviner : l'uniforme du capitaine le faisait esclave de l'usage féroce qui met la vie de l'honnête homme à la merci du premier bandit qui passe; le duel eut lieu et lui fut fatal. On le rapporta mourant à sa femme, qui ne voulait point croire à un tel malheur. Il eut encore la force de la nommer, d'embrasser son enfant; puis il expira.

— Et son meurtrier resta impuni! me suis-je écrié.

— Non, a repris Roger; cette fois l'opinion se souleva; à force d'indignation on cessa d'avoir peur, le mépris se laissa voir librement, et les provocations de Simon Chamard ne furent plus relevées. Après avoir lutté quelque temps contre l'animadversion publique, il dut abandonner la ville, et depuis il n'avait point quitté sa solitude. Mais vous voyez que son absence n'a pu faire oublier le passé; une popularité d'infamie reste attachée à son nom; tout le monde ici le connaît; on le fuit, on le montre au doigt, on l'insulte, sans qu'il puisse s'en défendre ni se venger... Et tenez, n'est-ce point lui que poursuivent, là-bas, ces huées? »

Digitized by Google

La main de Roger m'indiquait la porte de la promenade, où j'aperçus, en effet, le vieux duelliste arrêté. Il s'efforçait de descendre les marches du perron d'entrée en s'appuyant, avec un geste douloureux, à la balustrade de pierre, tandis qu'une troupe d'écoliers ameutée dans le carrefour raillait ses efforts et lui jetait les rires et l'insulte.

« C'est Simon le Tueur! criaient les voix... Ah! ah! regarde comme il se traîne!

— Veux-tu te battre maintenant avec nous, Simon?

— Nous te défions tous!

— Eh! le lâche, qui refuse!

— Voyez, voyez, il a peur! »

Et les huées reprenaient plus bruyantes.

Celui auquel elles s'adressaient avait d'abord essayé de descendre, en menaçant la troupe injurieuse du bâton qui le soutenait; mais, vaincu par la douleur, il avait dû s'arrêter. Appuyé au mur, les lèvres frémissantes et les mains crispées, il exprimait si complétement la rage impuissante, que je me sentis saisi à la fois d'horreur et de pitié.

« Quelle punition! m'écriai-je très-ému.

— Quelle, mais juste! répliqua Roger sévèrement. Il n'a point reconnu le droit, le droit ne le reconnaît plus; il s'est montré sans pitié, on est pour lui sans merci; il a abusé de l'audace, de la force, de l'adresse, et les voilà qui se retournent maintenant contre lui. Ah! je voudrais que tous ceux qui se plaisent aux émotions du duel comme à une chasse perfectionnée, que tous ces dégustateurs de sang humain qui disposent de la vie d'un homme entre leurs repas, pussent voir un pareil exemple! Dans ces flétrissantes clameurs d'enfants, je crois entendre la voix de tous les orphelins qu'a faits cet homme:

Digitized by Google

leur chœur de malédictions s'élève maintenant qu'il ne peut y échapper ; la suprême faiblesse venge les faibles, et l'homme implacable est puni par l'implacabilité des enfants ! Ici, comme toujours, la jeunesse et l'âge mûr ont préparé la vieillesse ; car cette dernière n'est qu'une conséquence, nous la faisons nous-mêmes. Un grand orateur * l'a dit, l'âme humaine subit sur la terre une série de métempsycoses qui ressortent l'une de l'autre : portée, à travers les ignorances du premier âge, jusqu'aux flammes de la jeunesse, elle s'y envenime ou s'y purifie, puis accomplit les graves devoirs de la maturité, dont elle sort allourdie d'expérience pour entrer dans la vieillesse ; et là enfin est le port ou le naufrage. »

XXIX

CE QUE ROGER PENSE DE LA TACHE DES VIEILLARDS. — LE PÈRE BÉNÉDICTION ; SON HISTOIRE. — LE GRAND JACQUES. — LE BATON DU BERGER. — ESPÉRANCES DU PÈRE BÉNÉDICTION.

Ce matin j'ai trouvé Roger occupé à faire exécuter quelques améliorations dans ses ménageries. Il s'applique à la domestication de plusieurs nouvelles espèces d'animaux qui doivent ajouter aux aisances ou aux ressources de nos descendants.

« Jusqu'ici, me disait-il, tout en s'assurant que rien ne manquait au couple de lamas dont il espère acclimater la race dans le pays, jusqu'ici les sociétés trop jeunes ne se sont point inquiétées de mettre de l'ordre dans leurs

* Le P. Lacordaire.

Digitized by Google

ménages; elles ont été toujours en mouvement, allant pour aller, achetant ou vendant à ce misérable marché qu'on appelle la guerre, et bien plus soucieuses d'acquérir que d'exploiter. Mais l'âge mûr est venu pour elles; il est temps que chacun songe à ranger son intérieur, à mieux cultiver ses champs et à soigner ses troupeaux. Voilà les peuples passés de l'adolescence, où l'on chasse, où l'on joue et où l'on se querelle, à l'âge mûr, où l'on songe à tirer parti de soi et de ses voisins. Il faut que l'équilibre des richesses s'établisse partout par l'échange; que chaque terre donne ce qu'elle a et reçoive ce qui lui manque. Dans chaque contrée, le banquet du genre humain est incomplétement servi; il faut y ajouter tout ce qui peut y tenir. Chaque plante nouvelle conquise, chaque animal devenu l'auxiliaire de l'homme, est un accomplissement de la loi qui lui a donné la terre en fermage. A nous, qui avons les loisirs de la vieillesse, appartient surtout cette tâche; notre sang refroidi nous a rendus patients; les heures qui nous restent sont comme un appoint de la Providence dont nous pouvons faire largesse au genre humain : aussi désormais ma seule ambition serait de laisser au pays où je suis né quelqu'une de ces pacifiques conquêtes, et de pouvoir me réveiller dans la vallée de Josaphat, comme Parmentier, en tenant à la main une petite fleur qui aurait annoncé naguère à mes frères les hommes que je venais de fermer une des portes de la faim. Toutes les nuits j'y rêve, je crois l'avoir trouvée...

— Et c'est la récompense de vos bons désirs? ai-je interrompu; les pensées de la veille deviennent les fantômes du sommeil; amis ou bourreaux, selon que nous l'avons mérité.

— Eh bien, vous répétez là, cher ami, ce que je me

Digitized by Google

disais ce matin, a repris Roger; et voici précisément celui qui me faisait faire cette réflexion. »

Il me montrait un homme modestement vêtu qui conduisait une brouette attelée d'un chien, alors arrêtée dans la première cour. J'ai cru reconnaître un vieil Anglais qui parcourt nos rues, recueillant sur chaque seuil les débris devenus inutiles, verres brisés, ossements ou chiffons.

« N'est-ce pas le Huguenot? ai-je demandé.

— C'est ainsi que beaucoup l'appellent, a répondu Roger; mais ici, une de ses habitudes de langage l'a fait nommer le *père Bénédiction*. Ce matin le bruit de son chariot et son cri d'appel m'ont réveillé en sursaut, au milieu d'un de mes rêves favoris, et j'ai pensé alors à tous ceux qu'il devait rendre ainsi brusquement, chaque jour, à sa réalité! Que de rois détrônés par ce passant! que d'amants séparés! que de grands poëtes redevenus obscurs, d'illustres orateurs ramenés au silence, de victorieux descendus de leur char de triomphe! Mais aussi combien de victimes en péril tout à coup rassurées, de crimes supposés ou de deuils imaginaires heureusement démentis! Ce vieillard, qui interrompt tous les jours tant d'illusions, qu'est-il autre chose que le symbole de cet autre marcheur matinal qui passe, à chaque aurore, sous quelque fenêtre où son cri interrompt brusquement le rêve de la vie, réveille le dormeur et le rend à l'éternelle réalité?

— A la bonne heure, ai-je repris en souriant; mais voilà un rôle poétique et grandiose dont vraisemblablement le bonhomme ne se doute guère?

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien! a répliqué Roger; connaissez-vous le père Bénédiction?

— De vue seulement.

— Alors il faut que je vous le présente; ce n'est point l'homme que sa profession et son costume semblent an-

Digitized by Google

noncer; venez, je veux que vous l'entendiez causer et qu'il vous raconte son histoire. »

Nous avons rejoint le vieux huguenot que je n'avais jamais vu de près. C'est une figure socratique, qui déplaît au premier aspect; mais, quand on est averti, on remarque le développement extraordinaire du front, qui donne à son expression une sorte d'idéalité chimérique. L'œil est fin et la bouche singulièrement bonne.

En nous voyant venir, il a fait quelque pas à notre rencontre et a salué Roger qui m'a nommé. Le père Bénédiction me connaît plus que je ne l'avais supposé. Il est depuis longues années le client de mon humble ménage. Félicité lui réservait autrefois tout ce qui pouvait enrichir son commerce, et maintenant monsieur Baptiste continue. Aussi l'entretien s'est-il engagé sans efforts.

J'ai été surpris du langage du chiffonnier huguenot. Malgré quelques fautes d'accentuation et de genre qui révèlent l'étranger, il est facile de reconnaître en lui une culture littéraire qui n'est même pas sans prétention. Il est clair que le père Bénédiction aime à voir l'étonnement de ceux qui l'écoutent. Il aime à citer, et il parle lentement, avec une légère teinte d'emphase, mais non sans charme.

Il y a dans tout ce qu'il dit je ne sais quel stoïcisme adouci. Son histoire, que Roger lui a fait conter par fragments, m'a tout expliqué.

Il est fils d'un pauvre pasteur du pays de Galles qui l'avait élevé pour lui succéder. La position difficile de la famille, et aussi, autant que j'ai pu comprendre, une inclination contrariée, l'engagèrent à s'embarquer. Fait prisonnier, il arriva mourant en France, où il eût succombé à la maladie et à la misère sans le secours compatissant d'une femme que son abandon intéressa : c'était

Digitized by Google

une petite marchande, veuve depuis plusieurs années, qui, après l'avoir soigné comme une sœur, accepta ses services. Lorsque l'heure de la délivrance arriva, le prisonnier était devenu nécessaire à sa bienfaitrice, dont il tenait seul les comptes et surveillait les affaires. Elle s'était d'ailleurs insensiblement accoutumée à sa présence; la pitié avait été remplacée par un sentiment plus tendre; elle le laissa voir, et celui dont elle avait sauvé la vie n'hésita point à la lui consacrer.

Leur union fut longue et heureuse. En mourant, la femme de l'ancien prisonnier lui avait laissé tout ce qu'elle possédait; il ne songea plus qu'à vendre son fonds de commerce et à retourner vers sa famille pour apporter quelque soulagement à sa pauvreté. L'héritage était réalisé et le jour du départ convenu; il sortit pour prendre congé du frère de sa femme avec qui il avait toujours vécu brouillé, mais qu'il ne voulait point quitter sans avoir tenté une réconciliation.

Ce frère était un homme habile et ambitieux. D'heureuses spéculations l'avaient enrichi; il voulut l'opulence, risqua davantage, et la chance lui tourna. Depuis la veille sa ruine était consommée! quand notre héritier, qui ignorait tout, se présenta, il trouva la maison envahie par les gens de justice et le maître en fuite. On parlait de banqueroute et de poursuite criminelle!...

Ici le vieillard s'est arrêté comme si ce souvenir réveillait ses émotions du moment. Roger lui a mis une main sur l'épaule en me regardant, et s'est écrié :

« Achevez, bon père, achevez! dites que pour épargner au frère de votre femme une pareille honte vous avez sacrifié librement tout ce qui vous appartenait. »

Le vieux huguenot a poussé l'exclamation favorite à laquelle il doit son surnom.

Digitized by Google

« Bénédiction! ne croyez pas que je l'ai fait tout de suite et sans peine, a-t-il répliqué; non, non, l'homme de la chair s'est d'abord révolté en moi. Je m'étais dit, comme les juifs exilés, que j'allais enfin revoir le Jourdain. — Nous autres Gallois, voyez-vous, nous aimons nos pauvres bruyères. — Croiriez-vous, monsieur, qu'aujourd'hui encore une seule bouffée de l'âcre fumée de tourbe remue mon vieux cœur comme un souvenir d'enfance! — Non, non, je n'ai pas donné ainsi du premier mouvement ce qui pouvait me reconduire près de mes buissons de houx. »

— Et cependant vous vous y êtes décidé, ai-je fait observer.

Il a levé la main avec une sorte de solennité.

« Quand le démon a tout dit, Dieu prend aussi la parole, a-t-il répondu gravement. Le premier me parlait de ceux qui étaient là-bas vers le canal de Bristol; il me montrait le jardin du presbytère et la porte rouge où j'avais embrassé pour la dernière fois mes petites sœurs. Mais Dieu me rappela à son tour la morte, qui m'avait donné tout ce que je possédais, et me demanda ce qu'elle eût fait s'il avait fallu sauver l'honneur et la vie de son frère! — Je suis resté plusieurs heures sans répondre, messieurs; mais la voix a répondu pour moi. Elle a dit qu'elle eût tout donné à celui qui en avait le plus besoin; et ma conscience a dit : *Amen*.

— De sorte que vous avez pu payer les créanciers?

— En partie seulement, mais les écus d'argent ont été comptés pour des écus d'or; quand tout a été donné, ils ont fait grâce du reste.

— Et vous avez ainsi sauvé le failli?

Il a secoué la tête.

« Il n'y a que Dieu qui sauve, monsieur; celui que je

Digitized by Google

voulais servir l'avait oublié ; et n'espérant plus rien de la vie, il avait, comme dit l'Écriture, épousé le sépulcre.

— Et vous, alors, qu'avez-vous fait?

— Moi, j'ai imité le mercenaire de l'Évangile, j'ai offert mes bras à la dixième heure ; par malheur les places étaient prises. Pour m'occuper, il fallait renvoyer un plus ancien serviteur ou me prendre par charité ; beaucoup de gens proposaient de le faire, j'ai refusé et je me suis dit : — Cherche au-dessous de tous les autres, tu trouveras des places vides. C'est de cette manière que je suis devenu ce que vous me voyez.

— Ainsi, me suis-je écrié avec un peu d'amertume, voilà où conduit ici-bas le sacrifice : à la misère et à l'abandon !

— Bénédiction ! qui dit cela? a repris vivement le vieillard ; ne croyez pas que rien me manque, monsieur ; je suis plus riche que vous ne pensez. Il ne faut pas juger l'arbre à l'écorce. Je pourrais, si c'était ma fantaisie, m'accorder davantage ; mais le livre a dit que la vie était un campement ; pourquoi l'orner de rideaux de soie quand la voyageuse à la grande faux doit passer d'un instant à l'autre, couper les cordes, prendre la tente et nous en faire un drap mortuaire?

— A la bonne heure, ai-je répondu, mais tant qu'il reste ici-bas, chacun doit à la société tout ce qu'il a de force et d'intelligence ; pourquoi se faire plus petit que sa taille. Tel que Dieu vous a fait, bon père, ne pouviez-vous entreprendre une tâche plus haute et être plus utile à la société?

— Je n'en sais rien, monsieur, a-t-il dit en souriant ; peut-être est-il bon d'apprendre aux autres que l'on peut se baisser sans tomber. Il n'y aurait point de mal, selon mon opinion, à voir descendre aux derniers rangs quel-

Digitized by Google

ques-uns de ceux qui peuvent se tenir au milieu; ils tireraient à eux les derniers, vu que les épaules qui se touchent cherchent toujours à se mettre de niveau : c'est une loi de la nature humaine. Mais, à vrai dire, je n'en ai point pensé si long en me faisant ce que je suis ; ce qui m'a décidé, c'est la facilité de la tâche, et aussi son humilité. Il y a une grande douceur à se mettre ainsi plus bas que toutes les poutres où va se heurter le front de notre orgueil, à marcher librement sans plier la tête, comme les petits enfants. L'humilité est la meilleure sauvegarde des humiliations, outre que c'est véritablement le sentiment qui convient à l'homme et surtout à un vieillard, Que sont les plus forts dans la main de Dieu? et nous autres, que sommes-nous sous le poids des années? Les générations entières ne ressemblent-elles pas à ces grains de poussière que le vent fait tourbillonner là, au coin de votre cour?

— Ainsi vous ne vous plaignez ni du sort, ni des hommes, père Bénédiction? a fait observer Roger doucement.

— Je n'en ai point le droit, monsieur, a-t-il répliqué; depuis que j'existe j'ai toujours trouvé sur mon chemin consolation et secours. On n'est mécontent des autres que parce qu'on s'estime trop haut; nous voudrions que le genre humain fût uniquement occupé de notre conservation comme de celle d'un trésor sans prix. La première condition pour ne se plaindre de personne, c'est de ne point se surfaire et de penser que là où l'on cherche la matière d'un administrateur, d'un magistrat, d'un général, il n'y a bien souvent que l'étoffe d'un chiffonnier. »

En prononçant ces dernières paroles, le vieux huguenot a souri, et se tournant vers René qui lui appartait un panier plein de vieux débris, il les a distribués dans les divers compartiments de sa brouette en adressant quel-

Digitized by Google

ques mots d'encouragement au gros chien qui la traînait.

Celui-ci s'était couché nonchalamment, ses deux fortes pattes en avant, comme un lion, et les yeux à demi fermés; il semblait s'endormir dans le rayon de soleil qui l'enveloppait. A la voix du père Bénédiction, il a levé la tête, et une véritable conversation s'est établie entre le vieillard et lui. A chaque parole caressante ou à chaque question, le chien répondait par un grognement particulier, un mouvement des oreilles et de la queue interprété par son maître, qui reprenait aussitôt comme s'il avait saisi le sens de la réplique.

J'ai fait remarquer à Roger cette entente singulière; le vieux huguenot a secoué la tête.

« Oui, oui, a-t-il dit, les animaux comprennent la voix humaine comme nous comprenons la musique. Elle ne leur traduit pas des idées, mais des expressions de sentiment qui les réjouissent ou les attristent, les irritent ou les apaisent, les rassurent ou les épouvantent. Il faut avoir notre âge pour remarquer cela, messieurs. Tant qu'on est jeune, à défaut d'amis on a du moins des compagnons; mais plus tard, les rangs s'éclaircissent, on reste seul, et alors nos yeux s'arrêtent sur ces pauvres êtres muets qui vivent à nos pieds, et on tâche de les comprendre. A vingt ans, un chien n'est qu'un serviteur ou un amusement; à soixante, c'est un secours contre la solitude. »

Tout en parlant ainsi, le père Bénédiction avait achevé de vider un des paniers apportés par René et allait prendre le second, quand un cri de colère suivi de malédictions nous a fait retourner.

Près de la grille de la porte d'entrée se tenait un homme en haillons, les épaules chargées d'une hotte. Sa barbe grisonnante tachetait un visage cicatrisé par la petite vé-

Digitized by Google

role et alors allumé par une demi-ivresse; il tourmentait d'un de ses poings sa casquette en lambeaux qui laissait passer des touffes de cheveux hérissés en brosse, tandis que son autre main agitait, avec menace, le crochet de chiffonnier.

« Le voilà encore, ce voleur du pain des pauvres gens! s'écriait-il; ce gueux qui s'engraisse de notre substance, cet ennemi du bon Dieu. A bas l'Anglais! à bas le huguenot, à bas ceux qui lui donnent plutôt qu'à des chrétiens qui meurent de faim!

— Au moins ne meurent-ils pas de soif, ai-je ajouté en regardant Roger; qu'est-ce donc que ce malheureux?

— Qui je suis? s'est-il écrié sans laisser à notre hôte le temps de répondre; les voilà bien ces richards, mépriseurs du pauvre monde! Qui je suis? demandez-le à votre brigand d'accapareur qui remplit là sa charrette à nos dépens; il me connaît bien, lui!

— Bénédiction! c'est la vérité, a repris doucement le vieillard, il se nomme le grand Jacques.

— Surnommé la Pinte, a ajouté Roger.

— C'est ça! a continué l'ivrogne; et surnommé Prison, surnommé Hôpital, surnommé Famine! autant de noms qu'il doit à sa mère, dame Pauvreté! ah! ah! ah! Nous savons bien comment on nous appelle, nous autres qui n'avons pas été baptisés rentiers en venant au monde! Nous sommes des ennemis, des chiens enragés qu'on voudrait voir crever au coin de la borne! pas vrai, les bourgeois? Et c'est à cette fin qu'on garde tous les *bonis* pour un scélérat de goddam, tandis que les chiffonniers patriotes grattent le ruisseau. Et c'est là ce que vous appelez de l'égalité, vous autres!

— C'est là ce qu'on appelle de la justice, a repris Roger d'un ton sévère. Qu'as-tu fait pour mériter l'intérêt

Digitized by Google

des honnêtes gens? Es-tu autrement connu que par ton ivrognerie et ton insolence? As-tu dans ta vie, comme cet homme que tu insultes, de quoi servir d'exemple aux meilleurs? Qu'as-tu fait pour qu'on s'occupe de toi? Voyons, cite un acte louable, seulement une bonne intention. Allons, parle, je t'écoute. »

Roger avait dit ces mots avec une sévérité véhémente en s'avançant jusqu'à la porte, vis-à-vis du chiffonnier dont il n'était séparé que par la grille. Maître la Pinte, un peu déconcerté, a balbutié quelques mots; toute sa faconde avait disparu, et quand notre ami a ouvert la porte, il a reculé en murmurant qu'il n'avait point voulu lui faire affront.

Mais le père Bénédiction s'est avancé sans rien dire, et a déchargé dans sa hotte tout le contenu du second panier: l'ivrogne l'a regardé d'un air hébété; il a paru hésiter un instant sur ce qu'il devait faire, puis il nous a brusquement tourné le dos et s'est éloigné en chantant.

Roger a haussé les épaules.

« Mauvaise aumône! a-t-il murmuré sourdement. Cet homme m'est odieux; il déshonore la vieillesse! Lui-même le comprend. Avez-vous vu, lorsque je lui ai demandé quels étaient ses droits à notre intérêt? il n'a pu rien répondre.

— Parce qu'il l'avait dit précédemment, a répondu le père Bénédiction.

— Quand donc cela?

— Lorsqu'il vous a dit le nom de sa mère, Pauvreté! Ah! monsieur, on ne sait pas assez ce que ce mot renferme. C'est la boîte à Pandore! tous les maux s'en échappent, et la seule espérance qui reste au fond, c'est la mort! Je ne vois jamais le grand Jacques sans que mon cœur se serre. Pauvre homme, qui ne connaît rien au

Digitized by Google

delà des jouissances de la terre, et à qui elles sont toutes refusées! Et penser que c'est le sort de tant de milliers de misérables! De toutes les joies du monde il ne leur est resté que l'eau-de-vie.

— Mais vous pourtant, père Bénédiction, vous aussi vous êtes pauvre. »

Il a redressé son front haut et chauve.

« Ne croyez pas cela, a-t-il répondu vivement; Jacques disait vrai tout à l'heure : je suis riche, messieurs; j'ai de quoi acheter un domaine plus beau que tous ceux qui vous sont connus. »

Nous nous sommes regardés avec surprise, et je me suis rappelé involontairement ce qu'on m'avait dit de la raison un peu dérangée du vieux huguenot. Il a deviné sans doute mon soupçon, car il a souri, et, posant une main sur le bras de Roger, une autre sur le mien, il a continué avec la lenteur solennelle qu'il affecte par instants :

« Ceci vous étonne, n'est-il pas vrai? Mais écoutez une parabole que mon père m'a souvent racontée dans mon enfance :

« Au dire des anciens historiens de la Perse, il y avait autrefois dans cette contrée un fleuve qui répandait partout l'abondance; où il passait, l'herbe avait la taille du blé, et le blé celle des buissons : aussi le peuple avait-il pour lui la reconnaissance que l'on a pour un bienfaiteur et le respect que l'on a pour un dieu.

» Or il arriva que tout à coup le fleuve baissa et tarit, de sorte que les campagnes devinrent arides et qu'il y eut une grande famine dans le pays. Le roi de Perse ne savait comment découvrir ce qui avait amené ce subit changement, et il promit à celui qui le lui apprendrait la plus belle province de son empire.

Digitized by Google

» Cependant on lui avait remis un bâton de berger apporté par les dernières eaux, et sur lequel était gravé le nom de son maître. Un de ses courtisans le lui demanda en disant qu'il espérait arriver par son moyen à la découverte souhaitée, et il partit en remontant le lit desséché du fleuve. Partout il présentait le bâton en annonçant une forte récompense à qui lui ferait retrouver le berger auquel il avait appartenu. Il parvint ainsi jusqu'à Damas, et il y montrait encore le bâton et demandait si personne ne connaissait son maître; un pâtre de la montagne s'approcha en criant qu'il lui appartenait, et indiqua tous les signes que lui-même y avait gravés.

» Alors le courtisan le prit à part et lui demanda comment il avait perdu son bâton dans les eaux.

» — Je gardais des troupeaux sur une haute montagne, répondit le berger, tout près d'un grand lac où je les abreuvais soir et matin. Mais l'eau du lac était plus basse que la rive, ce qui gênait beaucoup le troupeau. Je m'aperçus enfin que cette eau s'enfuyait par un canal souterrain; et pour qu'elle pût s'élever davantage, j'entassai des pierres à l'ouverture du canal qui fut ainsi bouché; de sorte que le lac se remplit jusqu'au niveau de ses bords; mais dans cette opération j'avais perdu mon bâton de pâtre, emporté dans ce canal souterrain, et c'est pour moi merveille que vous l'ayez trouvé.

» — Réjouis-toi, reprit le courtisan, car nous devrons tous deux notre fortune à ce hasard.

» Et s'étant rendu avec lui au lac de la montagne, il écarta les pierres qui bouchaient l'issue souterraine, de sorte que le fleuve reparut en Perse et y répandit de nouveau la fertilité, au grand contentement du roi, qui accorda au courtisan une récompense double de celle qu'il avait promise. »

Digitized by Google

Ici le vieux Huguenot s'arrêta un instant; puis, nous regardant d'un air grave :

« Sachez que je suis ce courtisan, ajouta-t-il; j'ai là le bâton de berger avec lequel on trouve la source du fleuve messager d'abondance, et qui doit me faire obtenir un domaine à perpétuité dans le royaume de mon maître. »

Il avait tiré de son sein une petite Bible qu'il baisa.

« Voilà ce qui me fait riche et ce qui fait que le grand Jacques est pauvre, ajouta-t-il doucement; le fleuve coule pour moi, tandis que pour lui il a tari ou plutôt n'a jamais coulé. Vieillir quand on ne voit rien au delà de la terre, c'est assister, heure par heure, à sa ruine; mais pour celui qui a placé ses richesses ailleurs, vieillir c'est approcher du jour où tout l'arriéré qu'on nous doit sera payé au centuple.

Cela dit, il nous a salués avec une gravité douce; il a fait entendre un petit cri d'encouragement. Le gros chien s'est levé, et le père Bénédiction nous a quittés avec sa brouette dont nous avons entendu le tintement s'éteindre au loin dans les carrefours.

XXX

LEÇON D'HISTOIRE DONNÉE PAR UNE VIEILLE PORTE DE VILLE. — PART DE LA PROVIDENCE ET PART DE LA VOLONTÉ HUMAINE.

En revenant hier de chez sa vieille cousine, Roger a trouvé dans la petite diligence qui fait le service de la banlieue nos anciens condisciples, le conseiller, Hériot et Lefort, qu'il n'avait point revus depuis le banquet de la Saint-Nicolas. Beaulieu a interrompu une romance de

Digitized by Google

Garat qu'il chantonnait. Lefort l'a salué par un vers d'Horace, et Hériot a pris trois prises de tabac coup sur coup, ce qui équivaut pour lui à une réflexion. Il y a eu des poignées de main échangées et des questions sur la santé, sur les occupations, sur les plaisirs... puis on est venu à parler politique, — banalité inévitable entre gens qui n'ont rien à se dire; — c'est la pluie et le beau temps de la société. On se demande ce qu'on pense des affaires, comme on se demanderait si l'on a trop chaud ou trop froid. — Quand on n'a rien à se dire de particulier, il faut bien parler du genre humain.

Hériot a toussé exclamativement et d'un air profond sur une douzaine de questions actuelles, manière habituelle dont il exprime son opinion; Lefort a prouvé par plusieurs passages de Cicéron et par une maxime d'Hésiode que le dernier projet de loi serait désastreux pour la nation, et le conseiller a regretté les parlements.

Roger, qui prenait de l'humeur, a dû changer d'entretien. Il s'est mis à regarder par la portière et à s'extasier sur les améliorations apportées à tout ce qu'il apercevait. Il a fait remarquer les champs mieux cultivés, les montées adoucies, les maisons plus nombreuses. Mais Beaulieu l'a interrompu en s'écriant « qu'on lui avait gâté sa banlieue. » Il a parlé d'une mare qui barrait autrefois la route et qui, dans les promenades champêtres, obligeait les dames à se laisser porter; des croix de meurtre parsemées sur les fossés, et dont chacune devenait l'occasion d'une terrible histoire; de la roideur de l'ancienne côte qu'il fallait monter à pied, et au sommet de laquelle était une guinguette où l'on servait aux voyageurs de la bière et des échaudés.

« Heureuse route! heureux temps! a dit Hériot en scandant chacune de ses interjections par un hochement-

Digitized by Google

de tête qui leur donnait la profondeur d'une pensée de Tacite.

— *Et forsan olim meminisse juvabit!* a ajouté Lefort.

— A la bonne heure! s'est écrié notre ami; mais vos échaudés et votre bière, messieurs, faisaient perdre une heure; vos histoires dédommageaient médiocrement les défunts du désagrément d'avoir été assassinés; et les paysannes, qui n'avaient pas de galants cavaliers pour les aider à passer la fondrière, y entraient jusqu'au genou.

— Taisez-vous, calomniateur du passé, a interrompu le conseiller en riant; ingrat qui reniez vos souvenirs et trahissez votre jeunesse. Moi, je dis d'elle, mon cher, comme la romance :

> Ma Fanchette est charmante
> Dans sa simplicité.

Je ne me console de vos prétendues améliorations qu'en regardant ce qui nous reste encore d'autrefois, par exemple cette belle porte qui nous a été seule conservée des anciennes fortifications.

— Et sous laquelle les rouliers ne peuvent passer sans décharger leurs chariots, fit observer Roger en forme de parenthèse.

— Quel aspect de force! et que l'ennemi devait rester penaud devant cette voûte basse et étroite, reprit Beaulieu.

— Voici notre cocher précisément dans la position de l'ennemi, ajouta mon vieil ami en montrant l'attelage arrêté devant le passage encombré.

— Aussi Charles le Téméraire a-t-il vainement essayé de le forcer, continua le conseiller sans écouter; car le terrible duc a campé là, messieurs, avec ses compagnies de gens d'armes, et la vaillante porte a refusé de s'ouvrir pour lui.

Digitized by Google

— Dieu soit loué! interrompit Roger en sentant la diligence entrer sous la voûte; elle s'est aperçue que nous n'étions pas des Bourguignons.

— Chaque fois que je passe sous ce porche obscur, reprit son interlocuteur avec complaisance, il me semble voir un symbole des fortes institutions de ce temps où tout était solidement assis sur une base immuable.

— Y compris les voitures, j'espère, interrompit Roger qui sentit tout à coup la diligence pencher... Dieu me pardonne, messieurs, notre roue est sur la borne... Nous versons. »

Un cri général répondit; l'annonce venait de se réaliser.

Il y eut un moment de confusion et d'effroi. Poussés les uns sur les autres, étourdis du choc, les voyageurs eurent d'abord quelque peine à se reconnaître. Le char-à-bancs dont la présence sous l'étroite porte avait occasionné l'accident ne pouvait reculer ni passer outre; les cochers, au lieu de se prêter secours, s'injuriaient en se menaçant. Pourtant la portière fut ouverte; chacun sortit avec un peu d'aide, et il se trouva que tout se bornait à quelques meurtrissures.

Le conseiller seul, dont la perruque avait disparu dans le bouleversement, était furieux et menaçait les conducteurs de la justice. Mais tous deux criaient en jurant que c'était la faute du passage trop étroit.

« Qu'est-ce qu'ils disent là? s'écria gaiement Roger; oser se plaindre d'une porte qu'a assiégée Charles le Téméraire! »

Et s'adressant au postillon, il ajouta :

« Sais-tu bien, malheureux, que c'est grâce à elle que notre bourgeoisie a pu autrefois repousser ses ennemis.

— Tonnerre! c'est-il une raison pour qu'à cette heure

Digitized by Google

elle empêche d'entrer les amis? demanda le cocher qui s'efforçait de dégager la roue arrêtée par la borne. »

Roger se retourna vers ses compagnons :

« Eh mais! il y a du vrai, savez-vous, dans ce que dit ce garçon, reprit-il; peut-être que ce qui convenait à une époque où l'on avait intérêt à laisser les gens dehors ne convient plus aussi bien lorsqu'on a intérêt à les voir dedans. Ce qui était excellent pour vos heureux siècles de défiance et de guerre pourrait bien ne pas convenir autant à notre siècle de commerce et de paix. »

Et comme le conseiller faisait un geste d'impatience :

« Je m'en tiens à votre idée, a-t-il ajouté en lui pressant amicalement le bras; cette porte est le symbole des institutions de son temps : excellentes pour nos pères, impossibles pour nous. Ce qu'il en reste dans nos habitudes et dans nos lois ressemble à ce vieux débris d'une organisation détruite, et ne sert qu'à entraver l'action du présent. Croyez-moi, chers amis, les règles établies par les hommes leur ressemblent. Il arrive un jour où, comme eux, elles ont besoin de faire place à de plus jeunes. Laissez donc abattre les portes devenues trop étroites, de peur de verser, et ne faites pas de procès à notre cocher; le voici qui rapporte votre perruque.

Sur quoi Roger a serré la main à ses trois compagnons et est parti.

Tout à l'heure il me racontait en riant cette aventure, et, à ce propos, nous avons parlé du bonheur qu'éprouvait le vieillard qui avait su conserver l'indépendance de son esprit, à suivre la marche du genre humain au milieu des âges.

L'histoire est notre véritable étude à nous qui n'appartenons plus au passé, qui sommes à peine du présent, et qui ne verrons point l'avenir. Placés, pour ainsi dire,

Digitized by Google

hors du temps, nous sommes en position de mieux regarder; l'action ne nous emporte pas dans ses tourbillons. Descendus aux stalles des spectateurs, nous pouvons suivre le drame du monde avec le calme qui permet de comprendre et d'apprécier : aussi est-ce notre continuel sujet d'entretien. Aujourd'hui nous y sommes longuement revenus.

Roger ne pouvait se lasser de railler nos vieux camarades arrêtés dans l'ornière de leurs souvenirs et croyant que la route ne va point au delà. Il s'exaltait à me raconter ce roman du genre humain qui est l'astrologie des philosophes; il m'expliquait comment les grandes évolutions des peuples sont soumises à des lois providentielles, et je le crois comme lui; il me montrait la société comme un champ perpétuellement labouré, dont les moissons s'améliorent à proportion du travail, et je le crois encore; il me disait que les génies sont des coursiers attendus qui s'attellent instinctivement dans le sens où ils doivent entraîner le monde, et je veux bien ne pas dire le contraire. Mais il me montrait les guerres comme l'agent le plus puissant de la civilisation; il déclarait que les affaires humaines marchaient indépendamment des efforts individuels, des révoltes de la conscience, et que les victorieux étaient dans la voie de Dieu, puisqu'ils réussissaient, et je n'ai pu me taire davantage : je me suis révolté contre cette action providentielle qui, comme la fatalité des anciens, enlève à l'homme sa liberté et fait toujours de la victime un ennemi des dieux.

Quoi! le succès déciderait seul de la justice des causes! Quoi! le genre humain n'aurait jamais dévié! Quoi! il n'y aurait qu'à se laisser aller à la pente des événements, sûr qu'ils nous emportent où nous devons aller! Vous regardez d'où le vent souffle et vous orientez vos voiles.

Digitized by Google

Peine inutile! le vaisseau a en lui la loi qui le conduira avec ou malgré votre aide! — Ainsi, plus d'admiration pour les dévouements infructueux; plus de pitié pour les vaincus! l'œuvre providentielle n'a que faire de nous. — Quelle valeur ont alors nos actions, si faire le bien ou le mal ne peut influencer les destinées humaines? Pourquoi cette haine de l'un, cette admiration de l'autre? — Non, non, l'homme n'est point une feuille roulée sous le souffle de Dieu! la main qu'il met dans l'œuvre nuit ou profite selon les lumières et selon l'intention. Réussir ne justifie pas plus un acte qu'échouer ne le condamne.

Qui sait d'ailleurs combien il faut de défaites pour conduire à la victoire applaudie, et combien d'hommes obscurs travaillent sans résultat visible au triomphe de celui qui paraît accomplir les volontés du ciel? Quand vous criez : — Gloire à Alexandre, vainqueur des Perses! ne criez-vous pas en même temps : — Gloire à tous les Grecs inconnus qui, depuis Troie jusqu'à Platée, ont montré à l'Europe comment on pouvait vaincre l'Asie. Quand vous répétez : — Vive à jamais la mémoire de Descartes qui a affranchi l'esprit humain! ne dites-vous pas implicitement : — Honneur au souvenir des penseurs obscurs qui pendant tant de siècles ont bu la ciguë ou sont montés sur les bûchers pour cet affranchissement? — Mais Roger résiste; l'étude des Allemands l'a conduit à une sorte de fatalisme providentiel qui lui fait regarder l'histoire comme un grand poëme dont les scènes sont écrites d'avance sans que nous puissions faire autre chose que réciter le rôle qui nous a été distribué.

Digitized by Google

XXX (suite.)

RENÉ FAIT DE LA PHILOSOPHIE HISTORIQUE SANS LE SAVOIR.

Nous sommes au plus fort de notre débat sur ce point lorsque René arrive tout troublé. Il est quelque temps avant de pouvoir se faire comprendre ; il se dandine d'une jambe sur l'autre. Roger s'impatiente, et le pauvre garçon s'embrouille de plus en plus. Je me décide alors à m'entremettre au premier mot. René se tourne vers moi comme vers un protecteur.

« Oui, monsieur, balbutie-t-il d'un air effaré, c'est ça, c'est juste ça. »

Je comprends qu'il doit avoir donné une explication, et je tâche de ressaisir quelque fil dans cet écheveau de paroles sans commencement ni fin.

« Parfaitement, René, lui dis-je ; ainsi vous veniez annoncer à votre maître...

— Comme vous dites, monsieur, interrompt-il précipitamment.

— Et vous paraissez troublé de ce que...

— Certainement, monsieur, mais ce n'est point de ma faute.

— Alors, c'est celle...

— De personne, monsieur.

— De sorte que vous veniez...

— Pour rien, monsieur. »

Roger lève les deux bras au ciel.

« Et le malheureux a été baptisé comme un être doué de raison ! s'écrie-t-il.

Digitized by Google

— Baptisé, répète René offensé et surpris ; certainement que je l'ai été ! — Si monsieur en doute, je puis faire venir mes papiers du pays... Baptisé à la paroisse ; — et vacciné aussi. — Ah ! faut pas croire qu'il me manque quelque chose, non ; on n'est pas un païen parce qu'il est arrivé malheur aux poteries de monsieur.

— Mes poteries ! répéta Roger ; quelles poteries ? Que veux-tu dire ? Parleras-tu enfin ? »

René recule, les yeux plus ronds et la bouche plus ouverte que jamais. J'arrête son maître d'un geste. En réunissant tous les mots incohérents prononcés par notre effaré, je commence à entrevoir de quoi il peut être question. Je me décide, comme Vertot, à faire mon siége en attendant les documents, et je m'écrie :

« J'y suis ; n'êtes-vous pas en correspondance avec un collecteur allemand qui s'occupe de la céramique des différents peuples ?

— Le docteur Luttroff, sans doute.

— Et n'attendiez-vous rien de lui ?

— Rien... Ah ! c'est-à-dire que je lui avais témoigné le désir de connaître quelques vases guanches.

— Eh bien ! voilà, cher ami : il vous les aura expédiés par le bateau ; n'est-il pas vrai, René ?

— Monsieur, par la diligence.

— Et peut-être la caisse a-t-elle été égarée.

— Ça se peut bien, monsieur, mais elle est arrivée ce matin ; à preuve qu'on est venu m'avertir.

— Alors, René, va la chercher.

— Certainement, si monsieur me le commande ; mais j'y suis déjà allé.

— Et on a refusé de la livrer ?

— Juste, monsieur... rapport qu'on l'a envoyée par le facteur.

Digitized by Google

— De sorte qu'elle est à la maison ?

— Il n'y a pas de doute, monsieur ; j'ai mis de côté tous les morceaux.

— Comment, les morceaux ! s'écrie Roger ; la caisse est donc brisée ? Mais dis-le alors, malheureux !

— Eh ! seigneur, est-ce que je fais autre chose ? s'écrie René enfin impatienté qu'on ne mette pas plus d'intelligence à le comprendre. C'est le premièr mot que j'ai dit à monsieur ; monsieur doit se rappeler que je me suis exclamé en arrivant : — Ah ! monsieur, c'est pas ma faute ; c'est rapport que le roulageur a trouvé un pays qui l'a fait entrer à *l'Épée d'or*, et qui a tant hu que le roulageur n'y voyait plus ; d'où vient que la caisse a roulé dans l'escalier, et parce que les clous étaient mal solides... monsieur sera pas content ; mais j'y pouvais rien ; ça devait arriver. — Voilà ce que j'ai dit à monsieur ; il me paraît que c'est clair pourtant. »

Et le brave garçon, visiblement satisfait, me jette un regard qui signifie. — J'en appelle à votre équité ; vous devez me soutenir !

Je souris et j'arrête Roger qui se prépare à lui prouver qu'il est un imbécile.

« Voilà qui est clair cette fois, lui dis-je ; vos poteries guanches sont en poussière ; il faut en prendre son parti.

— Parbleu ! cela vous est facile, à vous, a repris mon antiquaire exaspéré ; mais moi, j'y tenais, j'en avais vainement cherché jusqu'ici ! c'est une perte irréparable ! Et penser que la faute en est à cet ivrogne de facteur !

— Croyez-vous ? ai-je interrompu.

— Eh ! n'avez-vous pas entendu que la caisse était arrivée intacte ?

— Sans doute.

— Qu'elle a échappé à cet homme dans l'escalier ?

Digitized by Google

— Il est vrai.

— Et que tout vient de sa maladresse ?

— Voilà où je vous arrête, cher ami. S'il est certain que tout ce qui arrive est l'accomplissement d'un arrêt providentiel, pourquoi vous en prendre aux hommes de ce qu'ils ne peuvent empêcher.

— Pardon, mais je prendrai la liberté...

— Elle est prise, mon vieil ami ; grâce à votre doctrine, il ne nous en reste plus la moindre parcelle ; nous ne sommes que des outils entre des mains invisibles et toutes-puissantes.

— Permettez...

— Rien, rien, je ne puis rien permettre, vu que je ne suis maître de rien. Vos poteries guanches ont disparu comme la race qui les avait fabriquées, parce que cela était dans l'ordre établi. Vous ne voulez point que celle-ci ait péri par les fautes et par les crimes des navigateurs qui découvrirent les Canaries ; pourquoi voulez-vous que ce qui restait d'elle ait disparu par la mauvaise construction de la caisse ou l'ivrognerie d'un facteur ? Les pots cassés ont tort, absolument comme les nations exterminées ! René vous a donné le dernier mot de votre philosophie de l'histoire en vous disant tout à l'heure : — Ça devait arriver ! »

Et comme Roger, un peu déconcerté, grommelait le fameux : « C'est autre chose ! » de *l'École des Vieillards*, éternelle réponse de ceux qui n'en ont pas, je l'ai pris sous le bras et j'ai ajouté à demi-voix :

« Allons, cher ami, les antiquités sont en verve aujourd'hui. Une vieille porte a parlé pour vous ce matin ; ce soir les vieilles poteries parlent pour moi ; mais soumettez-vous sans humeur, et dites comme le musulman qu'on empale : — C'était écrit ! »

Digitized by Google

XXXI

M. BÉCHEREL LE RECEVEUR.—COMMENT LES OISEAUX EN CAGE PEUVENT SERVIR D'INTRODUCTEURS CHEZ LES VOISINS —UN NOUVEAU MÉNAGE.—MES SUPPOSITIONS.

J'ai depuis quinze jours de nouveaux voisins. Je n'ai jamais pu comprendre les habitudes des grandes villes, où chacun demeure indifférent à l'être qui vit près de lui sous le même toit. Quelques briques revêtues de plâtre suffisent pour que l'homme qui respire là, à six pouces de nous, soit à nos yeux comme s'il n'existait pas. Les cloisons séparent les cœurs et les appartements. Que nous entendions à travers des pleurs ou des rires, des chants ou des menaces, ce n'est pour nous que du bruit. Le *bon voisin* est celui dont on ne soupçonne point la présence, qui vit chez lui comme dans un sépulcre. Le voisin parfait serait un mort s'il n'effrayait pas !

Je n'ai pu arriver à me ramasser ainsi entre les quatre murs de mon étage ; malgré moi, je m'associe en idée à ces existences qui bruissent autour de moi ; il me semble qu'il y a entre nous le lien d'une commune hospitalité. Nous voici arrêtés pour quelques heures au même caravansérail ; nous partageons l'ombre du même toit et le même rayon de soleil ; les fumées de nos foyers se mêlent, nos voix se confondent. Passerons-nous l'un près de l'autre sans nous souhaiter au moins, comme les Peaux-Rouges qui se rencontrent dans les solitudes, « un ciel bleu et des peaux de castor ? »

L'embarras est de traduire le vœu sauvage en langue civilisée ; de savoir la couleur que le voisin désire au ciel, et quelle est la peau du castor qu'il chasse.

Digitized by Google

J'ai interrogé ce matin monsieur Baptiste pour m'en instruire.

Le nouveau locataire s'appelle monsieur Bécherel ; il occupe un petit emploi à la mairie, et il a travaillé au dernier recensement du quartier. Maintenant, en effet, je crois le reconnaître. J'ai reçu autrefois de lui une visite dont j'ai consigné le souvenir dans mon journal.

Monsieur Baptiste me dit qu'il s'est récemment marié dans son pays ; sa femme vit avec lui, mais ne sort jamais et ne parle à personne. — Elle rêve sans doute à la douce lueur de ce premier quartier de la lune de miel qui ne brille de tout son éclat que dans le silence et la solitude. Je bénis dans mon cœur les deux jeunes époux.

Mais en revoyant le mari hier, je m'aperçois qu'il est déjà vieux ; son visage a une expression rechignée ; il a quelque chose de chétif et de malheureux dans toute sa personne ; on lui sent deux côtés gauches ; rien n'est fait comme il faut, ni à sa place. Quand je le rencontre, il hésite toujours à me saluer, et quand je l'ai prévenu il me salue trop peu ou trop bas. Monsieur Baptiste, qui a des principes sur tout, prétend que cela vient de ce qu'il est grêlé et fonctionnaire public. La petite vérole l'a rendu timide, et ses fonctions l'ont rendu important. De là, selon mon philosophe, son mélange de gaucherie et de fierté. Quoi qu'il en soit, je suis devenu plus curieux de connaître madame Bécherel.

14... J'ai beau regarder par la fenêtre de mon cabinet vers celles du voisin, tout reste clos et muet. Les petits rideaux sont collés aux vitres ; jamais un éclat de rire ni un chant. J'en fais la remarque à monsieur Baptiste, qui en conclut simplement que les deux époux sont sérieux et n'ont pas de voix ; mais je commence à croire que leur lune de miel pourrait bien être une lune rousse.

Digitized by Google

25... Voici enfin un changement chez nos voisins; depuis deux jours une cage est suspendue à la fenêtre de leur chambre, et un petit bouvreuil y chante seul. De temps en temps la fenêtre s'entr'ouvre sans bruit; une main s'avance pour garnir la cage de quelque friandise; puis tout se referme sans qu'on ait pu apercevoir le visage de la pourvoyeuse.

J'apporte mes serins à mes fenêtres, afin qu'eux du moins puissent voisiner avec le bouvreuil; voici qu'ils se sont entendus réciproquement; ils se rapprochent des barreaux; ils se regardent en penchant la tête; ils gazouillent, ils s'agitent. La glace est rompue; ils font évidemment connaissance; bientôt ils vont se raconter leurs affaires de ménage.

Le bouvreuil, en sa qualité de célibataire, est le plus empressé; il voudrait faire visite à ses voisins; il cherche une issue en voletant de tous côtés; il se heurte contre les barreaux et retombe avec de petits cris plaintifs.

Le rideau se soulève vivement, et j'aperçois à travers la vitre un visage qui ne me semble point inconnu; enfin la fenêtre s'ouvre; cette fois, je ne me trompe point; j'ai déjà vu ces traits... oui... c'est la nièce du vieux propriétaire que Roger et moi avons visité il y a quelques mois; l'avare forcé de payer un port de lettre!

Elle me reconnaît aussi, sans doute, car elle me salue avec une politesse respectueuse; je lui fais de la main un signe amical, et je lui demande des nouvelles de M.***. Mais en remarquant ses habits noirs, je me reprends aussitôt. Elle se hâte de répondre que son oncle se porte bien.

« Pardon, lui dis-je, votre costume m'avait effrayé. »

Elle change de couleur.

« Je porte le deuil de ma mère, monsieur, dit-elle

Digitized by Google

d'une voix dans laquelle je sens trembler des larmes. »

Et, comme si elle craignait de me laisser voir son émotion, elle se penche vers la cage et s'efforce d'apaiser le bouvreuil par de doux appels.

Je fais observer en souriant qu'il est triste de sa solitude. Je propose de rapprocher nos prisonniers, et, sur un demi-consentement de la jeune femme, j'appelle monsieur Baptiste qui lui porte mes serins.

Les deux cages sont suspendues à la même fenêtre, et les oiseaux expriment leur joie par un redoublement de chansons et de battements d'ailes. Ma voisine me remercie. Je salue et je referme ma fenêtre.

J'avais oublié cette nièce de M.*** : en la retrouvant, je reprends l'intérêt qu'elle m'avait inspiré au premier coup d'œil. Bien que je l'aie seulement entrevue, et de loin, il m'a semblé qu'elle était triste et toute pâle. Maintenant cette immobilité et ce silence que je regardais comme le recueillement du bonheur me semblent avoir une autre signification. Je veux m'en assurer.

30... J'ai fait visite à ma voisine. Il a fallu pour cela attendre le dimanche, seul jour où le mari soit au logis.

Monsieur Bécherel, à qui la jeune femme avait expliqué notre connaissance antérieure, a paru tout à la fois embarrassé et satisfait. C'est un homme timide, non par défaut d'énergie, mais par sentiment de sa disgrâce. Quelques gestes plus vifs qu'il n'a pu réprimer, les subits changements de son regard, et surtout la contraction habituelle de ses traits, m'ont fait soupçonner chez lui une grande violence de caractère. Tout son être est dans une tension indiquant la contrainte d'un homme qui se craint lui-même.—Je me suis toujours défié de ces chartreux de la vie qui marchent les yeux baissés, les mains en croix sur la poitrine et les lèvres silencieuses;

Digitized by Google

un calme si travaillé m'effraye sur ce qu'il cache. — Sa voix, lorsqu'il s'adresse à la jeune femme, est pourtant douce, mais mesurée; il ne la regarde point en parlant, et deux ou trois fois, à son accent plus vif, je l'ai vue tressaillir : aussi les ai-je quittés avec un sentiment d'oppression. Il règne dans cet intérieur je ne sais quelle atmosphère glacée sous laquelle on sent la tempête.

J'ai interrogé de nouveau monsieur Baptiste avec précaution sur la manière dont vivaient nos voisins; mais il n'a pu rien me dire. Le mari est laborieux et rangé, sa femme sédentaire; on ne les entend jamais élever la voix; les fournisseurs sont payés régulièrement; ce sont, en un mot, des gens tranquilles! — mot banal qui peut comprendre toutes les tortures et toutes les discordes, pourvu qu'elles n'aient rien de bruyant. Combien de ces gens tranquilles, après avoir longtemps passé près de vous sans rien dire et en saluant, cessent un jour de reparaître, et leur porte forcée laisse voir un cadavre endormi près d'un réchaud éteint!

Mais peut-être ai-je donné trop de valeur à des observations frivoles! L'habitude de l'analyse est comme un verre grossissant devant l'esprit; elle exagère les détails; nous apercevons la trompe du ciron et nous le prenons pour un éléphant! Ne nous hâtons point de juger; — nos voisins m'ont permis de retourner les voir; attendons à les mieux connaître.

4 juin... Monsieur Baptiste m'a dit ce matin avec un sourire, en voyant que je me préparais à visiter les époux Bécherel :

« Il est bien heureux que monsieur ait, comme on dit, l'âge canonique.

— Pourquoi cela? ai-je demandé.

— Parce que si monsieur était plus jeune, il ne serait

Digitized by Google

point reçu, a-t-il repris; monsieur Bécherel est jaloux comme un tigre ! »

J'ai été sur le point de lui demander d'où il le savait; mais j'ai réfléchi que mes questions précédentes l'avaient déjà trop occupé de nos voisins, et que ma curiosité devenait un encouragement à une sorte d'espionnage : aussi me suis-je hâté de détourner l'entretien.

Il a fait un mouvement de surprise, puis a paru réfléchir.

« Au fait, l'expression est probablement impropre, a-t-il dit gravement; n'ayant aucune connaissance en histoire naturelle, je ne pourrais la justifier ; j'ai seulement voulu dire à Monsieur...

— Que mon âge me donnait des priviléges ? me suis-je empressé de dire, afin de prévenir toute nouvelle explication ; je le sais, monsieur Baptiste, je le sais, et mon principal soin, depuis longtemps, est de les passer en revue. Les cheveux blancs sont une couronne qui donne droit à la confiance, au respect, et celle-là ne craint rien des révolutions ; aussi croyez bien que j'apprécie les douceurs de ma royauté. »

J'ai pris mon chapeau et je suis monté voir le nouveau ménage.

Tout y était dans le même ordre qu'à l'ordinaire; mais je suis toujours plus frappé de ce qu'il y a de morne dans ce calme. Monsieur Bécherel n'est occupé que de son travail d'administration : il le reprend le matin chez lui avant de se rendre à son bureau ; il le continue le soir après en être revenu ; il s'y acharne le dimanche sans interruption. On entend sans cesse le bruit de sa plume, de sa règle ou de son grattoir, tandis que la jeune femme coud silencieusement près de la fenêtre. Pour tous deux, le travail ne semble ni un devoir ni un plaisir, mais un refuge.

Digitized by Google

J'ai demandé s'ils ne promenaient point? — Jamais! S'ils ne lisaient pas? —Jamais! — S'ils ne voyaient point quelques parents ou quelques amis? —Jamais! jamais! Je sens que si j'avais pu leur demander s'ils avaient au moins pour dédommagement les expansions et les communes espérances, tous deux m'auraient fait la même réponse. Qu'est-ce donc que ces deux existences pétrifiées l'une près de l'autre, et au fond desquelles pourtant il semble que quelque chose remue?

Quand je regarde cette jeune femme penchée sur son aiguille, la tête languissante, les mains lentes, la taille affaissée, je voudrais lui crier de se redresser et de vivre. Vingt fois j'ai été sur le point de l'interroger; mais si elle relève alors le front, je m'arrête devant ces yeux de statue sans regard. A voir leur éclat immobile, on dirait ces miroirs sombres des eaux souterraines que ne ride aucun souffle et dans lesquelles ne se reflète ni un nuage ni un rayon de soleil.

Monsieur Bécherel n'est pas moins impénétrable, bien que d'apparence moins calme: les deux âmes sont également fermées, l'une par un glacier immobile et brillant, l'autre par de triples verrous qui grincent dans leurs anneaux.

3 *juillet*.... D'où vient que la difficulté et le mystère sont pour nous des aiguillons? Supposez nos voisins gais et ouverts, semblables à tout le monde; j'aurais paisiblement joui de leur société sans m'arrêter outre mesure à leur souvenir. Je les trouve bizarres, fermés, et voilà qu'ils me préoccupent sans trêve. Romanesque curiosité dont l'âge ne peut guérir! Enfants ou vieillards, n'aurons-nous jamais d'appétit que pour les plats couverts?

Après tout, je crois être sur la voie d'une découverte: Monsieur Bécherel a eu à me consulter à propos d'un point

Digitized by Google

de droit qui l'intéresse. Il s'agit d'un détail relatif à la mère de sa femme, morte insolvable, si j'ai bien compris, et dont on a achevé de payer les dettes. Il y a quelques mesures à prendre pour s'assurer de la réalité des créances. Je les ai indiquées au voisin. Comme je demandais qui avait pris à sa charge les obligations de la morte, il m'a répondu, avec un peu d'embarras, que c'était l'oncle de sa femme, ce même avare dont Roger et moi avons fait connaissance il y a quelques mois. Harpagon serait-il donc sensible à l'honneur de famille? Qui sait? Il n'y a de logique chez les hommes que la contradiction.

Lorsque j'ai parlé de ceci à la jeune femme, elle a changé de visage; mais elle a confirmé le dire de son mari. Il m'a semblé seulement qu'elle parlait trop froidement de la générosité de son oncle. Pas une expression de reconnaissance ni d'attendrissement. C'est que le service rendu a bien moins de prix par lui-même que par la façon de le rendre. Le verre d'eau offert avec une douce parole laisse plus de souvenirs que le sang versé pour vous de mauvaise grâce. Ce qui attache dans le don, c'est sa spontanéité. Le bienfait marchandé ne laisse le plus souvent que la douleur d'avoir dû l'accepter.

XXXII

ARMAND VÉRIFIE LE PROVERBE QUE LES ABSENTS ONT TORT.

Le père Bouvier est venu me voir; il m'apportait des fleurs et un rayon de miel de ses ruches; mais le brave homme m'a paru triste, contre son habitude. J'ai voulu savoir s'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux.

Digitized by Google

« Eh, seigneur! que peut-il m'arriver, à moi? a-t-il soupiré; mon temps est fini, monsieur Raymond; ma vie est comme ces vins arrivés à la lie : on peut la laisser couler maintenant sans prendre garde à ce qu'elle devient. Mais je pense à Armand.

— Votre neveu! ai-je repris; n'est-il donc plus satisfait de sa condition? aurait-il à se plaindre de son élève? »

Le père Bouvier a secoué la tête.

« C'est pas ça, monsieur; tout ça ne serait rien : une place déplaît, on en cherche une autre; tant que l'oiseau a ses ailes, il trouve où voler; mais si l'on y met le ciseau, adieu, va! tout est dit; et celles d'Armand sont à cette heure coupées jusqu'à la racine.

— Que voulez-vous dire? votre neveu n'a-t-il plus l'honnête ambition qui l'a fait consentir à s'éloigner? N'est-il plus soutenu par cet attachement?

— Plus rien, plus rien, monsieur Raymond! s'est écrié le vieillard, dont les yeux se sont remplis de larmes.

— Vous savez que les parents de la jeune fille refusaient de consentir au mariage tant qu'Armand n'aurait point épargné une somme... Pour lors donc il est parti afin de la gagner. Il devait écrire et recevoir une lettre chaque semaine; sa première est partie, puis une autre, puis une autre encore; mais pas de réponse. Alors il s'est épouvanté; il a écrit aux parents. Toujours le même silence, monsieur. Ça a bien continué ainsi trois mois. Armand se disait : « Les adresses auront été mal mises... Le service est mal fait à l'étranger... Nous allons de ville en ville, et les lettres courent peut-être après moi; » enfin tout ce qu'on se dit quand on ne veut pas désespérer; mais à la fin il a épuisé toutes les raisons, alors il m'a écrit.

— Eh bien?

— Eh bien, je suis allé pour savoir ce qui se passait...

Digitized by Google

Vous ne me croiriez pas, monsieur Raymond, mais, en approchant de la maison, mes jambes tremblaient; je me disais : « Tu vas trouver la porte tendue de noir, ou bien on te dira que la jeune fille est depuis longtemps au cimetière. » Des sottises, monsieur; elle n'avait pas même été malade.

— Alors vous l'avez vue?

— Elle, non pas; elle a eu honte... mais on m'a dit de sa part comment elle avait réfléchi qu'Armand aurait trop de peine à gagner l'argent nécessaire... qu'elle ne voulait pas nuire à son avenir... qu'il pourrait faire à l'étranger un riche mariage... Vous savez, monsieur... les phrases ordinaires de celles qui veulent manquer de parole. Moi, je suis revenu le cœur outré; j'ai écrit à Armand; et, voyez la chance! ma lettre s'est égarée; il ne l'a reçue qu'à Venise. Aussitôt il a cru répondre, en m'envoyant un billet que je devais remettre à la jeune fille elle-même... Il n'y avait que quelques lignes, monsieur, mais capables de faire pleurer le bourreau... Je me suis mis en route tout de suite, je suis arrivé; mais... »

Le père Bouvier s'est arrêté; l'émotion l'étouffait. Je l'ai regardé d'un air interrogateur:

« Mais je n'ai trouvé personne! a-t-il ajouté précipitamment.

— Quoi! me suis-je écrié, la jeune fille était partie?

— Non, a-t-il balbutié, non, monsieur... elle était... mariée! »

Je n'ai pu retenir une exclamation de surprise douloureuse. L'oncle d'Armand a levé les mains, puis les a jointes sur ses genoux d'un air accablé.

« Mariée! a-t-il repris en regardant fixement devant lui... depuis déjà huit jours! si bien qu'à ma première visite la chose était convenue, préparée!

Digitized by Google

— Et Armand a-t-il été instruit?...

— Sur-le-champ je lui ai écrit... je ne sais plus trop quoi... tout ce qui m'est alors passé dans l'esprit.

— Il vous a répondu?

— Poste pour poste... Rien que ces mots : « Vous me » restez, mon oncle, j'aurai encore du bonheur à vivre » pour vous. »

Ici le vieillard s'est arrêté, les pleurs le suffoquaient Moi-même j'étais ému; je lui ai pris la main :

« Allons, père Bouvier, ai-je dit, du courage; vous voyez que votre neveu vous donne l'exemple. J'espère qu'il a persévéré dans sa résolution?

— Oui, oui, monsieur, a-t-il repris en essuyant ses yeux avec ses mains ridées et calleuses, sur lesquelles on voyait rouler des traînées de larmes; il continue à m'écrire... même plus souvent qu'autrefois... et ces lettres sont pleines de bonnes paroles. J'ai pensé que monsieur aurait du plaisir à les voir, et je les ai apportées. »

Il tire alors de sa poche un vieux portefeuille fermé d'un lacet de cuir qui en fait plusieurs fois le tour; il déroule celui-ci lentement, prend dans la poche de cuir un petit paquet enveloppé d'un fragment de journal et encore serré d'un ruban : ce sont les lettres de son neveu, qu'il me remet avec une sorte de respect attendri.

Je les ouvre l'une après l'autre, et comme je vois que le bonhomme a envie de les entendre, je les lis à demi-voix. Il écoute, ravi, interrompant, de minute en minute par une exclamation admirative ou par une admiration attendrie.

A vrai dire, les lettres méritent d'être lues. A travers leur douleur, on trouve la fermeté d'une âme vaillante. Le jeune homme ne donne à son chagrin que la place qu'il lui doit; il le traverse rapidement comme le ferait

Digitized by Google

le soldat d'un point balayé par la mitraille, puis reprend sa marche régulière et habituelle.

Cependant cette domination sur lui-même ne peut tromper; on sent au fond de sa courageuse acceptation un endolorissement qui le tient tout entier; chacune de ses paroles semble un effort; son calme lui-même inquiète; on dirait le sourire d'un malade qui veut déguiser ses souffrances, mais ne peut cacher sa pâleur. Il parle au père Bouvier de son prochain retour avec le petit-fils de monsieur de Rovère, mais pour repartir bientôt. A l'en croire, il a pris goût aux voyages, il jouit de ces aspects toujours nouveaux, de ce mouvement, de ces changements d'habitudes. J'ai compris qu'il cherchait l'agitation pour s'échapper à lui-même : le bonheur aime à demeurer tranquille et craint le bruit.

Le père Bouvier m'a prié de lui écrire; il prétend que mes encouragements l'aideront à guérir. J'ai promis d'essayer : mon âge me facilite une pareille tâche; il me permet de parler de tout avec l'autorité de l'expérience et l'accent paisible du souvenir. Sorti de la grande bataille des passions, je n'en ai plus que les cicatrices. On peut se confier à nous autres vieillards sans rougir, parce que nous avons tout éprouvé; avec sécurité, parce que nous sommes entrés dans le calme du soir. Le temps a fait en notre faveur ce qu'un effort surhumain peut seul faire pour le prêtre qui confesse. Nous n'avons plus ni sexe, ni intérêts mondains, ni flammes cachées; tout notre être est rentré dans l'apaisement, et nous nous trouvons désormais dans une neutralité consciente au milieu de tous les débats de la terre.

C'est à nous de conserver intact ce privilége, d'en faire profiter les autres et nous-mêmes.

Digitized by Google

XXXIII

UNE PLUIE D'ORAGE.—AVENTURE DE VIEILLARD.—CE QU'ON PEUT FAIRE DANS UNE FENIÈRE EN TEMPS DE PLUIE.

... 7 *juillet*. Je suis allé porter au père Bouvier la lettre écrite pour son neveu. Monsieur Baptiste m'a accompagné. Depuis quelque temps, la marche me fatigue davantage; l'haleine me manque, mes jambes fléchissent; pour gravir les collines, j'ai besoin d'un bras, quoique soutenu.

Le ciel était voilé; d'immenses nuées d'un blanc de neige se tenaient immobiles à l'horizon; l'atmosphère était lourde, de chaudes bouffées passaient par rafales sur les blés, dont les épis ondoyaient comme les eaux d'un lac, mais sans agiter les arbres, qui découpaient leurs silhouettes immobiles aussi nettement que s'ils eussent été gravés en vert sombre sur l'azur du ciel.

Nous avons gagné lentement la maisonnette du père Bouvier, à qui j'ai remis la lettre; puis la crainte de l'orage nous a fait redescendre sans retard.

Les nuées blanches étaient toujours sans mouvement; mais à droite d'autres nuées couleur de plomb s'étaient mises en marche derrière elles; le tonnerre commençait à retentir. Je me suis arrêté involontairement pour admirer le spectacle grandiose que j'avais sous les yeux. Du haut de ces collines, la plaine entière apparaissait comme un immense champ de bataille ouvert aux forces de la nature. Les nuages sombres s'avançaient toujours, semblables à une armée d'attaque. Sur le flanc de ces masses redoutables le vent, qui commençait à s'élever, faisait courir des nuées plus pâles qu'on eût prises pour

Digitized by Google

de rapides escadrons; derrière grondait déjà l'artillerie céleste, dont le retentissement se prolongeait de colline en colline. Pendant que je contemplais ces préparatifs de lutte, monsieur Baptiste, qui regardait prudemment à ses pieds, me montra que les oiseaux s'enfuyaient à tire-d'aile, que les troupeaux se rassemblaient et que les paysans se hâtaient de réunir leurs instruments de labour pour regagner leurs demeures. Il me fit observer qu'il n'y avait autour de nous aucun abri, et que nous risquions d'être surpris en pleine campagne par l'orage. L'avertissement était sage; je pris son bras, et je me décidai à presser le pas, non sans lever souvent les yeux pour suivre les mouvements stratégiques de mes deux armées aériennes.

Les nuages blancs commençaient lentement leur retraite; mais l'avant-garde, qui courait à leur rencontre, ne tarda pas à les atteindre; le reste suivit, et alors une lutte acharnée s'engagea. Les deux masses se heurtèrent et se confondirent. On voyait des traînées du nuage noirâtre pénétrer le nuage blanc et l'entr'ouvrir, comme des bataillons lancés dans la mêlée qui percent un passage à travers l'ennemi. Le tonnerre, qui avait grandi, retentissait en éclats furieux à des intervalles toujours plus rapprochés. Des lueurs inondaient l'horizon de clartés fulgurantes; enfin, une crépitation que l'on eût prise pour l'écho d'une mousqueterie éloignée, traversa l'atmosphère, et de gros grêlons commencèrent à pétiller autour de nous sur le feuillage.

Monsieur Baptiste chercha des yeux un abri, mais il n'apercevait que des bouquets d'arbres parsemés çà et là dans les cultures; les faubourgs étaient encore loin; la grêle ne tarda pas à fondre et à se transformer en une ondée d'orage dont les larges gouttes, à chaque instant

Digitized by Google

plus pressées, se plaquaient avec fracas sur l'unique parapluie que nous eussions apporté. Mon scrupuleux compagnon fut pris d'une véritable inquiétude.

« Monsieur va se mouiller, dit-il en regardant quelques éclaboussures qui marbraient déjà mon habit d'été; la route sera tout à l'heure détrempée, et monsieur glissera dans sa descente; j'aurais dû prendre garde au temps, et prévenir monsieur de ne point sortir.

— C'était à moi d'y songer, monsieur Baptiste, ai-je répondu gaiement, et il est trop juste que je supporte les conséquences de mon étourderie; je n'ai qu'un seul regret, c'est de vous y avoir associé. Un courtisan, surpris par une ondée en promenant avec Louis XIV, affirmait que « la pluie de Versailles ne mouillait pas; » mais il n'en est pas de même de celle-ci, et vous voilà déjà ruisselant. Ne me couvrez pas seul, je vous prie, et marchons plus vite. »

Je fis un effort pour allonger le pas; mais l'orage, comme s'il nous eût personnellement poursuivis, redoubla aussitôt de violence. Un voile d'eau obscurcit brusquement le jour, et s'abattit sur nous. On ne pouvait plus distinguer les gouttes de cette pluie pressée qui formait une sorte de cascade; de longs ruisseaux spontanément créés commencèrent à sillonner les chemins et à bondir le long des pentes; la marche devenait de plus en plus pénible; je sentais l'haleine me manquer, lorsque des cris jetés avec mon nom nous firent détourner la tête, et nous aperçûmes à notre droite, à demi cachée par des buissons de sureau, une grange très-basse d'où l'on nous appelait.

Monsieur Baptiste et moi nous tournâmes rapidement vers l'asile qui nous était offert, et nous y arrivâmes haletants.

Digitized by Google

Vingt jeunes voix nous accueillirent avec des exclamations sympathiques et souriantes : je reconnus la pension des demoiselles Normand. Surprise comme nous par l'orage, elle avait trouvé un refuge dans cette fenière abandonnée.

Les deux maîtresses s'empressent de me faire faire place au coin le plus abrité. Les jeunes filles vont me chercher un siége rustique ; on tend des parapluies derrière moi pour empêcher les rafales pluvieuses de m'atteindre. Je comprends que ce sont mes cheveux blancs qui me donnent droit à tous ces égards : on eût laissé le jeune homme passer sous l'orage, on a appelé et abrité le vieillard.

Je veux payer au moins ma bienvenue en bonne humeur. Je demande aux demoiselles Normand les noms de leurs élèves ; j'en reconnais plusieurs. Je m'informe des grands parents avec lesquels j'ai vécu autrefois. Ceci me ramène aux souvenirs de ma jeunesse, que je raconte. On sourit, on fait connaissance ; les plus hardies me répondent d'abord, puis m'interrogent. Au silence qui s'était fait à mon arrivée succèdent peu à peu les tourbillons de paroles, les éclats de rire, les cris de joie. La vie déborde dans cette enfance fleurie ; elle s'agite enfermée sous ce réseau de pluie qui nous enveloppe, car l'orage continue : bien que le tonnerre se soit éloigné, les cataractes du ciel restent ouvertes. La captivité menace de se prolonger. Et que faire dans l'étroit espace de cette fenière ? J'ai pitié de tant d'activité inoccupée et de joie sans issue ; j'impose silence de la main, et je fais signe d'approcher. Tous accourent. Me voilà entouré d'une guirlande de visages roses, comme ces vieux pins alpestres qu'enveloppe une ceinture de rhododendrons fleuris. Je leur annonce un jeu de mon enfance, mainte-

Digitized by Google

nant oublié, perdu; — car les jeux ont aussi leurs révolutions; ce ne sont que des modes de l'activité du temps et de ses préoccupations : — celui-ci est un souvenir du règne de Louis XVI; on l'appelait le *Jeu des insurgents*. Celui qui le mène prononce une certaine phrase avec une grimace de défi à l'Angleterre; chaque membre du cercle redit la formule, refait la grimace; puis le chef du jeu ajoute un nouveau mot et une nargue nouvelle également imitée. Le plaisant naît de la confusion qui s'établit, à la longue, entre ces paroles et ces signes diversement reproduits; le fou rire ne manque jamais de prendre au milieu de toutes ces voix hésitantes et de tous ces visages en mouvement.

Ce fut ce qui arriva. La gaieté des élèves des demoiselles Normand devint un vrai transport. Elles trépignaient de cette fièvre joyeuse connue seulement de leur âge. Tous les yeux nageaient dans des larmes de rire. Je me sentais rajeunir à leur gaieté.

Le jeu achevé, les plus audacieuses vinrent me remercier; les autres me regardaient d'un air qui en disait plus que les paroles. Pendant ce temps, le tonnerre s'était éloigné, les nuées avaient disparu, un arc-en-ciel s'était dressé à l'horizon, comme un portique, pour célébrer la victoire du soleil. Celui-ci venait d'apparaître glorieux et poursuivant de ses flèches d'or les dernières traînées de brouillard qui s'enfuyaient à l'occident. Les routes montraient leurs pentes lavées par l'eau des ravines, et les oiseaux recommençaient à chanter sur les buissons, en secouant leurs ailes mouillées.

Nous sortîmes tous ensemble, et nous reprîmes le chemin de la ville. Les plus petites écolières couraient en avant, avertissant des mauvais pas et montrant les pierres qui formaient des arches de pont sur les petits ruisseaux;

Digitized by Google

les demoiselles Normand m'entouraient avec les plus grandes, et l'arrière-garde, composée des plus joyeuses, nous accompagnait d'une symphonie de cris, d'éclats de rire, de chants et d'appels.

J'arrivai ainsi chez moi, emporté, pour ainsi dire, dans cette marche triomphale. Je semblais rentrer à la ville avec le printemps et la jeunesse. Les élèves des demoiselles Normand voulurent me réconduire jusqu'à ma porte, et ne se séparèrent qu'après de longs remercîments. Plusieurs me forcèrent à accepter leurs bouquets, et je rentrai les deux mains fleuries et le cœur rafraîchi de leur innocente joie.

XXXIV

UN HÉRITAGE TARDIF. — UNE RECONNAISSANCE.

Mademoiselle Renaud se meurt, et a demandé avec instance à voir son filleul Armand. Il devait revenir dans un mois. Je lui ai écrit de hâter son voyage s'il le pouvait. Il est arrivé hier, et il a pu voir encore la pauvre paralytique; mais elle avait perdu la parole, et tous ses efforts pour se faire entendre de lui ont été inutiles. Au milieu de sons inarticulés, il a pu seulement saisir le nom de monsieur Lebrun. Il s'agit sans doute de quelque recommandation à ce notaire qui était chargé de ses intérêts. Armand le verra.

... Nous avons conduit ce matin mademoiselle Renaud à sa dernière demeure. En voyant la morte (à peine plus morte qu'autrefois) sortir de son logement sombre et

Digitized by Google

muet, pour aller prendre place sous le soleil, au milieu des fleurs du cimetière, je ne pouvais m'empêcher de trouver qu'elle gagnait au change.

Armand est très-abattu de cette perte. Tout est un rude coup pour les âmes ébranlées. Il ne lui reste plus que le père Bouvier, dont le dos se courbe. Ce matin nous nous promenions ensemble, et je m'efforçais de le ranimer en lui rappelant qu'il était jeune et fort. Je lui ai montré au coin du chemin un chèvrefeuille couvert de fleurs, et je lui ai dit :

« Vous voilà.

— Oui, a-t-il répondu vivement, mais regardez, l'arbuste est appuyé à un vieux mur dont la chute ne tardera pas à l'entraîner. »

J'ai secoué la tête. Il en est des esprits malades comme des mauvais estomacs ; la plus douce nourriture les aigrit et tout leur est malsain.

Au fond, Armand ne peut oublier cet attachement trompé ; il en avait fait toute son espérance, et maintenant il en fait tout son souvenir. A son âge, rien ne paraît pouvoir finir ; on date toutes ses affections de l'éternité. Quand je lui parle du temps qui guérit les plus cruelles blessures, il sourit tristement : c'est un médecin auquel on n'a foi qu'après en avoir fait longuement l'expérience. Dans la vieillesse, l'on est forcé de croire à sa science en comptant les cicatrices de son cœur.

... Armand est arrivé chez moi très-troublé ; il sortait de chez monsieur Lebrun, qui lui a donné connaissance d'un testament par lequel mademoiselle Renaud le fait légataire de tout ce qui lui a appartenu : ce serait peu pour un autre : pour notre orphelin, c'est une fortune. Il m'a montré les titres de rentes qui lui ont été remis par le notaire.

Digitized by Google

« Vous voyez, ai-je dit en lui prenant la main, que tout le monde ici-bas a ses heureuses chances et ses jours qui, selon le vers d'Horace, « doivent être marqués en « blanc sous la niche des pénates. » Vous voilà riche, mon enfant !

— Trop tard ! a-t-il murmuré avec un soupir. »

J'ai compris qu'il pensait encore à sa liaison brisée, et j'ai voulu l'en détourner ; mais il y est revenu plus vivement et plus ouvertement qu'il ne l'avait fait jusque-là. Il m'a raconté les projets formés avec celle qu'il espérait associer à sa vie, leurs calculs mille fois recommencés, leurs prévisions, leurs chimères.

J'écoutais balbutier cet hymne de la jeunesse dont je reconnaissais encore les accents comme l'on reconnaît les notes d'un vieil air qui vous a quelquefois ravi. Nous étions tous deux accoudés à une fenêtre; les oiseaux chantaient près de nous dans leur cage festonnée de verdure ; Armand pressait d'une main ces papiers qui venaient de lui rouvrir la porte d'ivoire des visions heureuses, et son regard errait dans la cour avec un vague enchantement. Lui-même se berçait dans son rêve. Il me parlait des goûts de la jeune fille, il me répétait ses paroles, il me dépeignait son visage. Tout à coup il s'est arrêté avec un cri ; je l'ai vu se redresser, pâlir : sa main me montrait notre jeune voisine, dont la douce figure venait de se montrer derrière la vitre.

« Elle ! c'est elle ! a-t-il balbutié.

— Madame Bécherel ! me suis-je écrié.

— C'est cela ! c'est le nom du mari... Elle ici ! Ah ! je saurai... Il faut que je la voie ! »

Il avait fait un mouvement pour sortir ; je l'ai retenu.

« C'est impossible ! ai-je dit ; tout est désormais fini entre vous ; une explication ne peut conduire à rien et

Digitized by Google

vous troublerait tous deux. Laissez cette jeune femme à ses devoirs et soyez aux vôtres. »

Il n'a point répondu, mais il s'est penché au balcon pour la revoir. Elle avait, heureusement, disparu.

Je lui ai fait quitter la fenêtre, je l'ai forcé à s'asseoir; j'ai voulu lui parler, mais il m'écoutait à peine; son regard allait toujours vers la croisée voisine. Il m'interrompit à chaque instant pour répéter :

« Elle ici! elle ici! »

Je lui ai enfin pris les deux mains, je l'ai retourné vers moi, et je l'ai forcé de m'entendre.

Après lui avoir dit tout ce que je sentais sur la nécessité de ne point revoir la jeune femme, de partir même pour quelque temps, j'ai voulu obtenir de lui une promesse; il m'a interrompu :

« Du moins, est-elle heureuse? » a-t-il demandé avec émotion.

Je n'ai point voulu exprimer un doute, et je ne pouvais mentir à mes convictions : j'ai évité de répondre.

« Il faut que je le sache, a-t-il repris; je veux le savoir. »

Et comme j'essayais de nouvelles objections, il s'est levé brusquement, il m'a remercié de mes conseils avec une effusion troublée, et s'est échappé sans avoir rien promis.

... Voilà cinq jours que je n'ai point revu Armand. J'ai fait visite à mes voisins; rien ne paraît changé chez eux. La jeune femme est toujours aussi triste, le mari aussi contraint. Je ne puis douter qu'il n'y ait entre eux un de ces murs de glace qui ne font que grandir avec le temps.

... Hier soir, je suis encore retourné chez monsieur et madame Bécherel. La femme avait pleuré; les yeux du mari étaient plus creux et ses paroles plus brèves. Que s'est-il donc passé? Armand y serait-il pour quelque

Digitized by Google

chose? A tout prix, il faut que je le voie. J'écris, chez le père Bouvier où il demeure, un billet dans lequel je le prie de venir.

... Terrible journée! enfin la voilà finie; tous sont partis; je suis seul, je puis me recueillir et me rappeler.

Vers le milieu du jour, Baptiste est venu m'annoncer que madame Bécherel était là et demandait à me parler. C'est la première fois qu'elle me rend seule visite. J'ai pressenti quelque chose d'extraordinaire. Je suis allé la recevoir, et je l'ai fait entrer dans mon cabinet d'étude.

Elle était toute tremblante. Je l'ai rassurée de mon mieux, en lui disant le plaisir que j'aurais à lui être utile en quelque chose. Elle a voulu me remercier, mais les pleurs lui ont coupé la voix. Je l'ai laissée se décharger le cœur des larmes qui le gonflaient, puis je l'ai engagée à parler.

« C'est difficile, a-t-elle bégayé; cependant il le faut... Oui, oui, je parlerai... »

Mais elle a encore fait une pause. J'ai voulu l'aider, en lui demandant s'il ne s'agissait pas de quelqu'un de ma connaissance... Elle a tressailli.

« Ah! vous savez déjà? s'est-elle écriée; eh bien, oui, il s'agit de la personne...

— De monsieur Armand Bouvier? »

Elle a beaucoup rougi et a fait un signe affirmatif.

« Ainsi vous le savez ici? ai-je repris; il vous a revue?

— Moi? oh! non, non, a-t-elle dit vivement; mais l'autre jour j'ai cru le reconnaître ici, à la fenêtre... Cependant je doutais encore... quand monsieur Bécherel m'a appris lui-même son arrivée.

— Votre mari? Il le connaissait?

— De nom seulement; mais monsieur Armand a dû réclamer ces jours-ci à la mairie je ne sais quels papiers

Digitized by Google

pour la succession de sa marraine, de sorte que monsieur Bécherel l'a vu, et ce retour l'a troublé.

— Saurait-il donc?...

— Tout, monsieur, a-t-elle interrompu vivement; avant de consentir à l'épouser, je devais tout lui dire... j'espérais que ma franchise lui aurait donné confiance... mais non : depuis qu'il sait monsieur Armand arrivé, il n'a plus une heure de repos; il s'échappe de son bureau plusieurs fois par jour pour s'assurer que je ne suis point sortie, que personne n'est venu; il m'interroge, il me soupçonne. Cette défiance est une torture et une humiliation, monsieur; je sens que je ne pourrai la supporter patiemment, que je prendrai monsieur Bécherel en haine... Oh! c'est mal! c'est mal! je le sais; il faut le plaindre et le rassurer: c'est pour cela que j'ai voulu vous voir. Vous connaissez monsieur Armand; il écoute vos conseils... Eh bien, s'il a quelque pitié pour moi, suppliez-le de ne point chercher à me voir, de ne pas m'écrire; car... il m'a écrit, monsieur... une lettre où il me demandait un entretien, en me promettant que ce serait le seul, le dernier.

— Et vous avez répondu? ai-je demandé.

— Rien! s'est-elle écriée; mais j'aurais dû déchirer la lettre, la brûler : je ne sais pourquoi... je l'ai gardée... et depuis hier je ne la retrouve plus : je tremble que monsieur Bécherel ne l'ait surprise. Ah! monsieur, au nom de tout ce que vous aimez, tirez-moi de cette angoisse. Monsieur Armand m'annonçait qu'il partirait après notre entretien. Qu'il parte avant, tout de suite; je le lui demande comme une grâce, et je vous conjure de l'obtenir pour moi. »

Elle avait le visage couvert de pleurs, les mains jointes avec une expression de prière si fervente, que je me sen-

Digitized by Google

tis tout attendri. J'allais m'efforcer de la rassurer, quand un bruit de pas se fit entendre dans le corridor. J'avais oublié de défendre ma porte, et madame Bécherel se leva, un peu effrayée d'être ainsi surprise dans les larmes. A ce moment, on frappa. Je me levai pour empêcher d'entrer ; il était trop tard. La porte s'ouvrit vivement, et la jeune femme recula avec un cri : c'était Armand lui-même.

Il avait reçu ma lettre, et accourait à mon appel. Averti par Baptiste que madame Bécherel était là, il avait voulu profiter de l'occasion.

XXXV

SUR LE DANGER DE JOUER HORS DES TRAGÉDIES LE ROLE DE CONFIDENT. — UN MARI JALOUX. — PAIX AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ.

Il referma vivement la porte derrière lui, et resta debout près du seuil : il était très-pâle et très-agité.

« J'allais vous avertir que je ne pouvais vous recevoir dans ce moment, lui dis-je en faisant un pas à sa rencontre.

— Pardon... monsieur Raymond... balbutia-t-il sans oser regarder la jeune femme, qui était retombée assise ; mais puisque le hasard m'a conduit ici... permettez-moi de rester... Je n'espérais plus cette entrevue... Dieu me l'accorde... Ne m'enlevez pas cette dernière consolation. »

Et, sans attendre ma réponse, il s'approcha de madame Bécherel, et ajouta avec un peu d'amertume :

« J'espère que madame ne refusera pas de m'écouter

Digitized by Google

dans de pareilles conditions... la présence de monsieur Raymond doit la rassurer... elle lui est garant que je ne dirai rien qu'elle ne puisse entendre.

— Et qu'espérez-vous d'une pareille explication ? répliquai-je ; madame vous conjure de la lui épargner.

— Non ! interrompit le jeune homme avec exaltation ; je veux savoir au moins comment j'ai pu mériter l'abandon ; pourquoi, malgré tant de promesses, les lettres écrites dès le commencement de mon voyage sont demeurées sans réponse.

— Vos lettres ! répliqua madame Bécherel, en avez-vous donc écrit ?

— Ne les auriez-vous point reçues ? demanda-t-il vivement.

— Aucune, dit-elle ; et après vous en avoir adressé deux, j'ai dû cesser, ignorant votre résidence. »

Armand porta les deux mains à son front.

— Ah ! je commence à comprendre, s'écria-t-il ; votre oncle, — que Dieu le punisse ! — votre oncle aura intercepté cette correspondance. Voilà donc pourquoi il l'avait si facilement autorisée ! il était sûr d'avance qu'elle ne pourrait contrarier ses projets... »

Je me souvins dans ce moment de l'épisode de la lettre dont l'avare avait si malencontreusement payé le port ; je rappelai la date et les circonstances : tous les doutes d'Armand et de la jeune femme furent éclaircis ; ils se regardèrent, et l'un poussa une exclamation de colère, l'autre un soupir de douleur.

« Ainsi c'est la vérité, reprit le jeune homme dont l'œil s'était enflammé, on nous a trompés tous deux ! Vous avez pu croire que je vous oubliais, comme je croyais être oublié moi-même. »

Et, après un court silence, il ajouta vivement :

Digitized by Google

« Mais je l'ai été pourtant, car, au bout de quelques mois, vous avez consenti à devenir la femme d'un autre.

— Ah ! si vous saviez comment ! reprit-elle avec accablement. Après tout, pourquoi ne le dirais-je point ? rien n'a été caché. Je me croyais oubliée ; on assurait que vous aviez trouvé en Italie quelqu'un plus digne de vous ; on répandait le bruit d'un riche mariage...

— Et c'est alors par dépit que vous avez accepté vous-même celui qui s'offrait ?

— Non, non, j'ai refusé longtemps ; j'aurais refusé toujours si la maladie de ma mère ne m'avait obligée à céder.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne le comprenez-vous donc pas ? s'est écriée la jeune femme en sanglotant. Eh bien, mon oncle a déclaré que tant que je résisterais tout serait refusé à la mourante. Il fallait acheter par mon obéissance les derniers secours : j'ai cédé... ma mère est morte... et ses funérailles ont été mon cadeau de noces. »

Elle n'a pu en dire davantage. Armand, éperdu, poussait des exclamations indignées. Mais tout à coup il s'est approché de L..., il lui a pris les mains, et il est tombé à genoux devant elle, en lui demandant pardon de l'avoir accusée.

J'allais m'entremettre, quand un bruit de voix a retenti dans la pièce voisine. J'ai distingué celle de monsieur Baptiste, qui semblait moins calme que d'habitude ; puis une autre, qui s'élevait furieuse. En l'entendant, madame Béeherel, effrayée, a murmuré :

« Mon mari ! »

C'était lui, en effet, qui voulait passer malgré Baptiste.

« J'ai vu le jeune homme entrer ! criait-il. Ils sont ici tous deux, j'en suis sûr. Ah ! si je les trouve, malheur à eux ! »

Digitized by Google

On entendait sa canne ferrée frapper avec rage les dalles de la salle à manger. Armand s'est redressé, et la jeune femme a couru vers moi en me demandant protection. Les voix approchaient. J'ai eu peur d'un premier acte de violence que je n'aurais pu prévenir. Il n'y avait pas un moment à perdre. J'ai poussé Armand dans une chambre et madame Bécherel dans le petit salon. Comme j'achevais, la porte s'est ouverte d'un brusque mouvement, et le recenseur a paru sur le seuil les traits bouleversés. Je me suis avancé vers lui :

« Est-ce vous, mon voisin, qui faites tout ce bruit? ai-je demandé tranquillement. »

Mais il avait fouillé le cabinet d'un regard effaré, et il s'est écrié :

« Il y avait ici quelqu'un tout à l'heure; j'ai entendu qu'on parlait. Ne cherchez pas à le nier.

— Et pourquoi nierais-je, monsieur? » ai-je répondu sérieusement.

Il a tressailli.

« Ainsi vous avouez... C'étaient eux. Où sont-ils? Répondez sur-le-champ. »

Je me suis efforcé de sourire.

« Pardon, nous jouons ici deux rôles que je ne puis accepter, lui ai-je dit : on croirait un juge qui interroge un coupable. Veuillez vous remettre, monsieur, et vous rappeler que vous êtes chez un voisin qui ne voudrait rien faire dont vous pussiez vous plaindre. »

En parlant ainsi, je roulais vers lui un fauteuil. Il a paru un peu saisi; le rouge et la pâleur se sont succédé à deux reprises sur son visage : il y avait évidemment lutte entre son respect et sa colère; celle-ci a paru l'emporter un instant.

« Je demande une réponse! s'est-il écrié en frappant le

Digitized by Google

parquet du pied. Une femme était ici il y a un instant... et elle n'était point seule... En voilà la preuve. »

Il montrait le chapeau d'Armand posé sur mon bureau, et, remarquant le geste de contrariété que je n'avais pu retenir :

« Vous êtes pris ! a-t-il ajouté brutalement. Allons, il est inutile de les cacher davantage. Qu'on me les montre, ou je chercherai moi-même. »

Il avait fait un pas vers la porte du petit salon. J'ai voulu l'arrêter, mais il ne se connaissait plus ; il m'a repoussé avec une malédiction furieuse et m'a fait chanceler. Baptiste, qui était resté, a poussé un cri d'indignation, en étendant les deux bras pour prévenir ma chute. Le recenseur s'est arrêté, honteux de sa violence.

« Il était inutile de prouver que vous aviez plus de force qu'un vieillard, lui ai-je dit, et peut être n'auriez-vous pas dû oublier que vous étiez chez lui.

— Pardon, a-t-il balbutié, hésitant encore entre l'emportement et la honte ; mais vous voyez bien que je ne suis plus maître de moi-même... Ah ! monsieur... vous ne savez pas !... »

Sa voix commençait à fléchir, comme si l'attendrissement le gagnait.

« Vous vous trompez, lui ai-je dit avec intérêt ; je sais que celle qui porte votre nom espérait en porter un autre ; mais je sais aussi qu'elle vous en a loyalement averti ; qu'elle a refusé l'entrevue demandée par monsieur Armand Bouvier ; qu'elle venait me supplier d'obtenir qu'il partît sans essayer de nouvelles sollicitations et en la laissant tout entière à ses devoirs.

— Est-ce vrai ? s'est écrié monsieur Bécherel très-ému.

— Je sais enfin, ai-je ajouté, qu'elle souffre de vos soupçons, qu'elle craint vos violences, et qu'à défaut de

Digitized by Google

générosité elle aurait droit d'attendre de vous au moins de la compassion. Vous voyez que je sais tout.

— Non, a bégayé le recenseur dont la colère était épuisée et qui s'est laissé tomber sur un fauteuil, non, monsieur, vous ne savez pas tout, car elle n'a pu vous dire ce qu'elle ignore elle-même... c'est que je l'ai toujours aimée sans rien dire, moi. Je l'avais connue tout enfant, quand j'habitais près de sa mère; mais, aussi pauvre qu'elle, je ne pouvais songer à me marier. Je suis parti pour tenter la fortune; je suis entré à la mairie garçon de bureau d'abord, puis je suis devenu expéditionnaire, rédacteur, chef de service. Il m'avait fallu douze ans pour cela, monsieur! Dans l'intervalle, j'avais revu la jeune fille de loin en loin, mais toujours sans rien dire... Enfin, quand j'ai cru que je pouvais lui offrir de partager avec moi, j'ai parlé. Mais... j'arrivais trop tard, elle en aimait un autre.

— Et pourtant vous avez persisté?

— Parce que cet autre l'avait oubliée.

— Qui vous l'a dit?

— Son oncle, monsieur... et elle-même. Je ne pouvais le savoir autrement. J'aurais dû comprendre que la trahison du préféré ne me rendrait point plus aimable; que ce que je pouvais donner n'empêcherait pas de regretter ce qu'on avait perdu; mais je la voyais si rudement traitée par cet oncle qui lui reprochait sa soif et sa faim! j'ai pensé que ma protection serait au moins plus douce; elle-même l'a cru, car, après une explication, nous nous sommes entendus. Je pensais enfin tenir le bonheur. Malheureux fou que j'étais! nous venions de nous perdre tous deux.

— Comment?

— Oui, monsieur, nous perdre, car rien de ce que j'espérais n'est arrivé. Je m'étais dit qu'une fois à moi,

Digitized by Google

L... se prendrait d'un peu d'amitié; qu'elle oublierait ses idées d'autrefois. J'avais tort; elle n'a rien oublié. Dans les commencements, pour lui plaire j'essayais d'être gai, amical. Peine inutile, monsieur! elle restait toujours aussi triste : autant eût valu essayer de rendre la vie à une morte. Alors, moi, ma patience s'est lassée, c'est vrai; je me suis plaint trop vivement peut-être; elle n'a pas compris que ma colère, c'était encore de l'amitié; elle s'est effarouchée. D'abord je ne lui étais qu'indifférent; de ce moment, elle a eu peur. Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que de ne pouvoir parler sans faire tressaillir, de voir toujours des yeux humides, de sentir qu'on n'a de pouvoir sur une femme que pour la rendre malheureuse. Moi, cela m'ôte la raison. Voyez-vous, je voudrais tour à tour la battre ou la prier à genoux... Et rien, rien n'y a fait!... elle est restée enfermée dans son cœur avec son souvenir. J'avais beau frapper à la porte, elle n'entendait pas... Alors je n'ai plus eu qu'une ressource : je me suis fait muet, aveugle et sourd; je n'ai voulu parler qu'à mon travail; je me suis grisé de chiffres, comme certains malheureux d'eau-de-vie, pour m'étourdir... toujours inutilement, monsieur! l'épine m'est restée dans le cœur!

— Et vous n'avez point tenté de vous faire comprendre de celle que vous aimez tant? me suis-je écrié, sincèrement touché de son accent. Pourquoi ne lui avoir point parlé comme vous me parlez là?

— Impossible, monsieur! a-t-il répondu; elle a trop de puissance sur moi : un seul regard qui me semble triste, un mouvement des lèvres où je crois voir une expression de froideur, suffisent pour m'irriter ou me faire perdre courage... Et puis, voyez-vous, j'ai peur de me laisser aller à lui dire certaines choses que j'aurais pu lui

Digitized by Google

avouer si elle m'avait pris à gré, mais qui à cette heure lui sembleraient des reproches. »

Je l'ai regardé d'un air qui lui a prouvé que je ne comprenais pas.

« Eh bien, oui! a-t-il repris avec agitation, je peux lui dire maintenant que si je ne l'avais pas retirée des mains de son oncle, il l'aurait mariée de force à ce vieux voisin qui la demandait... que j'ai dû l'acheter de ce misérable... payer tout ce qu'il avait dépensé pour sa mère; tout, jusqu'à la pierre qu'on taille maintenant pour sa tombe!

— Quoi! c'est vous? me suis-je écrié.

— Ne le dites pas, monsieur, a-t-il repris vivement; il ne faut pas que L... le sache; elle aurait regret de m'avoir cette obligation. »

Ici nous avons été interrompu par un cri; la porte du petit salon s'est ouverte, et la jeune femme s'est élancée vers monsieur Bécherel, dont elle a saisi les mains, qu'elle a baisées.

« Non! s'est-elle écriée avec un flot de larmes, non, je ne serai pas ingrate à ce point! Ah! j'ai tout entendu... Je comprends tout maintenant... J'avais tort, j'avais tort. Me pardonnerez-vous, Henri? »

Le recenseur a fait un mouvement.

« Elle m'a appelé Henri! a-t-il dit pâle de joie et la lèvre frémissante... Répète encore, répète!

— Oui, Henri, oui, je tâcherai de devenir ce que je dois être. »

Il l'a enveloppée de ses bras avec un accent de joie, l'a baisée à plusieurs reprises sur les cheveux; puis, se tournant vers moi, il s'est excusé.

Je lui ai pris la main en le félicitant; j'ai fait des souhaits pour l'avenir de cette union qui ne commençait vé-

Digitized by Google

ritablement que de cette heure, et je les ai reconduits tous deux jusqu'à la porte d'entrée.

Lorsque je suis revenu, Armand était au milieu de mon cabinet, très-pâle, mais bien résolu.

« Monsieur Raymond n'a point de commissions pour l'Allemagne? m'a-t-il demandé; je pars demain.

« Va, lui ai-je dit, cher enfant, en le serrant dans mes bras, va, je te bénis ; que Dieu te console!. . . . . .

Ici s'arrête le manuscrit des *Souvenirs d'un Vieillard*, interrompu par la mort si prématurée et si regrettable de M. Émile Souvestre. Les pages qui suivent sont de M. Eugène Lesbazeilles, son gendre, qui, en nous les envoyant, y a joint ces lignes :

« Quelque téméraire qu'il me parût d'accepter cette » tâche, on m'en a fait un devoir et j'ai essayé de le rem- » plir. Mes relations avec M. Souvestre, aussi étroites » que la parenté la plus proche et l'affection la plus pro- » fonde pouvaient les rendre, m'ont mis à même de bien » connaître ses croyances, ses sentiments, son âme tout » entière. Je me suis appliqué, dans ce travail, à évo- » quer devant moi sa pensée et à m'y conformer le plus » fidèlement possible. Quant à la forme, il va sans dire » que je n'ai pas eu la prétention, ni même l'intention, » d'imiter celle de M. Souvestre. C'est ce sentiment de » mon insuffisance qui m'effraye en laissant publier ces » pages et trouble pour moi le plaisir de m'être acquitté » d'un devoir filial. »

(Note de l'éditeur.)

Digitized by Google

XXXVI

M. RENÉ A SON COMPTOIR.

Félicité a obtenu le crédit de marchandises que j'avais sollicité pour elle. Ce matin, quand je suis allé la voir, j'ai été accueilli par une avalanche de remercîments. En vain j'ai voulu lui persuader qu'elle devait attribuer le succès de sa demande, non pas à ma protection, mais seulement à sa probité, à sa bonne renommée ; que d'ailleurs elle avait conclu une affaire commerciale, nullement reçu une faveur : elle n'a pu résister au besoin de rendre grâces à quelqu'un, et le torrent d'éloges, forcé enfin de se détourner de moi, s'est reporté tout entier sur monsieur Dutilleul. Pourquoi me serais-je obstiné à la détromper ? La reconnaissance réchauffe et réjouit le cœur ; elle est plus douce encore à celui qui l'éprouve qu'à celui qui en est l'objet.

Tout en continuant à parler avec une volubilité que je ne lui avais jamais connue, Félicité avait repris son travail interrompu, et rangeait dans sa boutique les denrées nouvellement arrivées. Un bibliophile n'eût pas mis plus de sollicitude et d'amour à classer ses livres précieux, qu'elle n'en dépensait à disposer les paquets de café, les bocaux de girofle ou de canelle. Ses instincts de ménagère, dont autrefois mes papiers avaient été si souvent victimes, avaient profité de cette circonstance pour se donner pleine satisfaction, et elle avait entrepris, dans l'intérêt de l'ordre et de la symétrie, un bouleversement général. Aucun objet ne put échapper à son parti pris de

Digitized by Google

réforme, bien que la plupart, après un examen minutieux et des essais réitérés, dussent reprendre la place dont on les avait dépossédés. Plus d'une fois je fus consulté sur l'effet plus ou moins harmonieux de telle ou telle combinaison, et je dus donner mon avis avec le même sérieux que s'il se fût agi des plus graves intérêts.

« Derrière les carreaux brillants de la porte, on suspendit les images coloriées et les jouets d'enfants ; l'armoire vitrée fut réservée aux écheveaux et aux rubans qui y étalèrent leurs couleurs habilement nuancées ; les tablettes se couvrirent de flacons, ici rangés en colonnades, là entassés en pyramides jusqu'au plafond. Quand le classement fut terminé, Félicité jeta sur l'ensemble de son œuvre un coup d'œil d'orgueilleuse satisfaction ; et le fait est que la petite boutique avait un air singulièrement coquet et joyeux, avec ses comptoirs récemment repeints et vernis, ses balances aussi brillantes que l'or, et ses casiers alignant leurs étiquettes en longues files d'une irréprochable régularité.

En ce moment René survint : il ne laissait guère s'écouler de jours sans trouver le moyen de s'échapper jusqu'à la maison du faubourg, ne fît-il que frapper sur les carreaux en courant ou passer sa figure joviale par la porte entr'ouverte. A peine fut-il entré, qu'une surprise émerveillée se peignit sur ses traits : ses regards se portaient alternativement sur les belles choses qui l'environnaient et sur celle qui lui paraissait les avoir évoquées comme par une baguette magique. Il était évident que son admiration toujours croissante était sur le point de faire explosion, et qu'il allait se jeter au cou de Félicité ; mais ma présence comprima tout à coup ce premier mouvement, et une réflexion subite parut achever de le contenir. Il se dit, sans doute, qu'après tout, cette ménagère

Digitized by Google

si habile, elle était sa femme; qu'au milieu de toutes ces richesses, il était chez lui, et, voulant se montrer au niveau de sa fortune, il se dirigea tranquillement vers le comptoir, monta gravement la marche qui l'élevait au-dessus du sol, et s'assit dans le fauteuil de cuir où il se carra et demeura silencieux avec une majesté des plus comiques.

Autrefois, j'aurais souri de cet humble ménage, qu'un sort si médiocre suffit à enchanter, et dans mon sourire le dédain aurait eu plus de part que la gaieté. Malgré la bonne opinion que j'avais de mon spiritualisme, je n'étais, en réalité, sensible qu'à la forme; je n'étais touché que du bonheur élégant; je confondais les petits avec les objets vulgaires qui les entourent, et je les enveloppais sans examen dans la même indifférence, trop souvent dans le même mépris. A combien d'injustices et à quelles privations ces préjugés me condamnaient! Aujourd'hui bien des barrières sont tombées pour moi, et je trouve à glaner sur un plus vaste champ. La joie des raffinés n'est plus seule à me frapper et à me séduire. Au milieu des pains de sucre de la pauvre marchande, je discerne et je recueille des sentiments, des émotions dont mon cœur fait son profit. Je ne me borne plus à me promener dans les allées ratissées des parcs : j'explore aussi les routes banales et je n'y fais pas moins ample moisson ; la fleur du fossé a des couleurs solides, des odeurs saines, qui me me charment pas moins que les nuances plus fines, les parfums plus délicats des plantes de serre. Et en même temps que je ressens plus de sympathie, j'en inspire aussi davantage. Quand j'ai tendu cordialement la main à René et à sa femme, ils ont eu des larmes dans les yeux.

Je m'aperçois que je viens de faire mon éloge; mais je proteste que c'est la vieillesse seule que j'ai eu l'intention

Digitized by Google

de louer. D'ailleurs ç'a été de tout temps le privilége des vieillards de pouvoir parler d'eux-mêmes avec quelque bienveillance, sans s'attirer trop de blâme. Nestor, dans l'Iliade, n'ouvre guère la bouche que pour se féliciter de ses vertus, et Homère, au lieu de l'accuser d'outrecuidance ou de bavardage, trouve que les paroles coulent de ses lèvres plus douces que le miel.

XXXVII

ISOLEMENT FORCÉ.

9 *août*. — Fatigué déjà de la visite que j'avais faite hier à Félicité, mais encouragé par la fraîcheur de l'air, j'ai voulu ce matin aller surprendre Roger chez lui : à peine parvenu au premier tiers du trajet, j'ai été obligé de retourner sur mes pas et je n'ai pu rejoindre ma demeure qu'après m'être arrêté plusieurs fois en chemin. Il y avait déjà quelque temps que j'éprouvais une extrême lassitude à la suite de chacune de mes sorties, mais je m'obstinais à ne l'attribuer qu'à la mauvaise disposition du moment. Il m'a fallu enfin reconnaître que mes forces s'épuisent, que bientôt la promenade va me devenir impossible. Au premier abord, je dois le dire, la pensée d'une séquestration indéfinie, la perspective de rester confiné à perpétuité dans ma chambre, m'a vivement attristé. Je me suis mis à songer avec émotion, avec regret, à cette place plantée d'arbres où chaque jour mon banc préféré m'attendait. Il m'a semblé que la vue de ces lieux accoutumés, ces causeries, non pas affectueuses ni très-attachantes,

Digitized by Google

mais aisées et familières, avec ces compagnons d'âge et de loisir, qui du matin au soir forment sous le même tilleul un groupe inamovible incessamment renouvelé, il m'a semblé que tout cela était indispensable à ma vie, et je n'ai pu m'empêcher d'accuser amèrement la vieillesse qui allait me réduire au vide de l'isolement et de l'abandon.

Eh bien! je n'ai jamais passé d'heures plus agréables, plus remplies que celles qui viennent de s'écouler. A peine étais-je depuis quelques moments immobile dans mon fauteuil qu'il s'est fait peu à peu comme une lueur dans mon esprit assombri; mon âme, un instant abattue, s'est progressivement relevée par une force intérieure et spontanée. Je me suis mis à considérer les objets qui m'environnent et avec lesquels je vais vivre désormais dans une intimité presque exclusive, d'un œil plus attentif, plus bienveillant, et sous mon regard tout s'est revêtu d'un aspect nouveau, d'un charme jusqu'alors inaperçu. Le rayon de soleil qui pénétrait dans ma chambre par la fenêtre entr'ouverte et rayait le tapis d'une bande dorée, m'a paru d'un éclat, d'une gaieté que je ne lui avais jamais trouvés. Il y a sur mon bureau un pot de réséda auquel, ces jours passés, avant de sortir ou au retour, je donnais à peine un regard indifférent : j'ai pris un singulier plaisir à l'examiner; j'ai ressenti de l'admiration, presque de la reconnaissance pour cette petite fleur terne qui dardait autour de moi ses aromes parfumés avec une si généreuse prodigalité, avec une si infatigable véhémence.

Alors j'ai reconnu que c'est faute de clairvoyance et de bonne volonté que nous ne jouissions pas davantage de tant d'éléments précieux répandus autour de nous. Si nous songions à relever ces parcelles éparses, comme le

Digitized by Google

diamantaire sa poussière de diamant, à faire le compte de tous ces biens qui enrichissent notre pauvreté native, nous trouverions en abondance des sujets de nous réjouir et d'aimer. L'inattention, l'indifférence, l'apathie, se partagent la domination de notre esprit; comme ils n'ont pas la corpulence des vices actifs, ces défauts échappent à la vigilance de notre morale, et ils exercent sourdement leur influence pernicieuse. Ce sont des ennemis sur lesquels désormais j'aurai l'œil et que je saurai vaincre, maintenant que mon âge, dépouillé des ressources extérieures, me laisse plus exposé à leurs subtiles attaques.

Mais ce sont surtout mes livres qui me sont tout à coup devenus chers; eux qui tout à l'heure n'étaient pour moi que des volumes, que des reliures, presque des meubles, voilà qu'ils se sont en quelque sorte animés; l'esprit déposé dans leurs feuillets s'en est dégagé et est venu au-devant du mien; j'ai trouvé en eux des interlocuteurs qui m'ont communiqué leurs pensées, des amis qui se sont emparés de moi et m'ont introduit dans leur vie. Incomparable compagnie toujours prête à m'admettre, inépuisable intimité qui ne me manquera jamais, qui n'attend que mon consentement pour m'accueillir et me charmer!

Avec Platon, me voici transporté à Athènes, à l'ombre d'un portique de marbre soutenu par d'élégantes colonnes auxquelles le soleil de la Grèce a donné le poli et la teinte ambrée de l'ivoire, au milieu de ces inimitables entretiens où Socrate, par la grâce de sa parole, s'efforce de gagner ses disciples à sa sublime et souriante sagesse. J'assiste à l'un de ces banquets où le grave philosophe ne dédaigne pas de s'asseoir au milieu d'une jeunesse légère, sachant bien que l'attrait de son éloquence ne tardera pas à faire oublier les coupes; je vois Alcibiade

Digitized by Google

lui-même, qui tout à l'heure était entré le sourire de l'ironie sur les lèvres, la tête couronnée de violettes, prêter peu à peu une oreille plus docile, d'abord séduit, puis subjugué : il écoute en silence; la confusion et bientôt le respect se peignent sur son visage devenu sérieux, des larmes d'enthousiasme brillent dans ses yeux, et, se dépouillant de sa couronne, il la pose sur le front du maître, qu'il déclare inspiré des dieux.

Puis Virgile s'empare de moi et m'entraîne à travers ses magiques paysages ; j'erre avec lui sur la grève déserte où la corneille se promène solitaire et grave sous un ciel chargé de nuées orageuses ; je pénètre dans l'antique forêt où les chênes entrelacés entassent leurs ombres épaisses : je sens dans l'air obscur l'odeur humide et âcre des marais ; j'entends retentir sous les dômes de verdure le cri perçant des oiseaux sauvages. Mais bientôt des scènes plus riantes me sollicitent et m'attirent ; de vastes campagnes s'étalent aux rayons fécondants du soleil, ici plaines jaunissantes où les hautes moissons ondulent sous la brise, là vertes prairies où paissent les troupeaux le long du fleuve coulant à pleins bords ; les saules au pâle feuillage, les buissons, tout rougis de leurs baies purpurines, séparent les vergers où chante l'émondeur ; les abeilles vibrent dans l'azur de l'air ; on entend, mêlé aux mugissements des bœufs, le cliquetis des chaînes et des freins dans l'étable.

Des solitudes de la nature, Plutarque me ramène dans les rangs de l'humanité ; je passe en revue, guidé par lui, les héros qu'il a rassemblés comme dans un glorieux Panthéon, allant de l'un à l'autre, moins empressé de m'arrêter auprès de ces illustres conquérants dont l'ambition et l'orgueil ont fait presque toute la grandeur, mais heureux de m'attacher à ces simples citoyens qui, dans un

Digitized by Google

rang obscur, incertains de leur gloire à venir, ont dévoué leur vie et leur mort au salut de la patrie, au triomphe de l'honneur. J'aime à suivre pas à pas, dans le sillon fumant, l'humble charrue où des mains, naguère victorieuses, ne dédaignent pas de se fatiguer ; je m'assieds à ce foyer domestique, fermé comme un sanctuaire au tumulte du dehors, réservé aux dieux et à la famille, où l'épouse romaine abrite ses vertus, où l'enfant grandit entre la tendresse et la discipline, où l'énergie des âmes s'entretient dans le travail et l'austérité : insipides banalités classiques pour ceux qui n'écoutent qu'avec l'oreille, qui dans les mots n'entendant que des sons, s'irritent d'une monotonie importune ; mais inépuisables sujets de méditation, éternels objets d'admiration et de respect pour ceux qui comprennent avec l'âme, qui dans les personnages de l'histoire reconnaissent des hommes, chérissent des frères.

Tout change : saint Augustin et l'Imitation me transportent dans un monde nouveau ; le soleil d'Athènes et de Rome s'éclipse ; une lumière mystique, plus éclatante et plus douce à la fois, se répand sur la terre ; le Parthénon et le Capitole s'enfoncent dans la brume et cèdent le ciel aux flèches des monastères, aux tours des cathédrales. J'aime à me réfugier, loin des champs de bataille, loin du bruit des lances et des épées, sous les voûtes de ces retraites paisibles, à écouter ces aveux désolés, ces gémissements de la conscience humaine tout à coup sortie de son antique sommeil, et en même temps ces chants sublimes, ces hymnes éclatants qui célèbrent une espérance et une joie jusqu'alors inconnues sous les cieux.

Merveilleuse puissance de la pensée ! Du fond de ma chambre, du fauteuil où je suis assis, je puis parcourir les espaces immenses du passé. Je vois se bâtir les villes,

Digitized by Google

les empires naître et s'accroître, les races cheminer sur la terre, s'établir, se policer, toute cette ondulation de l'humanité cherchant son niveau sur le globe qui lui a été donné. Fatigué de ces grandes vues, je me repose sous la tente du patriarche ou sous le chêne de saint Louis ; de la tribune de Cicéron je passe à la chaire de Bossuet. Les distances ne sont rien pour moi ; je les franchis d'un bond instantané, celles de l'étendue comme celles du temps ; de l'orient j'accours à l'occident, des premiers jours du monde je me transporte à l'heure qui vient de sonner ; où un spectacle attrayant m'appelle, j'y suis ; où une belle action, où un noble entretien m'invite, m'y voici. Magnifique domaine du souvenir ! Vaste envergure, inépuisable agilité de la pensée !... Je ne suis plus inquiet de ma solitude et de mon loisir !

XXXVIII

MALADIE.

2 *septembre.* — Il me semble qu'il s'est écoulé des mois, ou plutôt d'incalculables espaces de temps, depuis que j'ai écrit les dernières lignes de ce journal. Et pourtant je trouve, en consultant la date, qu'il y a trois semaines à peine que je suis tombé malade : tant l'immobilité dans le repos du lit, l'uniformité du jour et de la nuit, le vide des heures, la rupture complète des habitudes, changent notre notion ordinaire de la durée et nous rendent incapables d'évaluer le temps !... On me permet aujourd'hui pour la première fois de rester levé, de faire quelques tours dans ma chambre ; on me remet, sur mes instances, les rênes en main, comme à un cavalier désar-

Digitized by Google

çonné, mais fier et impatient de retrouver sa monture : j'ai hâte de me reconnaître, de reprendre la mesure des choses, de rentrer en possession de moi-même.

Je ne puis me rappeler comment a eu lieu la chute à la suite de laquelle je me suis trouvé couché dans mon lit, au milieu des fioles, dans l'air tiède et la demi-obscurité d'une chambre de malade. On m'assure qu'un faux pas en a été la seule cause ; mais on met tant d'insistance à me le répéter, on paraît tant tenir à m'en voir convaincu, que je ne puis m'empêcher de me défier de cette explication, et qu'une autre, beaucoup plus probable, se présente obstinément et s'impose à mon esprit. Je soupçonne que j'ai été surpris, non par un accident fortuit et extérieur, mais par quelque atteinte subite d'un mal interne. Plusieurs indices, qu'il m'est décidément impossible de traiter d'imaginaires, ma vue tout d'un coup affaiblie, un état d'étourdissement et de pesanteur presque continuel, l'insurmontable langueur avec laquelle mes membres obéissent à ma volonté, concourent à affermir en moi cette idée et m'annoncent peut-être des retours, plus ou moins prochains, du même mal.

C'est ce dernier point de vue, c'est cette considération de l'avenir qui, ces jours derniers, a le plus menacé mon repos ; ma pensée y revenait sans cesse dans cet état particulier aux malades, et qui n'est ni le sommeil ni la veille complète ; mon imagination s'épuisait à enfanter de tristes images. Devenu plus maître de moi, j'ai réussi peu à peu à me retenir sur cette pente, à ressaisir enfin ma liberté. Je me suis attaché toute ma vie à me garder de la crédulité, enfantine amulette à l'usage des faibles : je dois maintenant m'appliquer à me garder de la défiance, qui ne serait pas une moindre superstition ni une moindre marque de faiblesse. Rien n'est plus pernicieux, surtout

Digitized by Google

à l'âge où je suis, que cette disposition à évoquer les menaces, peut-être fantastiques, de l'avenir, à toujours exagérer d'avance les torts de la nature envers nous, et à lui prêter des rigueurs qu'en réalité nous nous infligeons nous-mêmes.

Quant au présent, a-t-il rien qui doive me surprendre? Lorsque aucun âge n'est exempt de maladies, pouvais-je compter sur une vieillesse complétement épargnée? Mais ce n'est pas à la réflexion, ce n'est pas au triomphe de la raison que je dois d'accepter la situation qui m'est faite; comme j'écris ceci, non pour le public, mais pour moi-même et pour les miens, qui ne me soupçonneront pas d'adopter un optimisme de commande et de vouloir soutenir une thèse, je n'hésite pas à dire ouvertement que c'est ma situation elle-même qui se fait accepter de moi, et que si je donnais ma résignation pour un effort de stoïcisme, j'usurperais une gloire à laquelle je n'ai aucun droit.

Je trouve, en effet, que l'on a calomnié la maladie. A moins qu'elle ne soit accompagnée de souffrances vives et permanentes, ce qui est rare, elle n'a rien de si redoutable. C'est de leurs tourments d'esprit que souffrent surtout la plupart des malades; au lieu d'accepter ce qu'ils ne peuvent éviter, ils s'indignent, ils se révoltent; plutôt que de recevoir de bonne grâce l'hôte auquel ils ne peuvent fermer leur porte, ils aiment mieux se venger de sa présence en lui faisant mauvaise mine, en l'accablant de récriminations. Il me semble, quant à moi, qu'il peut y avoir de la paix dans la maladie. Je ne rougis pas de céder à une indiscutable nécessité, de subir sans résistance une force supérieure et inconnue. Je me laisse aller, je m'abandonne, et je ne suis pas sans goûter un certain repos d'esprit au sein de cette fatigue corporelle. Je sens ma

Digitized by Google

responsabilité absolument dégagée, ma conscience parfaitement libre, et, toutes les fois que ma conscience n'est chargée d'aucun poids, j'avoue que je respire à l'aise, que je jouis paisiblement du sentiment de mon être.

Je suis bien loin de vouloir dénigrer la santé ; mais je me permettrai pourtant de dire qu'elle ne mérite pas tous les éloges pompeux qu'ont coutume de lui prodiguer ceux qui en sont privés. Qui niera qu'elle impose des devoirs auxquels il est difficile à une conscience délicate d'assigner une limite ? De là des incertitudes douloureuses, des luttes qui ne se terminent pas toujours par la victoire ; et je ne sais, pour ma part, rien de plus accablant que ces défaites-là, qui s'appellent des remords. Le corps peut se bien porter, mais l'âme est alors bien malade.

Il y a d'autres compensations, plus positives et incontestables pour tout le monde, attachées à la maladie. C'est la sympathie, la bienveillance que, sans notre coopération, elle conquiert pour nous de tous côtés. Les hommes sont ainsi faits qu'il faut quelque chose, une impulsion, une secousse, pour que leur bonté se réveille et s'exerce ; nous ressemblons aux disciples du Christ, qui, livrés à eux-mêmes sur la montagne, retombaient toujours dans leur assoupissement. Eh bien, la maladie, par la compassion qu'elle excite, réussit admirablement à secouer ce sommeil de la bonté. On nous aime parce qu'on nous plaint, nous aimons parce qu'on nous aime, et ainsi s'établit une affection réciproque, une communion bienfaisante entre des âmes qui, sans cet appel de la pitié, se fussent toujours traitées en étrangères. Je ne sais quel religieux philosophe a dit que la providence de Dieu comptait, pour s'accomplir, sur la charité de l'homme. Je comprends pour la première fois toute la profondeur de cette pensée, et puisque la charité humaine ne naît pas d'elle-même, j'ab-

Digitized by Google

sous et je remercie les maux apparents, et en particulier la maladie, qui la suscitent et la développent.

J'ai recueilli hier, à ce sujet, un témoignage bien intéressant. C'est celui d'un vieillard aveugle qui demeure dans la maison voisine, et avec qui j'avais souvent, en passant devant sa porte, échangé quelques mots de politesse. Surpris de ne plus m'entendre, à l'heure de ma promenade quotidienne, lui adresser la parole, et ayant appris que j'étais malade, il est venu me voir hier. Comme sa conversation témoignait d'une sérénité d'âme qui contrastait d'une manière frappante avec sa triste situation, je n'ai pu m'empêcher de lui en exprimer mon admiration et mon étonnement. « Alors je vais vous étonner encore davantage, m'a-t-il répondu, en vous disant que la gaieté de mon caractère date de l'accident qui m'a privé de la vue. Autrefois j'étais d'une humeur toute différente; je passais, et je conviens que c'était à bon droit, pour un esprit mécontent et amer. Ayant éprouvé d'assez grandes difficultés à faire mon chemin dans le monde, ce qui tenait sans doute autant à moi-même qu'aux autres, j'avais pris le monde en aversion, j'accusais les hommes de dureté, d'égoïsme, enfin j'étais devenu misanthrope. Mais, depuis que je suis aveugle, j'ai conçu de tout autres sentiments. Mon infirmité m'a réconcilié avec le genre humain. Si vous saviez de combien de témoignages d'intérêt, de combien de bons offices je suis chaque jour l'objet! Il semble qu'une puissance bienfaisante ait aposté, comme dans les contes de fées, des amis et des serviteurs dévoués sur ma route. Dans la rue, il n'est personne qui ne s'écarte complaisamment de peur de gêner mon passage; quand je suis sur le point de traverser un endroit parcouru par des voitures, il ne manque jamais de se trouver sous ma main une main obligeante pour me servir de guide; s'il

Digitized by Google

m'arrive de m'arrêter avec l'apparence de l'hésitation ou de l'embarras, aussitôt une voix, qui se fait douce et engageante, retentit à mon oreille pour s'informer de ce que je souhaite et m'offrir de me renseigner. Me voyant respecté et aimé, j'aime et je respecte à mon tour ; je suis content des autres et de moi-même. Aussi n'oserais-je me plaindre de mon sort, quelques privations qu'il m'impose d'ailleurs, puisque je lui dois ce qui fait en fin de compte le bonheur véritable : la bonne volonté envers les hommes, la bonne disposition du cœur. »

Mais je n'ai pas besoin de chercher au loin des exemples de ce bienfaisant effet de la maladie ; j'en ai moi-même fait l'épreuve. Le peu de jours qui viennent de s'écouler ont changé mes relations avec ceux qui m'entourent comme des années n'eussent peut-être pas suffi à le faire. Ainsi il s'est formé entre Baptiste et moi des liens tout nouveaux. Jusque-là il m'avait servi avec une scrupuleuse ponctualité ; de mon côté, je m'étais montré, je crois, humain envers lui ; je le traitais avec bienveillance, et j'avais voulu que, dans sa maladie, il fût convenablement soigné chez moi ; mais c'était là tout. Malgré l'excellente opinion que j'avais de mon dépouillement de tout préjugé aristocratique, de mes sentiments de parfaite égalité à son égard, j'avais encore bien du chemin à faire pour me rencontrer de plain-pied avec lui sur le même terrain ; la différence de culture intellectuelle mettait une barrière entre nous, une barrière qui me semblait légitime, nécessaire. Quand il était auprès de moi, je ne m'en trouvais pas moins seul ; sa compagnie ne m'était pas une compagnie véritable ; nous n'étions pas réunis, nous n'étions que rapprochés. Aujourd'hui, je puis dire qu'il en est autrement. Baptiste a eu l'occasion de dépasser l'exactitude et de donner carrière à son zèle, d'excéder l'obéissance et

Digitized by Google

d'aller jusqu'au dévouement. Il ne m'a pas seulement servi, il m'a rendu service. Il a eu des attentions, des paroles, que des gages, que toute rémunération matérielle, sont incapables d'acquitter. Je sens que j'ai contracté envers lui une dette morale, une dette de cœur que le cœur seul peut payer. Aussi, bien qu'extérieurement rien ne semble changé entre nous, tout l'est au fond; quand il entre dans ma chambre, c'est maintenant autre chose qu'un bruit qui me fait retourner la tête, c'est l'arrivée de quelqu'un à qui j'éprouve le besoin d'adresser la parole, de donner un témoignage de sympathie; lorsque nos regards se rencontrent, au lieu de se croiser rapidement, comme deux passants qui n'ont rien à se dire, ils prennent d'un commun accord le temps de se reconnaître et de s'en donner un signe; s'il arrive que nos mains se touchent, ce n'est plus un contact accidentel que par réserve chacun se hâte de rompre, nous sentons l'un et l'autre qu'à l'occasion ce contact serait une poignée de main.

Je ne crains pas de dire que même avec Roger mes relations sont devenues plus intimes et plus douces. Rien de nouveau n'a pu, sans doute, se créer entre nous; mais nous avons mis au dehors ce que nous laissions au dedans de nos cœurs. Il était arrivé pour nous ce qui arrive communément pour ceux qui, par nécessité de métier, ont donné en eux la prédominance à la vie intellectuelle : même aux heures de loisir et de liberté, que le cœur devrait jalousement réclamer, on rentre dans l'arène, et l'esprit reprend ses exercices habituels. L'un raconte l'insurrection chinoise, son opinion sur l'issue probable de la lutte, sur les destinées futures du Céleste Empire; l'autre répond par l'explication des nouveaux phénomènes électriques constatés à l'Académie des sciences. Et des mois,

Digitized by Google

des années d'intimité s'écoulent ainsi, n'apportant qu'une vaine pâture à la curiosité, sans aucun profit pour le cœur. Depuis ma maladie, nous jouissons tout autrement de notre amitié ; nos réunions ont pour nous un attrait que leur fréquence augmente au lieu de l'épuiser. A quoi nous occupons ces soirées que Roger vient régulièrement passer auprès de moi, je ne saurais le dire précisément ; mais ce que je sais bien, c'est qu'elles ne nous semblent pas vides. Lui, ordinairement si distrait, il met toute son attention à deviner mes besoins, à prévenir mes désirs, et sa sollicitude me remplit de reconnaissance. Avec quel plaisir j'accepte de sa main la tasse de tisane qu'il a voulu préparer lui-même et dont il prétend que j'ai envie ! Souvent il m'offre de me faire une lecture ; et j'en demande pardon à mes auteurs favoris, mais je soupçonne que la complaisance de mon cher lecteur a plus de part que tout leur génie dans le charme que je trouve à leurs livres ; peut-être n'est-il pas de médiocre écrivain dont je ne fusse alors disposé à me déclarer satisfait. Même quand nous gardons le silence, ce qui arrive quelquefois, j'atteste que nous ne nous ennuyons pas, et qu'une conversation muette continue entre lui et moi. Dans ses mouvements, dans le bruit qu'il fait pour rapprocher son fauteuil de mon chevet ou pour attiser mon feu, dans sa présence seule, j'entends le langage de sa bonne volonté et de son dévouement. Ainsi nous n'avons plus besoin que la chimie ou l'histoire s'interposent entre nous sous prétexte de nous rapprocher ; ce que nous voulons réunir, ce que nous mettons en commun, ce n'est pas notre science, ce ne sont pas nos esprits, ce sont nos personnes ; et si l'on nous pressait de dire pourquoi nous nous aimons, nous ne pourrions l'exprimer qu'en répondant avec Montaigne : « Moi, parce que c'est lui ; lui, parce que c'est moi. »

Digitized by Google

XXXIX

MON TÉMOIGNAGE.

Octobre. — Je viens de traverser une phase singulière et qui n'était pas sans danger pour ma santé morale. Je m'évertuais à tromper les autres et moi-même, à entretenir une illusion dont je savais pourtant la fausseté. Le croirait-on? il me plaisait de me traiter et de me voir traiter en malade. Comme la maladie est un accident, un état transitoire, un visiteur qui traverse notre logis et non un commensal qui demeure avec nous, j'aimais qu'on me parlât de ma maladie, je me laissais entretenir de convalescence, j'écoutais, sans protester, le mot de guérison... J'ai enfin secoué et rejeté loin de moi cette tentation d'un faux amour-propre. Non, je ne suis pas malade; les promesses que l'on me fait parce que je les ai sollicitées sont des flatteries; les potions qu'on me donne sont des boissons de gourmet; ce que j'éprouve n'est pas de la maladie, c'est de l'affaiblissement; tranchons le mot, c'est de l'infirmité. Ma chute m'a fait faire bien du chemin; j'ai descendu une pente que je ne remonterai plus.

Chose étonnante! depuis que j'ai reconnu franchement ma situation devant moi-même et devant les autres, je m'y suis acclimaté sans peine, je n'ai pas tardé à m'y trouver à l'aise; depuis que j'ai renoncé à me cramponner à l'illusion et que j'ai mis pied à terre sur le sol ferme de la réalité, j'ai retrouvé le repos et le bien-être. Il semble que la nature soit jalouse de notre confiance; elle attend que nous nous soyons abandonnés à elle pour nous accueillir et nous découvrir les ressources qu'elle nous tenait en réserve. On se fait à tout, dit la sagesse vulgaire;

Digitized by Google

sous cette vérité il y a bien des mystères que nous ne savons pas voir, bien des grâces dont nous devrions être reconnaissants; où nous ne voyons qu'une résignation d'habitude, dont nous ne savons gré qu'à la fatalité ou à nous-mêmes, il y a une dispensation préméditée, une largesse de la Providence.

Je me rappelle avoir autrefois rompu plus d'une lance en l'honneur de l'âge où je suis aujourd'hui, et qui est certainement la phase la plus décriée de toute la vie. Je prenais sa défense, en m'appuyant sur le raisonnement et aussi poussé par une sorte de foi instinctive. Il me semblait qu'aucun âge, qu'aucun moment de l'existence ne pouvait être absolument dépouillé de toute signification, de toute raison d'être, et par conséquent de tout bonheur. Mais on m'objectait mon inexpérience, les illusions généreuses de la jeunesse, la vanité des théories que dément la réalité, et l'on me mettait sous les yeux une imposante collection d'exemples bien faits, je l'avoue, pour me déconcerter, et qui en effet ne me laissaient pas sans quelque trouble.

Aujourd'hui, on ne récusera pas ma compétence; les cheveux blancs que j'aperçois là-bas, en face de moi, dans la glace, sont décidément des titres incontestables à la maturité du jugement et de l'expérience; mon opinion est plus qu'une opinion, c'est un témoignage. J'y suis, dans cette décadence si réprouvée; m'y voilà descendu, au fond de cet abîme si noir; et nul ne peut me contester le droit de crier à ceux qui en mesurent de loin les sinistres profondeurs avec effroi : — Rassurez-vous, approchez sans crainte; ce n'est pas si affreux que vous vous le figurez; il y a de l'air, il y fait jour, on y voit clair, on y respire!

Ce n'est pas que je songe à nier les privations qu'im-

Digitized by Google

pose la vieillesse, que je refuse de reconnaître les pertes qu'il faut subir. Si elles sont évidentes pour ceux qui les observent, elles ne le sont pas moins pour moi qui en souffre. Oui, les forces nous sont ôtées : comment n'en conviendrais-je pas, moi qui, chaque matin, pour faire quelques pas dans ma chambre, ai besoin du secours de Baptiste ? Nos sens s'émoussent et nous trahissent, soit, je ne saurais dire le contraire, quand hier, après avoir épuisé toutes les paires de lunettes égarées dans mes tiroirs, j'ai été obligé de me faire lire par Roger la lettre de ma fille, et j'ai chargé de malédictions l'écriture anglaise qu'autrefois j'aimais beaucoup. Je ne contesterai pas davantage ce qui par-dessus tout révolte, scandalise et fait tant redouter de vieillir, l'affaiblissement des facultés de l'esprit ; j'accorde que la mémoire se trouble et diminue, j'en ai fait l'expérience par moi-même et sur moi-même ; et si l'on prétend que l'intelligence décroît aussi, je suis prêt à céder encore sur ce point ; si je faisais difficulté d'y souscrire, je serais le premier à me taxer de vanité... Voilà certes bien des ruines ; mais je les regarde d'un œil tranquille, car au milieu de ces ruines quelque chose reste debout ; au milieu de ces dépérissements quelque chose subsiste ; et ce quelque chose, c'est la conscience, c'est l'âme ; ce quelque chose, c'est l'homme lui-même. Loin que tout soit perdu, je dis que tout est sauvé !

A présent, je ne me sens disposé à aucune humilité ; je ne laisserai pas rabaisser la vieillesse ; fussé-je aussi accablé par l'âge, aussi dépouillé, aussi détruit que les détracteurs de la vieillesse aimeront à le supposer, je déclare que je me sentirais néanmoins aussi pleinement en possession de la nature humaine, aussi capable de dignité et de bonheur, que les plus richement doués des avantages du corps et de l'esprit. Et pourquoi ne dirais-je pas ma

Digitized by Google

pensée tout entière ? Je ne veux pas décourager les jeunes de leur jeunesse, les forts de leur force, dégoûter les intelligents de leur intelligence,—j'aurais tort, et d'ailleurs je n'y parviendrais pas ; — mais j'estime que je n'ai rien à regretter de cette parure extérieure de la vie, qui attire nos yeux éblouis à la surface, non au fond de nous-mêmes, et que, loin d'être déshérité, je me trouve en de plus avantageuses conditions. Me rappelant dans quelles chimères décevantes le sentiment de mes forces m'a autrefois égaré, dans quelles ambitions folles, ennemies de la vérité et de la paix, des facultés assez satisfaisantes ou plutôt satisfaites d'elles-mêmes jetaient mon orgueil, comment me plaindrais-je de n'avoir plus maintenant que de quoi connaître les vrais biens et les aimer ? Sentant que la vie de l'âme est la vraie vie, la joie de l'âme la vraie joie, comment ne me féliciterais-je pas d'être délivré du reste et d'en être réduit à mon âme? Je proteste contre cette comparaison que l'on a coutume de faire de la vie avec une montagne dont, à peine est-on monté au sommet, il faut descendre le versant ; comparaison désespérante, qui ne laisserait pas un seul moment de tranquillité à ceux qui la répètent, s'ils y croyaient. Non ; la vie ressemble à l'échelle de Jacob, qui sort de terre et ne redescend pas ; chaque échelon domine le précédent ; chaque pas élève ; on monte, on monte encore, on monte toujours.

Il y a cependant, il est impossible de le nier, des vieillesses dont l'aspect, loin d'encourager, ne peut inspirer que la tristesse et la pitié. Leurs propres plaintes ne nous confirment que trop le malheureux dénûment dont elles sont affligées. Mais je soutiens que ce n'est pas la vieillesse elle-même qu'il en faut accuser ; c'est la jeunesse, c'est l'âge mûr. Quand l'automne est stérile, c'est la faute du printemps et de l'été. Comment ceux qui ont étouffé ou

Digitized by Google

laissé s'éteindre ce qui seul était fécond et durable en eux, ce qui devait être impérissable, ne se trouveraient-ils pas dépourvus, désolés, quand ils viennent à perdre ce qui ne leur était donné que pour un temps, ce qui était sujet à s'user et à se détruire? Impatients d'exploiter l'heure présente, n'accordant de réalité qu'aux choses visibles et palpables, ils n'ont cultivé en eux que les facultés subalternes et passagères, instruments de l'âme, comme les muscles sont les instruments du corps, et ils ont laissé l'âme elle-même, le foyer de notre vie, le souffle même de Dieu, périr de langueur et d'inanition. Mais vous qui avez eu souci de la dignité de votre nature, pour qui les mots de justice et de devoir n'ont pas été de vains sons, qui avez mis au-dessus des jouissances vulgaires les joies de la conscience, vous pouvez vieillir sans crainte. Quand même votre esprit ne saurait plus enchaîner ses idées avec une aussi exacte rigueur, quand même votre mémoire aurait perdu les souvenirs qui la peuplaient, vous n'en aurez pas moins votre vie intacte, complète, au centre de votre être. Comme vos manifestations extérieures auront diminué, comme vous ferez moins de mouvement et de bruit, le monde, qui ne voit que la surface, déclarera que l'anéantissement vous gagne; mais vous saurez bien qu'il se trompe. Si vos yeux se sont fermés au jour, une lumière intérieure brillera au dedans de vous, et celle-là ne s'éteindra pas. Si les sons du dehors n'éveillent plus votre attention, vous aurez au fond de vous-même une voix retentissante, une parole joyeuse qui jamais ne tarira. Et ainsi, au moment même où peut-être le monde vous plaindra, loin d'envier les autres ou de regretter votre passé, vous remercierez votre vieillesse et lui rendrez ce bon témoignage, que jamais vous n'aviez goûté une paix si pure, une sérénité si profonde et si assurée.

Digitized by Google

XL

DERNIÈRES PENSÉES.

Novembre. — Il est temps de mettre fin à ce journal ; mes yeux et ma main me refusent leur service, et me forcent à leur donner un congé définitif ; d'ailleurs mon histoire, non-seulement celle de mes actions, mais celle même de ma vie intérieure, est maintenant terminée. Mon esprit a jeté l'ancre dans une pensée unique, invariable et inépuisable à la fois ; elle me fait l'effet d'une vaste mer, toujours la même, et cependant toujours nouvelle par son immensité et le mouvement incessamment varié de son onde.

Cette pensée est celle de la mort ; elle s'est faite ma compagne assidue : il est rare que je m'endorme le soir sans qu'elle plane au-dessus de mon chevet, que je rouvre les yeux le matin sans qu'elle vienne visiter mon réveil ; il n'est pas de jour où elle ne se présente devant moi à l'improviste, au milieu d'un chemin qui ne semblait pas devoir me conduire vers elle. Tout ce que je vois finir, le soleil qui se couche, le jour qui décroît, mon foyer qui s'éteint, la rappelle bien vite auprès de moi, s'il lui arrive de m'oublier trop longtemps.

Du reste, je ne cherche pas à l'éviter. Même avant d'avoir sérieusement pensé à la mort, je n'ai jamais formé le vœu de la retarder, non plus que de l'avancer, d'un seul jour. Par nature autant que par principe, je me suis toujours appliqué à régler le pas de mes désirs sur celui de ma destinée, à conformer le mieux possible mes volontés à l'ordre souverain qui régit toutes choses, et

Digitized by Google

que j'accepte avec la conviction instinctive de sa sagesse et de sa bonté. J'ai trouvé dans cette méthode, ou, pour être plus modeste et plus vrai, dans cette tendance, un guide excellent qui m'a conduit comme par la main aux moments critiques de ma vie, un soutien qui m'a porté dans les pas difficiles, et m'a sans doute évité bien des luttes aussi inutiles que fatigantes.

Aujourd'hui ce n'est plus seulement à mon parti pris de paisible résignation que je dois de ne pas redouter la mort. J'ai fait en quelque sorte connaissance avec elle, et sans en être encore à ce point de familiarité de la considérer comme une intime amie que j'appelle de tous mes vœux, je suis persuadé qu'elle ne me veut pas de mal; si je ne cours pas à sa rencontre, du moins je m'avance vers elle sans crainte, je puis même dire avec une secrète espérance.

Pauvre mort! de quelle ingrate fonction elle est chargée, et qu'elle a de peine à se réhabiliter, à se faire comprendre parmi les hommes! Il est vrai qu'au premier abord, l'apparente destruction dont elle semble l'implacable ministre la revêt d'un caractère formidable; mais un examen plus attentif perce ces terribles dehors et nous rassure en nous découvrant sa nature véritable. Il en est d'elle comme de ces sombres alchimistes du moyen âge dont le peuple redoutait les sortiléges meurtriers, et qui n'étaient au fond que des serviteurs de la science et des adorateurs des lois divines.

Non, la mort n'a mission de rien détruire, et le mot d'anéantissement, dont on la qualifie, dont même on lui fait un synonyme, est un de ces sobriquets injurieux que le vulgaire, comme pour se venger, jette aux inconnus qui lui en imposent. Il me suffit de l'interroger attentivement pour m'en convaincre; je n'ai besoin que d'un peu

Digitized by Google

de clairvoyance pour découvrir en elle, au lieu d'une œuvre cruelle et aveugle dont toutes les larmes du monde ne parviendraient pas à épuiser la tristesse, une merveille de prévoyance, un abîme de fécondité : ce m'est un vif plaisir d'y plonger ma pensée, bien que je ne puisse en sonder les bords ; d'arrêter mon regard sur un être quelconque, le premier qui s'offre à moi, le brin d'herbe ou l'insecte qui rampe à mes pieds, et de suivre son histoire ; de voir, au signal mystérieux du Maître invisible, les éléments qui le composaient, non se détruire, mais se transformer, non disparaître, mais s'échapper pour aller autre part, l'un à deux pas, l'autre à mille lieues, remplir une fonction nouvelle ; chacun d'eux, voituré sur l'aile du vent, par la goutte de rosée, dans les vagues de l'océan, se rendre au poste qui lui est assigné, se fixer mais pour repartir, repartir mais pour se fixer encore, ne jamais échouer sur l'écueil de la mort que pour y reprendre son élan, et parcourir ainsi, sous toutes les formes, tous les sentiers du tourbillon qui constitue notre monde. Non, jamais de destruction, toujours des métamorphoses ; aucune fin qui ne soit un commencement. Rien ne se perd, rien n'est maudit ; toute chose qui tombe, tombe dans les bras d'un ange invisible qui le recueille et l'emporte quelque part.

Je ne puis donc avoir aucune inquiétude sur l'avenir de mon être corporel ; je sais que tout ce qui le constitue, jusqu'au plus imperceptible atome, est emprisonné à jamais dans cette admirable et féconde création où un rôle lui sera toujours réservé. L'humanité, les forêts, les troupeaux, les ruisseaux des vallées, les neiges des montagnes, le réclameront toujours. Il aura toujours sa place assurée au festin éternel de la vie, sa note à chanter dans le concert universel.

Digitized by Google

Tranquille sur la destinée de mon corps, de la partie de mon être dont j'eusse pourtant sans répugnance fait le sacrifice, comment ne le serais-je pas sur celle de mon esprit? Ici j'avoue que la nature ne me fournit aucunes preuves palpables, que l'histoire des âmes n'est pas écrite en caractères visibles pour nos yeux; mais je déclare en même temps que je n'en ressens aucun trouble. Je me passe même volontiers des raisonnements les mieux fondés de la plus solide philosophie. Je crois à l'immortalité de mon âme, parce que j'en ai la conscience, cette science toute faite, qui n'attend pas les conclusions des dialecticiens pour proclamer sa certitude. J'ai une foi instinctive que ce don magnifique, ce don divin que j'ai reçu de pouvoir dire *moi*, de me connaître moi-même, de vivre et de sentir ma vie, d'y coopérer par l'assentiment joyeux de ma volonté, ne me sera pas retiré. Il est vrai que je n'en sais pas plus; mais n'est-ce pas assez, n'est-ce pas tout? Mourir, ce n'est donc autre chose que partir et changer de patrie. Oh! quel voyage et quelle destination! Traverser, avec la conscience de soi-même, les espaces incommensurables de l'univers! rouler dans le torrent des êtres, pour devenir une nouvelle créature! aller, avec le consentement d'une volonté librement soumise, se placer soi-même, matière intelligente, entre les mains de l'Ouvrier divin! A cette perspective, j'éprouve un sentiment indéfinissable : c'est une sorte d'attente solennelle, traversée par des tressaillements de joie. J'éprouve ce que doit éprouver un voyageur prêt à s'embarquer pour l'Orient : il aime encore le rivage natal qu'il presse d'un pas tremblant, et il aime néanmoins d'avance la belle contrée dont il pressent les splendeurs; rempli d'attendrissement, mais aussi d'espérance, il tient son œil fixé sur l'océan immense qui se déroule devant lui, et qui vient

Digitized by Google

déjà baigner ses pieds sur la plage, comme pour l'avertir et le solliciter. . . . . .

Se peut-il qu'avec l'idée de plus en plus sereine que je me fais de la mort, je sois encore sujet par moments à de si tristes impressions! Cette nuit particulièrement, comme je ne pouvais dormir, d'insurmontables appréhensions se sont emparées de mon cœur. Je me représentais avec amertume, presque avec effroi, l'isolement de ma dernière heure : il me faudrait, à ce moment suprême du départ, ne m'appuyer que sur moi-même, n'entendre que ma propre respiration dans un silence glacé; je n'aurais pas, pour me consoler et me fortifier, les témoignages de tendresse, les adieux de mes enfants!

Mais ces pénibles impressions se sont dissipées d'elles-mêmes avec l'obscurité de la nuit, et ont fait place à des sentiments plus justes et meilleurs. Loin de savoir gré à mon cœur d'une sensibilité dont j'étais seul l'objet, je reconnais que j'étais simplement victime d'une de ces dispositions malsaines dont notre faiblesse est la source; je cédais à ce besoin de se prendre en pitié, de pleurer sur soi-même, auquel nous assujettit la susceptibilité maladive de notre égoïsme.

Oui, les choses sont bien comme elles sont, et me fût-il permis de les changer, je crois que je m'en abstiendrais. Je n'ai jamais aimé, au moment de partir en voyage, à m'entourer de mes parents ni de mes amis. L'heure des adieux, avec son attente anxieuse, ses larmes contenues, ses soupirs étouffés, n'inspire pas seulement la tristesse légitime de la séparation, elle oppresse, elle suffoque, elle déchire les fibres du cœur. Combien la mort, avec son lugubre appareil, n'est-elle pas mieux faite encore pour troubler! Semblable à ces fées des légendes, qui voilaient sous des haillons repoussants leur jeunesse et

Digitized by Google

leur beauté, elle tourne du côté du ciel sa face radieuse et ne montre aux yeux des hommes que son sinistre épouvantail. Il semble qu'elle craigne d'être devinée et qu'elle veuille, à force d'ébranler la chair, mettre l'esprit en déroute. Elle ne touche pas, elle frappe; elle n'attendrit pas, elle brise; elle s'évertue si bien à effrayer, que non-seulement elle bannit de sa présence toute sérénité, mais qu'elle laisse encore après elle une longue horreur, et qu'ainsi elle altère pour longtemps, peut-être pour toujours, la pure mélancolie du souvenir.

Plus j'y pense, plus je me réjouis d'épargner à mes enfants cette douloureuse épreuve. Sans doute je ne souhaite pas qu'ils m'oublient, mais leur affection m'est un sûr garant de leurs regrets. Je ne suis pas jaloux de leur déchirer le sein pour y graver mon souvenir en un sillon cuisant. Qu'ils restent, qu'ils restent loin de moi! Ils apprendront que je m'en suis allé satisfait vers une patrie meilleure, et ils n'auront pas assisté au pénible désordre du départ. Leur tristesse n'aura rien de violent ni d'amer. Ils ne connaîtront pas ces sanglots qui bouleversent, ces convulsions qui brisent; s'ils pleurent, ils verseront de ces larmes paisibles et douces où le cœur s'attendrit et s'épure. Leurs habits de deuil ne seront pas pour eux un cilice qui torture; ils les porteront comme les insignes de la fidélité, comme la parure d'une religieuse espérance!...

Et pour moi-même, je ne suis plus tenté de regretter ma solitude; je remercie au contraire ma destinée qui me ménage, au lieu d'une rencontre publique, un tête-à-tête avec la mort. J'éprouve une sorte de pudeur en songeant à l'état où sans doute elle me mettra, ne fût-ce qu'un instant, et ce m'est une satisfaction de penser que cette pudeur ne sera point violée. Comme je serai seul à sentir ma ferme assurance, il est juste que je sois aussi seul témoin

Digitized by Google

de ma confusion momentanée. Est-ce là de l'orgueil? j'ai conscience que non ; c'est la dignité de l'être humain que je sens le besoin de sauvegarder en moi. Loin de m'opposer à la nature, je ne fais que céder à l'impulsion qu'elle m'imprime elle-même. Il y a des heures où elle n'aime pas à se laisser surprendre, il y a des secrets qu'elle veut se réserver, et c'est pour cela qu'elle y répand quelque chose de funèbre. Toutes les créatures, même les plus humbles, semblent comprendre son vœu et s'y conforment : quand le moment est venu de mourir, le chevreuil s'enfonce au plus profond de la forêt, le passereau se cache dans le taillis le plus touffu, l'insecte s'enferme dans son impénétrable cellule de soie pour y ensevelir le mystère de sa métamorphose. . . . . .

---

15 novembre. — Je viens de relire les dernières pages de mon journal ; je suis bien aise d'avoir pu les écrire. Il me semble qu'elles résument assez exactement tout ce qui se passe en moi, qu'elles donnent un reflet fidèle de ma vie intérieure. Je constate avec plaisir qu'il n'est pas un de mes sentiments quelque peu permanents, une de mes pensées, je parle de mes pensées fondamentales et persistantes, que je ne doive rapporter à quelqu'une d'elles. Je prêterais à rire, si je me laissais aller à dé-

Digitized by Google

peindre la joie un peu orgueilleuse que j'éprouve en voyant ma tâche achevée, au moment où mes forces, toujours décroissantes, allaient sans rémission m'obliger de l'abandonner.

Ennuis amers, dégoûts, regret du passé, haine du présent, terreur de l'avenir, sombres fantômes dont la vieillesse, au dire du monde, est le lugubre rendez-vous, où êtes-vous? Je suis entré, et je ne vous ai pas vus. Avec la fatigue et la faiblesse j'ai trouvé l'indulgence de la conscience, la douceur d'un repos mérité, des occupations qui sont des plaisirs; en même temps que l'isolement, la consolation du souvenir et de la pensée, d'une intimité plus étroite avec mon âme; au sein même de la maladie et de l'infirmité, des compensations qui me les ont rendues aussi chères que la santé; enfin, au seuil de la mort, une immortelle espérance.

Il est vrai que le sort ne s'est pas montré bien sévère à mon égard; je serais un ingrat si je ne me comptais pas moi-même au nombre des privilégiés; toutefois, je suis persuadé que le plus précieux des priviléges est à la portée de chacun, et que c'est la simplicité, la bonne volonté du cœur. Comme le philosophe et le savant s'imposent d'aborder l'objet de leur recherche avec un esprit dépouillé de tout préjugé, de même j'ai tâché de me délivrer de toute injuste prévention, de la mauvaise humeur, du mécontentement anticipé, perfides tyrans auxquels nous nous laissons trop souvent assujettir, et de m'offrir à la vie avec un cœur droit et ouvert.

Puisse mon témoignage n'être pas inutile à mes amis et à mes enfants, qui seront les seuls lecteurs de ces pages! à mes enfants surtout! Puisse-t-il les aider à se relever aux heures d'abattement et de doute, à marcher en avant avec une inébranlable confiance, à se convaincre qu'une

Digitized by Google

providence paternelle mesure toujours nos fardeaux à nos forces, ne laisse jamais notre route sans ombrages rafraîchissants, sans fontaines jaillissantes, et qu'elle ne manque ni de puissance ni de bonté pour justifier nos espérances, quelque sublimes qu'elles soient ! Quelle joie j'emporterais avec moi, s'il m'était permis de penser que, même éloigné d'eux par la nécessité, même réduit par l'âge à la dernière faiblesse, je n'ai pas manqué à la mission dont je devais m'acquitter à leur égard ! si je pouvais me dire que, même séparé d'eux par la mort, je continuerai encore à les approprier à la vie, à les élever, c'est-à-dire à les exhausser sur mon cœur, au-dessus de l'aride poussière et des brumes d'en bas, jusque dans la pure région du devoir et du vrai bonheur !

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google